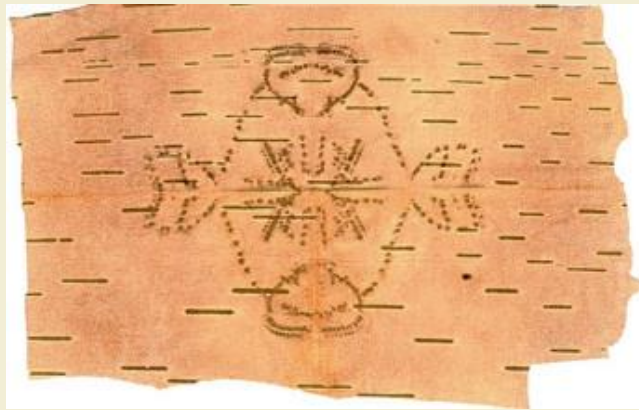


Camil GIRARD
Marc-André Bourassa et Gervais Tremblay
(2003)

Identité et territoire

Les Innus de Mashteuiatsh
et la trappe aux castors sur la rivière Péribonka



LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Camil Girard, Marc-André Bourassa et Gervais Tremblay

Identité et territoire. Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors sur la rivière Péribonka.

Chicoutimi : GRIR, Groupe de recherche et d'intervention régionales, UQAC, 2003, 255 pp.

[Autorisation formelle accordée par Camil Girard, historien à l'Université du Québec à Chicoutimi le 19 septembre 2020 de diffuser en libre accès à tous ce texte dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : Camil Girard : Camil_Girard@uqac.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 16 février 2021 à Chicoutimi, Québec.



Camil GIRARD

Marc-André Bourassa et Gervais Tremblay

Identité et territoire.

*Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors
sur la rivière Péribonka.*

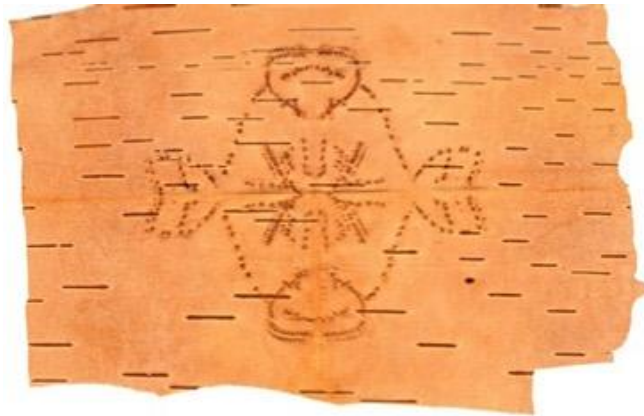


Chicoutimi : GRIR, Groupe de recherche et d'intervention régionales,
UQAC, 2003, 255 pp.

[i]

Camil Girard
Marc-André Bourassa
Gervais Tremblay

Identité et territoire



Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors sur la rivière Péribonka

ARUC–CRSH–Monts Valin–Otish, UQAC, Alliance de recherche université-
communauté (ARUC) Conseil de recherche en Sciences humaines du Canada
(CRSH)

Mise en valeur du potentiel récréotouristique des monts Valin
et des monts Otish, 2002

GRIR
G r o u p e
de recherche
et d'intervention
régionales

[ii]

Coordination à l'édition : Suzanne Tremblay
Mise en page de la version préliminaire : Christiane Grenon
Édition finale : Esther Cloutier

© Université du Québec à Chicoutimi
Dépôt légal - 1er trimestre 2003
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN : 2-920730-91-6

Distribution: GRIR
555, boul. de l'Université
Chicoutimi (Québec)
G7H2B1
Tél. : (418) 545-5534
Fax : (418) 545-5012
Courriel : grir@uqac.ca

Le mordillage d'écorce qui apparaît sur la page couverture est l'œuvre de Madame Thérèse Bégin, artiste innue de Mashteuiatsh. L'œuvre s'intitule *Uetish* (lieux d'origine).

Identité et territoire.

*Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors
sur la rivière Péribonka.*

Table des matières

[Liste des illustrations](#) [iv]

[Liste des annexes](#) [v]

[Remerciements](#) [vii]

Camil Girard, “[*Identité et territoire chez les Innus de Mashteuiatsh. Réappropriation d'une culture ancestrale et dynamique de modernité.*](#)” [1]

Camil Girard, Marc-André Bourassa, Gervais Tremblay, “[*La trappe aux castors sur la Péribonka. Les changements d'une pratique.*](#)” [13]

[Conclusion](#) [51]

[Témoignages](#) [75]

[Glossaire](#) [253]

[iv]

Identité et territoire.

*Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors
sur la rivière Péribonka.*

Liste des illustrations

Tableau

Tableau 1. [Estimation du nombre d'utilisateurs pour chaque activité de récolte](#) [29]

Graphiques

Graphique 1. [Répartition de la production des peaux de castor, récoltes de Pointe-Bleue et montagnaise totale, par périodes, 1954 à 1999](#) [43]

Graphique 2. [Répartition de la valeur de la production totale montagnaise versus la production de Pointe-Bleue, en dollars, par périodes, 1967 à 1999](#) [45]

Graphique 3. [Répartition de la proportion moyenne de trappeurs par nations autochtones \(réserves à castor\), entre 1984 et 1998](#) [47]

Cartes

Carte 1. [Localisation de la réserve à castors de Roberval](#) [15]

Carte 2. [La trappe aux castors chez les Innus de Mashteuiatsh. Lieux. Enquête été 2000](#) [27]

Carte 3. [La trappe aux castors chez les Innus de Mashteuiatsh. Trajets. Enquête été 2000](#) [35]

[v]

Identité et territoire.

*Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors
sur la rivière Péribonka.*

Liste des annexes

- Annexe 1. [Lignes de trappe](#) [55]
- Annexe 2. [Historique par espèce](#) [56]
- Annexe 3. [Variations annuelles du nombre de peaux](#) [58]
- Annexe 4. [Production annuelle des réserves à castor](#) [59]
- Annexe 5. [Nombre annuel de trappeurs](#) [60]
- Annexe 6. [Répartition par nation autochtone](#) [61]
- Annexe 7. [Distribution de la production](#) [62]
- Annexe 8. [Répartition du nombre moyen de trappeurs](#) [64]
- Annexe 9. [Schéma d'entrevue](#) [65]
- Annexe 10. [Terrains de trappe du début des années 1980](#) [68]

[v]

Identité et territoire.

*Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors
sur la rivière Péribonka.*

TÉMOIGNAGES

Cueillette : Marc-André Bourassa

Transcription : Louise Siméon, Musée de Mashteuiatsh

Carte Patricia Connelly. Carte 10. [77]

[Entrevue avec Patricia Connelly](#), été 2000 [79]

Carte Rosaire Connelly, “La trappe aux castors chez les Innus de Mashteuiatsh.” Carte 5. [101]

[Entrevue avec Rosaire Connelly](#), été 2000 [103]

Carte Alain Nepton, “La trappe aux castors chez les Innus de Mashteuiatsh.” Carte 7. [123]

[Entrevue avec Alain Nepton](#), été 2000 [125]

Carte Jean-Marie Basile, “La trappe aux castors chez les Innus de Mashteuiatsh.” Carte 8. [169]

[Entrevue avec Jean-Marie Basile](#), été 2000 [171]

Carte Marie-Thérèse Raphaël. Carte 9. [215]

[Entrevue avec Marie-Thérèse Raphaël](#), été 2000 [217]

[Entrevue avec René Robertson](#), été 2000 [241]

[Glossaire](#) [253]

[vi]

[vii]

Identité et territoire.
*Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors
sur la rivière Péribonka.*

REMERCIEMENTS

[Retour à la table des matières](#)

L'équipe de production tient à remercier tous ceux et celles qui ont contribué de près ou de loin à la publication de cet ouvrage. En particulier, les Innus de Mashteuiatsh qui ont accepté de parler de leur mode de vie sur la rivière Péribonka.

À l'équipe de production du GRIR, Jules Dufour, Suzanne Tremblay, Esther Cloutier ; et en particulier à madame Christiane Grenon pour son travail de coordination et d'édition (GRH-UQAC).

Enfin, à des capteurs de rêves que nous apprécions : Jean-François Moreau, Clifford Moar, Alain Nepton, Anne-Marie Siméon et Harry Kurtness.

Le mordillage d'écorce qui apparaît sur la page couverture est l'œuvre de madame Thérèse Bégin, artiste innue de Mashteuiatsh. L'œuvre s'intitule *Uetish* (lieux d'origine).

[viii]

[1]

Identité et territoire chez les Innus de Mashteuiatsh. Réappropriation d'une culture ancestrale et dynamique de modernité.

Par Camil GIRARD

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Nous pouvons retenir de notre démarche auprès des trappeurs de Mashteuiatsh (Lac Saint-Jean, Québec), une approche qui s'inspire de la théorisation ancrée élaborée par Glaser et Strauss (1967) et utilisée dans plusieurs recherches. Cette démarche a pour but de construire une théorie empiriquement fondée sur des questions où peu d'analyses ou de recherches ont été menées (Poupart, Deslauriers, 1997, p. 310). Rappelons brièvement que si cette approche emprunte à un certain empirisme descriptif, l'ethnographie descriptive s'inspirant d'une démarche similaire, elle tente de déboucher sur une herméneutique pour expliquer, traduire une réalité plus complexe qui débouche sur les éléments symboliques d'une culture.

Sous ce rapport, la recherche essaie d'éviter les constructions *a priori* pour saisir au-delà d'un sens premier, les significations multiples et cachées, le sens symbolique, essentiel à la compréhension des phénomènes sociaux :

Ainsi la théorie ancrée récuse-t-elle toute construction *a priori* de concepts ou d'hypothèses de recherche sur le phénomène social à l'étude, les concepts et hypothèses étant construits et vérifiés au fur et à mesure de la progression

de la recherche sur le terrain. Cette démarche rejoint une perspective épistémologique plus large, selon laquelle le monde social ne serait pas donné, comme le postule le positivisme, mais serait constamment *construit* par les acteurs sociaux : “Les humains vivent dans un environnement tant symbolique que physique, et agissent en réponse tant aux symboles qu'aux stimuli physiques. (...) Ces symboles sont le langage et les actions des autres, que les acteurs sociaux définissent et interprètent constamment, d'une situation à l'autre, leurs propres actions étant le résultat de ces interprétations. (Poupart, Deslauriers, 1997, p. 311)¹

Pour mener cette enquête, un questionnaire semi-dirigé a été élaboré. À partir de questions générales, l'enquêteur incitait les Innus à exprimer, dans leur vocabulaire, l'univers de perceptions et des attitudes afférentes à leur vie comme Innu et en particulier en ce qui a trait à la pratique de la chasse et de la trappe dans le bassin hydrographique de la Péribonka, au nord du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Avec une approche semi-dirigée, l'informateur pouvait s'exprimer avec moins de contraintes tout en étant invité en cours d'enquête à cartographier (voir cartes qui précèdent chaque témoignage) les parcours suivis pour atteindre les territoires familiaux.

[2]

L'objectif principal de cette enquête est de mieux connaître pour fins de compréhension et d'analyse, l'univers global dans lequel l'identité des Innus qui ont pratiqué des activités traditionnelles en déclin, cherche à se restructurer. Autour de rapports complexes au territoire physique lequel débouche sur un univers social et mental, s'organise à travers les rapports à soi et aux autres, un environnement où nature (physique) et culture sont indissociables.

Dans les sociétés contemporaines, l'identité semble se construire en dehors de tout territoire physique, le moi devenant le territoire souvent trop solitaire à partir duquel se reconstruisent les identités autour d'appartenances diverses (culture d'origine, groupe professionnel, groupe religieux, etc.) (Girard, Fréchette, Garneau, 2002). Chez les Innus étudiés, il semble que c'est l'inverse qui se produise. Le territoire, et en particulier le territoire ancestral, recouvre tout l'espace physique

¹Jean Poupart, Jean-Pierre Deslauriers et *al.*, “La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques”, Montréal, Gaëtan Morin Editeur, 1997, 402 pages.

et symbolique à partir duquel l'identité innue se forge et se perpétue de manière quasi immuable. (Girard, 2002) Cette référence aux territoires de chasse, associée à des activités traditionnelles pratiquées avec des familles proches, explique d'autres alliances qui se recomposent sur les agrégats d'une culture en mutation profonde. (Collomb, 2000)

La construction identitaire des Innus s'explique par une mise en valeur du territoire de la forêt boréale depuis plus de 6000 ans. C'est à travers la médiation à partir de la nature, dans un environnement bien caractérisé par une culture de chasseurs-cueilleurs des groupes culturels algiques, que les Innus (qui signifie humain en langue montagnaise) construisent leur identité sociale et culturelle. La transformation de l'identité pourrait s'appliquer davantage à une identité sociale, plus extrinsèque. Le vécu intérieur, l'identité de l'être culturel, se veut plus subjectif et à la recherche d'une constance d'identité malgré les changements apparents. (Boesch, 1995, 419)

Dans les cultures ancestrales, ce rapport à la nature et à l'animal qui assure la subsistance, a un rôle important à jouer. L'animal nourrit, il contribue à vêtir et à fabriquer des outils de la vie quotidienne. D'où le respect dû à l'animal et à l'âme qui l'habite. Les défis de la modernité pour les Innus consistent donc à redéfinir de nouveaux rapports entre eux, leur environnement et l'animal. Rapports qui s'inscrivent dans une culture vécue. Tout changement dans la culture des Innus devient donc un élément qui n'a de sens que lorsqu'il s'intègre dans le prolongement de valeurs qui sous-tendent la culture d'origine, laquelle apparaît comme une structure qui doit toujours s'adapter en continuité pour se perpétuer. (Girard, 1997b, 395-396)

Comme le rappelle Hénaff (1991, p. 305, 306, citant Lévi-Strauss) à propos de la conception de l'anthropologie structurale de l'événement ou de l'histoire dans les cultures ancestrales :

C'est pourquoi la possibilité même de l'histoire est sans cesse interceptée par le système. (n.a. nous pourrions dire par la culture) Tout ce qui arrive est immédiatement codé dans le dispositif spatial des homologues nature/culture. En ce sens l'histoire n'a pas lieu. La structure annule d'avance l'événement. Il est clair qu'un tel dispositif a pour effet principal de résorber tout changement. Non que rien ne change (il serait faux et naïf de l'affirmer) ; mais ce qui change est intégré comme un trait supplémentaire dans la structure, toute variation en devient une variable. Ce qui, d'une manière générale, veut dire que ces sociétés conçoivent leur cohérence, leur

unité, leur validité comme un art de [3] persévérer dans leur condition. Maintenir une identité signifie à la fois maintenir un équilibre acquis dans les rapports homme/nature, dans les relations sociales, dans les rapports aux autres groupes, dans le système de production et de la circulation des biens, etc. (Hénaff, 1991, 305)

Les sociétés ancestrales ont développé, à partir de leurs membres, des stratégies pour durer. Cependant si l'individu et l'événement semblent annihilés dans le signifiant du groupe, cela ne veut pas dire que l'individu, le temps et l'histoire n'existent pas dans les cultures ancestrales. L'interdépendance de tous les acteurs du système dans la culture ancestrale fait en sorte qu'un acte individuel ou un événement est intégré comme valeur en soi. Le temps qui structure l'équilibre sans cesse à refaire du cercle, est intégré par l'équilibre sans cesse à refaire de la communauté, du groupe, de sa culture. S'il abolit le temps court, l'événement, le temps dans les cultures ancestrales ne peut se comprendre que dans le temps long, le temps hors mémoire, immémoriel, hors histoire (perçu comme idéologie) ; le temps quasi immobile dirait Fernand Braudel. Ainsi, rappelons les stratégies de rappel au temps d'Anne-Marie Siméon (Girard, Siméon, 1997) qui parle des chasses sur la Péribonka en dehors d'un temps diachronique. Tout se passe chez cette chasseuse, comme si les chasses d'automne ou d'hiver s'inscrivent comme les variantes d'une pratique de chasse où les saisons précèdent et marquent la culture millénaire des saisons chez les Innus. La participation du chasseur dans ce processus se fait en symbiose avec ses proches, la nature et l'animal. L'action individuelle de cette femme, sa capacité de participer activement aux grandes chasses tout en se sédentarisant au cours de son existence, voilà qui contribue à montrer la capacité d'adaptation de la culture innue aux changements. Cette exigence de durer dans l'identité suscite moins des stratégies d'annulation des variations de la place individuelle et temporelles que des conceptions de l'individu et du temps qui diffèrent et peuvent être complémentaires d'une culture à l'autre.

Témoignage et mémoire ²

Même s'il s'appuie sur des questions générales qui orientent le discours, le témoignage des chasseurs laisse place à la construction de propos qui traduisent des savoirs autour de conceptions et de perceptions d'un individu en fonction de sa capacité de s'exprimer oralement tout en s'appuyant sur sa mémoire et sur les choix qu'il établit pour s'ajuster à son milieu. Au-delà des propos singuliers des chasseurs, il faut établir comment des changements sont intégrés ou pas, que ce soit de manière consciente ou inconsciente, pour les introduire dans une vision qui permet de saisir les dynamiques psycho-sociales propres à un individu dans sa culture.

Chacun des participants s'appuie sur sa mémoire, sur ce qu'il choisit de dire ou de ne pas dire et sur la capacité de l'enquêteur d'établir un certain climat qui porte l'informateur s'exprimer. Or, si la mémoire est faillible, elle est aussi sélective. Dans les propos qu'ils rapportent, les trappeurs font une multitude de choix qui tiennent à la fois du singulier et du social. À une certaine ambivalence qui permet à l'individu de faire des choix et de construire son identité dans [4] une culture donnée, se profile la nécessaire recherche de cohérence, de rééquilibrage. (Boesch, 1995, 415-417) Importance de reconstruire dans chaque culture une identité individuelle et sociale, ce que nous pourrions résumer par l'idée de construire un sorte de monde autour de soi. (Girard, Siméon, 1997) Nous pourrions postuler que dans les sociétés traditionnelles, un niveau de cohérence est imposé par certaines activités, dont les activités traditionnelles.

Ainsi considéré, chaque témoignage constitue d'une certaine manière un espace de jeu, voire de discours, à la fois individuel, social et culturel. Le témoignage apparaît ainsi comme une "représentation" qui s'appuie sur les paramètres d'une culture donnée. Un acteur qui, racontant une trajectoire identitaire, relate sa vie marquée par les dynamismes d'une pratique (trappe au castor) dans sa culture. Quel sens

² Pour une analyse plus détaillée sur l'analyse des documents oraux dans une perspective socio-culturelle, voir Camil Girard, *Culture et dynamique interculturelle. Trois femmes et trois hommes témoignent de leur vie*, Chicoutimi, Les Ed. JCL, 1997, pp. 41-60.

le chasseur peut-il donner de sa position tant sur un plan objectif que subjectif, de manière consciente ou inconsciente, de ce qu'il perçoit de sa condition ? Voilà ce qui nous intéresse dans cette étude.

De l'individuel au social et au culturel

Chaque informateur représente un acteur dans la communauté dans laquelle il s'intègre généralement. Dans le cas présent, il s'agit de chasseurs qui ont pratiqué au cours de leur existence des activités traditionnelles de chasse et de trappe, en particulier la trappe au castor. À divers moments de l'histoire, des changements surviennent dans la société, lesquels modifient les comportements et les attitudes des représentants de groupes sociaux ou de cultures bien identifiées. Ce sont ces changements, ces ajustements qu'il faut resituer dans leur contexte de production.³

Dans ses recherches sur la boulangerie artisanale en France, Daniel Bertaux développe aussi certaines notions pour faciliter l'analyse de documents oraux, en l'occurrence ici des documents autobiographiques⁴. En s'appuyant principalement sur cette source, Bertaux tente de construire une "représentation mentale" des processus sur lesquels il concentre son attention, dans un effort pour dégager les

³ Sidney Mintz, "The Anthropological Interview and the Life History", dans David K. Dunaway et Willa K Baum, *Oral History. An Interdisciplinary Anthology*, Nashville, American Association for State and Local History and The Oral History Association, 1984, p. 311.

⁴ Daniel Bertaux, *Histoire de vie - ou récits de pratique ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, CORDES, n° 23, mars 1976, pp. 199-213 ; Daniel Bertaux et Isabelle Bertaux-Wiame, *Transformations et permanence de l'artisanat boulanger en France*, vol. I, *Une enquête sur la boulangerie artisanale par l'approche biographique*, Paris, CORDES, nos 43-76, 1980 ; Daniel Bertaux, "Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche", dans Danielle Desmarais et Paul Grell, dir., *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoire type*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, pp. 21-34.

“rapports sociaux” du groupe étudié⁵. C'est donc à partir d'un groupe de témoins où se répètent les observations et les descriptions de tel [5] phénomène, d'un comportement ou d'une attitude que peut s'organiser l'analyse, l'hypothèse sous-jacente étant que les *pratiques sont les meilleurs révélateurs des rapports sociaux qui les sous-tendent*⁶. Par “pratiques”, il faut entendre des facteurs “structurels” qui permettent de dégager les rapports sociaux dans leur mouvement structurel⁷. En somme :

(...) dès que le niveau des rapports structurels est perçu, dès que l'attention se concentre sur lui, et que l'on recueille et écoute les témoignages des agents pour entendre, à travers eux, le chant assourdi des rapports socio-culturels, le fameux problème de l'analyse se dissout. On peut bien sûr, et c'est fort utile, reprendre les récits de vie et les analyser par thème (par exemple rassembler tout ce qui s'y trouve en matière de description des rapports de travail). Mais l'essentiel est ailleurs, dans la représentation que l'équipe construit progressivement de ce niveau de rapport⁸.

Bertaux évite de chercher dans les récits de vie le “singulier” ou le “récit idéal” au profit des éléments explicatifs de changements ou de blocages de sociétés ou de groupes sociaux étudiés.

Et si, une fois dégagé clairement le caractère de ce qui se retrouve dans de nombreux cas, il apparaît qu'il s'agit bien d'un “objet sociologique” – une norme, une contrainte sociale, un rôle, un processus, la mise en œuvre d'un rapport structurel, etc. – c'est-à-dire qu'il s'agit de quelque chose qui relève du social et non du psychologique, du collectif et non de l'individuel, alors on peut affirmer avoir atteint un premier niveau de saturation. (...) C'est ici le social qui s'exprime à travers des voix individuelles⁹.

⁵ Bertaux utilise le terme “approche biographique”, ce qui suggère que l'analyse ne se limite pas seulement au récit de vie mais à d'autres approches du même genre ou à des sources complémentaires aux sources orales.

⁶ Bertaux, *Une enquête sur la boulangerie...*, p. 369.

⁷ Bertaux, pp. 205 ss ; Bertaux, *Une enquête...*, pp. 369 et ss.

⁸ Bertaux, *Une enquête...*, p. 371. À titre d'essai, voir Camil Girard, “La naissance à Laterrière, 1900-1960, changement d'une pratique, essai d'histoire orale”, *Saguenayensia*, vol. 26, n° 3, juil.-sept. 1984, pp. 96-100.

⁹ Daniel Bertaux, “Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche”, dans Danièle Desmarais et Paul Grell, dir., *Les récits de vie*.

Cette approche peut aider à analyser comment des rapports unissent ou divisent les individus, le groupe lui-même ou les groupes entre eux. Dans la reconstruction de leur témoignage, le corpus de trappeurs montre un certain niveau de saturation. L'économie des fourrures est en profond déclin et la transmission des savoirs traditionnels entre les générations devient presque impossible.

Mais au-delà d'une analyse qui peut chercher à comprendre la structure des rapports économiques et sociaux des trappeurs, nous pensons qu'il est possible d'atteindre un autre niveau d'analyse, celui-là imprégné davantage d'une vision culturelle. Voire même interculturelle. Pour atteindre ce niveau d'analyse, il faut essayer d'établir au-delà d'une saturation de représentations autour de témoignages de plusieurs acteurs sur une question particulière, le chant plus sourd des valeurs et des symboles qui sous-tendent une culture, laquelle est considérée dans une dynamique interculturelle, d'échanges entre cultures. C'est en saisissant cette aire de [6] jeu à la fois objective et subjective, réelle et symbolique, consciente ou inconsciente, que nous pourrions atteindre une certaine compréhension de la socio-culture innue.

Identité, territoire et construction identitaire

L'identité, dans son expression individuelle, est associée aux représentations et aux sentiments qu'une personne développe à propos d'elle-même. On pourrait dire que cette représentation qui débouche habituellement sur une certaine estime de soi se construit en rapport avec les autres dans une société ou dans une culture. L'identité individuelle a besoin de la référence aux autres pour se construire. L'identité individuelle et l'identité collective sont d'ailleurs en lien l'une avec l'autre. La communauté reconnaît l'individu comme son membre et l'individu se définit en adhérant ou en se distinguant des modèles identitaires de son milieu. (Girard, Fréchette, Garneau, 2002) Dans un processus interculturel, il adviendra qu'une culture dominante renvoie une image négative à une culture fragile comme celle des

Théorie, méthode et trajectoire type, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p. 28.

autochtones au Québec-Canada. Cela pose le problème de construire une identité dans un contexte de relations avec soi et les autres qui est très stressant et insécurisant. L'image de soi et de sa culture d'origine est souvent projeté et perçue comme très négative. Le récit de vie nous apparaît comme une source intéressante (il y en a d'autres) pour saisir les modes de fonctionnement d'individus dans un groupe donné. En établissant le rapport au temps et à l'espace, dans un effort pour redonner une cohérence et un sens à leur propre identité, les informateurs nous dévoilent leur appartenance à leur culture. En créant leur récit, ils peuvent se resituer eux-mêmes comme des participants dynamiques de l'histoire alors que la croyance populaire nous les présente souvent comme des acteurs marginaux. Nous pensons que c'est à partir de ces rapports à la culture (rôles individuels, fonctions dans la famille ou le village, la réserve et le territoire ancestral, les quartiers d'immigrants) que se définit ou se brise l'équilibre psycho-social nécessaire au fonctionnement des individus ou des groupes dans des environnements sociaux-économiques spécifiques. Rapport d'identité qui prend son sens véritable parmi des facteurs culturels se manifestant dans la reconstruction que représente tout récit de vie, lequel cherche à reconstruire une cohérence des continuités et des discontinuités par rapport au passé, au présent et à l'avenir.

Dans cette quête d'identité, l'affirmation nationale des autochtones s'appuie sur une certaine réappropriation du territoire ancestral et sur la prise en charge, par des gouvernements autochtones, des destinées des nations en cause. Le Territoire (Nitassinan) devient. (Girard, 1997b)

L'identité individuelle évolue au fil d'une histoire, de trajectoires, de parcours de vie. La notion d'identité est aussi liée à celle de l'appartenance. L'appartenance est une certaine forme de prégnance identitaire que les cultures (culture première/ culture seconde, culture rurale/ culture urbaine, etc.) permettent de développer (Parazelli, 1997 ; Morency, 1997). Cette prégnance, constitutive du sens, se manifeste de manières diverses : appartenance à divers groupes sociaux (sa famille, son groupe de chasse, ses amis, ses collègues, etc.) et appartenance à des univers symboliques et socioculturels (groupe linguistique ou religieux) qui sont [7] spatialisés (univers immédiat de lieux précis : la tente, le camp, la maison, les lieux de loisir et de travail, etc.) et généralement marqués par le territoire associé à un environnement précis (ex. territoires de chasse des Innus, région, ville, pays).

Crise et construction identitaire dans les sociétés et les cultures contemporaines

S'agissant des communautés autochtones, nous nous retrouvons avec une problématique particulière. Il s'agit moins ici de parler de sociétés en transition que de communautés marquées profondément par la culture occidentale. D'une part, les réserves restent des territoires restreints à partir desquels on tente de préserver la culture. Comment s'insérer dans un monde moderne en se réappropriant sa propre culture alors que celle-ci est marginalisée ? Les récits de vie des Innus (qui apparaissent en annexe) et qui ont pratiqué la chasse montrent qu'il devient impossible de pratiquer cette activité ancestrale sans la réorganiser du tout au tout. Comment maintenir de telles activités dans le respect de sa culture alors que l'économie des fourrures s'effondre et qu'il devient de plus en plus difficile de pratiquer et de transmettre la tradition ? Voilà le défi à relever.

Par leurs témoignages, les Innus incitent à repenser nos approches, particulièrement lorsqu'il s'agit de développer de nouvelles pratiques de cohabitation qui permettent de dynamiser certaines cultures ancestrales tout en favorisant l'insertion à la société globale.

En somme, nous cherchons à définir les cultures dans leurs dynamiques spécifiques où les échanges favorisent une insertion sans nécessaire intégration. À cet égard, il faut convenir que pour s'affirmer de manière créatrice, une culture doit pouvoir se manifester autour d'une masse critique qui permette un certain ancrage identitaire. Partagé entre deux cultures, l'autochtone peut vouloir s'insérer dans la modernité en ne l'intégrant jamais tout à fait. Ce même regard sur les cultures s'impose à toutes les cultures contemporaines.

Dans leur quête d'identité, les Innus s'appuient sur une volonté de réappropriation des terres ancestrales autour de gouvernements autonomes innus. Le Territoire (Nitassinan) et les gouvernements locaux sont les éléments à partir desquels la Première nation innue cherche à rétablir les assises d'un développement économique (droits de chasse et de pêche, droits sur les ressources) et social (gestion des

réserves et des territoires), les gouvernements locaux se devant, dans ce processus, de redéfinir de nouvelles pratiques pour que l'identité et de la culture autochtones, en particulier la culture innue, se perpétue.

Dans la culture innue contemporaine, les enjeux sont multiples et complexes. Déchirés entre tradition et modernité, les Innus ont d'autant plus de difficultés à se construire une image positive de leur culture que les activités ancestrales des Innus ne sont pas valorisées en dehors de milieux très restreints. De surcroît, le commerce des fourrures ne permet plus à court terme de vivre de son travail. À partir d'une telle situation, les stratégies de repli viennent témoigner [8] du stress vécu par les informateurs. Comme le précisent Akoun et Ansart qui ont étudié des groupes de marginaux en Europe :

Dans la mesure où l'appartenance à un groupe, à une culture, à une société est une façon de construire sa propre image de soi, on comprend que des problèmes se posent à un groupe qui se trouve immergé dans une société où il ne se reconnaît pas. Des logiques et des conflits surgissent alors, qui vont de la volonté d'intégration à la société nouvelle à la volonté contraire de résistance et de maintien de l'identité originaire (Akoun et Ansart, 1999 : 265).

Parce qu'ils sont soumis à des repères d'identification qui varient et qui sont en déstructuration, (réseaux sociaux, cultures, langues, modèles de valeurs et de comportements différents), un nouveau rapport au territoire constitue un enjeu important pour le maintien de l'identité innue. Chez les Innus que nous avons étudiés se manifeste toujours la nécessité de maintenir une identité et cela malgré la fragilité d'une reconstruction qui se fera autour de fragments identitaires (Girard, 1997a ; 1997b).

On le voit ici, l'étude des Innus qui pratiquent la trappe à castor, s'inscrit dans une réflexion sur la manière dont ceux-ci construisent leur identité et définissent leurs appartenances alors qu'ils entreprennent une réappropriation de leur identité à partir d'un territoire d'origine qu'ils doivent réinventer. ¹⁰.

¹⁰ Puisque les migrations étudiées ont été effectuées à l'intérieur d'un même espace culturel, la société québécoise, nous rappelons que la culture d'origine à laquelle nous faisons allusion ici est celle liée à la communauté et à la région d'origine, laquelle peut se caractériser par une histoire et un patrimoine naturel

Territoire et cultures algiques-innues

Le concept de propriété exclusive de territoires n'existe pas dans les cultures autochtones ancestrales. Apparaissent plutôt des concepts liés au partage des ressources d'un territoire attribué ou assigné. Dans la pratique, si un territoire est mis en valeur par une famille ou un clan d'une nation donnée, la gestion de celui-ci se fait afin d'assurer le partage des ressources du territoire. Ainsi, lorsqu'un voisin a l'habitude de fréquenter un territoire, territoire assigné à une famille par usage, si un voisin de sa nation voire même le représentant d'une nation voisine manifeste des besoins, les ressources du territoire pourront être partagées sous réserve d'entente entre les familles ou les clans concernés qui occupent un territoire. Si une nation autochtone définit un territoire comme sien, elle pourra y accepter d'en partager les ressources selon une approche pragmatique adaptée à une philosophie de gestion du territoire où l'accès et le partage des ressources, selon les besoins, priment sur la notion de propriété exclusive.

Dans le cadre des négociations territoriales et globales sur la mise en place du régime territorial de Mamuitun sur le Nitassinan (Terre ancestrale innue) le concept d'affirmation culturelle "Innu Aitun" a animé la réflexion des divers comités qui devaient préciser les modes de gestion du territoire et de la faune. **Cohabitation et conservation** des ressources sont au [9] cœur du concept Innu Aitun qui pourrait se définir autour du droit de pratiquer des activités traditionnelles ou modernes liées à la culture, à ses valeurs fondamentales ainsi qu'au mode de vie traditionnel des Innus sur leur terre ancestrale. Par le lien privilégié que les Innus ont à la Terre dont ils sont des gardiens (au sens de conserver, protéger), la gestion du territoire doit tenir compte des pratiques, coutumes et traditions à des fins de subsistance, de pratiques rituelles, culturelles ou communautaires. Partant de cela, le Nitassinan des Innus, et en particulier les régimes territoriaux des Innus de Mamuitun, montre la grande diversité des usages possibles du territoire.

et architectural particuliers, une activité économique spécifique, un mode de vie rural ou urbain, etc.

Ainsi, les Innus de Mashteuiatsh ont privilégié l'identification de sites particuliers le long des grands cours d'eau des bassins hydrographiques de leur territoire ancestral. Des zones spécifiques autour de lacs ou de jonctions de rivières montrent qu'une approche visant le regroupement de familles autour de secteurs précis ont servi de base à la définition de sites patrimoniaux. Sur la rivière Péribonka, les sites du lac Onistagane, du lac Alex et Tchitogama ainsi que la jonction des rivières Péribonka et Manouane ont été choisies par la Première nation innue de Mashteuiatsh comme sites à protéger pour fins patrimoniales et lieux de rencontres entre familles. Tous les autres sites patrimoniaux sous juridiction des autres gouvernements (ex. sites archéologiques) ne s'inscrivent pas dans Innu Aitun précisément parce que ce concept recouvre, non pas une protection à des fins patrimoniales de conservation et de protection, mais des sites pour la pratique **effective** des activités ancestrales.

Conclusion

La présente étude ne porte que sur une pratique, celle de la trappe au castor. Le corpus de récits que nous publions en annexe ainsi que les cartes sur les trajectoires, doivent être considérés comme des témoignages précieux pour redécouvrir la Péribonka, rivière ancestrale innue. Ces témoignages restent beaucoup plus riches que cette étude trop brève sur un thème peut laisser croire. Une analyse plus poussée pourrait favoriser plusieurs analyses sur d'autres pratiques et sur une multitude de savoirs autochtones du Québec.

Chose certaine, la réappropriation des territoires ancestraux par les Innus dans le cadre des négociations actuelles, nous obligeront à revoir la situation de certaines activités comme la trappe, afin de mettre en place des politiques qui assureront, comme le veut le concept développé autour d'Innu aitun, la continuité de pratiques ancestrales. A partir du renouvellement de telles pratiques, c'est la protection d'une culture et d'une identité qui sera assurée.

Les changements, les déstructurations de pratique qu'impose la modernité sur des activités traditionnelles comme la trappe au castor, la volonté qu'ont les Innus d'assurer une continuité de la pratique

culturelle alors que le métier et l'économie du castor est en voie de disparition, voilà qui impose un déplacement des pôles identitaires qui se déplacent d'une pratique culturelle associée à une économie vers une pratique politique associée à une gestion des territoires ancestraux qui imposera aussi des choix à chaque communauté. Les Innus, en s'appuyant sur leur culture ancestrale Innu Aitun, se réapproprient un espace stratégique essentiel pour [10] redécouvrir les valeurs intrinsèques de leur culture, respect, partage, échange, alliance. Tout se passe ainsi à partir de la culture. L'individu retisse une toile, recrée des liens avec la réalité, avec les autres et l'au-delà, dès lors qu'il y prend une place où il s'y trouve tel qu'en lui-même, avec sa communauté et sa société pour s'approprier les paramètres d'une identité que seule sa culture lui offre. Ainsi, c'est moins le territoire que les Innus recherchent que le devoir que leur impose leur culture d'en être les gardiens, les protecteurs. Dans ce contexte, on pourra comprendre que les autochtones retrouvent dans les courants environnementaux et de protection de la nature et des animaux, l'espace dans lequel ils désirent développer de nouvelles pratiques modernes liées à leurs activités ancestrales, parce que c'est à ce niveau qu'ils retrouvent les valeurs et les symboles de leur culture. En respectant la nature, en cohabitant avec leurs voisins, en privilégiant le partage des ressources parmi la communauté, les Innus continuent d'être de manière quasi utopique pourrait-on dire, des mystiques dans notre monde moderne. Ils savent quelque part qu'il faut, envers et contre tous, continuer de respecter les dieux à travers l'âme des animaux et la nature. (Clément, 1995, Hénaff, 1991). Dans ce contexte, nous pourrions affirmer que l'importance que les Innus accordent aujourd'hui à la Terre Mère via leur discours écologique et pro-environnementaliste, s'inscrit dans une adaptation de symbolique culturelle qui passe d'une pratique de chasse et de trappe dans les territoires où le rapport de l'humain à l'animal et à son environnement était sacré ; l'approche écologique et le respect de l'environnement permet de maintenir ce rapport sacré au territoire. Autour de ce cercle sacré, dont les Innus se perçoivent comme des gardiens, tout re-devient possible. (Moar, 2002).

Il y a cependant ici un déplacement des stratégies identitaires. Avec les négociations, la prise en charge de la culture ancestrale sera désormais la responsabilité de gouvernements qui exerceront l'autonomie gouvernementale innue sur le plan local. Sous ce rapport,

le Territoire (Nitassinan), comme lieu physique et symbolique d'affirmation de l'identité distincte innue, est un élément fondamental pour redynamiser cette culture.

Le fameux bricoleur de Lévi-Strauss (1962 ; Hénaff, 1991, 305) montre que dans toute construction identitaire, les paramètres de la culture apparaissent comme des pièces éparses qui permettent une construction ingénieuse à la fois interne (propre à soi) et externe (en rapport aux autres, perception du réel, de l'au-delà, etc.) où se crée une certaine cohérence, une certaine unité autour du désordre, des multiples choix qui s'offrent à tout individu. En cela l'expérience de tout acteur, dans toutes les cultures est à la fois expérience intérieure et extérieure (Boesch, 1995, 416) Ce qui différencie nos sociétés occidentales des sociétés ancestrales à laquelle la culture innue est associée, c'est que nos sociétés inscrivent le changement dans leur structure et dans leur organisation. Les cultures autochtones sont conçues pour durer et à cet égard, la résistance au changement, pourrait-on dire ce refus de l'histoire telle que nous la concevons, est inscrit dans ces cultures. S'inscrire en marge d'un temps linéaire pour construire un temps circulaire, un temps de toutes les mémoires et de tous les temps. (Hénaff, 1991, 306) Sous ce rapport, les cultures ancestrales nous font découvrir que les humains sont des êtres de communautés qui composent leur vie autour des multiples possibilités qu'offrent les cultures.

[11]

Bibliographie

AKOUN, André et Pierre ANSART (1999). *Dictionnaire de sociologie*, Le Robert, Seuil.

BERTAUX, Daniel, (1976). *Histoire de vie - ou récits de pratique ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, CORDES, no 23, mars, pp. 199-213 ;

BERTAUX, Daniel et Isabelle BERTAUX-WIAME (1984). *Transformations et permanence de l'artisanat boulanger en France*,

vol. I, *Une enquête sur la boulangerie artisanale par l'approche biographique*, Paris, CORDES, nos 43-76,

BERTAUX, Daniel (1986). “Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche”, dans Danielle Desmarais et Paul Grell, dir., *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoire type*, Montréal, Éditions Saint-Martin, pp. 21-34.

BOESCH, Ernest E., (1995). *L'Action symbolique. Fondements de psychologie culturelle*, Paris, L'Harmattan, collection Espaces interculturels).

COLLOMB, Gérard, (2000). “Identité et territoire chez les Kali'na. À propos d'un récit du retour des morts” *Journal de la Société des Américanistes*, 86, p. 149-168.

GIRARD, Camil, (1984). “La naissance à Laterrière, 1900-1960, changement d'une pratique, essai d'histoire orale”, *Saguenayensia*, vol. 26, no 3, juil.-sept. 1984, pp. 96-100.

GIRARD, Camil, (1997). *Culture et dynamique interculturelle. Trois femmes et trois hommes témoignent de leur vie*, Chicoutimi, Les Ed. JCL, 1997, pp. 41-60.

[12]

GIRARD, Camil, Lucie FRÉCHETTE et Stéphanie GARNEAU, (2002). “La migration interne des jeunes au Québec. Identité et appartenance”, Hull, cahier du GÉris, Université du Québec à Hull, numéro sur *L'identité et la migration*.

GIRARD, Camil (1997a). “Le choc des cultures dans le phénomène migratoire : une étude de cas”, dans Madeleine Gauthier (sous la direction de). *Pourquoi partir ? La migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui*, Collection Culture et Société, Ste-Foy, Les Editions de l'IQRC (PUL), p. 257-274.

GIRARD, Camil, Anne-Marie SIMÉON, (1997). [*Un monde autour de moi. Témoignage d'une Montagnaise. Uikutshikatishun. Inushkueu utipashimun*](#), Chicoutimi, Les Edition JCL, 217 pages.

GIRARD, Camil (1997b). “Les bases de l'enquête : histoire de vie et reconstruction culturelle” dans Camil Girard, direction, [*Culture et dynamique interculturelle, Trois hommes et trois femmes témoignent de leur vie*](#), Chicoutimi, Les Editions JCL, 1997, 430 pages.

GIRARD, Camil, (2002). *Chevauchements des frontières entre les Premières nations des Innus de Mashteuiatsh et des Attikamekw, La rivière est déjà un papier...*, Chicoutimi, GRH-UQAC, 50 pages.

GLASER, B. G. et A. L. STRAUSS (1967). *The discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldine.

HÉNAFF, Marcel, (1991). *Claude Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale*, Paris, Belfond.

MINTZ, Sidney (1984). "The Anthropological Interview and the Life History", dans David K. Dunaway et Willa K Baum, *Oral History. An Interdisciplinary Anthology*, Nashville, American Association for State and Local History and The Oral History Association, p. 311.

MOAR, Clifford (2002). *Les Gardiens du Cercle, Témoignage d'un Innu. Mashteuiatsh*, Québec, Chicoutimi, GRH-UQAC.

MORENCY, Robert (1997). (Réalisation). *Le sentiment d'appartenance*, Chicoutimi, CBJ-Radio-Canada (Transcription intégrale d'une série d'émissions, GRH/UQAC).

PARAZELLI, Michel (1997). *Pratiques de socialisation marginalisée et espace urbain : le cas des jeunes de la rue de Montréal (1985-1995)*, Thèse de doctorat, Université de Montréal.

POUPART, Jean, Jean-Pierre DESLAURIERS *et al.*, (1997). "La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques", Montréal, Gaëtan Morin Editeur, 402 pages.

[13]

La trappe aux castors sur la Péribonka.

Les changements d'une pratique

Par Camil GIRARD, Marc-André BOURASSA
et Gervais TREMBLAY

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Les débats sont bien vivants actuellement au Québec au sujet de la gestion des ressources forestières. En théorie, le principe de *gestion intégrée des ressources* (GIR) prôné par le ministère des Ressources naturelles doit assurer une place équitable à chacun des usagers de la forêt. La réalité, pourtant, est encore tout autre étant donné la priorité accordée à l'industrie du bois et des pâtes et papier en forêt. Une véritable application de ce principe devra sans doute faire davantage de place dans l'avenir à des utilisateurs autres que les entreprises sylvicoles et de transformation du bois. Ces autres utilisateurs réclament d'ailleurs de plus en plus de considération. Ainsi, les défenseurs du développement d'activités récréotouristiques en forêt semblent profiter d'une crédibilité accrue, une crédibilité sans doute reliée aux espoirs que plusieurs Québécois entretiennent envers cette industrie en expansion. Dans la foulée de ce développement récréotouristique qui touche parfois des territoires jusqu'ici sous-exploités (au plan récréotouristique), la présence des Premières Nations

et surtout leur intégration dans la gestion des forêts doivent s'imposer comme une évidence.

Précisons immédiatement que le bassin de la rivière Péribonka situé au nord du lac Saint-Jean correspond approximativement au secteur visé pour un projet de piste récréotouristique proposée par l'Alliance de recherche université-communauté (ARUC). Plus exactement, l'ARUC proposait en novembre de l'an 2000 que la piste relie les Monts Valin aux Monts Otish, soit un corridor d'environ 50 kilomètres de large sur une longueur de plus de 400 kilomètres qui s'étend du sud vers le nord. La carte #1 situe ce terrain dans le Québec méridional.

Les Innus du Lac-Saint-Jean¹¹ vivent et utilisent les ressources naturelles du bassin de la rivière Péribonka depuis plus de 5 000 ans. À cette échelle temporelle, ce n'est que très récemment, c'est-à-dire au cours du dernier siècle, que leur mode de gestion relativement sophistiqué des ressources naturelles fut intensément confronté à des facteurs industriels de changement. [14] Nous faisons référence ici à l'industrie des fourrures, à celle du bois, à celle de l'hydroélectricité, à celle du tourisme également.

Les Innus du Lac-Saint-Jean sont évidemment partie prenante des différentes activités pratiquées sur leurs terres ancestrales dites Nitassinan. Depuis les premiers contacts jusqu'à aujourd'hui, les Innus ont notamment guidé les Blancs à travers les difficultés de vivre en forêt. Ils ont aussi accueilli et vécu avec les "allochtones" ou "eurocanadiens". Ils ont trappé les animaux à fourrure, guidé les explorateurs, les prospecteurs miniers, les ingénieurs, puis les chasseurs et les pêcheurs sportifs venus des États-Unis et d'ailleurs. Ils ont aussi bûché le bois pour les entreprises forestières. Il apparaît toutefois que

¹¹ Pour Christiane Noël : "On surnommait les hommes de cette tribu " montagnard """, parce qu'ils étaient des grimpeurs agiles et infatigables qu'aucun flanc de montagne ne pouvait décourager." (Noël 1997 : 22). Mais les Montagnais se donnaient eux-mêmes le nom de "innu", signifiant "être humain". Quant à ceux qui ont fréquenté et vécu autour du lac Saint-Jean, nous pouvons les nommer "pekuakamiulnuatsh" qui signifie "être humain du lac peu profond", c'est-à-dire les Montagnais du lac Saint-Jean, car le lac Saint-Jean était beaucoup moins profond avant les barrages hydroélectriques. Frank G. Speck, dans un article publié en 1927 dans la revue *Anthropos* (Speck 1927 : 394), indique que ces Indiens se désignent eux-mêmes "*Piekwàgamiwilnùts*" qu'il traduit en langue anglaise par "*Flat Lake People*".

ces Innus n'ont pas occupé une grande place dans les décisions qui concernent l'utilisation des ressources naturelles du territoire qu'ils occupent et qu'ils connaissent à leur manière depuis si longtemps. Pour répondre à la situation, des négociations politiques sont actuellement menées par les représentants de plusieurs communautés. Outre la volonté pour les Innus de se faire reconnaître certains droits territoriaux (titre indien) sur l'ensemble du territoire ancestral où se profile un spectre d'usage multiple du territoire (droits de chasse, de pêche, sites patrimoniaux, parcs, etc.), apparaît l'obligation pour les Premières Nations d'être impliquées plus directement dans la gestion des ressources naturelles. C'est dans ce contexte de prise en charge que plusieurs citoyens de Mashteuiatsh insistent sur l'importance de promouvoir les pratiques et les valeurs traditionnelles auprès des jeunes de la communauté et auprès des communautés allochtones.

Dans des sociétés comme celles des Premières Nations où les rapports entre la culture et l'environnement naturel sont si étroits, la mise en valeur du patrimoine culturel se trouve du même coup étroitement liée à la mise en valeur du patrimoine naturel. Dans une perspective où le patrimoine réfère aux éléments qu'une communauté juge pertinents d'être transmis de génération en génération, nous pouvons comprendre que la communauté de Mashteuiatsh, notamment par l'intermédiaire de ses leaders, exprime un intérêt pour recueillir et diffuser la parole des aînés. Dans ce contexte, la parole des aînés de Mashteuiatsh est ici abordée pour sa valeur patrimoniale intrinsèque car au-delà des utilisations politiques (qui sont également tout à fait justifiées) qu'on peut faire des données sur l'occupation du territoire et le mode de vie des Innus sur ce territoire, ce sont les jeunes qui pourront, nous l'espérons, profiter de ces connaissances et les mettre en pratique. Dans le cas présent, il s'agit principalement de documenter l'occupation du territoire et la mise en valeur des pratiques traditionnelles de chasse et de piégeage du castor autour de la Péribonka par les Innus de Mashteuiatsh.

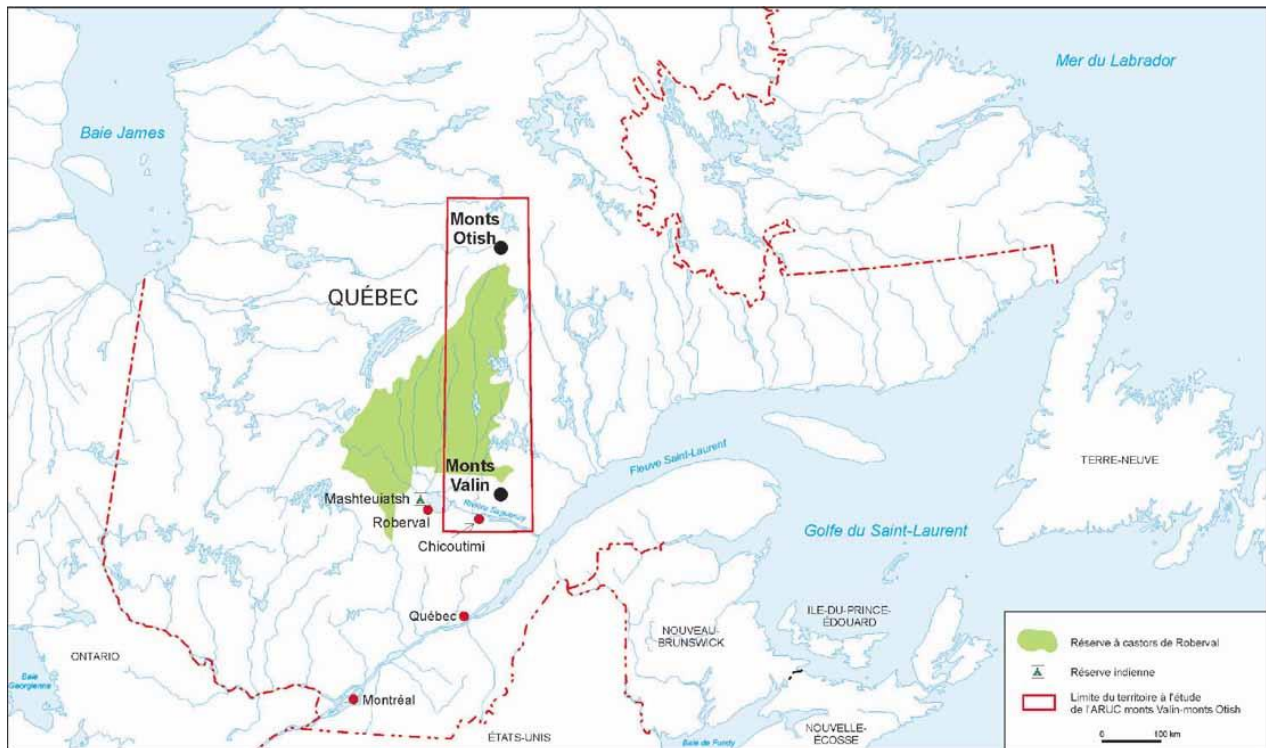
Il nous apparaît toutefois pertinent de souligner que le projet est mené dans un contexte socioculturel caractérisé par une forte affirmation identitaire, mais aussi sur un fond de problèmes sociaux criants. En ce qui concerne l'affirmation identitaire, nous observons que cela s'exprime notamment à travers plusieurs manifestations artistiques et à travers l'artisanat pratiqué par un grand nombre de

citoyens dans la communauté. Ainsi, dans un dépliant de promotion du *Musée amérindien de Mashteuiatsh*, on peut lire que malgré le fait que la culture innue soit en pleine évolution, l'identité innue s'est préservée à travers plusieurs changements et adaptations.

[15]

**Carte no 1.
LOCALISATION DE LA RÉSERVE À CASTORS
DE ROBERVAL**

[Retour à la table des matières](#)



Cartographie : Carl Brisson, Laboratoire de télédétection, UQAC, mai 2001.

[16]

[17]

Au sujet des problèmes sociaux qui préoccupent l'ensemble de la population, plusieurs membres de la communauté qui nous concerne s'appuient sur l'espoir que la fierté d'être Innu et porteur de traditions peut prévenir dans une certaine mesure l'alcoolisme, la toxicomanie, la violence. De cette façon, le passage progressif du désœuvrement à l'action peut sans doute être facilité par cette fierté.

Dans la perspective d'un développement d'activités récréotouristiques au cours des prochaines années entre les Monts Valin et les Monts Otish, nous considérons qu'une meilleure connaissance des pratiques de chasse et de piégeage du castor chez les *Pekuakamiulnuatsh* (Innu du Piékouagami/lac Saint-Jean) s'avère essentielle. Ainsi nous avons entrepris en juin 2000 la réalisation de quelques récits de vie avec des gens de la communauté de Mashteuiatsh avec pour principal objectif de faire connaître et aussi de mettre en valeur ces pratiques.

Dans un premier temps, nous présenterons la méthodologie que nous avons utilisée, depuis la délimitation du sujet jusqu'aux méthodes d'analyse, en passant par la justification de l'utilisation de la méthode des récits de vie pour la cueillette des données. Par la suite, nous ferons un tour d'horizon de chacun des grands thèmes abordés avec les informateurs. Tel que nous le verrons, ces thèmes sont évidemment étroitement liés aux activités traditionnelles de chasse et de piégeage du castor car elles ont occupé une importance majeure dans la vie de la plupart des Innus du Lac-Saint-Jean. Ainsi nous aborderons le thème du cycle annuel des activités traditionnelles et des récents facteurs de transformation de ce cycle. Les enjeux territoriaux et particulièrement ceux qui sont reliés à l'exploitation du castor constitueront les deuxième et troisième thèmes discutés. Puis nous aborderons brièvement la question des outils et des techniques de piégeage avant de conclure avec les thèmes du savoir écologique et de la fourrure comme produit commercial. Chacun de ces thèmes sera abordé de telle sorte que nous pourrons mesurer la place qu'occupent le territoire, la chasse, l'animal et le piégeage du castor dans la vie des Innus qui sont nés au cours des années 1930, 1940 ou 1950 mais aussi dans la vie de leurs proches.

Méthodologie

Lorsque nous avons pris la décision de réaliser quelques récits de vie avec des trappeurs de Mashteuiatsh, nous prenions en considération la volonté commune du Groupe de recherche sur l'histoire (GRH) et de l'Alliance de recherche université-communauté (ARUC) de documenter l'occupation du bassin de la rivière Péribonka par les Innus à travers le piégeage du castor. Cette technique d'enquête nous paraissait être la plus pertinente pour avoir accès aux connaissances détaillées que possèdent les trappeurs innus de ce territoire et pour comprendre pleinement l'importance du castor dans la vie de ces trappeurs.

Nous avons donc convenu de réaliser six récits de vie avec des aînés qui ont fréquenté intensément ce secteur et qui possèdent une expérience de la trappe du castor qui soit suffisante pour en dégager des informations sur le cycle annuel, sur la conception et l'occupation du territoire, sur la technique du piégeage, sur le savoir écologique traditionnel et enfin sur le [18] commerce des fourrures. Pour plusieurs personnes de la communauté qui s'impliquent actuellement dans la mise en valeur du patrimoine, comme pour nous, il devenait important que les aînés témoignent eux-mêmes de leur attachement envers leur identité qui s'exprime dans des pratiques comme la trappe du castor.

Le fait d'adopter une approche relativement exploratoire nous permettait également de mener les entrevues avec une souplesse qui a été profitable car nous pouvions ainsi mesurer qualitativement l'importance de l'activité "piégeage du castor" dans la construction du récit de vie d'un trappeur innu, qu'il soit homme ou femme. Nous avons pu interroger quatre hommes et deux femmes qui ont admirablement bien collaboré et qui nous ont reçu dans leur maison ou dans leur lieu de travail avec une ouverture remarquable.

Afin de répondre aux objectifs de la recherche dans le respect des informateurs, nous avons utilisé un guide d'enquête fortement inspiré de celui qui avait servi aux travaux de Camil Girard (1985) dans lesquels des récits de vie avaient été réalisés. Un schéma d'entrevue constitué de quelques thèmes de départ a donc été utilisé avec souplesse car au-delà de ces thèmes qui sont typiques des récits de vie (naissance,

enfance, éducation, mariage, travaux), nous voulions que les particularités innues soient prises en compte. Par exemple, si les lieux successifs de résidence d'un Innu au cours de sa vie constituent un thème moins important que les territoires de chasse qu'il a fréquentés, le schéma d'entretien est ajusté en ce sens. Les thèmes privilégiés concernaient donc l'occupation du territoire et les activités traditionnelles pratiquées par les trappeurs et leur famille.

La revue de littérature nous a permis de mettre en perspective les propos recueillis en entrevue au cours de l'été et de compléter les données empiriques issues des récits de vie avec des informations plus quantitatives et théoriques. Nous savions que les ouvrages de Bouchard (1977), de Mailhot et Vincent (1980), de Dominique (1989), de Côté (1994) et de Clément (1995) allaient être des portes d'entrée importantes pour cerner le sujet.

Le cycle annuel ou l'aspect temporel de la chasse

Les Innus (Montagnais) ont vu leurs pratiques de chasse et de piégeage se transformer à la suite de certains événements tels que le début de la traite des fourrures au 17^e siècle, la mise en place de zones réservées pour la trappe au castor (les Réserves à castors), les transformations technologiques du 20^e siècle. Nous discuterons brièvement de certains facteurs de transformation qui ont marqué l'histoire récente de la trappe au castor et qui ont été soulevés par les Innus que nous avons rencontrés dans le cadre de cette recherche. Ceux-ci ont dû faire face à des transformations majeures qui ont eu un impact important sur la disponibilité des ressources naturelles d'où la nécessité pour chaque autochtone de s'adapter continuellement et rapidement à des changements qui remettent en cause un mode de vie et une culture.

Nous constatons de prime abord que les Innus vivent depuis quelques années une accélération remarquable des changements qui touchent leurs pratiques de chasse et de piégeage du castor. [19] C'est sous l'influence d'une combinaison de facteurs dont nous exposerons quelques effets un peu plus loin que s'opère cette accélération, et c'est surtout au plan de l'organisation sociale de la chasse, du cycle annuel

et du mode de vie qui entoure cette activité de la chasse (et de la trappe) que les changements sont les plus marqués.

Traditionnellement, le cycle annuel des activités commençait avec la montée “en territoire” (on montait la rivière Péribonka) en territoire à l’automne, c’est-à-dire au mois d’août. Puis on faisait la chasse d’automne jusqu’au mois de décembre avant d’entreprendre la descente de la rivière vers le village. D’après Dominique (1989 : 159), ce voyage au village était l’occasion de vendre les peaux d’animaux qu’on avait chassés au cours de l’automne et de rapporter en forêt certains produits et de la nourriture qu’on achetait au magasin du village. On remontait ensuite en territoire en janvier pour faire la chasse d’hiver, puis la chasse d’hiver-printemps, puis la chasse du printemps, avant de se rendre au village pour y passer l’été (les mois de juin et juillet). C’est ainsi que Richard Dominique (Dominique, 1989) présente le cycle annuel des Innus. Il faut savoir que des variantes à ce cycle étaient toujours possibles et qu’une certaine flexibilité devenait nécessaire du fait que la priorité était de ne jamais manquer de nourriture. Notons également que cet ouvrage de Dominique (1989) concerne les Innus de la Côte-Nord (particulièrement ceux de Mingan) qui fréquentent des territoires sensiblement différents de ceux fréquentés par les Innus du Lac-Saint-Jean et que cela peut faire varier le cycle annuel. Mais retenons surtout qu’à l’intérieur de ce cycle annuel d’avant l’accélération de la sédentarisation qui s’est produit à partir du milieu du 20^e siècle, une grande partie de l’organisation de la chasse semblait tourner autour des possibilités de déplacements (du transport) et des animaux à chasser. Par exemple, il fallait en automne atteindre son territoire de chasse avant que les lacs et les rivières ne gèlent pour pouvoir s’y rendre en canot.

Les premières chasses de l’automne étaient cruciales car il fallait tuer du gros gibier le plus tôt possible afin de pouvoir profiter d’une grande quantité de viande et de graisse pour le séjour automnal. En plus de fournir cette grande quantité de viande, les orignaux et les caribous fournissaient le matériel nécessaire pour la fabrication des raquettes et des vêtements d’hiver. Les populations de caribous et d’orignaux fluctuent selon les époques et aussi selon la latitude. Ainsi dans la partie nord du territoire concerné par cette recherche, c’est-à-dire approximativement à partir du lac Péribonka, on trouvait beaucoup moins d’orignaux que de caribous. Une autre raison explique

l'importance que pouvaient avoir ces premières chasses d'automne : il fallait produire le plus tôt possible les appâts nécessaires au piégeage car l'automne était une période de piégeage intense. L'ours, qu'on chassait et qu'on trappait, fournissait de la graisse aux Innus de Pointe-Bleue, une graisse encore très appréciée. Lors de notre enquête de l'été 2000 avec les trappeurs de Mashteuiatsh, un informateur se montrait particulièrement heureux de pouvoir nous montrer sa graisse d'ours congelée qu'il ferait fondre prochainement pour en badigeonner sa *banique*. En plus du castor, on trappait le vison, la loutre, la martre, le loup-cervier (lynx du Canada) ainsi que plusieurs espèces de renards. Au début du 20^e siècle, on posait les pièges à partir du 1er novembre, c'est-à-dire à la fête des Morts (Dominique, 1989 : 154). Mais aujourd'hui, on commence à poser les pièges beaucoup plus tôt en automne. Selon un grand connaisseur de fourrure avec qui nous avons discuté dans la communauté, c'est au milieu du mois de novembre que le castor présente la plus belle fourrure possible. Selon ce [20] même informateur, on a malheureusement trappé le castor beaucoup trop tôt en automne au cours des dernières années, c'est-à-dire à partir du mois d'octobre. Cela a eu pour effet d'inonder le marché avec des peaux de moindre qualité.

Le territoire ou l'aspect géographique de la chasse

Voyons maintenant comment s'organisait la chasse et particulièrement le piégeage du castor au plan territorial. Mais avant tout, rappelons l'importance qu'accordent les Innus au "territoire", notamment dans le cadre de l'affirmation de leur identité culturelle étroitement liée à l'occupation de ce territoire. À ce sujet, Mailhot et Vincent (1980 : 27) soutiennent que pour un Innu, le territoire représente "le lieu de sa culture, celui où il a appris à vivre, celui qui lui permet de subvenir à ses besoins en nourriture et même de gagner sa vie". Ils ajoutent que dans le discours innu, le territoire est "le lieu où s'enracine la culture". Il est le lieu où s'enracine le mode de vie pourrions-nous préciser. Il s'agit là selon ces deux auteurs des fondements économiques et culturels du territoire.

Dans la mesure où le concept de “territoire” est riche de sens pour les Innus, il devient essentiel pour les gens qui ont en tête des projets récréotouristiques de tenter de comprendre ce que ce territoire signifie aujourd’hui pour eux. Nous devons par exemple rappeler que le territoire était un milieu de vie avant d’être un lieu de chasse et de piégeage. Bref, on allait avant tout en forêt parce qu’il s’agissait là d’un milieu de vie. Dans un deuxième temps, on y exerçait plusieurs activités de récolte de la faune et de la flore pour vivre. Ainsi l’idée du “voyage de chasse” que nous retrouvons chez les allochtones ne correspond pas à l’esprit des séjours innus en territoire. Quoique certains changements sociaux des dernières décennies ont peu à peu transformé ce rapport privilégié au territoire.

Quoi qu’il en soit, plusieurs chasseurs-trappeurs innus entretiennent toujours ce lien étroit et spirituel avec cette forêt-milieu-de-vie. Pour l’instant, soulignons que plusieurs ont vécu la majeure partie de leur vie en territoire. Par le fait même, on y a vu un grand nombre de naissances et de décès. Par exemple, parmi nos informateurs, l’un d’eux est né au lac Onistagane et y a passé son enfance jusqu’à l’âge de cinq ans dans des *tentements* installés dans ce secteur (lac Onistagane et lac de la Grosse-Loutre). Un autre est né au lac Tchitogama. Un autre encore est né à la rivière Serpent, sur le territoire du beau-père de Berthelemy Connelly. Certes, aujourd’hui, les Innus du Lac-Saint-Jean naissent rarement en forêt. Mais pour ceux et celles qui y ont passé une grande partie de leur vie et surtout ceux qui y sont nés, leur façon de parler du territoire et de fréquenter ce territoire est empreint d’un attachement particulièrement palpable. Nous l’avons constaté lors de certaines entrevues réalisées l’été dernier. D’autres, surtout chez les plus jeunes de la communauté, parlent différemment de la forêt comme si leur lien avec elle avait moins de profondeur. Pour Côté (1994) : “Un territoire de chasse appartient donc à un groupe familial dans la mesure où ce dernier le fréquente effectivement et entretient ses liens spirituels avec ce territoire et les ressources qui s’y trouvent.” (Côté : 21)

[21]

Précisons également que Mailhot et Vincent (1980) constataient à la suite de leur étude sur la notion de “territoire” chez les Innus que ceux du Lac-Saint-Jean parlent davantage de “territoire de trappe” plutôt que de “territoire de chasse” même si dans la langue innue, il n’y a pas de distinction entre “il chasse” et “il trappe”. Le verbe *natuu* englobe

effectivement toutes les activités de chasse et de piégeage. Nous utiliserons les termes “trappe”, “trappage”, ou “piégeage” quand nous voudrions faire spécifiquement référence au piégeage des animaux à fourrure.

Nous tenons aussi à souligner que les Innus du Lac-Saint-Jean fréquentent le territoire pour d'autres raisons que pour pratiquer les activités traditionnelles de récolte faunique. On occupe effectivement et depuis très longtemps des emplois salariés en forêt. La fréquentation du territoire et le rapport spirituel qu'on entretient avec lui peuvent alors se transformer ou prendre une autre dimension car dans ces situations, on ne va pas uniquement en forêt pour y prendre directement sa nourriture, ses matériaux d'artisanat ou ses médicaments, mais également pour y gagner un salaire qui permettra d'acheter des marchandises nécessaires à la vie. Nous observons évidemment une superposition de ces deux types de rapport au territoire à l'échelle de la collectivité tout au cours du 20^e siècle. Sur un plan individuel, au cours d'un seul et même séjour en forêt, un travailleur forestier innu ou un gardien de barrage innu profitera de son travail en forêt pour installer des pièges et même chasser durant ses loisirs !

Au plan politique, c'est souvent par l'évocation des activités de chasse, de piégeage et de pêche en des lieux précis (tel lac, telle rivière) que les Innus revendiquent le territoire. En ce sens, Mailhot et Vincent (1980 : 9) mettent en lumière le lien étroit entre la pratique de ces activités en des lieux précis et les revendications territoriales. Depuis les premiers contacts, une sorte d'envahissement progressif du territoire ancestral aurait résulté en une réduction des aires d'exploitation traditionnelle (Côté, 1994). Parmi les causes de cet envahissement, on mentionne la traite des fourrures, l'agriculture et la colonisation du territoire par les allochtones, le développement forestier, minier, hydroélectrique et aussi la chasse et la pêche sportive. Il s'agit là de facteurs de changement incontournables quand nous voulons comprendre les enjeux actuels du piégeage.

Rappelons toutefois que dans le cadre du présent rapport, l'objectif est surtout de présenter et d'illustrer l'occupation du territoire en lien avec le piégeage du castor et que cet exercice vise la prise en compte de cette présence innue autour de la Péribonka dans un éventuel projet récréotouristique. Ainsi nous avons jugé pertinent de cartographier un certain nombre d'éléments d'occupation du territoire.

À titre d'exemple, la première carte (Localisation de la réserve à castors de Roberval) présente les limites du territoire visé par le projet de l'ARUC (rectangle rouge) ainsi que les limites de la Réserve à castor de Roberval (en vert). On situe également sur cette carte les Monts Valin et les Monts Otish ainsi que les principaux lacs et rivières de cette zone.

[22]

Exploitation, gestion et répartition des territoires et terrains de trappe

Traditionnellement, un chasseur avait la responsabilité de gérer les ressources fauniques d'un vaste territoire de chasse dont les frontières étaient plus ou moins précises. En plus de laisser d'autres familles venir chasser sur son territoire en cas de besoin, la propriété proprement dite d'un territoire s'effaçait derrière le droit informel mais reconnu par l'ensemble de la communauté d'exploiter les ressources qu'il contenait, mais surtout derrière la responsabilité de gérer efficacement ces ressources. Selon Côté (1994), l'héritage et la responsabilité constituaient les fondements des droits territoriaux traditionnels. D'une part, le leader familial devait éviter de nuire à la reproduction des espèces animales, et d'autre part assurer la subsistance des membres du groupe de chasse.

Avec la mise en place de la Réserve à castor de Roberval en 1951, le gouvernement fédéral voulait rationaliser en quelque sorte l'exploitation du castor (Dominique, 1989 : 86) et protéger les populations de castors des pressions de piégeage par les utilisateurs allochtones (Côté, 1994 : 30). Le gouvernement a fixé des limites territoriales aux terrains de trappe en s'inspirant des limites de territoires familiaux ancestraux. Cette opération a été fortement critiquée par la suite par plusieurs chasseurs de la communauté qui considéraient inadéquats certains découpages effectués à ce moment-là. Certains chasseurs-trappeurs expliquent qu'ils ont vu leur territoire familial être réduit de moitié en superficie lors de l'implantation de la Réserve à castor. Par exemple, l'un de nos chasseurs-informateurs a vu

toute la moitié sud (autour du lac Tchitogama) de son territoire familial être exclue de son territoire actuel.

Même si plusieurs changements mineurs ont eu lieu dans cette répartition depuis la création de la Réserve à castor jusqu'à aujourd'hui, nous pouvons quand même avoir une idée de la superficie des terrains de trappe et de leur répartition dans l'espace dans la deuxième moitié du 20^e siècle. Nous constatons notamment que l'ensemble du bassin de la rivière Péribonka est occupé par des terrains de trappe, sauf pour le secteur de la rivière situé entre le lac Saint-Jean et le 49^e parallèle qu'on jugeait trop habité pour y octroyer des terrains de trappe aux Innus selon une de nos intervenantes, Marie-Thérèse Raphaël. Nous avons jugé opportun de tracer sur cette même carte quelques exemples de trajets parcourus par les chasseurs-trappeurs que nous avons interviewés pour monter en territoire à partir du lac Saint-Jean. Nous avons également situé sur cette carte les quelques agglomérations stratégiques ou pivots au plan de l'accès au territoire (Chicoutimi, Roberval, Mashteuiatsh et Chutes-des-Passes) ainsi que la route forestière principale (communément appelée "chemin des Passes") qui permet aux chasseurs-trappeurs de monter en camion "en territoire". Cette carte permet également de situer quelques campements et *tentements* (principaux ou satellites) où se sont installés différents chasseurs-trappeurs depuis les années 1930 jusqu'à aujourd'hui ainsi que des exemples de lieux de rassemblement prenant souvent la forme d'une sorte de village de *tentements*. Enfin, nous situons de manière approximative, à partir des propos des six [23] chasseurs rencontrés au cours de l'été 2000, des exemples de zones ¹² de chasse et de piégeage du castor pour différents chasseurs-trappeurs ¹³ et à différentes époques. Nous verrons effectivement que les Innus ne chassent pas uniquement sur le terrain de trappe qui leur a été donné par le Bureau des services territoriaux (BST) du Conseil de bande, car avec l'accord d'un autre chasseur avec qui on a des affinités, on peut aller chasser et trapper sur son territoire avec sa permission. Ainsi le partage du

¹² C'est-à-dire simplement des lieux de chasse, pas nécessairement associés à leur terrain de trappe officiel octroyé par le Conseil de bande.

¹³ Zones de chasse des informateurs eux-mêmes ou de chasseurs-trappeurs que les informateurs ont connus.

territoire et des ressources est encore en vigueur dans certaines situations et sous différentes formes.

En transformant les territoires familiaux ancestraux (aussi appelés “zones d’exploitation familiale” par Côté, 1994) en “terrains” de trappage plus individualisés, on instaurait dans la deuxième moitié du 20e siècle une gestion plus personnalisée du terrain de piégeage. Côté (1994) suggère que cela ait pu affaiblir le pouvoir des leaders familiaux à contrôler l’utilisation du territoire car on passait d’un mode de responsabilité envers la gestion à long terme des ressources du territoire à un mode de propriété du territoire. Pourtant, le Bureau des services territoriaux (BST) considère aujourd’hui les trappeurs comme des cogestionnaires de ces nouveaux terrains de trappe. Par exemple, sous la surveillance et la coordination du BST, les trappeurs sont invités à fournir annuellement un inventaire des cabanes à castor qu’ils ont sur leur territoire.

On dit aussi que cette répartition a pu provoquer une certaine pression sur la faune et des tensions entre les familles, étant donné que certains terrains étaient mieux pourvus que d’autres. Ces désavantages sont malgré tout nuancés par certains membres de la communauté qui prétendent que le partage des ressources demeure une pratique valorisée et qu’un trappeur accepte parfois de laisser un autre trappeur venir sur son terrain tel que nous l’avons mentionné plus haut. De plus, certains soulignent qu’en accordant un terrain à chaque trappeur, on évite les conflits d’utilisation au début de chaque période de trappe.

Les trappeurs allochtones dénoncent évidemment cette situation de droit de piégeage exclusif pour les trappeurs innus. Par la voix de l’Association provinciale des trappeurs indépendants (APTI), ils soutiennent que le maintien de ces “privilèges autochtones” risque finalement de décourager les piégeurs allochtones et de détruire l’industrie de la fourrure au Québec. Dans l’esprit de l’APTI, le territoire de la Réserve à castor de Roberval est sous-exploité par le fait que les jeunes Innus ne prennent pas la relève. À ce sujet, un commerçant de fourrure nous confiait qu’une très forte proportion (plus des trois quarts) des peaux qu’il achète proviennent de trappeurs allochtones. Ce même commerçant expliquait cela par le fait que les Innus se désintéressent peu à peu du piégeage des animaux à fourrure. Selon le Bureau des services territoriaux du Conseil de bande, seulement le quart du territoire de la Réserve à castor serait intensément

occupé à cause des difficultés d'accès à la partie nord de la rivière Péribonka, c'est-à-dire à partir du 50e parallèle, jusqu'aux Monts Otish. Comme le précise Côté (1994 : 47) : “Aujourd’hui, les utilisateurs de la communauté préfèrent occuper des secteurs [24] faciles d'accès et relativement près des chemins forestiers. Ils peuvent ainsi s'assurer d'une circulation plus rapide entre la réserve de Mashteuiatsh et leurs sites d'occupation.” En entrevue, plusieurs trappeurs nous avouaient que c'était surtout par souci de sécurité qu'ils préféreraient fréquenter des secteurs facilement accessibles en camionnette. De cette façon, si quelqu'un devait être malade en forêt, la route vers l'hôpital serait plus rapide. Ainsi, le secteur le plus fréquenté par les gens de la communauté est sans doute le bassin de la rivière Ashuapmushuan à cause de la facilité d'accès et aussi à cause de la présence d'une Réserve faunique ¹⁴. Côté (1994) précise que plus de 50% des activités de récolte se déroulent dans ce bassin car le contingentement des activités de chasse des allochtones offre aux Innus une “qualité de vie en forêt supérieure” à ce qu'ils retrouvent ailleurs. À ce sujet, les gens de Mashteuiatsh décidaient en 1989 de concentrer leurs activités de chasse aux gros gibiers dans cette même Réserve faunique où moins de conflits risquent de survenir avec les chasseurs allochtones.

Au-delà de toutes ces considérations, retenons que la Réserve à castor de Roberval représente pour la communauté des Innus du Lac-Saint-Jean une “assise légale sur laquelle peut s'appuyer le développement territorial et culturel de la bande” (Côté, 1994 : 30) car la pratique du piégeage se traduit beaucoup plus par un mode de vie à perpétuer en forêt que par une simple activité de production.

Les zones de chasse – Sur la piste des animaux

Que ce soit sur des territoires familiaux ancestraux ou sur des terrains individuels de trappe (actuels), il semble que l'essentiel pour les chasseurs innus demeure la possibilité de chasser et de trapper des animaux, c'est-à-dire que la pérennité des ressources fauniques soit

¹⁴ La Réserve faunique de la rivière Ashuapmushuan.

assurée. Dans cette perspective, on va chasser là où on pense trouver des animaux, c'est-à-dire parfois à l'extérieur des limites de son terrain, avec l'accord du voisin évidemment. On suit la piste des animaux, on repère les cabanes de castors et c'est là qu'on tend des pièges.

Des analyses de Speck et de Cooper (1927), qui rappelons-le ont été produites au début du siècle ¹⁵ et qui ont inspiré Dominique (1989 : 19), suggèrent que la faune et l'écologie dans son ensemble auraient joué un rôle dans les différences qui existaient dans les systèmes d'exploitation/occupation du territoire. Selon eux, on trouvait des territoires de chasse familiaux bien délimités aux endroits où le castor était abondant. D'un autre côté, une gestion plus communautaire du territoire apparaissait davantage opportune dans les milieux où la subsistance était assurée primordialement par le caribou. Inspiré par Deschênes, Côté (1994 : 20) renchérit en précisant que la nature sédentaire du castor amenait un plus grand respect des limites des territoires de chasse familiaux. Ainsi le degré de mobilité de la ressource faunique prédominante d'un secteur donné constitue un facteur important dans l'organisation des groupes traditionnels [25] de chasse. Toutefois, Dominique (1989 : 20) nous rappelle que l'étude des systèmes de parenté et de généalogies a permis de relativiser l'importance de la faune et de l'écologie dans l'occupation du territoire. Cette occupation étant alors considérée comme un phénomène social au sens où la mobilité et l'accès au territoire ne sont en grande partie possibles que par le réseau des relations parentales et sociales. Par exemple, en laissant un autre groupe familial venir chasser sur son territoire, on évitait des pressions d'exploitation sur certains secteurs et on assurait la libre circulation des utilisateurs sur l'ensemble du territoire. De cette façon, l'ensemble de la bande (les *Pekuakamiulnuatsh*) occupait globalement l'ensemble du territoire.

Commentons maintenant les lieux de chasse que nous avons identifiés sur la carte de la page suivante (Lieux) et qui ont été tracés à partir des propos des trappeurs que nous avons rencontrés. Soulignons que leurs limites sont très approximatives et que leur superficie par le fait même peut varier. Ils sont représentés sur la carte par des ellipses de couleur rouge afin de pouvoir les distinguer des terrains officiels de

¹⁵ Elles devaient donc faire référence à l'organisation sociale du 19^e siècle et du début du 20^e siècle.

trappe (c'est-à-dire les terrains officiellement octroyés par la Bureau des services territoriaux à un trappeur qui eux sont en jaune et circonscris par un trait noir sur la carte). Rappelons encore une fois qu'il ne s'agit que de quelques exemples qui peuvent permettre de jauger l'ampleur de l'occupation du bassin de la Péribonka et de constater qu'on ne trappe pas uniquement sur son terrain. Étant donné que nos entrevues prenaient la forme de récits de vie, les trappeurs interviewés n'ont pas été questionnés systématiquement sur chacun des lieux de chasse qu'ils avaient fréquentés au cours de leur vie. C'est plutôt au cours de leur récit respectif que spontanément et naturellement, des lieux de trappe étaient évoqués. Ces lieux étaient tantôt situés à l'intérieur de leur terrain de trappe, tantôt à l'extérieur de celui-ci.

Rappelons-nous que pour plusieurs personnes de la communauté qui ont occupé de nombreux emplois salariés en forêt, les lieux de travail pouvaient devenir à l'occasion des lieux de trappe, surtout quand l'organisation du travail le permettait. Ainsi, pour un trappeur que nous avons interviewé et qui pendant plusieurs années a été gardien d'un barrage hydroélectrique (celui du canal Bonnard), ce lieu devenait naturellement un lieu de trappe pour lui et sa famille (zone #1 en rouge). Au cours des années 1970-1980 (pendant des séjours de trois mois au barrage qui étaient suivi de trois mois de vacances au Lac-Saint-Jean), cette famille a donc trappé le castor, la martre et le vison autour du barrage du canal Bonnard. À l'ouest du lac Manouane et du canal Bonnard, selon Rosaire Connelly, il y avait le territoire de trappe de la famille Dominique, c'est-à-dire de François Dominique et de sa femme Pierrette Charlish Dominique. Rosaire aurait même chassé aux Monts Otish au cours de sa vie.

Plus proche, c'est un petit peu loin que je trouve, y avait au Onistagane, y avait la famille, comment elle s'appelle, ah ! oui, François, François Dominique *pis* sa femme là, Pierrette Charlish Dominique. Eux autres, y montaient envers Onistagane. François Dominique, c'était son terrain ça la rivière Modeste, qui appelle. À part ça, j'en connais pas d'autres là." (Voir entrevue Patricia Connelly)

Au cours des dernières années, monsieur Connelly et son épouse Patricia ont chassé et trappé principalement autour de leur camp principal (campement #19) situé dans la Baie Bellevue du lac Manouane, c'est-à-dire sur leur terrain de trappe officiel. Ce même

trappeur et sa famille ont [26] aussi chassé autour de la Petite rivière Manouane (zone #5) au cours des dernières années, c'est-à-dire sur le territoire de son beau-frère, quand les castors se font rares sur son terrain à lui.

Au cours des années 1990, ce même beau-frère a chassé et a trappé dans la zone #4 (située sur son terrain officiel de trappe : terrain #6), surtout en hiver, donc en motoneige, autour du lac du Grand détour, de la rivière Manouane, du lac à Paul et du lac Radio.

Des fois, j'allais sur le terrain du voisin, je me ramassais au lac du Grand Détour ou encore dans ces montagnes-là entre les deux ou encore là, dans la grosse Manouane ou encore au lac Paul. Je me suis promené dans tous ces zones-là, un peu partout. J'ai été jusqu'au lac Radio. Mon terrain allait jusque là. Et ça, tu faisais ça en motoneige ou en raquettes. (Alain Nepton)

Au printemps, lui et sa famille ont chassé en canot sur la Petite rivière Manouane et sur le lac Duhamel correspondant approximativement à la zone #5 située en grande partie à l'intérieur de son terrain de trappe officiel (terrain #6).

Y commence en haut, il est contenu entre, juste à la tête y a la petite rivière Manouane qui est *icitte*, au nord du lac Duhamel, *pis* y va à la grosse Manouane, la rivière Manouane. Elle fait un croche comme ça et tu vas la reprendre un peu plus loin. Tu vas la reprendre un peu plus loin ici. Mon terrain, pour essayer de le situer, le lac Raccourci est là. Tu pars *icitte*, c'est le 50 degrés 30 à peu près, la limite nord, *pis* la limite sud, un petit peu en bas du 50e. (Alain Nepton)

Après les quelques rapides situés en amont du lac Duhamel, les quelque huit milles d'eaux plus ou moins mortes de la Petite rivière Manouane étaient propices à la chasse selon ce chasseur.

Un autre de nos informateurs fait la chasse au petit gibier autour du lac Tchitogama (zone #29, en rouge), là où son camp est situé (campement #14) et où des *tentements* sont encore montés à chaque année (*tentements* #30). Son père, lui, "chassait de l'autre bord ¹⁶ de la rivière Péribonka" (Marie-Thérèse Raphaël), probablement autour du

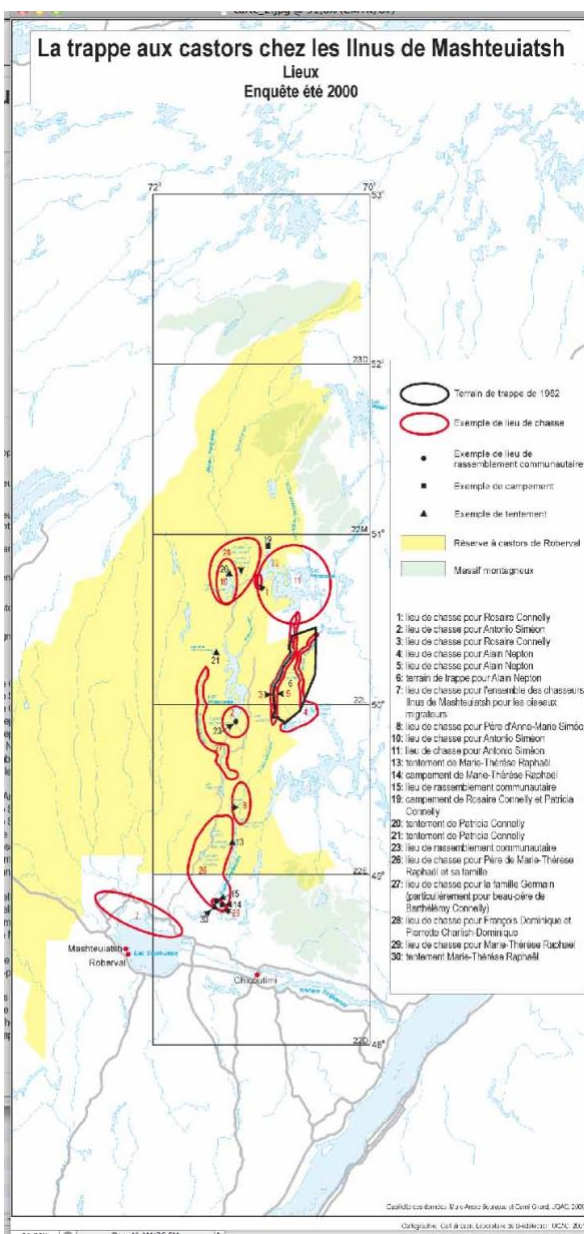
¹⁶ C'est-à-dire à l'ouest de la rivière Péribonka car le lac Tchitogama et le village de Notre-Dame-du-Rosaire se trouvent à l'est de la Péribonka.

lac Alex, du lac aux Grandes Pointes et de la rivière Éternité (zone #26 en rouge), là où tentait la famille de Marie-Thérèse Raphaël (*tentement* #13), dans une zone certainement située sur leur territoire familial ancestral de chasse.

[27]

Carte 2.
La trappe aux castors chez les Innus de Mashteuiatsh
– Lieux [Enquête, été 2000]

[Retour à la table des matières](#)



[28]

[29]

Les zones #2 ; #10 et #11 font référence à des lieux de chasse d'une famille (la famille Siméon) voisine de l'un de nos informateurs. Ces derniers nous expliquaient que cette famille Siméon a des territoires familiaux ancestraux et des terrains de trappe le long de la rivière Péribonka, approximativement à partir des "fourches Manouane"¹⁷ jusqu'au lac Onistagane. Thomas Siméon, le père d'Anne-Marie Siméon, aurait effectivement chassé et trappé au début du siècle autour des "fourches Manouane" et du "canal sec" (rivière du Canal Sec) correspondant à la zone #8 (en rouge). Quant à Antonio Siméon, un frère d'Anne-Marie Siméon, il aurait chassé et trappé "à la tête des fourches", c'est-à-dire probablement aux "fourches Manouane", au même endroit que son père Thomas. Antonio aurait aussi trappé autour des Passes Dangereuses (zone #2), du lac Onistagane (zone #10) et du lac Manouane (zone #11).

Le lac Manouane, *ben* plus haut que ça, pas en vers le lac Plétipi, pas par là, ben en bas. Onistagane, *pis* en n'en bas d'Onistagane aussi, le grand lac Manouane. Ça c'était le territoire des Siméon qui allaient par là, comme mon oncle Antonio aussi, qui est décédé *astheure*. Lui, il a chassé beaucoup par là, au lac Manouane, aux alentours de là. (Jean-Marie Basile)

Enfin, la zone #7 (en rouge) correspond à un lieu traditionnel de chasse aux oiseaux migrateurs pour un grand nombre des chasseurs de la communauté de Mashteuiatsh. On chassait donc sur la rive nord du lac Saint-Jean et autour de quelques localités telles que Péribonka, Saint-Méthode, Normandin, Saint-Augustin, Sainte-Marguerite, Saint-Prime et Saint-Gédéon. Au cours des dernières années, cette chasse a connu une grande popularité et le Bureau des services territoriaux évaluait à plus de 200 le nombre de chasseurs aux oiseaux migrateurs dans cette zone en 1989 (Côté, 1994 : 36). Côté présente à ce sujet un tableau qui démontre le nombre d'utilisateurs par type d'activité de récolte en 1989. Nous reproduisons ici ce tableau qui démontre notamment le nombre de trappeurs d'automne et d'hiver en 1989.

¹⁷ Probablement là où la rivière Manouane se jette dans la rivière Péribonka.

Tableau 1**Estimation du nombre d'utilisateurs pour chaque activité de récolte** ¹⁸[Retour à la table des matières](#)

Activité de récolte	Nombre d'utilisateurs
Chasse aux oiseaux migrateurs	200 à 250
Pêche estivale au filet	40 à 50
Pêche à la ligne	250 à 300
Chasse au gros gibier	350 à 400
Piégeage d'automne	150 à 200
Piégeage d'hiver	50 à 60
Pêche blanche	Non disponible

[30]

La mobilité des chasseurs assurait donc, traditionnellement, la saine gestion des ressources fauniques. Ainsi, non seulement une famille pouvait aller chasser et trapper sur un territoire voisin, mais de surcroît, chaque territoire familial de chasse était découpé en plusieurs secteurs contribuant aussi à garantir la reproduction des animaux et par conséquent, le maintien du niveau de récolte. À titre d'exemple, on exploite jusqu'à cinq endroits (aussi appelés "zones" ou "secteurs") différents au cours d'une année et on retourne rarement au même endroit que l'année précédente. À l'intérieur de cette logique, les utilisateurs exploitent au maximum une zone sachant que leur séjour ne dépassera pas trois mois et que personne n'y reviendra avant quelques années. (Dominique, 1985 : 84) Mailhot et Vincent (1980 : 55) parlaient aussi de ce mécanisme de protection de la faune par le partage d'un territoire de chasse en secteurs et les exploitant l'un après l'autre suivant un "système rotatif". Toutefois, l'intensification de la chasse et

¹⁸ Côté précise que le nombre d'utilisateurs pour chaque activité de récolte ne sont pas mutuellement exclusifs. Il lui était donc difficile d'estimer avec assez d'exactitude le nombre total d'utilisateurs à Mashteuiatsh.

du piégeage par les allochtones est venue sans aucun doute bouleverser ce mode de gestion.

Transmission et partage des territoires et des terrains de trappe

Les deux systèmes d'exploitation - occupation du territoire dont nous avons parlés (territoires familiaux ancestraux versus terrains de trappe individuel actuel) partagent malgré tout plusieurs caractéristiques. Par exemple, même s'ils sont octroyés par le Conseil de bande, les terrains individuels actuels de trappe sont encore parfois transmis de génération en génération, du père à un de ses enfants. Ainsi, même si chaque trappeur doit pratiquer ses activités de piégeage sur le terrain enregistré à son nom dans les registres du Bureau des services territoriaux, on accepte encore que des "voisins" viennent chasser sur son terrain si on a des affinités et/ou des liens de parenté avec lui. Toutefois, le partage du territoire de chasse semble moins répandu qu'anciennement car l'obligation sociale de laisser une famille qui manque de nourriture venir chasser sur son territoire s'estompe. Au sein d'une même famille, cette règle peut encore s'appliquer car un de nos informateurs nous apprenait qu'une grande partie du territoire de chasse de ses parents était actuellement utilisé par ses frères qui ont des grosses familles et qui ont donc besoin de beaucoup de nourriture et de graisse venant de la forêt.

Nous constatons déjà un changement d'attitude face à cette obligation de partage dans les paroles d'Anne-Marie Siméon ¹⁹ pour qui certains conflits pouvaient désormais être évités avec la délimitation précise des terrains de trappe du Conseil de bande : "*Astheure*, c'est arrangé. Chacun a son terrain de chasse. Si une personne n'est pas invitée pour venir chasser dans son terrain de chasse, il a le droit de l'envoyer. Il a le droit d'aller le rapporter quand il ne veut pas s'en aller." (Girard, 1997 : 263). Enfin, certains auteurs tel que

¹⁹ Propos recueillis auprès d'Anne-Marie Siméon, lors d'une enquête menée par Camil Girard.

Dominique (1989) observent une sorte de confusion issue de la juxtaposition des deux systèmes :

En effet, certains Innu s'appuient occasionnellement sur le système de la réserve à castor du Québec pour revendiquer au sein de leur communauté l'accès exclusif aux endroits favorables à la capture du castor. En contrepartie, d'autres Innu évoquent les chasses [31] passées de leurs parents à ces endroits comme preuve de leur droit d'exploitation de ces zones. (Dominique, 1989 : 192)

Au sujet des modes de transmission, il est à noter que le Conseil de bande, par son comité de trappe, accorde des terrains de trappe à des chasseurs-trappeurs (qui sont sans terrain de trappe officiel) dans des "territoires vacants" comme le disait un de nos informateurs. Par exemple, certains territoires familiaux qui ne sont revendiqués par aucun chasseur de la famille peuvent être accordés à un chasseur de la communauté qui en fait la demande. C'est ce qu'a fait Alain Nepton, un autre informateur, quand il a voulu obtenir un terrain de chasse. Il avait le choix entre plusieurs terrains et a choisi un secteur qu'il connaissait déjà très bien, ayant occupé un travail salarié là-bas. Son terrain de trappe est représenté par la zone #6 (en jaune contours noirs), autour de la moitié nord de la rivière Manouane, à partir du nord du lac Duhamel (limite sud) jusqu'au lac du Raccourcis (limite nord).

J'avais été voir le Comité de trappe, parce que ma famille n'avait pas de territoire de trappe, une famille originaire d'ailleurs n'avait pas de territoire de trappe. Y avait un Comité de trappe *icitte*, qui s'occupait de réaffecter les zones disponibles à d'autres gens, et donc j'avais été les voir pour dire si il y avait pas un coin pour avoir pour aller trapper, j'étais intéressé à y aller et c'est là qu'ils m'ont donné des choix, et dans les choix que j'ai faits, j'ai pris le secteur de la rivière Manouane parce que moi, je connaissais déjà le coin, je me suis tourné sur... C'est le coin que je connais le mieux. (Alain Nepton)

Notons que l'occupation d'un secteur par une famille depuis plusieurs générations permet la transmission non seulement du territoire de chasse, mais aussi d'un savoir écologique lié à ce secteur particulier. Certains chasseurs de la communauté héritent donc d'une connaissance très fine du territoire et de ses ressources fauniques, une

connaissance dont nous ferons brièvement référence dans une section subséquente sur le savoir écologique traditionnel.

Montées en territoire et tentements

Il est d'autant plus important d'illustrer sur une carte ces trajets dans la mesure où ils nous informent également sur d'autres lieux de chasse. Il faut dire qu'au début du siècle, le périple effectué en canot et à pieds et qui devait mener les familles jusqu'à leur territoire de chasse pouvait durer plus d'une semaine et parfois même deux à trois pour ceux dont le territoire de trappe se situait dans la partie nord de la rivière Péribonka. Nous pouvons donc en déduire que plusieurs chasseurs faisaient de la chasse au petit gibier tout le long de la Péribonka, à partir du lac Saint-Jean jusqu'à leur territoire de trappe. À ce sujet, Dominique (1989 : 149) rappelle qu'en route vers le territoire de trappe, on mangeait surtout du petit gibier terrestre qu'on prenait à mesure qu'on avançait.

Il fallait donc partir tôt à l'automne, parfois à la fin du mois d'août ou au début du mois de septembre, afin d'arriver sur les lieux de trappe avant que les lacs et rivières ne gèlent car le transport des bagages en canot était moins difficile qu'à pieds. On plaçait les bagages dans les [32] canots et on canotait jusqu'à un portage. Là, on transportait les bagages et les canots sur son dos. Tout le monde portait un peu de bagage nous rappelle Jauvin (1993). À la fin du portage, on faisait parfois du thé avant de reprendre son trajet. La plupart de nos informateurs qui rappelons-le sont âgés entre 55 et 65 ans, ont vécu ces voyages en canot, à pieds et en raquettes au cours de leur jeunesse.

L'hiver, certaines sections se faisaient en raquettes. Quand la neige était abondante, épaisse et légère, il fallait parfois faire un aller-retour d'un point à un autre uniquement pour "tapper la trail", sans aucun bagage sur le dos, pour ensuite refaire le trajet, cette fois avec les bagages. Ainsi, on marchait trois fois une section qu'on aurait pu faire une seule fois si la neige avait été plus dure. Un de nos informateurs soulignait que malgré les efforts physiques à fournir avant les motoneiges et les automobiles, on sentait moins la fatigue car on était "entraîné".

Ces propos rejoignent l'idée selon laquelle le rapport que les trappeurs entretiennent avec l'espace et avec la forêt s'est récemment transformé. Alain Nepton soulève la question des coûts élevés reliés à l'utilisation de la motoneige :

Et ça, tu faisais ça en motoneige ou en raquettes. C'est pas continuellement en motoneige, parce qu'une motoneige ça demandait plus de la gestion, ça coûte cher ça, une motoneige. Ça fait que *moé*, j'avais pris pour habitude de me faire comme une espèce de maître chemin, mais en motoneige, et par la suite je marchais en raquettes. Fait donc, la motoneige m'amena si tu veux à pied d'œuvre, faire une tournée de pièges que je faisais en raquettes pour essayer d'éviter les dépenses, les dépenses d'essence, ça coûte passablement cher. Et ça, c'est une difficulté qu'on a, il y a beaucoup de gens qui vont utiliser ça, à tout bout de champ, la motoneige, mais si tu regardes ce que ça donne la fourrure, le prix de la fourrure, y est pas assez élevé. Tantôt, je dis ça prends maintenant de l'argent pour pouvoir aller vivre en forêt, parce qu'anciennement c'était pas pire, le prix de la fourrure *pis* le coût des aliments. (Alain Nepton)

Il s'agit là d'un paradoxe pour lui de voir à quel point il faut maintenant beaucoup d'argent pour aller en territoire alors que les séjours en forêt ont toujours été conçus comme une forme de vie simple et accessible. Ce même chasseur ajoutait que les gens décident souvent d'alterner entre la motoneige et les raquettes pour épargner le carburant qui coûte excessivement cher par rapport aux revenus que peuvent tirer les trappeurs avec la vente de leurs peaux... À ce sujet, le Conseil de bande de Mashteuiatsh offre de l'aide financière et technique aux trappeurs qui en ont besoin, au même titre soulignait-on, que les allochtones qui soutiennent l'insertion à l'emploi des gens moins fortunés. À titre d'exemple, des transports sont organisés par le Bureau des services territoriaux pour emmener des petits groupes de trappeurs en forêt afin qu'ils puissent pratiquer les activités traditionnelles à peu de frais.

Quelques exemples de trajets pour “monter en territoire”

Voyons maintenant quelques exemples de trajets qu’ont parcourus les chasseurs innus que nous avons interviewés, du lac Saint-Jean jusqu’à leur terrain de chasse respectif. Certains de ces trajets furent parcourus au cours de la jeunesse des informateurs, c’est-à-dire au cours des [33] trois décennies de 1930 à 1960, alors que d’autres sont typiques des dernières années. Notons enfin que depuis la construction du chemin des Passes pour le transport du bois, à partir de Sainte-Monique jusqu’aux Passes Dangereuses, les Innus du Lac-Saint-Jean ont intensément parcouru cette route, en camionnette la plupart du temps, pour rejoindre leur terrain de trappe respectif.

Dans les années 1950 et 1960, on pouvait, par exemple, partir de Pointe-Bleue en automobile jusqu’à Alma (flèche verte foncé #9), puis rejoindre la rivière Péribonka (pointillé noir #9) que l’on montait en canot à moteur jusqu’aux fourches (flèche orange #9) (50 *miles* plus loin), c’est-à-dire “aux fourches Manouane”²⁰ et même au-delà (carte page suivante – Trajets). De là chassait la famille Siméon.

Certains se rappellent aussi d’un lieu de rassemblement estival de plusieurs familles innues sur une pointe sise sur les bords du lac Tchitogama, là où se trouvait une petite chapelle. Certains groupes descendaient des Passes (Dangereuses) pour venir à ce lieu de rassemblement représenté par un point noir (lieu de rassemblement #15) sur la carte. Chute-des-Passes constituait aussi un lieu de rassemblement où plusieurs *tentements* étaient montés (lieu de rassemblement #23). Enfin, Patricia Connelly se souvient des *tentements* de sa jeunesse autour du lac Onistagane (*tentements* #20) et du lac de la Grosse-Loutre (*tentements* #21).

Approximativement à la même époque, un autre chasseur que nous avons interviewé allait rejoindre le chemin des Passes à partir de son village (pointillé noir #12) et montait jusqu’au lac Alex en camionnette (flèche verte foncé #12), puis, en raquettes (flèche bleu #12), en tirant une traîne sur laquelle reposaient les bagages. À partir du lac Alex, il

²⁰ Là où la rivière Manouane se jette dans la rivière Péribonka.

rejoignait la rivière Péribonka à l'embouchure du Ruisseau Éternité où il tentait ²¹ (*tentement* #13). Plus tard dans sa vie, cette même personne dont l'une des sœurs possédait une motoneige pouvait en profiter à l'occasion. Ce même informateur reconnaît à la fois les avantages des transports motorisés (dont la motoneige) et les changements que ces moyens de transport apportent à la relation que les Innus entretiennent avec la forêt. Cette possibilité de faire le tour de l'ensemble de ses pièges en une seule journée grâce à la motoneige fait sans doute partie des multiples facteurs qui font disparaître le semi-nomadisme vécu par les ancêtres.

Quand Rosaire Connelly était jeune, c'est-à-dire avant la construction du chemin des Passes, sa famille et lui montaient la rivière Péribonka en canot à partir du lac Saint-Jean jusqu'à la rivière Bonnard. Ils montaient ensuite la rivière Modeste et la rivière Bonnard jusqu'au campement principal de la Baie Bellevue (flèche orange #17 sur la carte). Un voyage qui pouvait durer une semaine ou deux selon les vents et la température. "...on était pas pressé" affirme cet informateur pour qui l'important était surtout de transporter tous les bagages et la nourriture dont ils avaient besoin. Les portages étaient nombreux, surtout autour de la rivière Modeste où il fallait compter deux ou trois jours pour passer cette section du trajet. Les femmes aussi [34] "portageaient", et cette vie était difficile selon Rosaire Connelly. Mais "on aime ça" s'empresse-t-il d'ajouter en riant.

Avec la construction du chemin des Passes ou même grâce à la possibilité de faire le voyage en avion quand la situation financière d'un trappeur le permet, les choses ont évidemment changé. Quoique les façons de trapper n'ont pas beaucoup changé s'empresse de nuancer Rosaire Connelly ! Mais pour le transport, on prend maintenant parfois la route de Roberval jusqu'à Chute-des-Passes (flèche mauve #24), puis de Chute-des-Passes jusqu'au campement du lac Manouane en canot de 18 pieds avec un moteur (flèche orange #24). On part aussi parfois de Chute-des-Passes en avion pour débarquer devant son campement dans la Baie Bellevue (flèche mauve #25). Enfin, certains prennent parfois simplement l'avion à partir de Roberval pour les déposer devant leur campement (flèche mauve #18). L'avion est utilisé de plus en plus par

²¹ Les Montagnais utilisent le verbe "tenter" pour parler de l'action de monter une tente.

les trappeurs ou les chasseurs qui ont de très grandes distances à parcourir pour se rendre sur leur territoire situé plus au nord. C'est le cas de Rosaire et Patricia Connelly qui suivent les trajets #18, #24 et #25 que nous venons de décrire.

Alain Nepton suivait lui aussi le chemin des Passes en camionnette, au cours des années 1980-1990, en passant par le lac aux Grandes Pointes, le lac Alex, le lac Étienniche, jusqu'au barrage hydroélectrique des Passes Dangereuses (flèche verte foncé #16). De là, un chemin les menait vers l'est jusqu'à la rivière Manouane qu'ils montaient en canot à moteur (flèche orange #16), ou en motoneige après les gelées (flèche verte pâle #16).

Examinons en terminant les formes que peuvent prendre les lignes de trappe une fois le *tentement* (moins permanent) principal installé, ou une fois le campement principal rejoint. Précisons avant tout que d'un auteur à l'autre, les informations à ce sujet peuvent varier. De plus, nous n'avons récolté que peu d'informations à ce sujet auprès des trappeurs interviewés à l'été 2000.

Selon Dominique ²², (1989) deux méthodes d'exploitation d'un terrain de trappage sont possibles et peuvent être parfois combinées. La première consiste à installer des lignes de trappe à partir du camp (ou d'un *tentement*) principal ou à partir des camps satellites et de faire régulièrement la tournée pour nettoyer les pièges, récupérer les prises et procéder à de nouvelles installations. De cette manière, on fait la navette entre le camp principal et les camps satellites. D'ailleurs nos informateurs insistaient sur l'importance de visiter les pièges à chaque jour ou à chaque deux jours afin que les prises soient encore bonnes à la consommation. La deuxième méthode consiste à faire progresser constamment les chemins de trappage sans aucun campement satellite fixe. Ainsi : "Les campements sont déplacés au fur et à mesure que l'équipe ²³ avance dans sa recherche des animaux à fourrure." (Dominique, 1989 : 155).

²² Dont l'ouvrage, *Le langage de la chasse*, concerne surtout les Montagnais de la Côte-Nord...

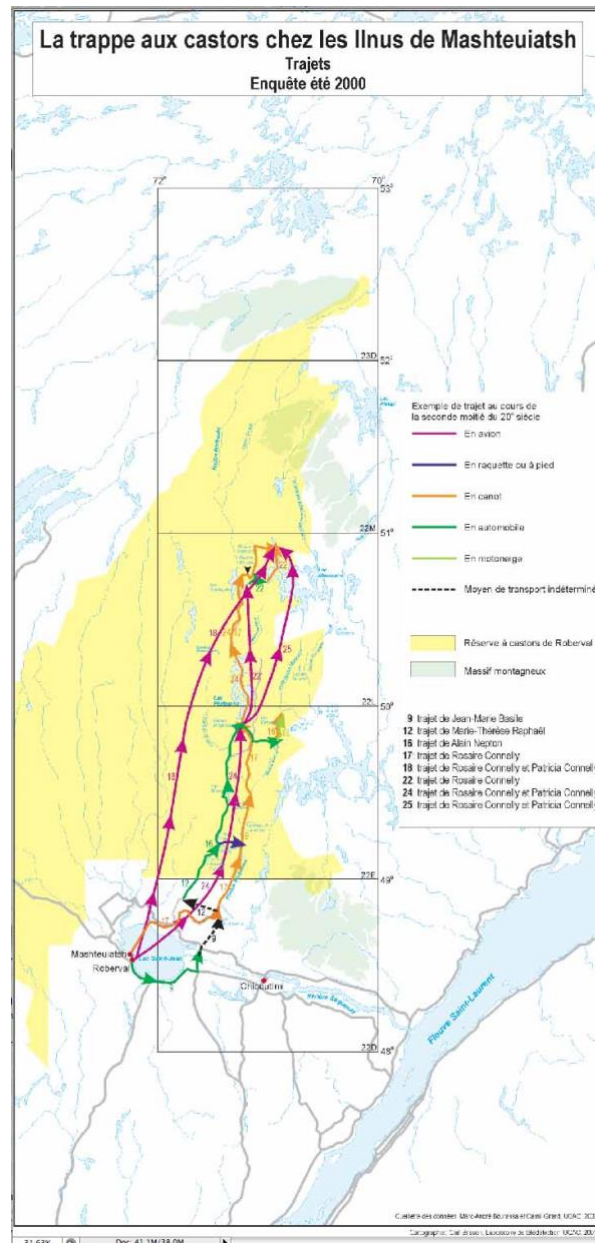
²³ Une équipe est habituellement composée de deux ou trois hommes faisant partie d'un groupe de chasse donné.

[35]

Carte 3.

**La trappe aux castors chez les Innus de Mashteuiatsh – Trajets
[Enquête, été 2000]**

[Retour à la table des matières](#)



[36]

[37]

Chambaron (1983), dont l'étude portait sur les Innus du Lac-Saint-Jean, suggère trois schémas explicatifs pour illustrer les formes que peuvent prendre les lignes de trappe d'une saison à l'autre. À l'annexe 1, nous avons reproduit ces schémas qui apparaissaient en page 36 de l'ouvrage de Chambaron (1983). Notons qu'une ligne de trappe peut contenir plusieurs dizaines de pièges sur une distance de cinq à quinze kilomètres.

Toutes ces considérations sur les territoires et les lieux comme les terrains de trappe ainsi que sur les trajets et les sites de *tentements* et de campements nous renseignent sur l'occupation dans le temps (au cours du 20e siècle) et l'espace de quelques trappeurs innus qui ont fréquenté cette zone du bassin de la rivière Péribonka, tout au long de leur vie. Les informations recueillies dans les récits de vie constituent une illustration suffisante pour comprendre l'importance de la fréquentation de ce secteur dans la vie des trappeurs de Mashteuiatsh. Par attachement au mode de vie traditionnel, certains informateurs nous confiaient qu'ils montaient encore leur tente à des endroits où ils possèdent un campement.

Les outils ou l'aspect technique de la chasse

Certes, les moyens de transport dont nous avons déjà amplement discutés représentent un aspect technique crucial dans une activité comme la chasse où les déplacements se trouvent au centre de cette activité. Toutefois, d'autres aspects tels que les outils de chasse et de piégeage ainsi que les stratégies peuvent être importants à examiner pour mieux comprendre les pratiques des Innus.

Depuis environ dix ans, selon un des trappeurs interviewés, les pièges à ressorts du début du siècle, les pièges à pattes, les pièges à ours ont fait place aux pièges carrés de type "*conibear*" pour des raisons d'efficacité et pour que les animaux soient tués sur le coup et que leur souffrance soit diminuée. On appelle aussi ces pièges, des "pièges humanitaires". Le lobby des groupes environnementaux et des groupes de défense des animaux aurait influencé ce changement selon un autre informateur qui soutient aussi qu'il est maintenant beaucoup plus facile qu'avant de prendre du castor grâce à ces pièges très efficaces. Malgré

ces progrès techniques, tout l'art de piéger le castor consiste aussi à savoir où placer son piège là où un castor viendra ou se déplacera. À ce sujet, certains trappeurs, dès leur jeunesse, auraient démontré leur connaissance pour bien placer les pièges aux fins de prendre l'animal. L'un d'eux, par exemple, sait que la seule présence de bois vert (aulne, bouleau et tremble) attire le castor. On peut aussi attirer l'animal avec un morceau de glande à *castoreum* prélevé sur un castor d'une autre famille de castor ou avec une branche qu'on a d'abord trempée dans le liquide sécrété par cette glande. Le castor reconnaît ainsi que cette odeur est "étrangère" à sa famille, ce qui le pousse à venir surveiller. C'est à ce moment qu'il se prend au piège.

Avec les *conibears* donc, le castor est pris au cou et meurt aussitôt. Les anciens pièges à pattes demandaient beaucoup plus d'expérience de la part du trappeur et on devait attacher au piège une grosse pierre afin que se noie le castor qui, par réflexe, plongeait dans l'eau après s'être pris une patte. D'autres castors se rongeaient la patte jusqu'à pouvoir se défaire du piège.

[38]

On installe habituellement un piège *conibear* à castor vis-à-vis une des deux sorties de chacune des cabanes repérées. On fait aussi une brèche dans les barrages et on y installe un piège car le castor qui verra ce défaut dans son barrage essaiera de le réparer et s'y prendra. On pose aussi sur la même ligne de trappe d'autres types de pièges pour d'autres animaux à fourrure comme le piège à deux ressorts pour la loutre (un peu plus petit que le *conibear* pour le castor) et le piège à martre placé dans une petite cabane à martre (dont le piège est encore plus petit).

Au même titre que la chasse au gros gibier, le piégeage du castor semble être pratiqué davantage par les hommes que par les femmes, quoique plusieurs femmes le fasse quand même. Une informatrice, Patricia Connelly, nous confiait qu'elle avait de la difficulté à ouvrir les pièges pour les installer ou en sortir l'animal. Elle chasse et trappe plutôt la martre, le vison et la perdrix. Cette même informatrice nous expliquait comment elle prépare les cabanes à martre dans lesquelles on installe le piège qui est plus petit que le piège à castor. Ainsi, elle fait un carré avec du gros bois et place des branches de sapin au fond de la cabane, sous le piège, afin d'éviter que le piège reste collé dans un sol trop mou. Elle couvre ensuite la cabane de branches de sapin et

place un appât dans la cabane, c'est-à-dire un morceau de poisson blanc.

Pour trouver le castor, on se rend à la charge d'un lac et on monte la rivière ou le ruisseau qui mène souvent à des cabanes à castor. Un trappeur, Alain Nepton, nous expliquait en entrevue de quelle manière les castors se déplacent parfois sur le territoire. Sur une période de quelques années, les familles de castors descendent habituellement les grandes rivières (la rivière Péribonka par exemple) et remontent chacun de ses affluents (c'est-à-dire les petites rivières qui présentent suffisamment de nourriture pour eux) avant de revenir à la grande rivière pour continuer à la descendre. Cela se déroule sur une période de plusieurs années car les familles s'installent habituellement dans une cabane pour un an ou deux.

Les Innus ne faisaient pas que trapper le castor, ils le "chassaient" aussi, c'est-à-dire qu'ils le "tiraient" avec une carabine. Jauvin (1993) nous apprend à ce sujet que traditionnellement, on pouvait aussi chasser le castor en restant aux aguets, dans un canot à proximité de la cabane de castor, et attendre qu'un castor sorte. Pour l'attirer, on faisait du bruit en cassant une branche, en jetant une pierre dans l'eau, en imitant le son que le castor fait en nageant ou en tirant un coup de feu. Quand le castor sortait, on visait alors la tête afin de ne pas endommager la fourrure.

Ces quelques considérations sur les outils et les techniques de piégeage nous amènent vers l'intérêt grandissant que nous portons envers le savoir écologique traditionnel des Innus. Devant les dangers d'acculturation, un certain mouvement de revalorisation de ce savoir est observable dans les communautés innues comme dans les milieux scientifiques. Les travaux de Mailhot (1993) et de Clément (1996) en font foi. Voyons donc maintenant comment s'actualise ce savoir à travers l'activité de trappe du castor et comment il peut être pris en compte dans une perspective de développement récréotouristique futur.

[39]

Le savoir écologique de la chasse

La compétence de gestionnaire des ressources qu'on reconnaît aux trappeurs innus (surtout aux leaders traditionnels des groupes de chasse) est étroitement liée aux connaissances qu'ils ont pu développer au cours de leurs nombreux et longs séjours en territoire. Cette reconnaissance leur confère également un respect à l'intérieur de la communauté. Selon Côté : "Par l'expérience acquise au cours de la pratique des activités de récolte, les utilisateurs développent en effet un savoir empirique leur conférant une autorité et une compétence reconnue à l'intérieur des groupes de chasse familiaux." (Côté, 1994 : 22) Il apparaît que la transmission de ce savoir représente un enjeu majeur dans les communautés autochtones du Québec actuellement.

C'est en suivant son père dès le très jeune âge, qu'on commence à chasser, c'est-à-dire à six ans dans le cas de Jean-Marie Basile. On apprend aussi grâce à d'autres membres de la famille comme des oncles et des grands-parents. C'est avec sa mère que ce même informateur a appris à chasser les petites bêtes comme le vison, la loutre, le renard, le lièvre et la perdrix.

Quand il était plus jeune, Alain Nepton allait souvent visiter "les vieux" de la famille de sa femme qui tentaient à proximité de leur campement. Ces vieux lui racontait l'histoire d'un secteur de chasse particulier, c'est-à-dire l'histoire du lac Manouane, de la rivière Savane, de la rivière Péribonka, de la rivière Manouane... C'est au contact de ces aînés, en faisant la chasse à l'orignal et le piégeage que ce même informateur dit avoir approfondi sa connaissance du territoire et appris à se débrouiller en forêt. Il faut plusieurs hivers d'apprentissage en forêt pour devenir plus autonome et pouvoir se débrouiller. Nos informateurs s'émerveillent d'ailleurs devant la débrouillardise de leurs ancêtres qui fabriquaient presque tout ce dont ils avaient besoin pour vivre et qui chassaient tout ce qui leur fallait pour manger. Des commentaires négatifs ont été émis relativement au manque d'intérêt des jeunes de la communauté pour la vie en forêt et le piégeage du castor. S'ils ne vont pas en forêt, ils ne peuvent pas apprendre à trapper le castor soutenait

Rosaire Connelly ! Parmi plusieurs familles, un seul des enfants semble s'intéresser à la chasse et au piégeage alors que les autres préfèrent suivre la voie de l'école et de la vie en ville.

Pour l'un de nos informateurs, c'est souvent autour du castor que la chasse s'organise car le castor est relativement facile à repérer par les cabanes qu'il construit. Un autre trappeur semble considérer la chasse à l'orignal comme secondaire par rapport au piégeage du castor. Il dit ne pas chercher particulièrement à tuer l'orignal quand il est en forêt, même s'il traîne toujours sa carabine. Pour en revenir aux cabanes à castor, on semble pouvoir évaluer approximativement le nombre de castors présents dans chaque cabane par la grosseur de la cabane. Deux familles de quatre peuvent semble-t-il cohabiter dans une même cabane.

L'étude de Clément (1995) explique en détails ce que les Innus savent et se transmettent depuis plusieurs générations sur l'habitat du castor. Selon cette zoologie innue, le castor fréquente l'échancrure (*pîtakekut* en langue innue) sur le bord d'un lac et d'une grande rivière (Clément, 1995 : 195). L'échancrure comporte souvent un affluent qui permet au castor d'y ériger un barrage qui fait monter le niveau de l'eau lui permettant ainsi d'aménager sa hutte en amont. [40] Une famille de castors aménage effectivement tout un territoire autour de sa cabane car elle y vivra pour un certain temps. D'abord, il y a le fameux barrage (*ûshkutam*) pour faire monter l'eau, constitué de bois, de sable et de terre. Puis, la hutte (*uîsht*) qui comprend un puits d'aération (*nenet*), une chambre centrale et des trous de plongée. Enfin, les castors aménagent des terriers secondaires aussi appelés catèches (*ushpaka*). Ce dernier élément dont parle Clément dans son ouvrage réfère sans doute aux trous que les castors creusent sur le bord d'un plan d'eau dont parlait un informateur, Jean-Marie Basile en entrevue. Les Innus, comme certains allochtones pourrions-nous ajouter, semblent relativement admiratifs devant les prouesses architecturales des castors.

Enfin, les Innus font un lien étonnant entre l'anatomie du castor et sa cabane. Ainsi, Clément présente une citation d'un de ses informateurs de la Côte-Nord qui décrit la glande du lab²⁴ du castor (*uatai*) et les trous (*uâta*) qu'elle comporte :

²⁴ Aussi appelée "grande glande".

Elle dit, le *uatai*, il y a un bout, il y a une partie qui est dure. Quand on coupe ça, on voit comme des trous... [comme ceux] de la cabane à castor. Quand on donnait ça [à manger] aux garçons, plus tard, lorsqu'ils allaient piéger un castor sur un lac gelé, ils allaient voir beaucoup de petites cabanes secondaires à part la grosse cabane du castor. Ça leur prendrait du temps avant d'en tuer. Les vieux peuvent en manger, puis les femmes aussi. Ça [*uâta*], c'est juste la partie dure de *uatai*, c'est pas tout *uatai*. Le nom de la partie, c'est *uâta*, les trous secondaires du castor. (P.B. et A.M., Mingan, 14.11.85) (Clément, 1995 : 83)

Puis dans un film de l'Office national du film réalisé par Bulbulian et Hébert (1978), un chasseur avait ces mots : "On peut voir les *uâta* [sorties] du castor dans ça [*uatai*]. Ce sont les sorties du castor. Tu as vu les barrages du castor à la rivière ? Ils ont plusieurs sorties. Il y a longtemps, un Indien avait une maîtresse castor. C'est lui qui a fait ça, les trous. Il y a un Indien là-dedans !"

Selon les dires de Patricia Connelly, il y aurait moins de castors qu'au temps de son père autour du lac Manouane. Il précise qu'aujourd'hui, on ne trouve qu'environ sept ou huit cabanes au cours d'une année de chasse. Il attribue cette baisse au fait qu'il y a plus de loups qu'avant et que ceux-ci mangent les castors. Quand on trouve une cabane, on installe évidemment des pièges mais on tente de laisser au moins un couple de castor vivant afin de favoriser la reproduction. Parmi les autres moyens d'assurer la reproduction des castors, on nous explique qu'à l'automne, on installe les pièges relativement loin de la cabane afin de prendre uniquement les castors les plus âgés car ce sont les plus âgés qui s'aventurent loin de la cabane tandis que les jeunes castors restent davantage autour de la cabane. Ainsi les plus jeunes pourront grandir. Marie-Thérèse Raphaël nous rappelait que traditionnellement, quand les animaux commençaient à diminuer dans un secteur, on allait "tenter" ailleurs, là où on pourrait trouver de la fourrure. Un autre trappeur, Rosaire Connelly, va dans le même sens en affirmant qu'après avoir chassé dans un secteur quelconque, on laisse l'endroit pour un an ou deux afin d'assurer le renouvellement de la ressource. De plus, on apprend dans le récit de [41] Mathieu Mestokosho (Bouchard, 1977 : 27) que lors des nombreux déplacements, on évitait parfois de chasser quand on considérait en avoir suffisamment pour ses besoins : "Nous ne prenions pas le temps

de nous arrêter pour chasser car nous pensions avoir déjà assez pris assez de fourrures pour cette année-là.” Selon un troisième informateur, les trappeurs innus seraient même exagérément soucieux de protéger la ressource. Ils seraient beaucoup plus “conservateurs” que les trappeurs allochtones qui eux, par contre, surexploitent parfois des secteurs en les vidant totalement des castors présents.

La fourrure et l’aspect commercial de la chasse

Avant d’aborder brièvement la question du commerce des fourrures du point de vue des trappeurs innus, rappelons l’importance de la viande et des médicaments que procure le castor aux gens de la communauté encore aujourd’hui. Prenons donc en considération le fait que les activités de chasse et de piégeage procurent encore de la nourriture et des revenus aux Innus, contrairement à ce que dit la croyance populaire. Toutefois, Côté souligne que : “Même si plusieurs membres de la communauté continuent encore aujourd’hui d’utiliser la notion de subsistance pour qualifier leurs activités de récolte, nous estimons de notre côté qu’il est plus juste de parler d’activités de récolte à des fins alimentaires.” (Côté, 1994 : 6) En réalité, ce sont désormais les revenus d’emplois et les paiements de transfert qui assurent la subsistance à la plupart des familles. L’apport de la nourriture provenant de la forêt étant ainsi considéré comme un revenu non monétaire complémentaire. Cet apport de nourriture venant de la forêt semble diminuer d’année en année, tout comme les revenus provenant de la vente des peaux. Mais le phénomène demeure important pour plusieurs chasseurs-trappeurs qui passent encore une grande partie de l’année “en territoire”. Ce retour au territoire est important sur le plan culturel car il permet une certaine réappropriation des savoirs traditionnels dans la construction identitaire contemporaine des autochtones.

Pour démontrer la place centrale de la “viande de bois” dans les sociétés dites de “chasseurs-cueilleurs”, Clément (1995 : 76) montre que le terme “viande” dans la langue innue est pratiquement conçu comme un synonyme de l’ensemble du corps de l’animal. Ainsi, *uiâsh*

(viande) et *uîush* (son corps) ont une origine étymologique identique. Pour les Innus, toutes les parties du corps du castor sont bonnes à manger, sauf quelques contre-indications qui interdisent à certaines catégories de personnes de manger certains organes précis dans des circonstances particulières. Le goût du castor est encore aujourd'hui très apprécié.

Quant aux médicaments traditionnels, rappelons l'utilisation des légendaires glandes à castoreum (*uîshinai*) comme panacée universelle autant dans la médecine innue que dans la médecine occidentale. Ces glandes aussi appelée glandes préputiales ou "rognons de castor" sont présentes autant chez les mâles que chez les femelles. (Clément, 1995 : 90) Elles sont membraneuses et sécrètent un produit jaunâtre (un peu comme du miel mais un peu plus liquide) qui constitue l'ingrédient par excellence des médicaments de la médecine traditionnelle innue et de la médecine moderne occidentale. Un informateur, Jean-Marie Basile, ira jusqu'à décrire une recette d'infusion pour prévenir et guérir la grippe : dans quelques litres d'eau, [42] faire bouillir une poignée d'écorce ou de branches d'épinette rouge avec une poignée d'écorce ou de branches de sorbier. Après environ une heure d'ébullition, tamiser le mélange et ajouter au liquide un petit morceau de rognon de castor (glande à *castoreum*) qu'on aura fait sécher et qu'on aura conservé précieusement depuis la capture du castor. On peut ajouter un peu de gomme de sapin à cette boisson qui purifierait le sang, préviendrait la grippe, les maux d'estomac, les maladies respiratoires et la fièvre.

Dans la même région du corps des castors se trouve les glandes anales (*uîtuîa*) (Clément, 1995 : 91) qui se présentent aussi comme un organe double et qu'on utilise encore aujourd'hui dans la communauté contre les maux d'oreille (huile en gouttes). Ce ne sont là que trois exemples parmi plusieurs utilisations des organes du castor et des autres animaux pour des médicaments.

Quant à l'utilisation de la peau de castor à des fins domestiques comme dans la confection de vêtements à l'intérieur même d'une famille de manière artisanale, on nous affirmait que depuis l'époque du grand-père, les gens n'ont plus "besoin" de garder les peaux pour se faire des vêtements eux-mêmes car ils peuvent facilement s'acheter de très bonnes vestes synthétiques. Voilà une logique qui peut s'appliquer à d'autres domaines de la vie des Innus qui empruntent de plus en plus au mode de vie des Blancs parce que cela s'offre à eux, simplement.

Depuis le début du commerce des fourrures (au 16^e siècle) et jusqu'à tout récemment (deuxième moitié du 20^e siècle), le piégeage des animaux à fourrure a donc marqué profondément la vie des Innus, si ce n'est que par l'apport économique de la vente des peaux. Rien à voir toutefois avec les revenus que pouvaient retirer les trappeurs d'animaux à fourrure au milieu du siècle au moment où les prix et la demande étaient très hauts. Selon des gens avec qui nous avons discuté lors de notre enquête à Mashteuiatsh, certaines familles pouvaient récolter entre 6 000 \$ et 10 000 \$ par année du commerce des fourrures à cette époque !

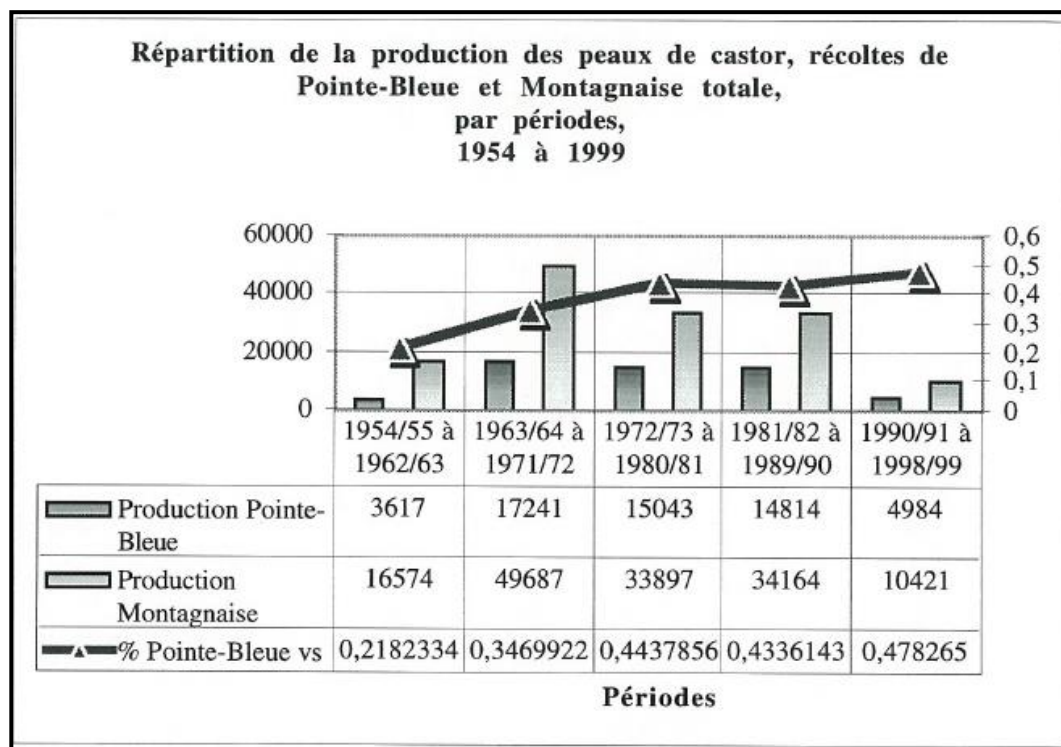
L'instauration des Réserves à castor apparaîtrait comme ayant un impact indéniable sur la récolte des peaux de castor, particulièrement pour la réserve de Pointe-Bleue (graphique 1). Jusqu'au milieu des années 60, la récolte de peaux de cet animal, tant chez les Innus en général qu'à Pointe-Bleue, est dramatiquement faible, principalement l'après-guerre qui est une période difficile pour le marché de la fourrure en général. Les pays d'Europe étaient absents de ce marché (entrevue R. Robertson). La production s'accroît régulièrement selon la période analysée ; ainsi, nous constatons qu'entre 1954 et 1972, la récolte de peaux de la réserve se multiplie par cinq, alors que la récolte totale innue est quant à elle presque multipliée par trois. La récolte des peaux de castor de la réserve représente d'un autre côté plus du tiers de la production innue totale pour cette période. L'amélioration de la productivité de la trappe correspond à une réaffectation des zones de trappe disponibles. Lorsqu'un secteur n'est pas utilisé, il est attribué à des chasseurs qui en deviennent tributaires (entrevue A. Nepton).

La production se stabilise à partir du début des années 1970 jusqu'aux années 1990 où le marché s'effondre particulièrement à cause de la prise de conscience environnementaliste qui résulte en un rejet systématique de la fourrure en général. Le résultat est qu'à [43] partir de 1972-1973 jusqu'à 1998-1999, la production de Pointe-Bleue baisse, légèrement entre 1972 et 1990 (15 043 peaux et 14 814 peaux respectivement) et de manière très importante jusqu'en 1999 (4 984 peaux seulement). La récolte totale innue atteint une production maximale durant la période 1963-1964 et 1971-1972 alors que sont récoltées 49 687 peaux. Par la suite, l'effort innu diminue durant la période 1972-1973 à 1980-1981 avec 33 897 peaux de castor. La période suivante montre une très légère hausse alors que la production

est de 34 164 peaux pour la récolte innue et qu'elle subit une baisse importante pour la dernière période analysée alors que seulement 10 421 peaux sont récoltées.

Graphique 1

[Retour à la table des matières](#)



Source : CANAC-MARQUIS, Pierre et Yohann DUBOIS (2000).

Nous avons également analysé quelle était l'importance de la proportion de peaux récoltées par les trappeurs de Pointe-Bleue par rapport aux trappeurs innus en général ; nous remarquons une progression constante de la proportion de récolte de Pointe-Bleue, qui part de 21,8% en 1954-1955 jusqu'en 1981 avec 44,4%. La période suivante représente 43,4% alors que nous y voyons une hausse atteignant plus de 47% pour la dernière période étudiée, ce qui démontre que les Innus de Pointe Bleue ont renforcé leur emprise sur l'industrie de la fourrure, particulièrement du castor, alors qu'ils représentent près de la moitié de la récolte pour la période 1990. Cette période est d'ailleurs caractérisée par le crise asiatique de la fin des

années 1990 qui a eu un effet négatif sur les ventes des peaux car il s'agit là d'une clientèle [44] importante (entrevue R. Robertson). L'effondrement des marchés est lié à une baisse de la demande, d'autres facteurs viennent créer une pression à la baisse des prix.

L'accroissement et la stabilisation relative de la production de peaux de castor sont consécutifs à l'amélioration marquée des facilités de transport (VTT, avions, 4X4) et donc d'accès aux territoires de trappe. La camionnette surtout a fait en sorte que le chasseur accède à un territoire d'une plus grande superficie. Selon René Robertson, un de nos informateurs, les "Indiens" étaient ceux qui fournissaient la meilleure qualité de fourrure aux commerçants car ils savaient comment bien préparer les peaux. Un autre affirme qu'à l'âge de 11 ans sa famille "vivait avec ça" (le piégeage des animaux à fourrure et la vente des peaux à des commerçants) et qu'il n'y avait pas d'assistance sociale provenant des gouvernements ! "On vivait de d'ça" soutenait aussi un trappeur en entrevue faisant référence aux revenus complémentaires que rapportaient la vente des peaux au cours son enfance (graphique 2). Côté (1994 : 2) soutient que jusqu'à la fin des années 1930, la traite des fourrures constituait la principale activité économique des amérindiens de Mashteuiatsh et que cela orientait les déplacements des groupes familiaux sur le territoire.

Toutefois, ne négligeons pas l'endettement envers les commerçants de fourrure qui touchait plusieurs familles. En effet, avant de partir en territoire, les trappeurs empruntaient ce dont ils avaient besoin pour leur séjour en forêt auprès des commerçants. Au retour, les trappeurs remboursaient une partie de leur dette mais accumulaient parfois des déficits qui prenaient des proportions considérables.

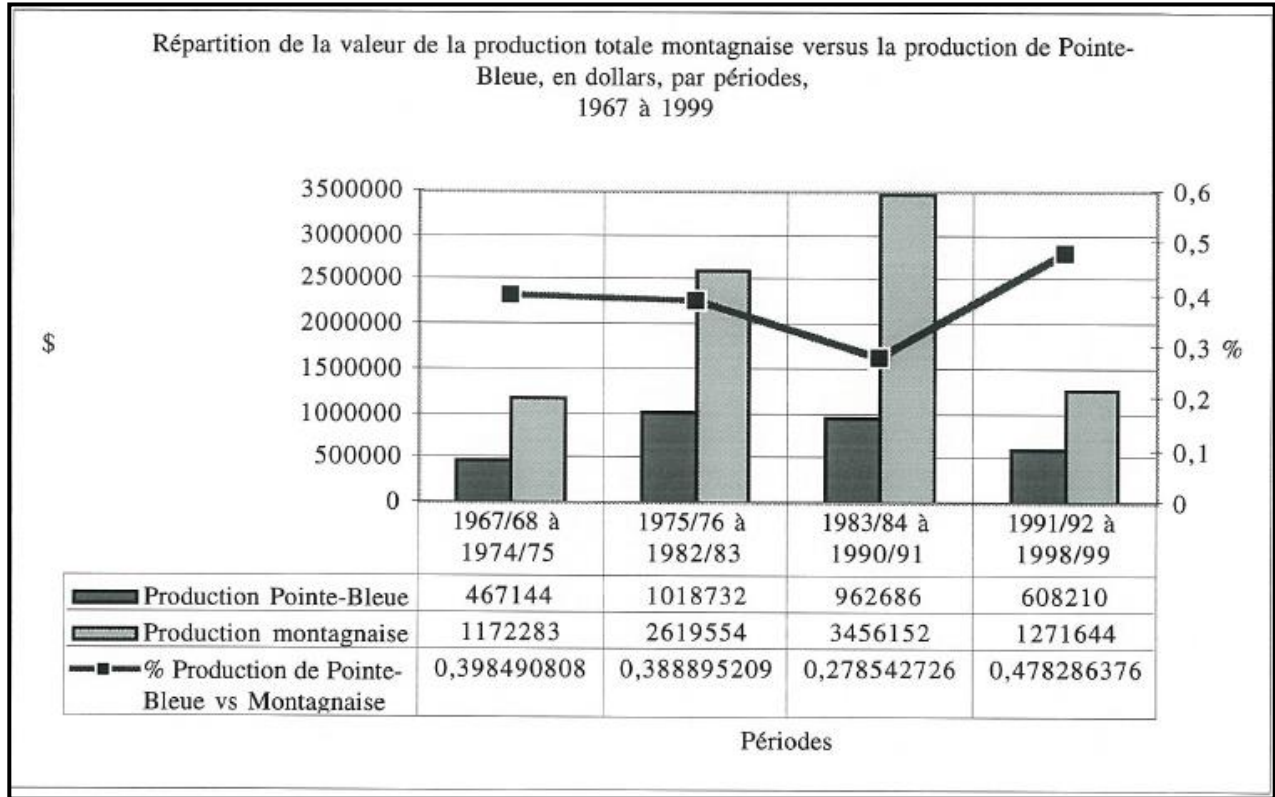
Pour la première période à l'étude, de 1967-68 à 1974-75, la production de la réserve innue de Pointe-Bleue représente près de 40% du total de la production innue pour la même période, c'est-à-dire une production totale innue de 1 172 283 \$ versus la production de Pointe-Bleue de l'ordre de près d'un demi million de dollars (467 144 \$). La période suivante, 1975-76 à 1982-83 montre un léger fléchissement de la production de Pointe-Bleue (38,9%), malgré un accroissement marqué de la production, de plus du double par rapport à la période précédente. La fin des années 1980 et le début des années 1990 montre une baisse importante de la valeur de la production de Pointe-Bleue alors qu'elle ne représente que 27,9% de la production totale innue qui

elle, augmente de manière significative, passant de 2 619 554 \$ à 3 456 152 \$ pour la période 1983-84 à 1990-91. Les prix affichent une baisse marquée : un de nos intervenants affirme qu'au printemps 2000, il a vendu une grande peau de castor au prix de 50 \$. Il soutient en avoir déjà vendu des semblables aux prix de 70 à 80 \$. (entrevue R. Connelly). La dernière période analysée montre un effondrement important de la valeur de la production innue totale alors qu'elle atteint péniblement 1 271 644 \$. Par contre, la valeur de la production de Pointe-Bleue représente près de la moitié de cette production avec une proportion représentant 47,8%.

Tel que nous en avons discuté précédemment, la chasse et le piégeage sont aujourd'hui des activités qui sont intégrées à un cycle annuel plus complexe et en constante transformation à cause des emplois salariés et des horaires scolaires. À ce sujet, Côté (1994 : 37) parle de deux types de trappeurs aujourd'hui, soit les "trappeurs à temps plein" et les "utilisateurs [45] occasionnels". Sont considérés trappeurs à temps plein ceux qui séjournent en forêt pendant plus de 45 jours successifs. Les coûts pour le transport et l'équipement sont difficiles à supporter pour ces trappeurs qui récoltent peu d'argent de la vente des peaux. Plusieurs personnes de la communauté ainsi que les trappeurs interrogés lors de notre enquête de l'été 2000, considèrent cette situation comme un obstacle majeur à la poursuite intensive des activités de récolte de la faune.

Graphique 2

[Retour à la table des matières](#)



Source : CANAC-MARQUIS, Pierre et Yohann DUBOIS (2000).

Les propos des trappeurs que nous avons interviewés au sujet du prix des peaux sont éloquentes. Rosaire Connelly se souvient qu'à une certaine époque de sa vie, une belle peau de loup-cervier (lynx du Canada) pouvait se vendre jusqu'à 900 \$ au commerçant de fourrure. Mais c'est le castor qui domine en quelque sorte le commerce des fourrures au Québec et au Lac-Saint-Jean étant donné la quantité de peaux vendues à chaque année depuis 1917 et leur valeur. Ainsi, pour l'ensemble du Québec, pas moins de 3 795 448 peaux de castors furent vendues entre 1917 et 1998, selon les données de Canac-Marquis et Dubois (2000 : 10), pour une moyenne annuelle de 46 286 peaux. Seul le rat musqué dépasse le castor en ce qui concerne le nombre de peaux vendues, mais la valeur de sa peau étant plusieurs fois inférieure à celle du castor, nous pouvons dire que le castor est au centre du commerce des fourrures.

[46]

Une peau de castor ou de vison atteignait souvent 100 \$ au milieu du siècle nous disent tous les informateurs, alors qu'aujourd'hui, très peu de peaux atteignent ce prix. Seules les peaux appelées "*super blanket*" c'est-à-dire les peaux très larges qui font 65 pouces et plus, ²⁵ et qui sont de qualité "sélect" atteignent 100 \$ ²⁶ aujourd'hui. Aux dires de René Robertson, ces peaux sont très rares car les castors sont souvent piégés trop tôt en automne pour que leur fourrure soit de grande qualité. Les mêmes *super blanket* mais de qualité #1 se vendent aujourd'hui autour de 80 \$ tandis que celles de qualité #2 se vendent environ 55 \$. Les peaux de grandeur *super blanket* mais qui ne pourront pas être rasées tellement elles sont de mauvaise qualité se vendent autour de 20 \$ ou 30 \$. Ensuite viennent les peaux un peu plus petites (60 à 65 pouces), qui se vendent environ 60 \$ pour celles qui sont de très bonne qualité, et dont le prix chute à 20 \$ ou 30 \$ pour une qualité inférieure. Selon ce même informateur, certaines peaux ne trouvent même pas preneur à l'encan tellement leur qualité laisse à désirer ²⁷ Ces considérations peuvent expliquer le fait que le prix moyen de 1998 s'établisse à seulement 22,86 \$ tel que le démontre le tableau 2 dans l'ouvrage de Canac-Marquis et Dubois (2000) que nous avons reproduit en annexe 2. Ce tableau permet effectivement de voir l'évolution du prix moyen des peaux de castors de 1917 à 1998, ainsi que le "prix moyen actualisé" (ou "indexé") qui donne une meilleure idée de la chute importante du prix des peaux par rapport à l'indice des prix à la consommation d'octobre 1999. L'annexe 3, produite à partir des données du tableau de la page 55 démontre une baisse constante de ce prix moyen indexé depuis la fin des années 1940 à aujourd'hui. Évidemment, quant au nombre de peaux vendues à chaque année, celui-ci présente une légère tendance à la hausse pour la même période. Pourtant, la figure de l'annexe 4 démontre une tendance à la baisse du nombre de fourrures brutes vendues provenant des réserves à castor de la province. Cette tendance s'explique sans doute par le fait que les

²⁵ On mesure la grandeur d'une peau en additionnant sa largeur et sa longueur.

²⁶ Cela est le prix d'achat du commerçant qui achète la peau au trappeur.

²⁷ Là où les commerçants viennent vendre les peaux qu'ils ont achetées aux trappeurs. Toronto est la ville qui reçoit l'encan.

trappeurs euro-canadiens sont beaucoup plus nombreux à trapper, du moins depuis 1984 si on en croit l'annexe 5.

Si on compare les nations autochtones entre elles (voir annexe 6), on constate que ce sont les Cris qui produisent le plus de fourrures brutes (44%)²⁸ de la valeur commerciale totale des fourrures²⁹ produites par l'ensemble des nations autochtones du Québec entre 1984 et 1998, suivi par les Innus (25%), les Algonquins (17%), les Attikamek (9%), les Inuit (4%) et enfin les Naskapis (1%). Si nous comparons maintenant les communautés sur la base de leur production de peaux de castor uniquement, on se rend compte que ce sont les Cris encore une fois qui ont vendu le plus de peaux de castor dans la deuxième moitié du 20^e siècle [47] (voir le deuxième tableau de l'annexe 7³⁰). Parmi les communautés Cris qui ont produit le plus de fourrures brutes de castor depuis les années 1950, il y a Mistassini, Waswanipi, Nemaska, Waskaganish, Chisasibi et Wemindji. Les communautés innues de Betsiamites, Pointe-Bleue et Mingan ont été particulièrement actives dans ce domaine, surtout à partir des années 1960. Puis viennent les communautés d'Obedjiwan (Attikamek) et de Pikogan (Algonquins).

En ce qui concerne le nombre de trappeurs sur les réserves à castor, l'annexe 8 démontre que 50% sont Cris, 21% sont Innus, 11% sont Algonquins, 10% sont Attikamek, 7% sont Inuit et que 1% sont Naskapis.

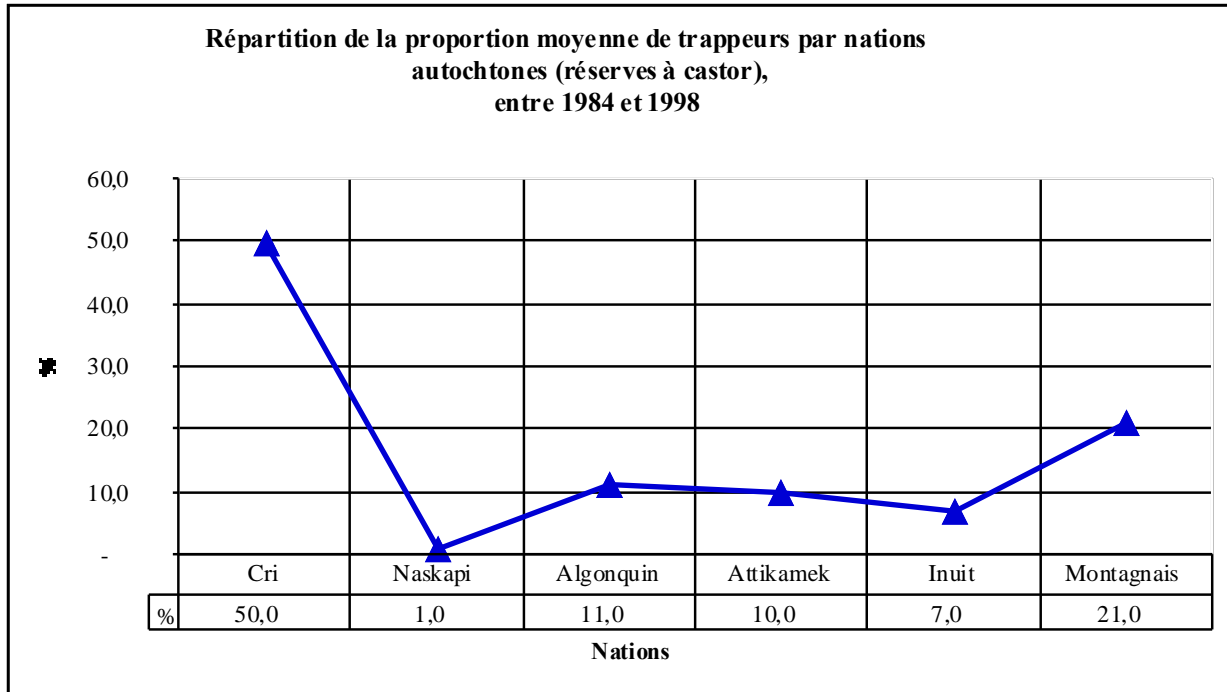
²⁸ C'est-à-dire 44% de la valeur commerciale totale de la fourrure produite par l'ensemble des autochtones du Québec entre 1984 et 1998.

²⁹ Tout animal confondu.

³⁰ Le Tableau 4 de l'ouvrage de Canac-Marquis et Dubois s'étale sur 89 pages (de la page 106 à la page 195). Toutefois, nous avons reproduit en Annexe 7 seulement les pages paires, c'est-à-dire celles qui présentent les données sur les communautés qui ont été les plus grands producteurs de peaux de castor. Ainsi les communautés Inuit n'apparaissent pas en Annexe 7.

Graphique 3

[Retour à la table des matières](#)



Source : CANAC-MARQUIS, Pierre et Yohann DUBOIS (2000).

Retenons en somme que même si le prix de tous les animaux à fourrure a globalement baissé au cours du 20^e siècle (sauf pour la martre dont le prix demeure relativement intéressant), on continue à trapper “parce qu’on aime ça” s’empresse-t-on d’ajouter, montrant ainsi l’amour que portent plusieurs Innus à cette activité traditionnelle. Malgré tout, la baisse de la demande [48] mondiale de fourrures d’animaux sauvages a fait baisser les prix et par le fait même les revenus qu’en tiraient les trappeurs de Mashteuiatsh.

Ces baisses sont attribuées à l’arrivée de l’élevage des animaux à fourrure au cours des dernières années et à l’arrivée des vêtements synthétiques sur le marché. Par exemple, on note que la fourrure provenant d’animaux d’élevage représente environ 80% du marché de la fourrure actuellement. Ajoutons à ces facteurs, celui de la montée du mouvement environnemental et de la protection des animaux qui n’a pas été négligeable surtout en Europe où les commerçants de fourrures d’ici avaient d’excellents clients avant la vague pro-environnement des

années 1980. Un seul client allemand pouvait acheter l'ensemble des peaux de castors d'un commerçant de fourrures d'ici ! Aujourd'hui, les ventes en Europe sont presque réduites à néant. Les animaux sont "sacrés" pour les Allemands maintenant. Le marché européen avait déjà connu un certain ralentissement après la Deuxième Guerre mondiale car ces pays étaient ruinés par la guerre. Il a fallu attendre quelques années avant que ce marché ne reprenne puis redescende à la suite des succès des défenseurs de l'environnement et de la faune. On constate que plusieurs magasins de fourrure de la région du Saguenay–Lac-Saint-Jean ont fermé leurs portes au cours des dernières années à cause de la baisse du marché.

Nous constatons enfin que plusieurs événements historiques ont transformé l'occupation des territoires de trappe. Manifestement, certains de ces événements ont eu pour effet de diminuer le temps passé en forêt par les chasseurs-trappeurs de Mashteuiatsh, et aussi de diminuer sensiblement le nombre de chasseurs-trappeurs innus qui fréquentent intensément la forêt. Ces effets sont évidemment considérés comme négatifs par ceux et celles qui croient à la valeur patrimoniale des activités traditionnelles. De plus, l'attachement des Innus à ces territoires reste palpable et ce facteur devrait être pris très au sérieux par l'ensemble des gestionnaires des ressources naturelles.

D'autant plus qu'aujourd'hui encore, différentes valeurs sont associées aux activités traditionnelles dans le discours des gens de la communauté. Ainsi, l'apport de la forêt pour se nourrir (viande, graisse, fruits, etc.) ou pour le commerce des fourrures (castor, peaux et pelleteries) sans oublier l'apport en produits de santé ou en matériaux pour l'artisanat (bois, peaux, etc.), demeure un argument notable pour justifier la volonté de participer au contrôle des ressources naturelles sur les territoires ancestraux de chasse et de trappe.

En somme, les utilisateurs actuels et futurs de la forêt doivent considérer la présence des Innus autour de la Péribonka. À la lumière des débats actuels sur le contrôle des ressources naturelles, nous pouvons constater que plusieurs intervenants, qu'ils soient Innus ou non, invoquent l'impératif d'améliorer les rapports que les utilisateurs allochtones entretiennent avec les chasseurs-trappeurs innus. Un projet de mise en valeur récréotouristique de ce secteur doit tenir compte de l'occupation de ce territoire par les Innus. Il doit aussi envisager le

développement d'un récréotourisme qui se colle aux cultures autochtones.

[49]

Bibliographie

BOUCHARD, Serge (écrites et éditées par) (1977). *Chroniques de chasse d'un Innu de Mingan : Mathieu Mestokosho* (traduites par Georges Mestokosho), Québec, Ministère des Affaires culturelles, série Cultures amérindiennes, 132 p.

BULBULIAN, Maurice et Marc HÉBERT (1978). *Ameshkuatan : Les sorties du castor*, film documentaire produit par l'Office national du film du Canada, 25 minutes.

CANAC-MARQUIS, Pierre et Yohann DUBOIS (2000). *Données sur l'exploitation commerciale des animaux à fourrure sauvages au Québec de 1917 à 1998*, Québec, Société de la faune et des parcs du Québec, 206 p.

CHAMBARON, Dominique (1983). *Étude technique et socio-historique du piégeage et de la chasse des amérindiens Ilnus du Lac Saint-Jean*, thèse de 3e cycle, École des hautes études en sciences sociales, Centre d'Études arctiques, 485 p.

CHAREST, Paul, Jean HUOT et Gerry McNULTY. *Les Ilnus et la faune*, rapport de recherche, Université Laval.

CLÉMENT, Daniel (1995). *La Zoologie des Ilnus*, Paris, Éditions Peeters, 567 p.

CÔTÉ, Marc (1994). *Le Bureau des services territoriaux de Mashteuiatsh : une implication autochtone dans la gestion des ressources fauniques*, mémoire de maîtrise, Université Laval, Département d'anthropologie, 162 p.

COURTOIS, Gilbert (témoignage de Wanish Raphaël recueilli par). *Impact des coupes de bois, Musée amérindien de Mashteuiatsh*, 2 p.

DESCHÊNES, Jean-Guy (1981). « La contribution de Frank G. Speck à l'anthropologie des Amérindiens du Québec », Recherches amérindiennes au Québec, vol. 11, n° 3, p. 205-219.

DOMINIQUE, Richard (1985). « Les territoires de chasse : une réponse sociale à l'aménagement et au contrôle du territoire », *Les Cahiers de l'ACFAS*, n° 30, p. 81-91.

DOMINIQUE, Richard (1989). *Le Langage de la chasse : récit autobiographique de Michel Grégoire, Innu de Natashquan*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 195 p.

GIRARD, Camil (1985). *Enquête d'histoire orale. Laterrière : instrument de recherche*, Chicoutimi, Groupe de recherche sur l'histoire, 168 p.

GIRARD, Camil (1997). [Culture et dynamique interculturelle : trois femmes et trois hommes témoignent de leur vie](#), Chicoutimi, Les éditions JCL inc, 431 p.

[50]

JAUVIN, Serge (propos recueillis et photographies) (1993). *Aitnanu : la vie quotidienne d'Hélène et de William-Mathieu Mark* (témoignage traduit de l'ilnu), sous la direction de Daniel Clément, Montréal, Libre Expression et Musée canadien des civilisations, 128 p.

MAILHOT, Josée et Sylvie VINCENT (1980). *Le discours Innu sur le territoire*, rapport de recherche, Conseil Attikamek-Innu, août.

MAILHOT, Josée (1993). *Le savoir écologique traditionnel : la variabilité des systèmes de connaissance et leur étude*, Montréal, Bureau de soutien de l'examen public du projet Grande Baleine, 52 p.

MUSÉE AMÉRINDIEN DE MASHTEUIATSH. *Pekuakamiulnuatsh : les Innus du Lac-Saint-Jean* (dépliant publicitaire du Musée).

NOËL, Christiane (avec la collaboration de Marie-Diane Siméon) (1997). *La culture traditionnelle des Innus de Mashteuiatsh*, Sillery, Septentrion, 159 p.

POIRIER, Jean, Simone CLAPIER-VALLADON et Paul RAYBAUT (1983). *Les récits de vie : théorie et pratique*, Paris, Presses universitaires de France, 238 p.

POUPART, Jean, Jean-Pierre DESLAURIERS et al. (1997), *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, Gaétan Morin Éditeur, 402 p.

RICHARD, Bernard (1980). *Les castors*, Balland, collection Faune et flore de France, 171 p.

SPECK, Frank G. (1927). « Family Hunting Territories of the Lake St. John Innus and Neighboring Bands », *Anthropos*, vol. 22, p. 387-403.

[51]

Identité et territoire.
*Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors
sur la rivière Péribonka.*

CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce rapport de recherche, notre but était de cerner le développement des activités récréotouristiques du territoire du bassin de la rivière Péribonka, située au nord du Lac Saint-Jean et ce, dans le cadre du projet de piste récréotouristique proposée par l'Alliance de recherche université-communauté (ARUC). Ce projet est mené en collaboration avec les Innus. Avec l'objectif de cerner et de comprendre l'importance de leur présence dans ce territoire ancestral occupé depuis plus de 6 000 ans, nous avons sollicité le témoignage de chasseurs qui ont pratiqué sur ce territoire.

La réalisation de quelques récits de vie avec des gens de la communauté de Mashteuiatsh s'est effectuée en juin 2000. Quelques grands thèmes ont été cernés lors des entrevues, de manière à discerner les principaux enjeux territoriaux reliés à l'exploitation de la chasse et de la trappe. Ces six récits de vie d'aînés qui ont fréquenté ce secteur ont permis de dégager de précieuses informations sur l'occupation du territoire, sur les techniques du piégeage et sur le commerce des fourrures, ou ce qu'il en reste. Le récit de vie apparaît ici comme une source précieuse pour l'étude de pratiques comme celle de la trappe au castor. Cependant, comme nous l'avons fort bien illustré dans de nombreux ouvrages où ce matériau a été privilégié, le récit de vie doit être utilisé en élargissant l'analyse à d'autres sources.

On peut saisir dans ces récits, les transformations que les Innus ont supporté face à leurs pratiques de la chasse et du piégeage, la

disponibilité des ressources ayant assurément un impact majeur sur leur mode de vie et sur leur culture. Plusieurs cartes géographiques ont été intégrées au texte et facilitent la visualisation des trajets empruntés par les familles autochtones, trajets également utilisés par les familles sur la longue durée. Ça et là dans le texte, nous avons également inséré des extraits de récits qui appuient la réflexion et qui montrent l'importance de la famille et du clan dans les territoires de chasse.

Les récits apportent un témoignage vivant des modes d'utilisation et d'exploitation du territoire. Les témoignages font état des trajectoires que chaque informateur a suivi pour se rendre sur "son territoire". Ils montrent que le savoir autochtone traditionnel s'appuie sur une connaissance très précise des lacs et des rivières utilisés selon les saisons, de génération en génération. Sous ce rapport, le bassin de la Péribonka apparaît comme une rivière ancestrale innue. La cartographie contemporaine montre que le fil intégrateur des Innus à ce territoire, ce sont les lacs et les rivières de bassins hydrographiques particuliers.

Notre recherche sur la trappe au castor montre que les Innus doivent faire le deuil d'une manière de pratiquer cette activité traditionnelle. Malgré certains récits assez riches d'enseignement sur les savoirs liés à la trappe, il faut à l'évidence convenir que la situation dramatique du marché des fourrures laisse peu de place aux familles pour assurer, seules, la transmission des [52] savoirs sur la chasse. Les changements qui affectent les moyens de transport élargissent les possibilités d'accès au territoire et changent les rapports à l'espace et au temps pour atteindre les lieux de chasse et de piégeage. Ces modifications entraînent des coûts pour aller dans les territoires alors que les revenus tirés de la pratique de la trappe se sont effondrés. Il reviendra au Conseil de Bande de tenter de réorganiser l'activité, soit à partir de fonds de soutien de revenus garantis à la pratique pendant certaines saisons, soit en définissant des zones particulières où à partir de camps de base, la trappe au castor pourrait être enseignée aux jeunes et pratiquée par des Innus, voire même en collaboration avec des trappeurs dans des territoires de chevauchements partagés avec d'autres Premières nations (ex. lieux de chevauchements de frontières avec les Attikamekw, les Cris).

[53]

Identité et territoire.

*Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors
sur la rivière Péribonka.*

ANNEXES

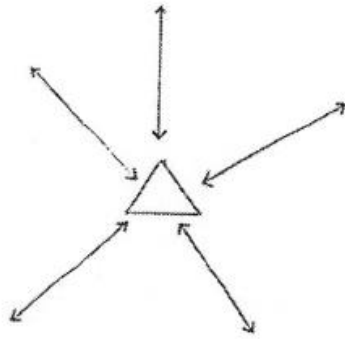
- Annexe 1. Lignes de trappe [55]
- Annexe 2. Historique par espèce [56]
- Annexe 3. Variations annuelles du nombre de peaux [58]
- Annexe 4. Production annuelle des réserves à castor [59]
- Annexe 5. Nombre annuel de trappeurs [60]
- Annexe 6. Répartition par nation autochtone [61]
- Annexe 7. Distribution de la production [62]
- Annexe 8. Répartition du nombre moyen de trappeurs [64]
- Annexe 9. Schéma d'entrevue [65]
- Annexe 10. Terrains de trappe du début des années 1980 [68]

[54]

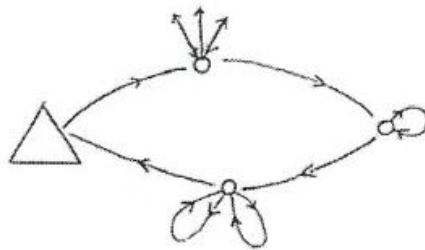
[55]

Annexe 1. Lignes de trappe

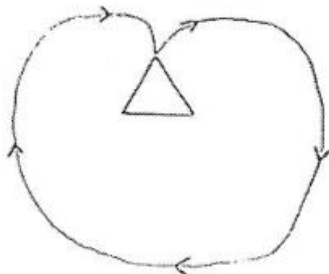
[Retour à la table des matières](#)



Forme de la ligne
utilisée à l'automne
(schéma no 1.)



Forme de la ligne
utilisée de janvier à mars
(schéma no 2.)



Forme de la ligne
utilisée au printemps
(schéma no 3.)

- △ Camp principal
- Camp intermédiaire

Source : Statistique Canada, CANSIM (07-12-99)

[56]

ANNEXE 2

Historique par espèce du prix moyen
(réel et actualisé) et du nombre de fourrures brutes
vendues au Québec de 1917 à 1998

[Retour à la table des matières](#)

Année	Prix moyen actualisé (indexation octobre 1999)	Prix moyen réel Castor	Nbre de peaux vendues
1917	142,82 \$	12,00 \$	41 506
1918	189,03 \$	18,00 \$	51 600
1919	239,63 \$	25,00 \$	50 535
1920	148,60 \$	18,00 \$	58 116
1921	187,92 \$	20,00 \$	64 231
1922	153,02 \$	15,00 \$	45 967
1923	204,03 \$	20,00 \$	44 785
1924	229,35 \$	22,00 \$	41 869
1925	205,50 \$	20,00 \$	31 400
1926	265,24 \$	26,00 \$	32 413
1927	289,78 \$	28,00 \$	21 523
1928	310,48 \$	30,00 \$	21 713
1929	255,04 \$	25,00 \$	14 257
1930	246,60 \$	24,00 \$	11 113
1931	260,70 \$	23,00 \$	7 730
1932	162,87 \$	13,00 \$	8 610
1933	91,72 \$	7,00 \$	6 457
1934	90,89 \$	7,00 \$	6 971
1935	115,80 \$	9,00 \$	6 806
1936	126,39 \$	10,00 \$	7 741
1937	146,48 \$	12,00 \$	3 304
1938	217,86 \$	18,00 \$	1 288
1939	244,14 \$	20,00 \$	14 638
1940	234,13 \$	20,00 \$	16 721
1941	232,50 \$	21,00 \$	41 833
1942	264,48 \$	25,00 \$	40 242
1943	416,99 \$	40,00 \$	41 338
1944	342,04 \$	33,05 \$	42 516
1945	534,29 \$	52,00 \$	51 300
1946	329,09 \$	32,95 \$	37 817
1947	284,28 \$	31,25 \$	27 518
1948	167,55 \$	21,00 \$	23 967

Année	Prix moyen actualisé (indexation octobre 1999)	Prix moyen réel Castor	Nbre de peaux vendues
1949	177,56 \$	23,00 \$	20 433
1950	233,02 \$	31,00 \$	25 143
1951	148,91 \$	22,00 \$	22 822
1952	132,24 \$	20,00 \$	18 665
1953	120,13 \$	18,00 \$	19 079
1954	132,86 \$	20,00 \$	32 901
1955	106,28 \$	16,00 \$	36 302
1956	108,10 \$	16,50 \$	39 139
1957	87,60 \$	13,80 \$	43 493
1958	80,38 \$	13,00 \$	51 942
1959	102,23 \$	16,75 \$	48 942
1960	88,89 \$	14,75 \$	64 960
1961	77,68 \$	13,00 \$	61 919
1962	88,52 \$	15,00 \$	62 610
1963	91,44 \$	15,75 \$	79 225
1964	85,35 \$	15,00 \$	73 390
1965	83,36 \$	15,00 \$	53 930
[57]			
1966	75,17 \$	14,00 \$	71 892
1967	103,49 \$	20,00 \$	62 379
1968	109,48 \$	22,00 \$	79 769
1969	85,69 \$	18,00 \$	77 395
1970	82,93 \$	18,00 \$	61 615
1971	94,02 \$	21,00 \$	53 302
1972	111,18 \$	26,00 \$	59 026
1973	99,18 \$	25,00 \$	73 800
1974	80,54 \$	22,50 \$	58 090
1975	79,17 \$	24,50 \$	48 472
1976	87,20 \$	29,00 \$	62 280
1977	69,60 \$	25,00 \$	70 637
1978	102,20 \$	40,00 \$	64 798
1979	128,77 \$	55,00 \$	75 967
1980	82,89 \$	39,00 \$	81 363
1981	49,18 \$	26,00 \$	64 500
1982	44,36 \$	26,00 \$	55 303
1983	35,50 \$	22,00 \$	49 322
1984	51,01 \$	33,00 \$	63 433
1985	59,51 \$	40,00 \$	76 361
1986	52,84 \$	37,00 \$	86 098
1987	35,43 \$	25,90 \$	92 012
1988	26,77 \$	20,36 \$	60 201

Année	Prix moyen actualisé (indexation octobre 1999)	Prix moyen réel Castor	Nbre de peaux vendues
1989	25,29 \$	20,19 \$	50 900
1990	17,13 \$	14,33 \$	40 867
1991	21,25 \$	18,78 \$	48 747
1992	17,33 \$	15,54 \$	45 546
1993	32,77 \$	29,92 \$	51 017
1994	30,29 \$	27,72 \$	76 164
1995	37,10 \$	34,67 \$	50 906
1996	43,07 \$	40,91 \$	74 132
1997	35,53 \$	34,29 \$	72 391
1998	23,47 \$	22,86 \$	64 043

Nombre de peaux vendues de 1917 à 1998

Total : 3 795 448

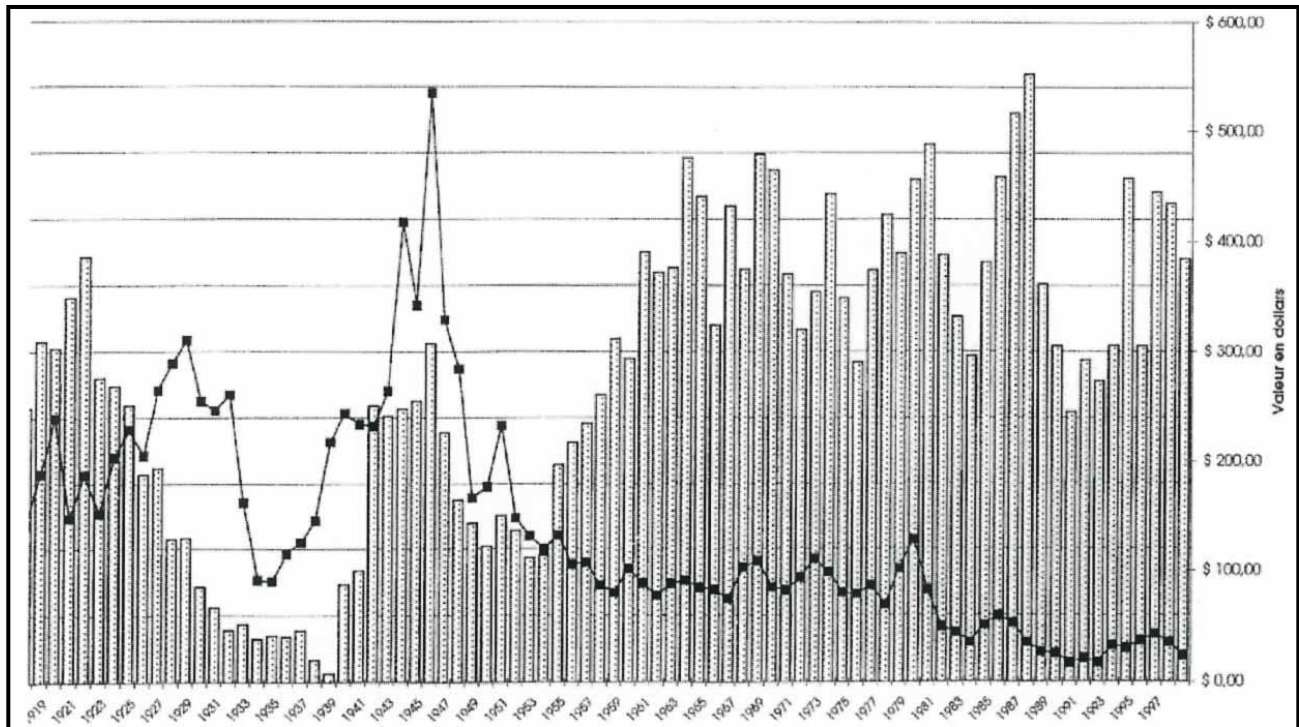
Moyenne annuelle : 46 286

[58]

Annexe 3.

Variations annuelles du nombre de peaux brutes vendues et du prix moyen indexé (IPC d'octobre 1999) pour le castor au Québec de 1917 à 1998.

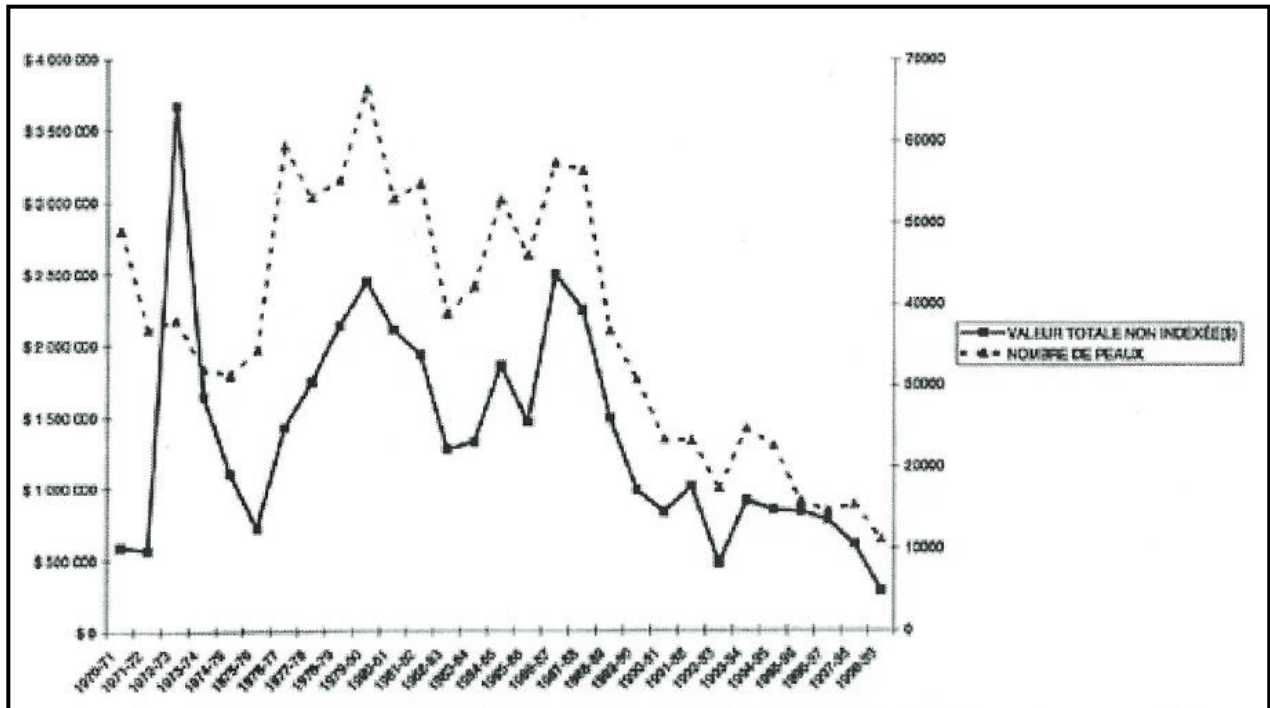
[Retour à la table des matières](#)



[59]

Annexe 4.
Figure 25. Production annuelle des réserves à castor du Québec
entre 1970 et 1996 : nombre de fourrures brutes vendues
et valeur totale non indexée.

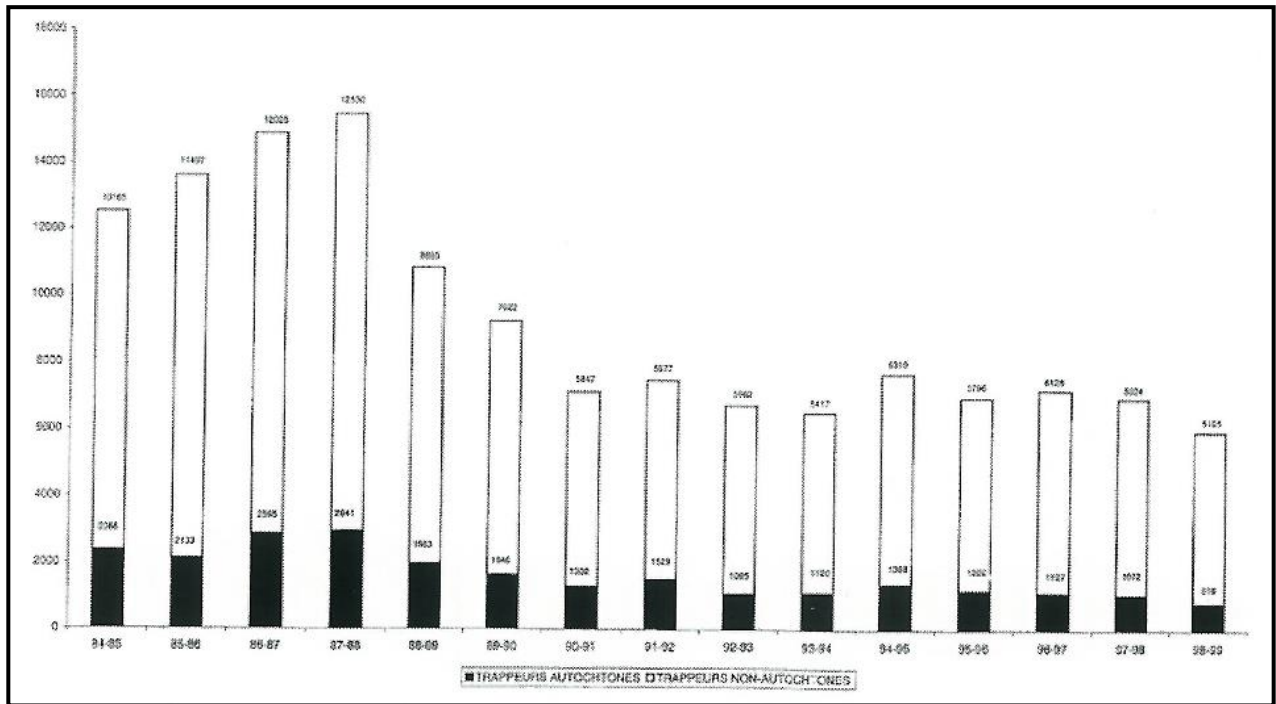
[Retour à la table des matières](#)



[60]

Annexe 5.
Nombre annuel de trappeurs autochtones et non-autochtones
avec au moins une transaction de fourrure entre 1984-85 et 1998-99.

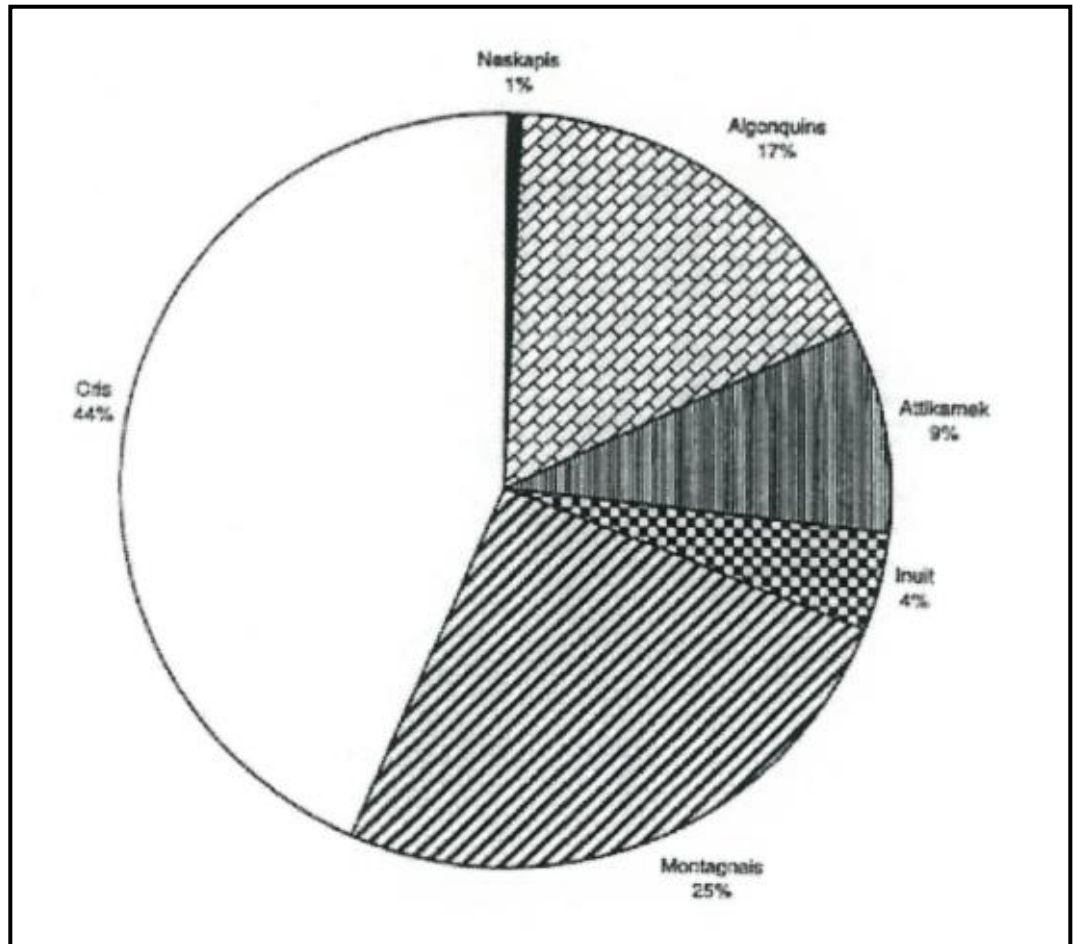
[Retour à la table des matières](#)



[61]

**Annexe 6.
Répartition par nation autochtone de la valeur commerciale
de la production de fourrures brutes (réserves à castor)
entre 1984 et 1998.**

[Retour à la table des matières](#)



[62]

Annexe 7

Distribution de la production selon le prix moyen réel,
par périodes quinquennales, 1949 à 1998*

[Retour à la table des matières](#)

Périodes quinquennales	Nombre de peaux	%	Prix moyen réel
1949-1953	106142	3,69%	22,80 \$
1954-1958	203777	7,08%	15,86 \$
1959-1963	317656	11,04%	15,05 \$
1964-1968	341360	11,86%	17,20 \$
1969-1973	325138	11,30%	21,60 \$
1974-1978	304277	10,57%	28,20 \$
1979-1983	326455	11,34%	33,60 \$
1984-1988	378105	13,14%	31,25 \$
1989-1993	237077	8,24%	19,75 \$
1994-1998	337636	11,73%	32,09 \$
Total	2877623	100,00%	
Moyenne	287762		23,74 \$

Distribution de la production de peaux de castor, production montagnaise et de
Pointe-Bleue, par périodes, 1954 à 1999

Périodes	Production Pointe-Bleue	Production Montagnaise	% Pointe-Bleue vs Montagnais
1954/55 à 1962/63	3617	16574	21,8%
1963/64 à 1971/72	17241	49687	34,7%
1972/73 à 1980/81	15043	33897	44,4%
1981/82 à 1989/90	14814	34164	43,4%
1990/91 à 1998/99	4984	10421	47,8%

* Source : Canac-Marquis, Pierre et Yohann Dubois, *Données sur l'exploitation commerciale des animaux à fourrure sauvages au Québec de 1917 à 1998*, Québec, Société de la faune et des parcs du Québec, 2000, 206 pages.

[63]

Annexe 7 (suite)

Distribution de la proportion moyenne de trappeurs, par nations

Nation	%
Cri	50,0
Naskapi	1,0
Algonquin	11,0
Attikamek	10,0
Inuit	7,0
Montagnais	21,0

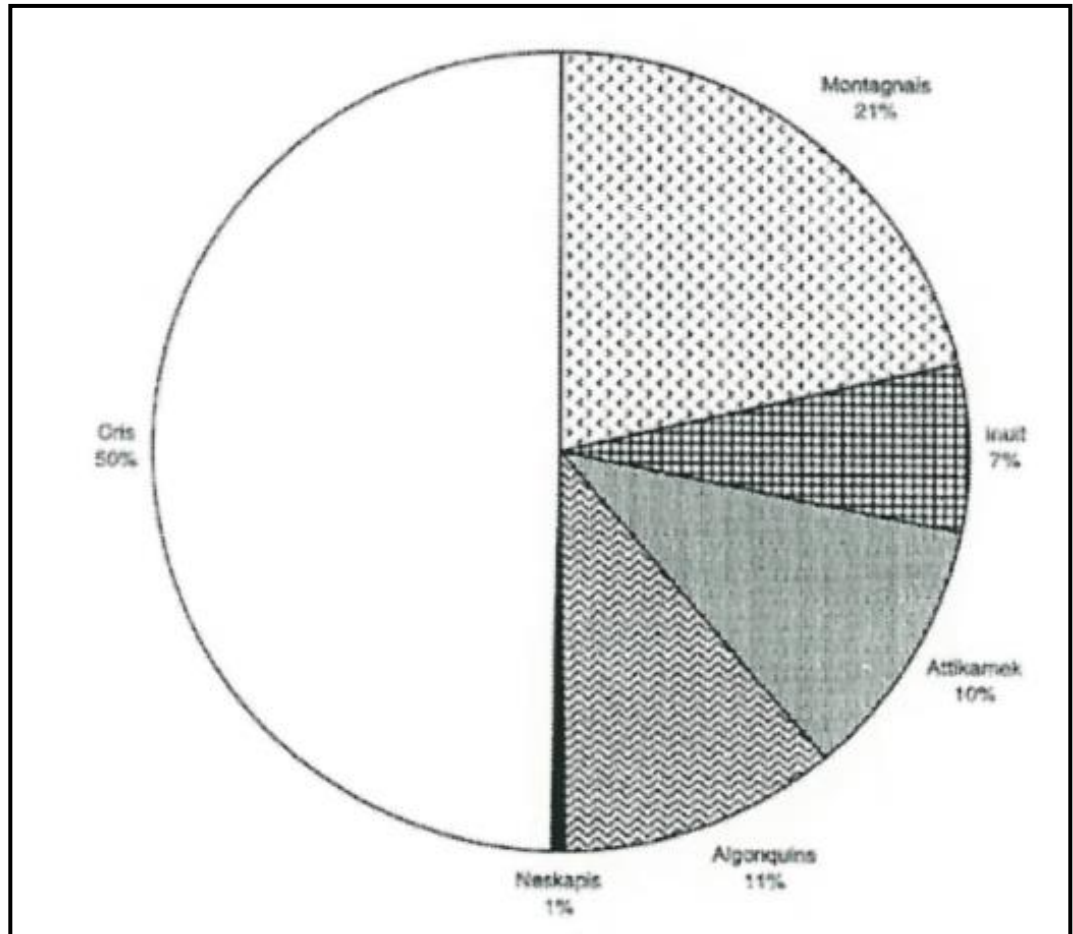
Distribution de la production de peaux de castor par périodes, 1967 à 1999
En dollars et en pourcentage

Périodes	Production Pointe-Bleue	Production montagnaise	% Production de Pointe-Bleue vs Montagnaise
1967/68 à 1974/75	467 144,00 \$	1 172 283,00 \$	39,8%
1975/76 à 1982/83	1 018 732,00 \$	2 619 554,00 \$	38,9%
1983/84 à 1990/91	962 686,00 \$	3 456 152,00 \$	27,9%
1991/92 à 1998/99	608 210,00 \$	1 271 644,00 \$	47,8%

[64]

Annexe 8.
Répartition du nombre moyen de trappeurs par nation autochtone
(réserves à castor) entre 1984 et 1998.

[Retour à la table des matières](#)



[65]

Annexe 9
Schéma d'entrevue

[Retour à la table des matières](#)

Lieux et année de naissance

Composition de la famille

Lieux de logement

Avec qui vous viviez là

Combien de temps par année

Année typique de votre enfance à partir du départ en forêt à l'automne, etc.

Voyage d'automne :

Préparatifs, bagages, moment du départ, etc. Pourquoi

Groupes de chasse

Moyens de transport

Avez-vous connu les départs en canot à partir de Pointe-Bleue ?

Trajets parcourus, lieux de portages, lieux de *tentements* et de campements

Territoire de chasse

Limites approximatives (rivières et lacs)

À qui appartenait ce territoire ?

Comment il vous a été transmis ?

Rotations ?

Rencontres, visites, entraide et conflits en forêt

Ce qui a dérangé vos activités en forêt

Barrages hydro-électriques ?

Coupes de bois ?

Présence des autres chasseurs ?

Animaux chassés (sept. oct. nov. déc.)

Techniques de chasse pour chacun d'eux

Abondance de castors sur votre territoire ?

Combien de pièges à castor posés ?

Quel type de pièges ?

Combien de castors trappés en automne ?

Principal objectif du voyage = trapper castor pour fourrure ?

Retour au village à Noël ?

Durée du séjour au village ?

Activités

Départ en forêt en janvier ?

Animaux chassés (janv. fév. mars. avril. mai)

Techniques de chasse pour chacun d'eux

Castor bon jusqu'à quel mois ?

[66]

Retour au village en mai ?

Activités au village l'été

Jeux d'enfance

Fêtes

Nourriture

Vêtements

Artisanat

Les bleuets en août ?

Année typique lorsque vous étiez adulte à partir du départ en forêt à l'automne, etc.

Voyage d'automne, ce qui a changé :

Préparatifs

Bagages

Moment du départ pourquoi

Groupes de chasse

Moyens de transport

Trajets parcourus

Lieux de campement, tentements ?

Territoire de chasse

À qui appartenait ce territoire ?

Rotations ?

Abondance de castors ?

Rencontres, visites, entraide et conflits en forêt

Ce qui dérangeait vos activités en forêt (contraintes rencontrées)

Barrages hydro-électriques ?

Coupes de bois ?

Présence des autres chasseurs ?

Animaux chassés (sept. oct. nov. déc.)

Techniques de chasse pour chacun d'eux

Combien de pièges à castor posés ?

Quel type de pièges

Combien de castors trappés en automne ?

Principal objectif du voyage = trapper castor pour fourrure ?

Retour au village à Noël ?

Durée du séjour au village ?

Activités

Départ en forêt en janvier ?

Animaux chassés (janv. fév. mars. avril. mai.)

Techniques de chasse pour chacun d'eux

Retour au village en mai ?

Activités au village l'été

Emplois salariés

[67]

Fêtes

Nourriture
Vêtements
Artisanat
Les bleuets en août ?

L'avenir du territoire et des castors de la Péribonka

Comment se déroule vos séjours en territoire aujourd'hui ?

Préparatifs
Bagages
Moment du départ, etc. Pourquoi
Groupes de chasse
Moyens de transport
Trajets parcourus
Lieux de campement, tentements ?
Territoire de chasse

À qui appartient ce territoire ?

Qui héritera de ce territoire ?

Rotations ?

Abondance de castors ?

Rencontres et conflits en forêt

Ce qui dérange vos activités en forêt (contraintes rencontrées)

Barrages hydro-électriques ?

Coupes de bois ?

Présence des autres chasseurs ?

Animaux chassés (sept. oct. nov. déc.)

Techniques de chasse pour chacun d'eux

Combien de pièges à castor posés ?

Quel type de pièges ?

Combien de castors trappés en automne ?

Principal objectif du voyage = trapper castor pour fourrure ?

Retour au village à Noël ?

Durée du séjour au village ?

Activités

Départ en forêt en janvier ?

Animaux chassés (janv. fév. mars. avril. mai.)

Techniques de chasse pour chacun d'eux

Avenir de la chasse et du piégeage du castor autour de la Péribonka

Intérêt des jeunes pour ces activités

En faveur de nouvelles activités touristiques dans future autour de la Péribonka

Que les Innus fassent connaître leurs activités traditionnelles, etc.

[68]

Annexe 10

Terrains de trappe du début des années 1980 (en jaune contours noirs)

[Retour à la table des matières](#)

6 : *Alain Nepton*

Petite rivière Manouane (limite ouest)

À partir des années 1980 à aujourd'hui

Surtout en automne

Duhamel (lac) (la partie nord) (limite sud)

Du Raccourci (lac) (limite nord)

Manouane (rivière) (limite est ?)

Exemples de lieux de chasse (en rouge)

#1 : *Rosaire Connelly*

Bonnard (rivière)

années 1970 et 1980

#3 : *Rosaire Connelly*

Petite rivière Manouane

#4 : *Alain Nepton*

Surtout en hiver, en motoneige

Grand détour (lac)

Manouane (rivière)

À Paul (lac)

Radio (lac)

#5 : *Alain Nepton*

Surtout au printemps, en canot

Petite rivière Manouane

Duhamel (lac)

#8 : Père d'Anne-Marie Siméon

Au début du 20^e siècle

fourches Manouane

canal Sec

#10 : Antonio Siméon

À la “tête des fourches”

Onistagane (lac)

[69]

#2 : Antonio Siméon

Passes dangereuses (chutes)

#11 : Antonio Siméon

Manouane (lac)

#7 : Pour l'ensemble des chasseurs montagnais qui chassent les oiseaux migrateurs

Rive nord du lac Saint-Jean

#26 : Père et famille de Marie-Thérèse Raphaël

Au début du siècle

À l'ouest de la rivière Péribonka (ou autour de la rivière

Péribonka, c'est-à-dire à l'est aussi)

#27 : Famille Germain (notamment pour le beau-père de Barthélémy Connelly)

Serpent (rivière)

#28 : François Dominique et sa femme Pierrette Charlish Dominique

Onistagane (lac)

Modeste (rivière)

Années 1970 et 1980 (peut-être avant et après aussi)

#29 : Marie-Thérèse Raphaël

Pour la chasse petit gibier

Tchitogama (lac)

Exemples de campements (carré noir)

#14 : *Marie-Thérèse Raphaël*

Tchitogama (lac)

#19 : *Rosaire Connelly et Patricia Connelly*

Baie Bellevue du lac Manouane

Exemples de tentements principaux ou satellites (triangle noir)

#13 : *Marie-Thérèse Raphaël*

Au cours de sa jeunesse embouchure ruisseau Éternité sur le bord de la rivière Péribonka

#20 : *Patricia Connelly*

Vers l'âge de 5 ans

Autour du lac Onistagane

[70]

#21 : *Patricia Connelly* vers l'âge de 5 ans

Autour du lac de la Grosse-Loutre

#30 : *Marie-Thérèse Raphaël*

Aujourd'hui

Autour de son camp et du lac Tchitogama

Exemples de lieux de rassemblement communautaire (point noir)

#15 :

Sur une pointe du lac Tchitogama

Là où il y avait une petite chapelle de l'autre côté du lac au printemps

#23 :

Chutes-des-Passes

Là où Patricia Connelly passait l'été dans sa jeunesse

Exemples de trajets parcourus à partir du lac Saint-Jean jusqu'à leur territoire de trappe (la montée en territoire)

#9 : *Jean-Marie Basile*

Quand il était jeune (années 1950 ou 1960) et qu'il allait chasser sur le territoire de son oncle Siméon

Section Pointe-Bleue-Alma (en camionnette, flèche vert foncé)

Section Alma-rivière Péribonka (moyen de transport indéterminé, pointillé noir) section montée sur la Péribonka jusqu'aux fourches (rivière Manouane) et même au-delà, en canot à moteur (flèche orange)

#12 : *Marie-Thérèse Raphaël*

Quand elle était jeune

Section Notre-Dame-du-Rosaire jusqu'au chemin des passes (moyen de transport indéterminé, pointillé noir)

Section du début du chemin des passes jusqu'au lac Alex (en camionnette, flèche verte foncé)

Section du lac Alex jusqu'au bord de la rivière Péribonka, à l'embouchure du Ruisseau Éternité (à pied, flèche bleue)

[71]

#16 : *Alain Nepton*

Section du début du chemin des passes jusqu'au barrage de Chutes-des-Passes, puis jusqu'à la rivière Manouane (en camionnette, flèche vert foncé)

Section montée sur la rivière Manouane jusqu'à son territoire qui débute dans la partie nord du lac Duhamel (en canot à moteur ou en motoneige après les gelés, flèche orange ou flèche verte pâle)

#17 : *Rosaire Connelly*

Avant la construction du chemin des Passes

Section montée de la rivière Péribonka, puis par la rivière Bonnard, puis la rivière Modeste jusqu'au campement principal dans la Baie Bellevue (en canot, flèche orange)

#18 : Rosaire Connelly et Patricia Connelly

Depuis quelques années, quand les moyens financiers le permettent

Section de Roberval jusqu'au campement (en avion, flèche mauve)

#24 : Rosaire Connelly et Patricia Connelly

Section de Roberval à Chute-des-Passes (en avion, flèche mauve)

Section de Chute-des-Passes jusqu'au campement (en canot, flèche orange)

#25 : Rosaire Connelly et Patricia Connelly

Section de Pointe-Bleue à Chute-des-Passes (en camionnette, flèche vert foncé) section de Chute-des-Passes jusqu'au campement (en avion, flèche mauve)

Terrains de trappe du début des années 1980 (en jaune contours noirs) *#6 : Alain Nepton* Petite rivière Manouane (limite ouest) À partir des années 1980 à aujourd'hui Surtout en automne Duhamel (lac) (la partie nord) (limite sud) Du Raccourci (lac) (limite nord) Manouane (rivière) (limite est ?) Exemples de lieux de chasse (en rouge) *#1 : Rosaire Connelly* Bonnard (rivière) années 1970 et 1980 *#3 : Rosaire Connelly* Petite rivière Manouane *#4 : Alain Nepton* Surtout en hiver, en motoneige Grand détour (lac) Manouane (rivière) À Paul (lac) Radio (lac) *#5 : Alain Nepton* Surtout au printemps, en canot

Petite rivière Manouane

Duhamel (lac)

#8 : Père d'Anne-Marie Siméon

Au début du 20^{ème} siècle

fourches Manouane

canal sec

#10 : Antonio Siméon

À la “tête des fourches”

Onistagane (lac)

#2 : Antonio Siméon

Passes dangereuses (chutes)

#11 : Antonio Siméon

Manouane (lac)

#7 : Pour l'ensemble des chasseurs montagnais qui chassent les oiseaux migrateurs

Rive nord du lac Saint-Jean

#26 : Père et famille de Marie-Thérèse Raphaël

Au début du siècle

À l'ouest de la rivière Péribonka (ou autour de la rivière Péribonka, c'est-à-dire à l'est aussi)

#27 : Famille Germain (notamment pour le beau-père de Barthélémy Connelly)

Serpent (rivière)

#28 : François Dominique et sa femme Pierrette Charlish-Dominique

Onistagane (lac)

Modeste (rivière)

Années 1970 et 1980 (peut-être avant et après aussi)

#29 : Marie-Thérèse Raphaël

Pour la chasse petit gibier

Tchitogarna (lac)

Exemples de campements (carré noir)

#14 : *Marie-Thérèse Raphaël*

Tchitogarna (lac)

#19 : *Rosaire Connelly et Paüicia Connelly*

Baie Bellevue du lac Manouane

Exemples de *tentements* principaux ou satellites (triangle noir)

#13 : *Marie-Thérèse Raphaël*

au cours de sa jeunesse

embouchure ruisseau Éternité sur le bord de la rivière Péribonka

#20 : *Paüicia Connelly*

vers l'âge de 5 ans

Autour du lac Onistagane

#21 : *Patricia Connelly*

vers l'âge de 5 ans

Autour du lac de la Grosse-Loutre

[73]

#30 : *Marie-Thérèse Raphaël*

aujourd'hui

autour de son camp et du lac Tchitogama

Exemples de lieux de rassemblement communautaire (point noir)

#15 :

sur une pointe du lac Tchitogarna

là où il y avait une petite chapelle de l'autre côté du lac

au printemps

#23 :

Chutes-des-Passes

là où Patricia Connelly passait l'été dans sa jeunesse

Exemples de trajets parcourus à partir du lac Saint-Jean jusqu'à leur territoire de trappe (la montée en territoire) #9 : *Jean-Marie Basile*

Quand il était jeune (années 1950 ou 1960) et qu'il allait chasser sur le territoire de son oncle Siméon

Section Pointe-Bleue-Alma (en camionnette, flèche vert foncé)

Section Alma-rivière Péribonka (moyen de transport indéterminé, pointillé noir)

Section montée sur la Péribonka jusqu'aux fourches (rivière Manouane) et même au-delà, en canot à moteur (flèche orange) #12 : *Marie-Thérèse Raphaël* quand elle était jeune

Section Notre-Dame-du-Rosaire jusqu'au chemin des passes (moyen de transport indéterminé, pointillé noir)

Section du début du chemin des passes jusqu'au lac Alex (en camionnette, flèche vert foncé)

Section du lac Alex jusqu'au bord de la rivière Péribonka, à l'embouchure du Ruisseau Éternité (à pied, flèche bleu) #16 : *Alain Nepton*

Section du début du chemin des passes jusqu'au barrage de Chutes-des-Passes, puis jusqu'à la rivière Manouane (en camionnette, flèche vert foncé)

Section montée sur la rivière Manouane jusqu'à son territoire qui débute dans la partie nord du lac Duhamel (en canot à moteur ou en motoneige après les gelés, flèche orange ou flèche verte pâle) #17 : *Rosaire Connelly* Avant la construction du chemin des Passes

Section montée de la rivière Péribonka, puis par la rivière Bonnard, puis la rivière Modeste jusqu'au campement principal dans la Baie Bellevue

(en canot, flèche orange) #18 : *Rosaire Connelly et Patricia Connelly* depuis quelques années, quand les moyens financiers le permettent [74] section de Roberval jusqu'au campement (en avion, flèche mauve)
#24 : *Rosaire Connelly et Patricia Connelly* section de Roberval à Chute-des-Passes (en avion, flèche mauve) section de Chute-des-Passes jusqu'au campement (en canot, flèche orange) #25 : *Rosaire Connelly et Patricia Connelly* section de Pointe-Bleue à Chute-des-Passes (en camionnette, flèche vert foncé) section de Chute-des-Passes jusqu'au campement (en avion, flèche mauve)

[75]

TÉMOIGNAGES

Cueillette :

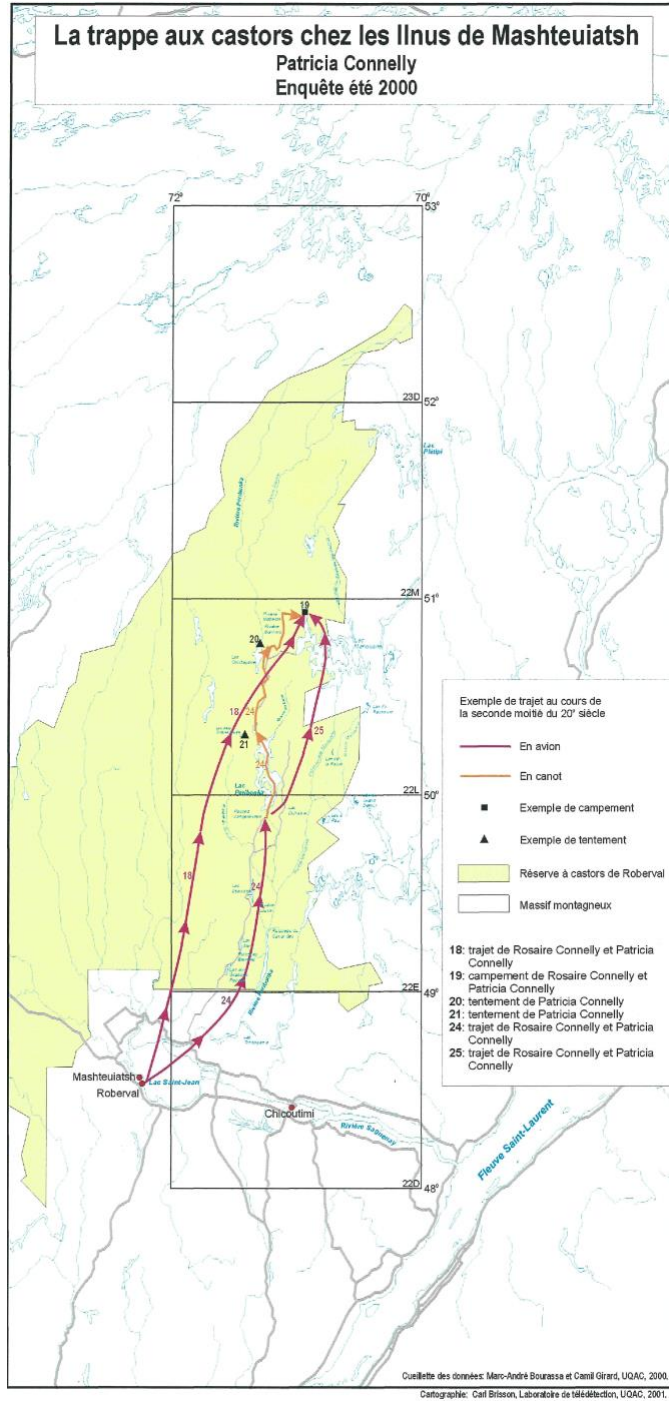
Marc-André Bourassa

Transcription :

Louise Siméon, Musée de Mashteuiatsh

[76]

[77]



[78]

[79]

Entrevue avec Patricia Connelly,

été 2000

- B- Ça va ressembler pas mal à ce que j'ai fait avec M. Rosaire. Je commence toujours par où vous êtes née et en quelle année ?
- C- Dans le bois.
- B- Vous êtes née dans le bois.
- C- Au lac Onistagane.
- B- Au lac Onistagane, c'est ça que votre mère vous a dit, votre père.
- C- Oui.
- B- En quelle année ?
- C- 1951.
- B- En 1951. Y'avait combien de frères et sœurs dans votre famille ?
- C- Avant *moé* * (Voir glossaire général en fin de récits).
- B- Ou après, quand vous étiez jeune ?
- C- Sept enfants.
- B- Sept enfants
- C- Après *moé*. Avant *moé*, y'en avaient d'autres. On était quatre garçons *pis* huit filles.
- B- À ce moment-là, vos parents avaient une maison à Pointe-Bleue ? Vous êtes née dans le bois *pis* l'été d'après vous êtes revenue à Pointe-Bleue tout de suite ?
- C- On avait pas de maison, nous autres. Mes parents étaient dans un *tentement*. *Ousque* le terrain en haut de Onistagane, on appelle ça la Grosse Loutre.
- B- La Grosse Loutre, c'est un lac ou une rivière ou un secteur ?

* Voir glossaire général en fin de récits.

B- C'est un lac.

[80]

C- C'est un lac. Tu montes par la rivière. La rivière est assez longue pour que tu te rendes à la Grosse Loutre. C'est un grand lac

B- Un peu au nord du lac Onistagane ?

C- Ah oui ! Au nord.

B- Beaucoup au nord de ça. J'ai pas amené ma carte. Si... je l'ai sur l'enregistreuse.

C Oui. On avait vraiment un secteur qui monte là. Tu vas voir la Grosse Loutre de l'autre bord de Onistagane.

C L'autre bord de Onistagane, la Grosse Loutre.

B- Pendant votre enfance, vous étiez en *tentement* à l'année avec votre famille ?

C- De ce que je me rappelais, oui. Jusqu'à l'âge de cinq ans. Parce qu'à cinq ans, y m'ont envoyée à l'école à la Baie James. À la Baie James, j'allais à l'école pendant tout un an. Pendant tout un an, au mois de juin, j'arrivais *icitte*. Mes parents étaient pas *icitte*. Y'étaient dans le secteur de Chute-des-Passes. Y restaient là, l'été.

B- L'été aussi ?

C- On allait les rejoindre après. Quand j'arrivais de la Baie James, de l'école pour eux autres.

B- Ça veut dire que vous parliez l'anglais ? Vous avez appris l'anglais ?

C- Un peu, un peu. Tout est en (langue) cri, un petit peu. C'était loin pour nous autres, on s'ennuyait. *Pis* l'avion, y venait nous chercher rien qu'au mois de juin quand l'école était finie. On les voyait pas tous les jours, nos parents. Je me rappelle de ça, on pleurait, on s'ennuyait. Une chance que ma grande sœur était là. Elle me consolait. J'avais une grande sœur, elle me disait tout le temps, que l'avion, y va arriver... toujours demain, toujours demain. À fin du compte, c'est là que j'ai *taffé* (6). Y viendra pas jamais l'avion.

- B- Jusqu'au mois de juin. C'était votre grande sœur qui s'occupait de vous ?
- C- Oui, oui. Là, elle se rappelle plus. A (elle) doit avoir plus de souvenirs que *moé*. J'suis parti à cinq ans, je peux pas me rappeler de quoi...
- B- Votre sœur, c'est quoi son nom ?
- C- Gaétane.
- B- Elle est encore vivante ? Son nom ?
- [81]
- C- Ah oui ! C'est Gaétane. Gaétane Siméon
- B- Vous avez pas, votre père c'est un Siméon c'est ça ? Le nom de vos parents c'étaient quoi ?
- C- C'est Antonio
- B- Antonio Siméon.
- C- *Pis* ma mère Marie-Rose Germain. Y sont décédés eux autres. Ça fait au moins huit ans.
- B- Pourriez-vous me raconter les souvenirs les plus lointains que vous avez de votre enfance ? Des voyages dans le bois à l'automne. Est-ce que vous partiez avec votre famille à l'automne pour la chasse ou si vous alliez à l'école ?
- C- Non.
- B- Pendant toute votre enfance... vous étiez à l'école ?
- C- Oui. J'allais à l'école pendant mon enfance. Mais c'est dur de m'en rappeler comme je te dis là. Même ça, j'essaie de m'en rappeler, pas capable. C'est rien que des vagues, je peux pas dire tout ce qu'on... long. C'est rien que des petites vagues que je me rappelle. Comme je me rappelle, on allait une place, je sais que c'est dans le forêt. *Pis* c'est ma mère qui chauffait le canot, le moteur je veux dire, mon père était pas là, je suppose. On est arrivé comme un banc de sable là, c'est là que je m'en rappelle de ça. Le canot était arrêté d'un coup, je me rappelle. J'avais débarqué pour avancer le canot, plus creux là. Ça peut pas que c'est à la Baie James que je

me rappelle, les souvenirs à l'école. Quand j'allais dans le bois avec eux autres, je...

- B- Vous, vous en souvenez pas beaucoup ?
- C- *Ben* non, *pantoute*. J'essaie de...
- B- *Pis* l'été, qu'est-ce qui se passait, quand vous reveniez ici ? Vous alliez un peu sur le territoire de votre père ?
- C- C'est sûr, quand j'arrivais mes parents n'étaient pas *icitte*. *Pis* y'avait ma grand-mère qui nous gardait en attendant. En attendant qu'on viennent nous chercher. *Ben* eux autres, y pouvaient pas descendre. C'était encore un bon bout de chemin pour eux autres. Dans ce temps-là, y manquait de... comment on dit ça là, d'argent là. Pointe-Bleue, *ousque* c'est un bon bout de Chute-des-Passes, là. *Icitte* y'en avait pas des écoles. On avait pris un genre d'autobus aussi, qui avait des travailleurs là. Y nous amenait jusqu'à Chute-des-Passes. *Pis* rendu à Chute-des-Passes, y'a un village là, on voyait des *tentements*. *Pis* on a été vers, *ousque* vers les *tentements*. On cherchait mon père *pis* ma mère. Dans ce temps-là, quand ça fait longtemps que t'as pas vu ton père *pis* ta mère. Tu dis : « c'est tu mon père [82] *pis* ma mère là ». J'étais pas capable de les voir *pis* de les reconnaître. Ma sœur m'a aidée : « C'est ta mère *pis* ton père » y dit. On a resté là tout l'été On restait là pour, on avait pas de maison. Y'avait un petit village dans ce temps-là, dans le temps à Chute-des-Passes là. Lui si y doit se rappeler de ça, du village.
- B- Combien de *tentements* à peu près, y pouvait avoir ? Quand vous arriviez ?
- C- Je dirais sept, sept *tentements* dans le village (INAUDIBLE). Quand y'arrivait l'automne, en fin d'août, au mois de septembre. Y nous faisait redescendre pour retourner à l'école à Betsiamites là. Je m'en rappelle. On prenait l'autobus *icitte* près, au presbytère. On prenait l'avion *icitte* à Roberval.
- B- Pourquoi vous alliez à l'école aussi long.
- C- Ici, y'en n'avait pas d'école qui disait, *pantoute*. Y n'avait pas d'école. Même la résidence, y'en avait pas de résidence dans ce temps. C'est rien qu'en 60, qui ont commencé l'école au pensionnat. J'ai été au pensionnat *icitte*, *pis* à Betsiamites, là.

- B- Ça veut dire, que vos séjours de chasse d'automne en forêt, c'est avec votre mari que vous avez le plus, en vieillissant, après vous vous êtes mariée en quelle année, je me souviens pas ?
- C- En 70. Dans l'été, mois d'août. C'est sûr, c'est là que j'ai appris le plus dans le bois. Comment *pleumer* des castors, je le regardais faire *pis* j'ai commencé à le faire moi-même J'ai commencé à *pleumer* un castor. Après le manger, après avoir, voyons, tanner, tanner les peaux là. J'ai appris plus à lui.
- B- À partir des années 70. *Pis* ça, s'organisait comment vos départs à l'automne, c'était quoi les préparatifs avant de partir.
- C- Ça s'organisait c'est, quand on s'est marié en 70. Lui, dans ce temps-là, y travaillait pour la compagnie Alcan. *Pis* y'a travaillé au-dessus de 17 ans. Après 17 ans, c'est là qu'on a commencé à monter dans le bois. On était dans le bois *pareil*, quand y travaillait pour l'Alcan. On faisait la chasse, le castor là, *pis* le vison *pis* la martre. Je le regardais faire *pis* j'ai appris par petit peu. *Pis* après les 17 années, qui a lâché l'Alcan. On a commencé à monter pour de bon, pour de vrai, en forêt là avec nos enfants. Je pense que j'avais rien qu'un enfant dans ce temps-là. *Pis* là, on montait dans le terrain à son père, le lac Manouane. On l'a vue l'autre jour le lac Manouane.
- B- Ça veut dire que de 70 à 87, à peu près. Vers la fin des années 80, vous ne faisiez pas une chasse intensive à l'automne, en forêt. Y travaillait dans le bois pour Alcan ?
- C- Y'est gardien. Gardien du barrage de l'Alcan, maintenance de, l'entretien de.
- [83]
- B- Les barrages
- C- *Pis* de machinerie là.
- B- Ça c'était à Chute-des-Passes ?
- C- En haut de Chute-des-Passes. Ça se retrouve au lac Manouane mais y'appelle ça Bonnard. C'était là qui...
- B- Est-ce que ça vous permettait de quand même poser des pièges pour le castor *pis* chasser le gros gibier ?

- C- Oui.
- B- Mais y'avait moins de temps pour faire tout ça ? Comment vous vous organisez ?
- C- *Ben*, c'était surtout le matin qu'y faisait ses lectures de 8 h, ça prenait au moins 20 minutes. *Pis* y recommençait, tout le reste de la journée, c'était à lui. *Pis* y recommençait à 4 h, ces lectures. Y'avait 20 minutes à faire des lectures, dire comment que c'est, qu'à tomber la neige, la pluie, les mesures. Après Manouane, c'était, ceux qui travaillent dans des bâtiments *pis* qui veut faire pour lui. C'est, y'avait droit de travailler, mais qu'est ce qui va faire ? C'est comme très, à m'exprimer
- B- *Pis* là, vous l'accompagnez quand y partait pour visiter ses pièges ou vous partiez ? Vous l'observiez faire pour apprendre ou bien, vous faisiez tout ça en ensemble ?
- C- Je l'observais plus, plus je l'observais, j'en l'ai appris. Comme je te dis, un peu avec le castor. *Pis moé, pleumer* la martre, le vison *pis* la loutre.
- B- C'est quoi la différence de *pleumer* une loutre *pis* une castor, comment vous faites ?
- C- *Pleumer* un castor, je sais y'a deux manières de *pleumer*. Prends un couteau là, à *pleumer* là. *Pis* l'autre, c'est (que) tu prenais un morceau d'os, un os, un genre de, un os de caribou là. *Pis* de même, ça ôte plus, ça dégraisse plus la peau du castor. *Pis* pour la martre, tu peux commencer soit pas la tête ou *ben* par les pattes. Lui, y'a toujours commencé par la tête à *pleumer*. Quand je l'ai vu faire, j'ai dit : « je vais essayer de faire comme lui ». Depuis ce temps-là, je pleume toujours par la tête comme lui. J'suis bonne, j'suis bonne. Le vison, c'est par la tête, y'en a qui commence par le bas ou les pattes là. Lui, y commence toujours par la tête. Je commence par la tête aussi. J'ai commencé à *pleumer* aussi la loutre, je l'ai regardé faire. À chaque fois qu'y *pleumait* quelque chose, je le regarde faire *pis* je vais essayer de, je suis capable. Y pensait pas que j'étais meilleure, que j'étais bonne tout ça.
- B- Avez-vous enseigné à vos enfants quand y vous ont accompagné plus tard ?

[84]

- C- Oui. Surtout mon plus vieux Marcel, mon plus vieux Marcel, c'est mon garçon. Y'aimait plus éteindre, tendre des pièges là. C'est, y'en a qui trouve ça dur *pleumer*, y'aime pas ça *pleumer*. Ça été raide au commencement aussi, j'ai pas aimé ça. À cause qui avait des, des puces là.
- B- Dans le poil de l'animal ?
- C- Surtout la martre, y'a des puces qu'ils appellent là. Y'en a sur *toé*, *pis* y vont partout. Le castor y'a aussi des gros, y'appellent des puces à castor, quelque chose de même. Lui, y'aime ça plus pour tendre des pièges. Pour *pleumer*, y me demandais des fois à *pleumer* ses martres *pis* ses castors.
- B- Y vous laissait faire ? Si vous êtes bonne en plus ?
- C- Ma fille. Son père, lui avait dit (comment) faire de rattacher des pattes de castor. Lui, y l'avait moulé là. *Pis* t'attaches les pattes, avec un genre de corde là, nouer la corde *pis* l'attacher. Ma fille a appris ça, elle. Était trop jeune pour disons y donner un couteau. Tu peux te blesser en *pleumant* là. Je vois pas trop les bons couteaux pour *pleumer*. Y'attachait les pattes de castor quand y'avait fini de mouler, son père, la peau de castor là.
- B- Pourquoi qu'on attache les pattes ?
- C- Pour pas qui est de trous, il faut les attacher. *Pis* mon autre garçon, y'a été trop jeune dans ça.
- B- Marcel ça. Marcel c'est le plus vieux
- C- Oui le plus vieux. Aujourd'hui, y'a 28 ans. Y'est marié, lui. *Pis* ma fille a 25 ans. Y reste à Roberval.
- B- *Pis* vous avez un garçon plus jeune ?
- C- Plus jeune, y'a 21 ans, lui y se prépare à aller à l'école, au Cégep. Lui, y'a tout fait ses études, y se prépare pour le Cégep là, Jonquière. Y'aimerait ça travailler mais y'a pas d'ouvrage. Y'a continué, y'allait à l'école des adultes. *Pis* là, y se prépare pour aller au Cégep de Jonquière là.
- B- Dans quel domaine y veut aller ?
- C- Je sais qu'y m'avait dit, qu'y veut faire Arts et Lettres.

- B- C'est ça qui l'intéresse ?
- C- Je le vois dans ce domaine, là. Y lit beaucoup *pis* y'écrit souvent, y fait des poèmes.
- [85]
- B- C'est qui dans vos enfants, qui aiment le plus la forêt, *puis* aller chasser ?
- C- Je dirais que c'est le plus vieux, Marcel. Parce qu'il a été souvent avec son père après qui s'est marié. *Pis* y'a aimé ça. Les deux autres moins.
- B- Moins. Y vont quand même, tout le monde y va encore aujourd'hui ?
- C- Ça fait une *secousse* (voir *escousse*) qui y va pas là. Ma fille a eu des enfants jeunes. Mon garçon, c'est tout une *job*. C'est toute une affaire. Parce que *moé* quand je monte dans le bois là, j'ai personne pour garder. C'est mon garçon qui garde la maison, pour surveiller. C'est important parce que quand on monte dans le bois, tu peux te faire défoncer des fenêtres. T'as pas confiance dans le système de la maison. Fait que lui, y reste *icitte pis* y'allait à l'école en même temps les cours aux adultes, là. Y'a été souvent *icitte* à garder. Y'a pas été souvent dans le bois. Y se prépare à aller au Cégep là.
- B- Au temps où M. Connelly travaillait pour l'Alcan, vous étiez juste avec lui ou bien vous aviez vos enfants avec vous ?
- C- Au commencement j'étais avec lui, j'avais pas d'enfants encore.
- B- En 1970, vous avez eu des enfants en... ?
- C- Rien qu'en 1972. En 72, j'ai eu mon premier bébé. Je montais *pareil* après mes accouchements. Y'avait rien qu'un mois et demi, je le montais *pareil*. La compagnie voulait. La compagnie Alcan, y fournissait tout le manger, je veux dire même les couches, même le fromage, le manger *pis* du lait. On se faisait remplacer trois mois. On faisait trois mois, *pis* un autre couple qui faisait trois mois.
- B- *Pis* les autres trois mois. *Pis* le mois que vous travaillez pas, c'est quoi nos activités ? Vous restiez là-bas ou bien vous reveniez à Pointe-Bleue ?

- C- Non, on revenait à Pointe-Bleue. Y'avait des vacances lui, mon mari. Après les vacances, y recommençait à travailler pour l'Alcan à Chute-des-Passes. On venait passer nos vacances *icitte* à Pointe-Bleue. Ça faisait trois mois que je voyais pas mes parents. Y'avait trois semaines de vacances, après trois semaines on remontait travailler. Je remontais avec lui, aux Passes.
- B- Encore trois mois.
- C- Oui, de septembre, non, d'octobre, novembre, décembre. On descendait après Noël. Après Noël, c'était un autre couple qui passait jusque au commencement, à la fin de mars. Janvier, février, mars, on montait à la fin de mars. Ce que j'aimais ça, c'est quand on passait l'automne. J'aimais mieux l'automne que l'été. L'été, y'avait trop de mouches. Les gros *frappe-à-bord*, qu'ils appellent là. Le printemps *pis* dans l'automne, qu'on passait les trois [86] mois nous autres. L'autre couple, y passait tout l'été *pis* l'hiver. C'est ma sœur *pis* mon beau-frère Alain Nepton, qui nous remplaçait. Y'a travaillé pour l'Alcan.
- B- *Ben* oui. Mais lui, c'était un peu plus au nord, si je me trompe pas ?
- C- C'est la même place.
- B- La même place.
- C- La même place que le barrage que je te parlais. Le barrage au lac Manouane, y'appelait ça le canal Bonnard. Aujourd'hui, c'est tout changé. Avant ça, on n'avait même pas de téléphone *pis* télévision. Aujourd'hui, y'on tout ce qui faut, une télévision, un gros satellite dehors, *pis* un téléphone. *Pis* y peuvent faire leur commande direct au magasin, par téléphone. Y peuvent appeler chez eux là.
- B- Est-ce que c'est encore des gens d'ici qui travaillent, qui sont responsables ?
- C- Je ne sais pas, c'est du monde d'en dehors. C'est des gardiens d'en dehors. On les connaît de même. Quand on monte envers Manouane, on passe par là pour se rendre à notre camp. On les voit, on fait des connaissances.
- B- Mais c'est pas des Montagnais de Pointe-Bleue ?
- C- Non. Ça été rien que, mon mari que, mon beau-frère qui, y étaient des Montagnais.

B- O.K.

C- Fait que, j'ai *ben* aimé ça quand on se faisait remplacer tous les trois mois. J'avais hâte d'arriver que le troisième mois que ça finisse, descendre. C'est sûr que je m'ennuyais. *Ben*, j'étais jeune encore quand je me suis mariée. J'avais rien que 19 ans *pis* lui, 35 ans. Fait que j'attendais l'avion, le troisième mois qui arrivait. On descendait après Noël, juste après Noël. Ça dépendait si y faisait beau, ou *ben* si y faisait pas beau.

B- O.K. Y fallait attendre le beau temps.

C- Oui.

B- *Pis* les gardiens actuels, vous, vous entendez bien avec eux autres ?

C- Oui.

B- Ça fait-tu partie de votre territoire de chasse de votre mari, où c'est situé le barrage ?

[87]

C- Autrefois, ces parents y chassaient là. Ça peut, comme tu dis là, ça peut faire partie. Mais là, y l'ont mis plus loin, la partie de son terrain de chasse à mon mari.

B- Y'ont changé le terrain ? Y l'ont raccourci c'est ça qui me disait. Y'ont coupé le sud *pis* y restait la partie nord, si je me souviens bien ?

C- Pas loin de là, le barrage c'est, d'après ce que j'ai vu, c'est qui y'avait leur camp là. Y faisait la chasse là. Là c'est encore plus, comment tu dis là, y'ont changé.

B- *Pis* leur camp les parents à Rosaire, y était situé là où le barrage (est) actuellement ?

C- Oui.

B- À la même place ?

C- Non, pas proche. Non, non, pas trop proche là. Mais, y était là.

B- Dans ce bout-là. *Pis* seriez-vous capable de dire, le territoire de vos parents à vous, y était où ? Ça comprenait quels lacs et quelles rivières ? Ou vous étiez trop petite et ça vous a pas été raconté peut-être ?

- C- Je sais que c'est le lac La Grosse Loutre.
- B- Au tour de ce lac, là.
- C- Mais je sais pas, je peux pas préciser. Je sais qu'on avait pas un camp. Y'avait toujours des tentes, des *tentements*. Y'avait pas de camp, nous autres, dans ce temps-là, de bois rond qui disent là. C'est tout le temps, des tentes.
- B- Sur le bord du lac à la Grosse Loutre ?
- C- Oui.
- B- *Pis* pour le territoire de chasse à votre mari. Je me souviens pas trop là. Ça comprenait quelles rivières *pis* quels lacs, y m'avait nommé des lacs ? Ah ! C'est ça, c'était au nord du lac Manouane, c'est ça, votre camp est situé sur le bord du lac Manouane.
- C- Oui. La baie Bellevue, la baie Bellevue. Ça c'est à peu près à 15 milles du barrage où qui sont les gardiens. Y'a un 15 milles pour se rendre au barrage.
- B- Y'a une route qui va du barrage à votre camp ? Où c'est ?
- C- Non.
- [88]
- B- En canot.
- C- On fait ça en canot moteur. Mais à partir du quai d'Onistagane, le chemin y se rend jusque au barrage. On se rend là en *pick-up*, des fois le gardien y peut nous traverser. Après ça, y nous amène au bord du lac, le lac Manouane là, pas loin du barrage. *Pis* là on prend notre canot, notre canot moteur. *Pis* on se rend, y'a encore 15 milles pour se rendre à la Baie Bellevue, *ousqu'est* la camp
- B- Quinze milles en canot moteur. Ça prend combien de temps ?
- C- Même pas une, peut-être une demi-heure. Ça dépend si le lac est, si y vente pas.
- B- C'est un grand lac, quand c'est mouvementé, est-ce que c'est dangereux ?
- C- *Ben* oui. Surtout y'a une grosse pointe là. Y faut que tu t'arrêtes pour voir si y'a trop des vagues là. *Pis* des roches, dans la pointe là, c'est dangereux. Parce qu'en y'a des grosses vagues, tu vois pas où y

sont les roches. Parce que quelqu'un qui connaît ça les vagues, y peut le contrôler. Lui, y passe souvent dans les vagues, y sait ce qui sait. Si c'est dangereux ou c'est pas dangereux. Si c'est pas dangereux, y va passer, y passe pas. Ça arrive des fois que j'ai peur. Les vagues.

B- Ça brasse pas mal.

C- Y dit c'est pas dangereux, on va passer. Y faut que je fasse confiance à lui. Si t'as pas confiance.

B- Lui, y'est assez habitué de manœuvrer dans les vagues.

C- Y connaît ça les vagues *pis* les suit, comme je te dis. Si y s'en viennent par là ou si y viennent de côté. Y faut les, savoir ou y vont passer. Lui, y sais, y connaît ça. Tu commences à le connaître à voyager avec lui. Y'a des fois, je dis : « Je veux débarquer ». C'est pas dangereux. Ça arrive des fois, je lui dis, j'ai peur, j'ai peur. Y dit : « Caches-toi les yeux » ou *ben* « Tiens-toi aux bord du canot, t'as rien qu'à pas regarder. » *Pareil*, on a des... des fois on rit, des fois, c'est pas drôle.

B- *Pis*, je voulais vous demander qui vous rencontrez quand vous allez sur votre territoire de chasse. Est-ce qui a d'autres chasseurs que votre famille, que vous rencontrez. *Pis* qui vous entraînent des conflits ou je ne sais pas quoi ?

C- Non.

B- Vous êtes tranquille quand vous allez là ?

[89]

C- Oui. On rencontre jamais personne. Ça arrive, des fois que je monte, tout le temps avec *moé*, on n'a jamais rencontré personne.

B- C'est trop au nord, y vont pas aussi au nord que ça.

C- Oui, peut-être. Y reste que autrefois avant que je me marie, que je me suis marié. On avait gardé le barrage là. On avait le *pick-up* Alcan, on descendait au lac Onistagane, on voyait monter des, du monde qu'on connaissait y montait par la rivière. Dans ce temps-là, on faisait pas la chasse encore, on faisait que garder le barrage. Après qu'on monte de même, qu'on a monté, j'ai jamais rencontré personne, des autres Amérindiens, des Indiens là, qu'on peut comme tu dis, non.

- B- C'était qui les familles qui avaient des territoires à *yentour* du vôtre, territoire de chasse ?
- C- Plus proche, c'est un petit peu loin que je trouve, y'avait au Onistagane, y'avait la famille, comment elle s'appelle, ah ! oui, François, François Dominique *pis* sa femme là, Pierrette Charlish Dominique. Eux autres, y montaient envers Onistagane. François Dominique, c'était son terrain ça la rivière Modeste, qui appelle. À part ça, j'en connais pas d'autres là.
- B- Qu'est-ce qu'y'est arrivé avec le territoire de chasse de votre père, y l'a légué à quelqu'un ?
- C- D'après ce que j'ai entendu parler, non. Je sais qu'une de mes sœurs, y montait avec son conjoint là. Y'ont monté deux hivers, deux automnes. Y devrait être rendu (INAUDIBLE) après qu'y serait acquis là. Je sais *ben* que c'est rare, c'est rare que nous autres. J'ai trois frères, y, me reste trois frères. C'est vrai que ça prend pas mal, beaucoup, beaucoup de manger à eux autres. De la farine, de la graisse, c'est un grand, grand bout aller là.
- B- Est-ce qu'y'a un autre nom pour ce lac, là, le lac à la Grosse Loutre ?
- C- Je connais rien que ça ce nom-là
- B- Y'en a pas d'autre ?
- C- D'autre nom, non.
- B- Je me demande si je vais le trouver sur la carte. Est-ce qui a eu de la coupe de bois dans la baie, autour de la baie Bellevue, où vous avez votre chalet ou c'est trop au nord ?
- C- J'en ai pas vu encore qui arriverait des coupes de bois. Je sais que mon mari, y voit des rubans rouges là. C'est ça qui commencerait à faire leur, leur coupe de bois. Je sais, qui sont à veille d'arriver, y sont proches là. Même pas une cinquantaine de milles, peut-être vingt-cinq de milles peut-être. J'ai entendu parler que le chemin y va *résoudre* dans le chemin de la petite Coucoumenan qu'ils appellent, là. Mais, y'arrive le chemin par là. C'est pas encore bûché, je veux dire. Le chemin est prêt.

- B- Quand vous voyez un chemin qui se construit, ça veut dire vous, vous attendez à ce qui va avoir de la coupe ?
- C- Ouais, c'est ça.
- B- Plus tard. Étant donné que ça n'a pas de route qui va jusqu'à votre camp, ça sera pas bûché prochainement ? Je ne sais pas comment ça fonctionne ?
- C- *Ben*, ça sera pas. Ce que j'ai entendu parler, ça sera proche du camp à nous autre. Ça va aller de l'autre bord du lac. Si tu avais la carte, je t'aurais montré. L'autre bord du lac Manouane, y'appelle ça la baie des Roches.
- B- À l'est du lac Manouane. Vous autres, vous êtes à l'ouest, au nord-ouest. Vous quels animaux vous avez chasser avec votre mari ? Est-ce que vous chassez la même chose que lui ?
- C- Oui.
- B- Est-ce que vous partiez avec chacun votre carabine ou comment ça fonctionne ?
- C- D'abord, je chasse pas le castor. Je ne suis pas un femme qui est forte pour ouvrir les pièges. Les pièges pour le castor là. Je chasse plus la martre, le vison. La perdrix, la chasse à la perdrix, perdrix blanche. *Pis* je fais ma cabane moi-même pour la martre là. Mais, une fois que l'animal est pris là, pour la martre *pis* le vison. Y'arrive que tu vas pas assez souvent visiter, surtout dans l'hiver, y'est trop gelé. Je suis pas fort pour ça. J'amène mon piège, mon mari y'ouvre. Quand y'a le temps, y vient m'aider à le tendre, à l'ouvrir. Je fais ma cabane, la plupart du temps, c'est moi qui *pleume* les bêtes, que je prends les bêtes que je prends les bêtes dans les pièges là. Quand y sont *ben* gelés, je les fais dégeler, un petit peu. Parce que ça *pleume* mal, quand y sont gelés. Je les *pleume* tout seul *pis* je les moule.
- B- *Pis* comment vous faites ça une cabane pour la martre ?
- C- Le bois qu'on peut trouver là, des bois assez gros pour une cabane de même là. Des bois, un grosse souche qui est là *pis* je mets des bois. À cause je mets des sapins pour couvrir, *pis* je mets deux-trois sapins à terre, pour pas que le piège y soit à terre, pour pas qui reste coller dans.

B- Dans la terre ?

C- Ouais. Je mets deux-trois sapins *pis* le piège. Je voyais faire lui, qui faisait ces cabanes, là. Je fais la même chose que lui.

B- Y'a-tu un appât dans la cabane ?

[91]

C- Nous autres, on prend du poisson, des poissons blancs. Des fois, dans l'automne quand y mets son filet là. On garde rien que les touladis, on jette pas du poisson blanc ni du brochet. On garde pour faire des appâts. On le coupait par petit peu, *pis* on mettait ça dans la cabane.

B- Un morceau, gros comme ça, à peu près.

C- Oui.

B- La touladi, vous gardez pour manger

C- Oui. On faisait *boucanner* ou fumer là. On le mangeait, on le faisait rôtir ou *ben* bouillir.

B Ça c'est le meilleur poisson, que vous préférez ?

D- Oui. Vous savez des fois, on mange le poisson blanc là. Mais la meilleur, c'est la touladi. Surtout la tête du touladi, faites bouillir ça *pis* c'est bon. Il faut que tu fasses attention quand tu manges trop, c'est gras. Ça vient qu'on a mal, le foie là. Il faut pas trop en manger non plus, c'est bon.

B- Vous faites bouillir les têtes ?

C- Oui. *Pis* le bouillon c'est bon. Ça fait comme un genre de vitamines là. C'est bon.

B- Quels poissons vous prenez dans cette baie-là, où votre chalet est situé ? C'est là que vous pêchez l'été ou allez-vous pêcher là l'été ?

C- Quand on est, quand on monte on va pêcher. Quand on monte pas, on peut pas aller. C'est trop loin, surtout nous autres notre territoire, y'est *ben* trop loin. On aimerait ça monter dans l'été. Y faut se préparer, acheter les affaires pour pas oublier, la bouffe *pis* d'autres choses. C'est dans l'automne qu'on aime ça plus monter. C'est sûr qu'on monte plus en, comme autrefois les parents à mon mari. Y montaient en canot, en canot à palette. On prend l'avion.

Avant ça, on prenait l'avion *icitte* à Roberval. Là on peut le rendre à Chute-des-Passes, au deuxième *kataway*. On est plus proche pour se rendre à votre camp.

- B- Je comprends pas, vous prenez l'avion à partir de où ?
- C- À Chute-des-Passes, au deuxième *kataway*. *Kataway*, c'est un genre de, un genre de, un. *Ousque* le camp se sépare, c'est que là que sont stationnés les avions Air Bellevue, au deuxième *kataway*. Un *kataway*, c'est comme y pose un, y voulait faire comme un genre de barrage. C'est ça qui m'avait expliqué de même, mon mari là. *Pis* c'était moins loin quand on le prenait *icitte* à Roberval. Là, on le prend au deuxième *kataway* envers Chute-des-Passes.

[92]

- B- Jusque-là, vous y alliez en *pick-up* ?
- C- Oui. On partait en *pick-up icitte* à Pointe-Bleue là, jusqu'à Chute-des-Passes, là.
- B- Est-ce que vous traînez un canot sur le toit ?
- C- Ouais, les deux canots.
- B- Ces deux canots là, qui vont sur le lac Manouane. Y sont assez gros ?
- C- Ça c'est un 18 pieds, *pis* l'autre c'est un 18 pieds, un 16 ou un 18 pieds. Ça le petit canot là, c'est à mon garçon. Celui-là, c'est à mon mari. On le prend souvent parce qu'on traîne plusieurs bagages là. Tu peux traîner ton canot à l'arrière pour mettre tes affaires là, à l'arrière.
- B- Ah ! Vous mettez une corde au bout du canot, c'est pratique ?
- C- Des fois, le canot y'est *ben* plein. J'ai acheté beaucoup de denrées (INAUDIBLE). Y'en met du bagage.
- B- Aujourd'hui, comment ça se déroule vos départs à l'automne pour le séjour en forêt ? Comment vous, vous préparez, c'est quoi les différences avec que, dans le début des années 70. Dans les bagages, dans le transport. Là vous m'avez expliqué pour le transport c'est différent. Mais est-ce que vous chassez différemment *pis* chassez des animaux différents. D'autres animaux, comme je sais pas là ?

- C- Au début, c'est différent. Moi, je trouve. C'est sûr on a toujours monté en avion, nous autres. On part *â'icitte* en *pick-up*, on prend toujours l'avion On chasse toujours les mêmes animaux là, la loutre, la martre, le vison *pis* y'a un année, on touchait pas le loup-cervier.
- B- Pourquoi ?
- C- Y était pas, y était, voyons comment on dit ça là. Y'en avait pas assez
- B- Y fallait le protéger.
- C- Oui, c'est ça.
- B- *Pis* l'original.
- C- *Ben* oui, c'est ça. L'original y n'avait pas tant que ça. Y'en a pas. C'est à dire tout, tout le caribou, qui vient le plus au lac Manouane. *Pis* le castor, comme y dit y'a pas gros de castors. C'est vrai qui n'a pas gros, j'en mangerais du castor. Y'a pas de castor, pas de castor.

[93]

- B- Y'en a *pus* de castor ?
- C- *Ben* c'est ça qui avait dit, l'autre jour quand y te parlais là. Y faut aller *ben* loin, pour trouver des cabanes de castors pi tout ça. C'est ça quand y m'expliquait qui allait vers chez M. Nepton, une rivière qui était au nord-est du lac Manouane. Je me souviens *pus* exactement sur la carte. Quand y'a pas assez de castor, y va chasser dans son beau-frère. C'est ça, on y va cet automne-là. On aurait pu aller dans notre terrain au lac Manouane. Vu que j'étais malade là. Je suis descendue par deux fois, l'automne passé *pis* ce printemps. Parce que j'étais malade *pis* lui, y voulait pas que je reste là. Parce qu'y'a un de mes frères qui est décédé dans le camp à mon mari. Y était malade aussi. Y'avait, je m'en rappelle plus, je l'ai perdu. Fait que, y voulait que je reste même pas cinq minutes de plus. Y m'a envoyé en bas, prendre l'avion. La première fois que j'ai descendu, c'était en hélicoptère. La deuxième fois, c'était en avion. Je me sentais mal. Y'on dit c'est correct, j'ai tout passé les examens. Y disent que c'est, y'appellent ça des spasmes musculaires, c'est mon cœur, que je me sentais mal. Y voulait pas que je meurs. Y voulait pas avoir un autre Siméon mourir. Parce que mon frère, y'est

décédé dans notre camp là-bas, au lac Manouane. Tu sais, ça se trouvait un samedi, ça mon frère quand y était décédé. *Pis* le samedi, y était fermé les bureaux. *Pis* lui, y était tout seul, mon mari avec mon frère. Y s'avait pas quoi faire, l'appareil, la radio transmetteur, amateur, y'avait pas de, tu pouvais pas appeler direct. Aujourd'hui, on l'a, direct à la radio à Aima. Lui, y'est parti du camp au gardien à Bonnard, en canot. Y'avait sa chaloupe, y'avait sa chaloupe, je pense qu'y'avait sa chaloupe de 15 pieds. Y ventait fort là, y'a été avertir un gardien pour qui appelle en bas *icitte*. Que son beau-frère, était décédé. Et y'a passé des moyens coups, y'a pas dormi. Y'a trouvé ça pas mal dur.

B- Là, vous ça va ?

C- Oui, j'ai des attaques mais pas tant que ça, comme avant. Sais pas, je prends mes pilules comme, régulièrement là.

B- Pour pas avoir de spasmes ?

C- Y'aurait fallu savoir, je penserais que c'était pire.

B- C'est ça éloigné comme ça, c'est pas.

C- C'est pas loin *ousqu'on* est. On n'est pas proche du chemin mais une chance qu'on a une radio, on peut appeler. Quand on est malade, t'appelles la radio. Y viennent te chercher.

B- Vous appelez où quand ?

C- *Icitte* ou le bureau, le.

B- Le service territorial, le territoire.

[94]

- C- On a chacun un numéro mobile là. Comme nous autres, c'est le mobile deux. Fait que, quand tu parlais à la radio à Aima, y disait t'es Montagnais. Montagnais ? Y fallait que tu te fasses identifier. Des fois, l'opératrice, (*jusqu'elle* travaille à Montréal, Quand tu passes par la radio à Aima, c'est à Aima, c'est pas Aima direct, c'est à Montréal. Le bureau est à Montréal. La radio c'est ce qui m'avait dit Alain Nepton. Des fois, y disent pas nous comprendre. Des fois, la communication est tellement embrouillée là, ou trop des statiques, de la misère à nous comprendre là. Elle rentrait comme y faut. Elle rentrait trois sur cinq. Nous autres, y disent pas nous comprendre. Là, on sait que notre antenne est mal placée. Ou *ben*, d'habitude, y connaît ça mon conjoint, comment placer la l'antenne.
- B- Vous avez une antenne sur votre camp, sur le toit de votre camp ?
- C- C'est pour la radio ça. Pas sur le toit, y'est au côté. Ça fait, un peu au côté.
- B- Vous dites qui a pas beaucoup de castors. Dans l'avenir, qu'est-ce qui va arriver ? Pensez-vous qu'y va en avoir de moins en moins ? Ou ça va revenir comme, y'en avait beaucoup avant du castor sur ce territoire-là ?
- C- Oui. D'après *moé*, je dirais qui va en avoir plus tard.
- B- Ça va revenir ?
- C- Oui. Ça va dépendre des loups. Qui arrêtent de manger les jeunes *pis* petits castors là.
- B- Y'a trop de loups ?
- C- Ouais, ouais.
- B- Contrôler la chasse aux loups ?
- C- Mais s'en... Quand on voit des loups, on tue. Faudrait y diminuer là, des troupes des loups. Des fois, quand je suis tout seul au camp. Je vois de loin, de l'autre bord du lac, j'ai des longues vues. Je voyais passer des caribous, *pis* après je voyais passer des loups. Je l'ai compté, y'en avait sept. *Pis* j'étais tout seul, *pis* lui, y était parti par là en *skidoo*, aller voir ses pièges. Je criais comme des loups, juste pour voir ce qui allait faire les loups. J'avais mon longue vue

pis je criais en même temps. Les loups y s'arrêtaient je pensais qui allaient s'en venir vers *moé*. Y m'écoutaient. Y écoutaient par exemple, d'où ça venait les hurlements de même. Je criais comme eux autres. En cas je me trouve drôle de faire ça. Je l'ai compté y'en avaient sept, y couraient après les caribous. Quand je voyais ça avec ma jumelle, ma jumelle. Des gros loups, j'en avais déjà vu, des gros loups

B- Ça chasse le caribou ça ?

[95]

C- Y couraient après ça, pour, ça doit être pour manger là. Pour *pogner*. J'sais pas si y vont réussir à les attraper. Le caribou, y courait pas mal aussi.

B- Le caribou, vous en prenez plusieurs par hiver ?

C- Deux. C'est arrivé une fois, y'avait tué sept. Parce qu'il voulait faire, me monter à faire de la graisse de caribou.

B- Comment on fait la graisse de caribou ?

C- On prend tous les os *icitte* les pattes *pis* aussi les jointures là. On cogne, on ramasse ce qui est dedans, la moelle. Même *icitte*, y reste de la moelle là, tu fais tout bouillir ça dans l'eau, dix minutes. *Pis* après, tu ôtes le dessus de la graisse, là tu le fais geler. Ça fait la graisse. J'en ai vu l'autre jour, comme y faisait, lui, dans le bois de même, mon mari. C'est la première fois que je le voyais *pis* la première fois que je goûtais à ça. Je trouvais *ben*, bon, mais faut pas n'en manger trop, c'est...

B- De la graisse comme ça pur ?

C- Ouais. C'est gras surtout quand y'a la moelle dedans. La grosse moelle de même. Ce qui est dans les bras ou dans les jambes là. Ça en prenait pas mal de la graisse pour en faire des, de ça là.

B- Congelé.

C- Caribou.

B- Ça en prenait au moins sept caribous, c'est ça.

C- Oui.

B- Pour que ça vailles la peine ?

- C- Peut-être qui aurait assez aussi. Ça prenait tous les os des caribous, les pattes, *pis* tout ça, là.
- B- Ça fait beaucoup viande, sept caribous ?
- C- Caribou, je trouve que ça pas gros de viande. C'est comme petit. L'original, y'en a plus. Le caribou, y'en a, mais ouais. Quand je l'aidais à dépecer son caribou, y fallait tout ramassé. On jette pas le meilleur, on gardait tout, jusque la tête, la langue. La langue, c'est bon. Faire bouillir *pis* ça on met un petit peu de vinaigre, de la langue au vinaigre. C'est bon.
- B- Qu'est-ce que vous faites avec la tête, vous la manger ?
- [96]
- C- De quoi qui disait. On peut faire bouillir ou *ben* on peut le faire cuire au feu. Pour faire un genre de, comment y'appelle ça, un bouillasse. Faire bouillir dans un gros chaudron *pis* tu peux le faire cuire au feu. Comme tu faisais cuire un castor dans le feu. Tu sais les outardes, je trouve ça bon des outardes. Tu fais cuire au feu. Ça dégraisse tout, la graisse y coule tout. C'est moins gras, c'est meilleur.
- B- Au feu, vous voulez dire quoi, au dessus du feu ?
- C- Oui, oui. Au-dessus du feu là. *Ben* nous autres, on attache ça avec un genre de corde, une ficelle qui est assez solide pour pas qui brûle ta corde. Sinon, y va tomber dans le feu.
- B- C'est ça.
- C- Ou *ben* on peut prendre un collet de lièvre, c'est encore meilleur. *Pis* tu le mets au-dessus du feu là. Faut pas que ton feu, y soit trop gros non plus. À peu près, un genre de médium là.
- B- Pas les flammes trop hautes. Faut tu tourner l'animal là-dessus ?
- C- Ouais. Tu le vires justement. Parce qu'y'a un genre de petit morceau de bois là, tu veux virer de même.
- B- O.K.
- C- Tu vires à la main quand tu fais ça. À chaque fois qui s'arrête, y faut que tu le vires. Y faut pas qui brûle rien que d'un bord. Tu le vires, ça cuit comme ça tranquillement. Ça dépend de ton feu,

aussi, si tu le mets trop haut, y va brûler trop vite. Fait cuire lentement là. C'est, c'est, je trouve ça bon.

- B- Du castor fait comme ça, y paraît que c'est bon, rôti. Comme un rôti.
- C- Ah ! oui ! Y'en fait tout le temps souvent dans le bois. Y'aime ça, lui, mon mari.
- B- Ici, vous mangez pas le même chose que dans le bois ?
- C- Non, je fais toutes sortes d'affaires.
- B- Vous faites du castor aussi dans le four ?
- C- Oui, on peut le faire bouillir. On peut le faire bouillir aussi. Si on aurait du bois, on pourrait le faire cuire dehors. Pas du bon bois, ça c'est rien que du tremble. C'est pas du beau bois qui faut prendre ça. Ça prendrait de l'épinette, du bois sec. *Pis* y faisait souvent aussi des côtes de caribou, dans le feu. Ça c'est bon aussi. Surtout aussi de l'original. Lui, y manque pas ça. Y'aime ça des côtes, faire cuire dans le feu, là Une fois, que c'est cuit, là, y [97] prend un genre de graisse, on mange ça, avec ça. De la graisse *pis* avec de la *banique*. Y demandait souvent à faire de la *banique*, la *banique* dans le sable là. J'ai déjà essayé une fois *pis* j'ai réussi. C'est ça beaucoup, beaucoup de la patience, tu sais. Tu fais les choses, t'es à la chaleur. Tu viens t'es *pus* capable de t'approcher dans le feu. Tu vas *ousque* ton feu *pis* ta *banique*. (INAUDIBLE) la chaleur proche, tu viens tout rouge, la face tout rouge. Je sais *ben moé*, c'est chaud quand t'es proche de feu, de la chaleur.
- B- Comment vous avez fait ça, faire cuire la *banique* dans le sable ?
- C- *Ben*, J'ai déjà vu ma mère en faire, *pis* ma marraine. *Pis* j'en ai déjà vu à la télévision. J'ai dit je vais m'essayer. Tu prends un genre de sable qui a du bon sens, là. Pas tous les sables qui... du sable qui est fin, fin, fin.
- B- Comme une plage un peu ?
- C- Pas tout à fait de même. Un autre sorte de sable, encore plus, un petit peu moins. En tout cas, tu fais ton feu avant, *pis* là tu ôtes ton braisier là. Tu le tasses de même. *Pis* une fois que tu as fini de faire ta *banique*, tu l'envoies ta *banique* dedans.
- B- Dans un trou.

- C- Ouais, *pis* là tu mets ton braisier dedans. Tu couvres sur le braisier *pis* le feu. Pas trop, trop de flammes non plus dessus là. Juste assez de braisier pour que la *banique* soit cuite.
- B- *Pis* là t'as chaud longtemps ?
- C- Y faut que tu chauffes longtemps, longtemps, le sable là. Là, faut le regarder de temps en temps pour le virer. Ôter le sable qui reste
- B- C'est là qui fait chaud ?
- C- Oui. C'est là que t'es proche. Ça prendrait des gants contre le feu, contre la chaleur. T'as chaud *icitte* en bas, tu sais pas, un bord *moé* j'ai déjà fait essayer. Là quand est *ben* cuite, tu le sens parce qu'y'est pesant. Là on l'ôte de là. On prend un couteau *pis* on le gratte, parce qu'y'a du sable. On le gratte jusqu'au temps qui est belle là, la *banique*.
- B- On fait le tour.
- C- Ouais, ouais. Y'est chaud, fait que c'est bon avec du vrai beurre. Mais ça engraisse. Le vrai beurre ou *ben* de la graisse d'ours. De la graisse d'ours c'est bon. Mais y faut pas que tu en manges est pas trop, c'est pas bon pour le foie.
- B- C'est nourrissant quand même ?
- [98]
- C- Oui.
- B- Est-ce que M. Connelly, y chasse l'ours ?
- C- Oui, dans le printemps quand c'était le temps que j'ai descendu l'autre fois. *Pis* y'a fait de la graisse d'ours. Y n'a descendu, j'en ai *icitte* dans mon congélateur de la graisse d'ours.
- B- Ça doit faire plusieurs litres un ours, ça doit faire plusieurs litres de graisse ?
- C- Oui. Y'avait tout mis ça dans des plats de margarine. On avait deux plats, deux, trois plats. J'en ai donné plusieurs à mes parenté *pis* du monde âgé qui aiment ça de la graisse d'ours surtout avec la *banique* là.
- B- Vous mangez ça avec du pain ?

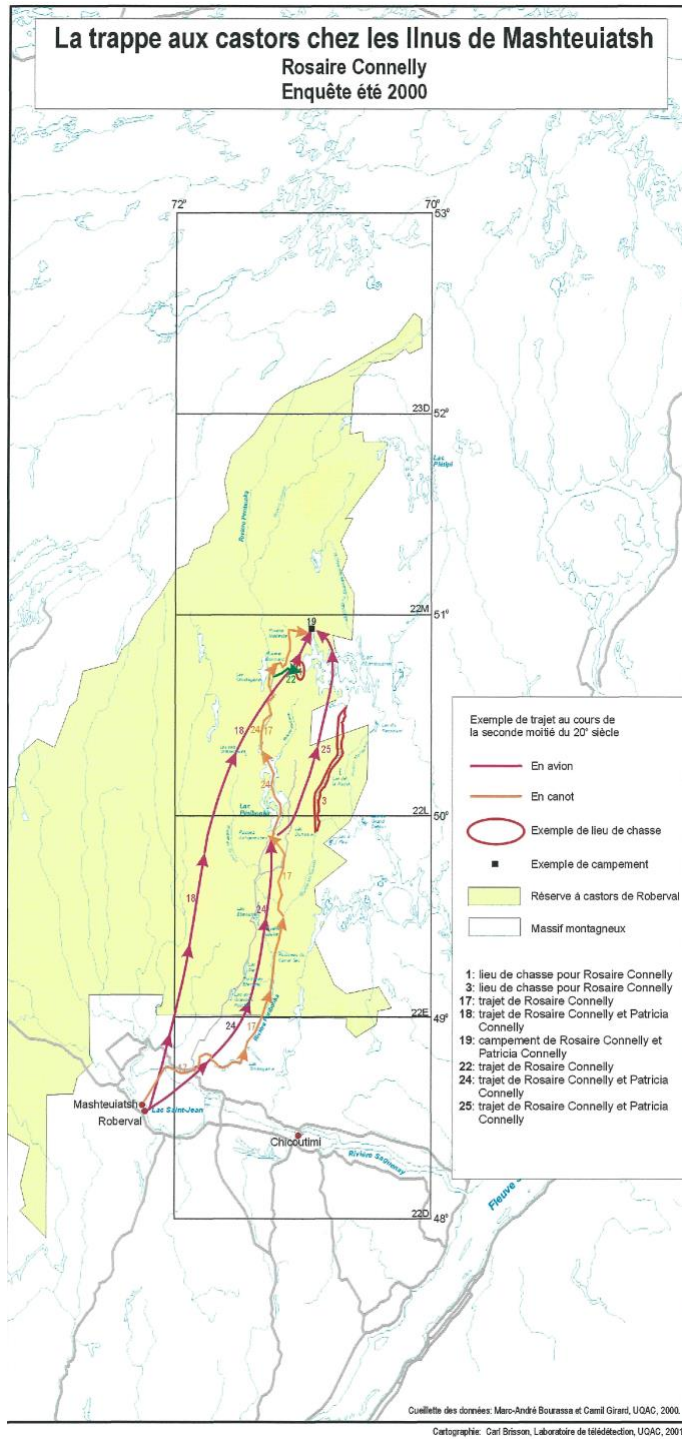
- C- C'est surtout avec de la *banique*. Du pain, c'est encore meilleur avec de la *banique*. *Pis* quelqu'un, de la graisse là, tu prends les gros morceaux de graisse de l'ours là. *Pis* tu coupes ça dans une, de même là, *pis* tu mets ça dans un chaudron. *Pis* tu la fais fondre, je ne sais pas comment on appelle ça en français. En indien, je sais qu'on appelle le gros morceau de graisse que je coupes ça de même là, je sais qu'on appelle ça en indien, en montagnais *tshekushagan* (INAUDIBLE). En français, je peux pas te le dire.
- B- *Tshekuhagan*, je dis comme il faut. Ça vient liquide dans votre chaudron ?
- C- Oui, oui. Ce liquide-là, c'est ça que ça fait la graisse.
- B- Après ça, on étend ça sur le pain ?
- C- Je te le montrerai tantôt. On achève-tu ?
- B- J'ai fini.
- C- Je ne suis pas fatigué. Mais...
- B- Juste une dernière question. Si y'avait des activités récréotouristiques qui se développaient dans votre secteur. Est-ce que vous voyez ça d'un bon œil ou bien. Si, c'est plus sur l'Ashuapmushuan qui a beaucoup des activités touristiques. Mais si y'en avait sur la Péribonka qui avait plus de touristes. Est-ce que ça, pensez-vous que ça dérangerait nos activités traditionnelles ?
- C- *Ben* non, ça dérange pas. Y'aurait quelque chose. Des activités comme tu disais, j'aimerais ça participer. Faire quelque chose, de quoi comme, je sais pas ce que j'ai à faire là. Faire de la *banique*, participer. Chacun de leur savoir-faire là. J'aimerais ça aller. Comme à tous les printemps, y font une activité à la Pointe Racine. Y'appelle ça, un rassemblement. Y [99] font cuire des castors dans le feu là, *pis* des outardes. *Pis* j'ai pas pu aller, à cause je me sentais mal, j'étais malade. *Icitte* y'organisent un autobus pour les personnes qui vont là-bas. C'est une belle place, j'ai déjà été. J'aurais pu aller mais j'étais malade. J'aimerais ça participer comme qui font. Des rassemblements *pis* y font des activités, tu vas voir, tu vas manger. Comme j'ai pas d'occasion comme quand on n'est pas capable de monter cet automne, y'avaient tous tué des castors. Le printemps non, je m'ennuie de manger ma viande de bois,

comme du castor. Quand y font des activités, je vas en manger comme du castor. C'est du castor qui font cuire dans le feu là.

- B- Ouais, cet été y'a eu un activité comme ça je me souviens. Ça l'a un nom cette fête-là. Je me souviens *pus* du mot ? Mais ça c'est autour du lac, mais dans le nord, ou vous êtes situé, quelles activités vous pensez qui pourraient se faire ? Et auxquelles vous participeriez ?
- C- Je suis pas pour tout recommencer je trouve que c'est loin. Je sais si y'a des personnes *icitte* qui vont y aller, y vont dire que c'est loin. Ça, ça prend pas mal de, voyons, de *voyageages*. C'est sûr qui est du monde qui monterait avec. Qui aimerait ça aller voir ça. Ça me dérangerait pas *moé*, si des personnes qui viendraient voir.
- B- Vous accompagnez là-bas ?
- C- Des fois, on cherche du monde, des couples ou *ben* des personnes pour nous accompagner. Y disent toutes oui, quand c'est le temps de monter, plus personne.
- B- Ah ! ouais !
- C- Ah ! oui !
- B- Quoi ! Y se désistent, y veulent plus y aller ?
- C- Ça c'est quand y prennent une autre *brosse* là. Y disent toutes oui. Mais quand c'est le temps de monter, on est rien à nos deux. On aimerait ça, quand on monte cet automne. J'ai demandé à mon frère. Mon frère ça fait trois automnes qui monte avec nous autres. Je demande à cause que, pour aider mon mari, à monter le canot, à porter, ou *ben* des fois lui y fait la chasse, y'a pas le temps de faire le bois. Fendre, c'est lui qui le fait, mon frère. Lui, y veut pas trop que je touche à ma hache. *Ben* y'a peur, que je, c'est sûr que je fais attention. Mais y'aime pas *ca pareil*. Vu que j'étais malade y veut pas trop que je travaille. *Ben* ça *ben*, je lui ai dit, j'peux faire un peu d'activités. Pas gros, mais un petit peu de même. Comment j'irai chercher souvent de l'eau avec une chaudière là, mais y'a pas aimé, c'est lui qui va chercher. *Ben* là, je suis capable, j'ai dit, pas le temps. Là je monte mon frère, pour m'aider de même. *Ben* sûr que je vais pas faire des efforts pour dire que je sois malade. J'y vais tranquillement, je suis peu malade, mais c'est fini. Ah ! Y le sait.

[100]

[101]



[102]

[103]

Entrevue avec Rosaire Connelly,

été 2000

[Retour à la table des matières](#)

B- J'ai pas votre adresse.

C- 61, Atsikash.

B- 61 ?

C- Ouais, 61.

B- Moi, je vais signer. Vous êtes un peu habitué de faire. Vous avez fait avec monsieur Basile, un entrevue.

C- Ouais.

B- Lui, c'est peut-être un peu différent, parce que nous autres, on va axer ça sur la trappe du castor *pis* sur la fréquentation de la Péribonka. Ce que vous savez d'une partie du territoire. Mais on commence toujours avec tout le monde, par, avec le lieu de naissance, à quelle place vous êtes né. Êtes-vous né en territoire ou bien.

C- *Moé*, je suis né dans la rivière Serpent, parce que mon père y chassait là. Au début, y'avait son, voyons comment on dit ça.

B- Territoire.

C- Non, c'est pas son territoire ça. C'était son gendre, le bonhomme là, M. Germain là. Y'a marié une fille de monsieur Germain *pis* c'est pour ça qu'il a été chassé là, à...

B- À la rivière Serpent ?

C- À la rivière Serpent, je suis né là, *moé*.

B- Ça, on la voit-tu sur ma carte, la rivière Serpent ?

C- Oui, *icitte* en en bas.

B- Plus bas, je l'ai la carte qui va plus bas. Fait que vous êtes né dans ce coin-là ?

- C- Oui, je suis né dans le bois là.
- B- Je vais essayer de la retrouver vite, vite. La Péribonka est ici.
- [104]
- C- La Péribonka, *dret icitte* l'autre bord. C'est *ousque* le chemin, *ousque* descend le chemin.
- B- Le chemin est ici ?
- C- C'est *icitte*, là. C'est ça, *icitte* là.
- B- Ouais, c'est ça, Serpent. O.K.
- C- Moi, je suis né *icitte*, en en haut. Je ne sais pas trop quelle place.
- B- Dans ce coin-ci ? Vers quelle année, vous avez quel âge ?
- C- Moi, en 35, je suis né en 35.
- B- *Pis* votre père c'était. Ça c'était le territoire de trappe de notre père.
- C- Non, c'était pas le territoire de chasse de mon, c'était de mon grand-père.
- B- De votre grand-père. Votre père c'était ?
- C- Bartelmy (?) Connelly.
- B- Votre mère s'appelait comment ?
- C- Christine Germain.
- B- Aviez-vous des frères et des soeurs ?
- C- J'avais trois frères, j'avais cinq soeurs. C'est ça, cinq, il me semble.
- B- O.K. *pis* on va commencer. Vos souvenirs d'enfance est-ce que vous vous rappelez le plus ? Est-ce que quand vous étiez petit, vous passiez tout l'hiver, tout l'automne et l'hiver en territoire.
- C- Oui, on partait au mois de, mettons, on partait de bonne heure dans ce temps-là, à cause y'avait pas de chemin, y'avait pas de moteur. On faisait tout à la palette, en canot.
- B- En canot ? Vous partiez du lac Saint-Jean en canot ?
- C- Non, on partait *icitte* au lac Saint-Jean, y'avait un camion là. Y'avait un camion *icitte*, il s'appelait Paul-Émile Gill. C'est lui qui nous montait jusqu'aux Passes. Quand je montais, moi là, le chemin était fait déjà.

B- Quand vous étiez petit, mettons 10 ans ?

[105]

C- À peu près 12 ans, 10-12 ans.

B- Fait que là, vous partiez en canot d'ici, comme vous m'avez expliqué tantôt ?

C- *A iou* le barrage, là.

B- *Pis* c'était un voyage ?

C- On montait jusqu'en haut, là-bas, Chute-des-Passes. Ici on prenait la rivière Modeste. On montait par la rivière Modeste. Après ça on prenait la rivière, le canal Bonnard, y'appelait ça Bonnard, la rivière Bonnard. On pognait là *pis* on traversait envers le portage (INAUDIBLE).

B- C'est un périple de combien de temps tout ça ? Est-ce qu'il y avait des *tentements* ?

C- Oui, y'en avait des *tentements* partout en montant. On prenait à peu près, mettons à partir aux Passes, quand il faisait beau. Quand il ventait, on marchait pas, à cause on était trop chargé les canots.

B- Vous attendiez une journée ?

C- On attendait une journée. Quand il ventait, on partait pas. On attendait qu'y fasse beau. Là on... des fois, ça nous prenait une semaine, deux semaines, ça dépend.

B- C'était pas très important le temps que ça prenait ?

C- Non, non, ça pressait pas avant que l'on soit en haut. Ce qui est important, c'est de transporter notre bagage, notre manger *pis* ça, on embarquait ça tout dans le canot. Fait que si on a rien que deux canots, trois canots, là. Ça fait du stock à embarquer *pareil*.

B- C'est quoi, le bagage principalement ?

C- Le bagage, c'est de la farine, de la graisse, des affaires que tu, que tu peux conserver longtemps là. Poudre à pâte *pis* du thé *pis* des affaires qui est le principal là. Pour la viande, la viande, on mangeait de la viande de bois, on prenait la viande dans le bois (INAUDIBLE).

B- Vous transportez pas de viande certain ?

- C- L'important, c'est du lard, du lard salé. Y'avait des grands *siaus* dans ce temps-là. Des *siaus* de 10 livres. Ça, on apportait ça.
- B- Du thé, de la farine *pis* du sucre aussi ?
- [106]
- C- De la poudre à pâte, du sucre, de la cassonade, du sirop, des fois.
- B- *Pis* là, quand vous étiez jeune, c'était avec qui vous partiez ? Le groupe, vous dites, vous étiez deux canots.
- C- Ouais, deux canots.
- B- C'était qui ça, tous vos frères et soeurs ?
- C- Ouais, tous mes frères et soeurs embarquaient tous dedans.
- B- Votre père, votre mère, vos grands-parents aussi peut-être ?
- C- Oui, c'était tous des beaux canots de 18 pieds, des beaux canots. Sans ça, y'auraient été obligés de faire deux, trois voyages...
- B- *Pis* sur le territoire de chasse, c'est qui le responsable. C'était votre grand-père, vous me dites ?
- C- Non, c'était mon père. *Icitte* là, c'était mon père qui allait chasser, là. Quand il a lâché *icitte*, qui y parti *d'icitte* à la Serpent, y'ont monté de l'autre bord.
- B- Vers quelle époque ça ? Quelle année ?
- C- Je ne sais pas *pantoute*, je m'en rappelle pas. Je m'en rappelle presque pas quand on était rendu là, la première année.
- B- Ça veut dire que vous, c'est là.
- C- C'est là que j'ai grandi. C'est là que j'ai resté, j'ai grandi pour la chasse.
- B- Tout ce territoire-là, ou bien c'était juste un côté du lac ?
- C- Non, non, juste *icitte*, de ce côté-là. Le côté des Bersimis, y'avait des Bersimis *icitte* qui montaient là.
- B- Quelle famille ?
- C- Y'avait comment, y s'appelait donc, je me rappelle plus. Y'avait les Saint-Onge, y'avait les, je me rappelle plus. Ça fait trop longtemps.
- B- Ça fait longtemps, ouais.

[107]

- C- Y'avait les *Matatesh*, *Simon Matatesh*, son père, dans le temps, son père, (INAUDIBLE) sa mère.
- B- *Pis* dans le temps, votre père. Est-ce qu'il avait des travaux, des emplois salariés, l'été en plus ou l'hiver ?
- C- Non, il faisait de la drave, tu sais là. Dans ce temps-là, y'avait de la drave en masse, un peu partout. Les draveurs un peu partout dans.
- B- Sur la Péribonka, y'avait-tu du flottage de bois.
- R- Non, pas sur le lac dans le Péribonka. En n'en bas du barrage, tu sais comment il appelle ça donc, la rivière, la Brodeuse. La rivière Brodeuse, là, y'avait du flottage du bois, là un peu.
- B- *Pis* votre père faisait ça ?
- C- Mon père, y montait des fois dans l'été, y faisait la drave.
- B- Y'avait-tu des voyages aussi pour la cueillette du bleuet ? Y'avais-tu un voyage spécial à la fin de l'été qui se faisait ou bien ?
- C- *Ben*, au début, il en ramassait en masse pour faire de l'argent, si tu veux.
- B- Vous avez fait ça vous ?
- C- Non, c'était *ben* rare que. Moi je guidais plutôt souvent. Dans l'été, je guidais des fois dans le parc national.
- B- Lequel ?
- C- Dans le parc *icitte*, là.
- B- Parc des Laurentides, réserve faunique des Laurentides ?
- C- Envers là, comment il appelle ça, Santford *pis* le, je me rappelle plus l'autre, au Triton.
- B- Au Triton ?
- C- Les anciens clubs.
- B- À partir de quel âge vous avez fait guide ?
- C- *Moé*, les premières fois que j'ai guidé, que j'ai fait de la drave. J'avais à peu près 12 ans.

[108]

B- Ah ! ouais !

C- Douze ans, c'est à cause qu'on avait rien à faire *icitte*. L'été, y'avait *ben* pas d'école pour aller à l'école là, hein. J'avais dit ça à mon père, y dravait par la rivière Bostonnais. J'avais dit ça à mon père, j'ai dit : « J'aimerais ça travailler ». Y dit : « Dit le au *foreman*, ce qui va ». Fait que j'ai demandé au *foreman*. Y'a accepté pour me voir. Y trouvait que j'étais petit. Y trouvait que j'étais petit.

B- Avez-vous dit que vous étiez un peu plus vieux que votre âge réel. Fait que vous avez fait de la drave à cet âge-là ?

C- À cet âge-là, à douze ans.

B- Fait que là, vous avez fait de la drave à cet âge-là. *Pis* plus tard, vous avez été guide ?

C- J'ai fait toutes sortes *de jobs*. J'ai guidé.

B- Avec votre père guide ou.

C- Non, non, c'est pour les Américains, tu sais. On guidait dans le club là.

B- Vous avez fait ça tout votre vie ou quoi ?

C- Non, non.

B- Pas tout le temps ?

C- Pas tout le temps. J'ai travaillé pour l'Alcan aussi. J'ai travaillé longtemps pour l'Alcan, *moé*.

B- Dans une usine ?

C- Je travaillais, j'ai commencé là justement à Bonnard. Comme gardien, gardien de barrage.

B- O.K. Ça c'est dans quel bout ça. Le canal Bonnard ?

C- J'ai commencé en 62, comme gardien.

B- En 62. Là, ça veut dire que vous passiez l'année complète là ?

C- Oui, au début oui. J'étais comme engagé *moé*. Y m'ont engagé au mois de septembre. Au mois de septembre suivant, mon *boss* y monte, y montait pour la chasse, tu sais à l'original, au mois d'octobre là. « Fait qu'il me demande, quand est-ce que tu vas

prendre des vacances, tu es en vacances *toé*, aussi. » Fait que j'ai dit : « Je les prends à Noël [109] d'abord, vous allez me remplacer. » Y dit : « O.K. je vais te faire ton avis » (INAUDIBLE).

- B- Ça vous empêchait pas de chasser, de trapper *pis* de pêcher ?
- C- Non. Je faisais les deux en même temps.
- B- Fait que c'est un bon emploi pour vous ?
- C- Y rien que ça, pour, y'avait rien que ça pour passer le temps là-bas. Y'avait pas grand-chose d'autres. Y'avait même pas de télévision.
- B- C'était à Noël, que vous reveniez à Pointe-Bleue, que vous veniez à Pointe-Bleue ?
- C- Oui, des fois avant Noël, je venais en vacances tu sais, je venais un mois.
- B- Un mois *pis* vous étiez remplacé ? À partir de 62, vous avez été gardien, jusqu'en quelle année ?
- C- Ouais, jusqu'en 70, 70 hein. On avait monté encore quand on s'est marié, en 70. Alentours 72, 73, quelque chose de même. 79, 80.
- B- Vous, vous êtes marié en quelle année ?
- C- En 70.
- B- Vous avez combien d'enfants ?
- C- Trois. On en a eu trois.
- B- Trois enfants ?
- C- Deux garçons, une fille.
- B- O.K. ça s'enregistre. C'est pas grave. À partir du moment où vous étiez plus gardien. Est-ce que vous continuiez à passer tous vos hivers en forêt, quand même.
- C- Oui, *ben* pas tout l'hiver, tu sais, mais mettons que je partais au mois de septembre *pis* je descendais au mois de, au mois de décembre. Je passais un mois, deux mois *icitte pis* je montais au printemps.
- B- Encore à la chasse ?
- C- Ouais, je passais à peu près six mois par année dans le bois.

[110]

B- Là, vous aviez hérité comme du territoire de chasse de votre père ?

C- Oui, *ben* c'est eux autres qui m'ont donné *icitte*.

B- Le bureau.

C- C'est le bureau, le Conseil. À cause, mon père chassait là, on aurait eu encore la même place. J'ai commencé là, à chasser *pis* je vais continuer à chasser là.

B- *Pis* c'était plus dans le coin ici ?

C- Mon camp était plus juste là, dans la rivière.

B- Vous avez un chalet ?

C- Non, un camp, juste un petit camp.

B- *Pis* à chaque année, vous retourniez à même place ou *ben*, ça dépendait des.

C- Non ça dépend. Des fois, quand je vais pas, quand je monte *icitte* ou le terrain à mon beau-frère, Alain Nepton, la rivière Manouanis, là. Là, cette année, je vais monter là.

B- La rivière Manouane ?

C- La rivière Manouanis, y'appelle ça, la petite rivière Manouane, Manouanis.

B- Ça, c'est la grande rivière, Manouane.

C- Manouanis.

B- Qui s'en va dans le lac Manouane. C'est la petite rivière Manouane ?

C- C'est ça.

B- Peut être qu'on l'appelle Manouanis aussi ?

C- C'est ça Manouanis, c'est ça la petite Manouane, c'est ça la rivière. En indien c'est petite, Manouanis.

B- Ah ! oui ! Donc vous fréquentez aussi les territoires des gens de votre famille ?

C- Ouais, *ben*, remarque c'est mon beau-frère, tu sais. C'est lui qui me suggérait de monter là. Y'a longtemps que j'ai pas monté par là, y doit avoir du castor en masse.

[111]

B- Vous aimez ça changer d'endroit ?

C- Oui, toujours la même place. Tu laisses un peu de gibier (INAUDIBLE) à une place. Tu laisses mettons un an, deux ans, tu en as plus quand t'arrives après. Au bout de deux ans, un an.

B- C'est ça, y'a toujours eu suffisamment de castors ?

C- Des castors, en haut y'en a pas quasiment.

B- Non, dans ce bout ci.

C- Non, dans ce coin-là. Y sont rares, les castors, tu n'attrapes mettons sept-huit cabanes dans un an, je suppose dans une année. Y'en n'a pas en masse. Y'en a déjà eu en masse, les loups y'ont arrivés là-haut, y'ont tout mangé.

B- Les loups.

C- Ouais, y'avait jusqu'à les loups là-bas, le troupeau jusqu'à 12-13 ensemble. Ça fait quelque chose à manger dans une journée.

B- Ça aime le castor, le loup.

C- Tu n'as pas rien qu'un petit peu. Y chercher les amas, y monte quasiment dans les montagnes pour aller chercher le bouleau *pis* du tremble. Y'en a pas rien qu'un petit peu.

B- Dans le temps de votre père, y'avait plus de castors ?

C- Oui, y'avait moins de l'eau, c'est pour ça qui avait plus de castors.

B- Y'avait moins d'eau.

C- Ouais, moins de l'eau ?

B- O.K. quand y'ont fait les barrages, l'eau a monté *pis* y'a moins de castor.

C- Non, c'est pas à cause de ça, tu sais. Je veux dire que c'est les loups, c'est des loups qui ont fait détruire le castor.

B- *Pis* ça peut y être à cause de la végétation aussi ?

C- Non, ça pas de rapport, je pense pas.

B- Non. Fait que d'une année à l'autre vous changiez de place un peu pour suivre le castor ?

[112]

C- Ouais, pour suivre le castor *pis* la martre.

B- Votre territoire était assez grand pour se promener ?

C- Ah ! oui ! Y'a tout connu tout ça. Y'a tout voyagé tout ça. C'est toute le rivière Manouane, j'ai connu ça. On s'est rendu jusqu'*icitte*, dans les Montagnes blanches.

B- Les *tentements* c'était comment, vous choisissez le lieu ou vous alliez faire un *tentement*, quand vous partiez en expédition ?

C- *Ben*, on mettait ça à différentes places, mettons. Des espaces, mon camp est *icitte* là. Y'a des *tentements* entre *icitte* là. Y'a une petite passe là, *icitte* y'a la pointe là, y'a des *tentements icitte*. Y peut avoir des *tentements, icitte*, encore entre deux, ça t'a baie là. C'était tout le temps de même, mettons une quinzaine milles, une vingtaine de milles là, de différentes places.

B- O.K. quand vous alliez au Mont Blanc, c'était par ici, ou quoi ?

C- Ouais, en canot. C'était tout en canot.

B- Rivière des Montagnes blanches, je l'ai. Y'a-tu du castor dans les montagnes blanches ?

C- Y'en avait un peu, y'en avait un peu là. Y commençait à peut-être *ben* (INAUDIBLE) un peu.

B- Toute votre vie vous avez trappe le castor ?

C- Oui, presque *ben*, quand je chassais avec mon père, tu sais, on faisait ça en masse, on faisait la trappe.

B- À partir de 10 ans peut-être ?

C- Oui, à partir de 10 ans, à partir de cet âge-là.

B- Faisiez-vous la chasse aux oiseaux migrateurs ?

C- Oui, quand ils arrivent, certainement qu'on aime ça en *pogner*, changer de goût un peu. Quand y'a des canards, les canards on avait hâte qui arrivent dans le printemps. Pour en manger un peu.

B- Avant de revenir au lac ou bien y'en avait ?

C- Y'en a partout.

[113]

B- Y'en a partout ?

C- Aussitôt que dépendre les rivières, aussitôt que dépendre les rivières, y'arrivent, eux autres, y descendent la rivière. Allait à la chasse aux canards, aux outardes.

B- Faisiez-vous beaucoup de pêche aussi ?

C- Non, pas tellement

B- Pas beaucoup ?

C- Quand on a le temps, on peut en mettre des lignes, des lignes dormantes qu'on appelle. *Ben*, l'automne on ramasse nos poissons un peu, pour faire des appâts, on tend des filets dans ce temps-là, pour ramasser les poissons.

B- Ça fait des appâts pour quoi ?

C- Des appâts pour les martres, pour le vison *pis* tout ça, toutes les bêtes.

B- Vous chassez pas juste le castor pour la fourrure. Y'avait d'autres animaux ?

C- Y'a plusieurs animaux comme les lynx *pis* tout ça. Dans le temps qu'y valaient chers encore, voyageait en masse dans les montagnes dans ce temps pour essayer de *pogner* des lynx.

B- Parce que la peau du lynx, elle avait beaucoup de valeur ?

C- Ouais, une année, y vendait 800, 800-900 piastres. Ça valait la peine d'aller chercher.

B- Vous en avez pris beaucoup ?

C- Non, y'en a pas tellement. *Ben* un année, on a poigne deux trois, trois quatre, ça dépend. Y'en avait pas en masse.

B- *Pis* là, les prix ont chuté ?

C- Tout a chuté, tout. Juste la martre qui est bon encore. Le lynx a baissé pas mal aussi.

B- Vous continuez à trapper quand même ?

- C- Ah ! oui ! C'est à cause qu'on aime ça. À cause, rien que, on aime ça la trappe, c'est pour ça qu'on monte *pareil*.
- B- Vous vendez vos peaux quand même au prix du marché ?
- [114]
- C- Ouais.
- B- Ça peut valoir combien, aujourd'hui, une peau de castor, une grande là ?
- C- Ce printemps, j'ai vendu jusque, une plus grande, 50 piastres. Ça baissé pas mal, là, là, déjà vendu 60 piastres.
- B- *Pis* ça remonte à quelle époque ? quand ça tu été très cher à un moment donné, une peau de castor ?
- C- Ouais, ça monté jusqu'à 70-80 piastres.
- B- Ça remonte à quelle année ?
- C- Je ne sais pas, ça dépend comment y vendent ça eux autres. Ça dépend comment ça a été vendu dans les enchères, tout ça.
- B- O.K. aujourd'hui vos voyages ressemblent à quoi, y'ont-tu beaucoup changé ?
- C- Ça change tout le temps. Aujourd'hui, on monte avec des avions. Une journée, on se rend là-bas, presque à *iou* mon territoire. Ça change certain.
- B- Vous prenez où, vous avez fait ça en avion ?
- C- Ah ! oui ! On prend *icitte* à Roberval.
- B- O.K. *pis* y vous déposent où.
- C- Y nous déposent là-bas à *iou*, mon camp, une journée.
- B- Y se pose peut-être sur le lac ?
- C- Sur le lac, oui.
- B- *Pis* là, une fois là-bas, vous faites comme... Est-ce que ç'a beaucoup changé la manière que vous trappez, que vous chassez ?
- C- Non, non, pas tellement. Ça change pas parce que. Ça commence tout le temps, quasiment à la fin d'octobre, la chasse en haut. Ça change pas, c'est presque la même chose qu'avant. Quand je chassais avec mon père.

- B- Vous y allez par après que les Blancs aient chassé ?
C- Non, y'ont pas le droit de chasser là, eux autres, parce que c'est la réserve à castors.

[115]

- B- O.K. Y'ont pas le droit de chasser le castor.
C- Y chassent juste le gros gibier, l'orignal, le caribou.
B- Plus du caribou dans ce coin-là ?
C- Ouais.
B- Vous, faites-vous le chasse à l'orignal aussi ?
C- *Ben*, quand j'ai le temps, j'y vas des fois le matin.
B- C'est pas ça que vous aimez le mieux faire ?
C- Non, *moé*, l'orignal quand je le vois, je vais tirer. Quand je le vois pas, *ben* je cours pas après, comme...
B- O.K. Vous traînez votre carabine ?
C- Je traîne tout le temps ma carabine, dans le cas où je vois quelque chose.
B- Vous allez visiter vos pièges ?
C- Ouais, des fois, on rencontre les caribous. Y se promènent des fois.
B- Vous piègez quel animal ces jours-ci, ces années-ci ?
C- *Ben* à ces temps *icitte*, là, à partir du mois d'octobre là on peut chasser n'importe qui, soit le vison. À la fin d'octobre, c'est le commencement de la fourrure.
B- Y'a-tu des pièges qui sont faits pour différents animaux, des pièges différents pour le castor que pour d'autres animaux ?
C- *Ben*, c'est tout en *conibear*, en *conibear* qu'on appelle, là.
B- C'est tout ce piège-là ?
C- C'est ce piège-là *astheure*. Que l'on prend.
B- O.K. Ça fait-tu longtemps que ça existe, ce piège-là ?
C- Non, ça fait pas longtemps, *icitte moé*. Fait à peu près une dizaine d'années, je suppose.

B- O.K. avant ça c'était quoi ?

[116]

C- Des pièges à ressort, qui ferment de même là. Deux ressorts à chaque bout là, qui se trouvent de même comme les anciens pièges à l'ours.

B- Ah ! oui ! C'est ça. Je veux savoir qu'est-ce qu'on peut faire avec toutes les parties de castor. Je sais que la peau. Faites-vous des vêtements avec la peau ou si vous vendez ça automatiquement.

C- On vend la peau, ancien temps, ancien temps, ils faisaient, y ramassaient des fois pour faire les vêtements. Là, on n'a pas besoin, *astheure* y'a des vêtements en masse.

B- Dans le temps de vos parents ?

C- Dans le temps de mon arrière grand-père, peut-être.

B- Ça fait très longtemps. Y faisaient des vêtements ?

C- *Astheure*, on ramasse pas pour faire des vêtements. On vend ça pour le marché.

B- Qu'est-ce que vous faites avec le restant du castor, toutes les parties ?

C- *Ben*.

B- Vous mangez la chair ?

C- On mange la chair, quand on est capable. Quand on n'est pas capable, on la jette. Quand on garde trop longtemps c'est *pareil* comme n'importe quelle viande, ça vient que c'est plus bon.

B- O.K. tout se mange sur un castor ?

C- Oui, oui.

B- Je connais pas ça *ben, ben* là. Vous, c'était-tu M. Robertson qui vous achetait vos peaux ?

C- Oui, j'ai toujours fait affaire avec M. Robertson, depuis j'ai commencé à chasser. Depuis j'ai lâché l'Alcan, j'ai toujours fait affaire avec M. Robertson. J'avais pas d'argent l'automne *ben*, je voulais monter là. C'est lui qui me fournit du manger, c'est lui qui paye. Moi, je paye en fourrure. On est *amanché* de même.

B- Ça vous permettait de partir avec tout ce qui vous fallait pour faire votre voyage, c'est ça ?

C- Oui.

[117]

B- Là, vous dites après que vous ayez travaillé pour l'Alcan. Avant ça, votre père, est-ce qu'il vendait à M. Robertson ?

C- Non, on était sur, dans le temps de la Hudson Bay. Hudson Bay Company.

B- Y'avait un poste ici, à Pointe-Bleue ?

C- Y'avait un poste *icitte*, là. Y'avait affaire tout le temps à la Hudson Bay.

B- J'aimerais aussi avoir votre opinion. Qu'est ce que a *pu* dans, surtout votre vie de trappeur, qu'est-ce qui a plus nuit à vos activités traditionnelles. Qu'est-ce qui s'est passé sur le territoire ? Parce qu'il y a eu des coupes forestières, y'a eu des barrages, *pis* tout ça. Qu'est-ce que, selon vous, y'a nuit.

C- *Ben moé* là, *ousque* la Manouane, ils sont pas encore rendus là, les bûcheurs.

B- Non.

C- Je sais pas où ils sont encore. J'ai pas vu ça encore, ces affaires-là, les coupes à blanc *pis* tout ça. D'abord, *moé*, ce qui me nuit le plus, c'est quand des gars, des particuliers, y'ont bâti des camps là-bas, pour faire la chasse à l'orignal d'automne. Quand y sont sûr, y sont là, je suis capable, je peux pas aller à la chasse. J'attends qu'ils soient parti pour commencer à chasser.

B- Parce qu'eux autres, ils sont intolérants ou qu'est-ce que ?

C- C'est dans mon territoire de chasse, y'ont des camps là. Fait que d'habitude, *moé*, j'attends qui partent *pis* je peux piéger autour de leurs camps. D'abord, y font pas la chasse, y font pas la chasse à la pelleterie, y font rien que la chasse à l'orignal, au caribou.

B- *Pis* y'a beaucoup de chalets ici ?

- C- Y'en a un *icitte* dans la baie, *pis* y'en a un autre *icitte* dans le fond d'une baie. Y'a un *icitte* pas loin de mon camp, en arrière. Trois camps à *ras* mon camp.
- B- C'est pas des Montagnais qui ont eu, qui ont hérité d'un territoire de chasse ?
- C- Non, ça c'est des Blancs que, qui ont bâti des camps là pour la chasse, pour la grosse chasse. Des gars particulier (INAUDIBLE) comme celui-là qui a des avions.
- B- Y'ont le droit de construire un chalet même si c'est votre territoire de chasse ?
- C- Oui, y'ont le droit, aujourd'hui, *ben* voyons donc. Y'ont le droit pour chasser l'orignal, *pis* le caribou.

[118]

- B- Pensez-vous que le *piégeage* du castor ça va continuer ? Les Montagnais vont continuer à faire ça même si les prix sont bas ?
- C- Tant qu'à *moé*, oui. *Moé*, je vais monter tout le temps. J'aime ça dans le bois, j'aime ça surtout dans l'automne. J'aime ça, c'est pour ça que je monte. Comment je fais pas beaucoup de (INAUDIBLE) je suis toujours dans le bois *pareil*.
- B- *Pis* pour les générations futures, les plus jeunes.
- C- Je ne sais pas, je ne l'ai pas entendu dire. Y'en a plusieurs jeunes qui se promènent, qui font rien. Y montent par...
- B- Y'apprennent-tu à faire le *piégeage* du castor ?
- C- Y peuvent pas apprendre si y montent pas dans le bois.
- B- Y'en a peut-être quelques uns qui le font, mais pas beaucoup ?
- C- Mais, je voulais, je voulais faire l'école, je voulais. J'avais demandé *icitte* à l'école, pour que je monte deux jeunes pour montrer tout ça. Je voulais faire un film en même temps, tu sais, comment c'est qu'on fait dans le bois. Ça a pas marché.
- B- Vous auriez eu besoin d'aide financière ?
- C- Oui. J'avais pas assez d'argent pour tout ça. Ça aurait été bon, j'aurais été capable de faire un bon film. Pour monter des jeunes dans le bois aussi, y'aurait pu voir *icitte*, comment on fait dans le

bois. Peut-être qu'y'auraient aimé ça monter, eux autres, aussi dans le bois.

- B- Ça aurait donner le goût peut-être ?
- C- Peut-être, oui. C'est ça que j'avais pensé, *moé*, mais ça pas marché.
- B- C'était pour leur montrer comment se débrouiller, poser les pièges *pis* tout ça ?
- C- Oui. Voyager quand tu vas loin, que faut que tu couches dans le bois, comment faire, *ousque* tu vas te trouver une place pour coucher, *pis* tout ça. Pour que tu sois *ben* un peu, tu sais. Tu peux pas coucher n'importe et *iou*. Quand il vente surtout. Il faut que tu cherches un abri, surtout quand tu sais que tu vas passer une nuit là.
- B- Comment monter la tente ?
- C- Ouais, on aurait pu montrer ça.
- [119]
- B- Peut-être si y allaient une couple de fois, y prendrait goût *pis*.
- C- Ah ! oui ! Mets-en.
- B- Ça ferait des beaux projets qui faudrait, si ça se faisait là. Parce que le commerce des fourrures, y descend pas mal.
- C- *Ben* vite, personne y vaudra monter là. Là, *moé*, ce printemps-là, ma femme a été malade *ben* y se sentais pas *ben*, y pensait que c'était son coeur. Le printemps là-bas, y filait pas, j'ai dit envoyé en bas. Elle était inquiète, j'ai dit, je vais demander des jeunes qui veulent monter. On a demandé, personne qui voulait monter en haut. J'ai dit laisse les faire, y vont passer le printemps *icitte* tout seul. À partir du mois d'avril, le 18 avril qu'est descendu, jusqu'au mois de mai, j'ai resté tout seul.
- B- Ça vous a pas empêché de...
- C- Moi, j'étais *ben* content. Je m'inquiétais à elle, à cause qu'elle était malade, sa santé.
- B- Ouais, c'est ça, venir proche des services, peut-être des fois.
- C- *Ben*, j'avais un radio par exemple, j'appelais tous les soirs. Quand t'as un radio, pas de problème.

- B- Qu'est-ce que vous pensez si y'avait du développement récréotouristique autour de la Péribonka, entre les monts Otish *pis* le mont Valin ? Dans ce territoire-là, ici. Est-ce que vous pensez que ça serait une bonne idée, que par exemple, que les Montagnais organisent des séjours de trappe *pis* de pêche comme les méthodes traditionnelles pour le touristes ? Ça serait-tu une bonne idée, ça ?
- C- Une bonne idée certain, voyons donc. Peut-être même ça attirerait les touristes de venir voir ça. D'après *moé*, ça serait bon certain.
- B- Ça serait pas un, vous voyez pas ça comme un obstacle supplémentaire pour vos activités traditionnelles ?
- C- Non, non, quant à *moé*. *Moé*, comment y viendrait du touriste qui passerait, mettons deux, trois mois avec *moé*, ça me dérangerait même pas. J'aimerais ça leur montrer ce qu'on fait dans le bois.
- B- Ça serait une manière de transmettre aussi vos connaissances ?
- C- C'est ça.
- B- C'est ça qui est intéressant ?
- [120]
- C- *Moé*, ça ne me dérangerais pas, certain.
- B- Parce que je sais qu'autour de la rivière Ashuapmushuan, là y'a beaucoup de projets touristiques. Sur la Péribonka, en voyez-vous beaucoup, vous des.
- C- Y sont très rares, les touristes par là. Y'en avait déjà des Français, quand la compagnie CEP AL, y'envoyait des Français par là, y'ont fait le tour, envers le lac Alex.
- B- Dans votre bout.
- C- Oui, y montaient pas jusqu'à Manouane, y montaient juste *icitte*, là. *Icitte* là, y'avait un tournant qui faisait de même, y se rendaient aux Passes en kayak.
- B- Y'avait-tu des camps ?
- C- Y'avait des camps, des refuges. Y'en avait une *icitte*, à la rivière à la Carpe, oui, y'en avait une sur l'île, *icitte* là. Oui, y'avait une *icitte*, sur l'île. Y'en avait une là *pis* y'en a avait *icitte* en quelque part dans petit Cocoumenen. Y montaient de même eux autres, Péribonka et

sortaient par *icitte*, dans la rivière à la Carpe. Y'avait un portage *icitte*, y passaient de même.

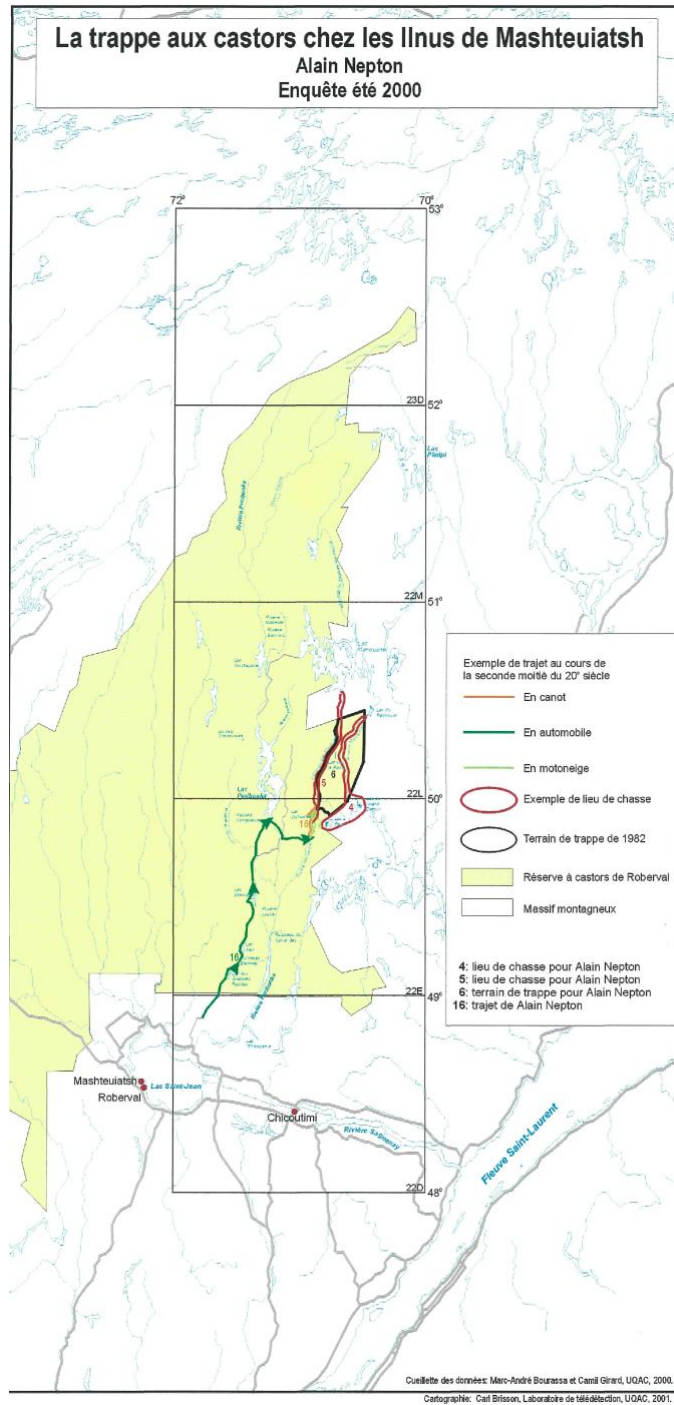
- B- Les avez-vous croisés de temps en temps ?
- C- Oui, je travaillais pour l'Alcan. On les croisaient *icitte* en bateau. Je montais en bateau là pour ravitailler là-bas, à Bonnard. J'en avais rencontré des gens en passant qui montaient, y'en avait à peu près, des fois sept-huit kayak là, y manquait personne, là.
- B- Ça, c'est le type de tourisme là, ça vous dérange moins que les chasseurs ?
- C- Ça dérange moins. *Ben* eux autres, y montaient durant l'été, eux autres là, pas de grand conflit (inaudible) dans ce temps-là.
- B- Ouais c'est ça. Parce que la chasse à l'orignal, vous commencez ça plus tôt. Avant qu'y'ait des chasseurs sportifs. Vous commenciez ça dans le mois de septembre peut-être ?
- C- Ouais, mois de septembre, commence au mois de septembre en haut. Je sais pas quelle date au juste. Quand je monte *moé*, y'a un mois, un mois de temps qui, eux autres, y chassent là.
- B- Vous, vous attendez ?
- C- J'attends qu'y finissent. Je peux pas aller dans le bois, j'ai peur dans le bois, des fois, se faire tirer.

[121]

- B- Fait que, juste pour avant de partir. Pour que je sois sûr, les *tentements* comment vous choisissiez les lieux quand vous étiez jeune ? Vous m'avez parler de, que ça prenait une semaine à deux semaines ?
- C- Y'en a partout, des *tentements icitte* là, au choix débarras, y se mettait sur une pointe ou on est pas capable de passer, on se tentait. On s'en allait au bord, on se tentait là, n'importe quand, n'importe quelle place.
- B- Ça avait pas beaucoup d'importance ?
- C- Pas grand importance. Si on était pas capable de passer une pointe, on allait au bord, on attendait une *escousse*, mais si le vent y *slaque* pas. *Ben* là, on s'en va au bord, on se tentait là.

- B- Y'avait-tu des longs portages ?
- C- Là-bas. *Icitte* y'avait un portage. Y'avait commencé à avoir des portages *icitte*, le portage Cocoumenen, *icitte* en haut. Là, y'ai... Quand le barrage, le lac est haut, y'est *neyé* ça, y'est plus là.
- B- Fait que là, on peut passer en canot ?
- C- On peut passer en canot, pas de problème. On est parti *icitte* nous autres où la rivière Modeste, là y'avait neuf portages pour passer entre le bord.
- B- Un bout long à passer ?
- C- Ouais, un bon bout. Des fois ça nous prenait deux jours, deux-trois jours pour se rendre là. Ça dépend comment y'a de voyages qu'on faisait.
- B- Parce qu'il y avait trop de stock pour tout transporter en une fois ?
- C- Ouais, des fois on faisait, mettons on était une gang, on était neuf. Les femmes aussi y portageaient des fois comme ça.
- B- Les enfants aussi, y transportaient ?
- C- Les enfants y transportaient des affaires aussi.
- B- Mais c'était une vie difficile ?
- C- Ouais, difficile mais on aime ça.
- B- J'ai fait le tour de toutes mes questions.
- [122]
- C- C'est pas grave, c'est correct ?
- B- C'est pas mal. Je vais essayer de situer ça après, parce que toutes les personnes, parce que y'a des personnes que c'étaient moins dans le nord, plus.

[123]



[124]

[125]

Entrevue avec Alain Nepton,

été 2000

[Retour à la table des matières](#)

- B- On rencontre les gens. Comment on procède, là, pour un consentement. Parce qu'on fait signer les gens pour qui acceptent qui soient enregistrés. C'est pas tout le monde qui aime ça, hein ? Ça fait que c'est sûr que l'on va faire des entrevues qui ne seront pas enregistrés, si les gens refusent. Mais à ce moment-là, c'est pas très, les informations seront moins complètes. J'écris, je prends des notes à mesure. C'est difficile. Ça fait que là, on va remplir ce truc-là. J'ai déjà écrit votre nom, adresse et numéro de téléphone, qu'on demande, *pis* votre signature. *Pis* ça, c'est ce que l'on va lire aux gens : les objectifs du projet, les avantages, où l'entrevue va se retrouver après, la cassette là. C'est au musée, dans le fond que ça va rester. Le musée, qui va détenir les cassettes.
- N- C'est vrai, toi, tu peux y aller avec Jean-Marie, quand tu vas faire les entrevues.
- B- Ouais, Ouais. M. Robertson, M. René Robertson, je ne pense pas que M. Basile va m'accompagner.
- N- Ouais, dans ce cas, c'est moins nécessaire parce qu'il est habitué. C'est plus pour les gens qui ne sont pas habitués à ça. Ça prend quelqu'un, un commerçant qui est habitué d'en voir de tous les côtés.
- B- Il a dû faire plusieurs entrevues, hein.
- N- Ah ! oui ! Il en fait.
- B- On commence avec le lieu de naissance habituellement. À quelle place vous êtes né ?
- N- Là, on fait-tu mon récit de vie à moi ou si tu veux qu'on aborde aussi dans un deuxième temps, ce que je connais du coin ? Je ne sais pas ou l'histoire du coin ?

B- On peut mélanger cela à travers ça. J'ai des questions à la fin plus actuelles *pis* au début c'est sûr que votre récit de vie, votre enfance. J'aimerais ça que les gens me parle de leurs parents *pis* de leurs grands-parents. Comment ils les ont connus *pis* ce qu'ils ont appris de ces gens-là, comment eh ! Pis dans le fond, qu'est-ce qu'ils faisaient aussi ses parents *pis*... et ses grands-parents, là. Ça vous apprend beaucoup sur la tradition. Au-delà de ce que vous avez, vous faites... dans votre vie. Ce que vos parents faisaient et le rapport que vous aviez avec le territoire. Dans le fond dans votre enfance, des fois y'en a qui n'ont pas des souvenirs très clairs, mais c'est comment vous avez appris le territoire à travers vos parents et vos grands-parents.

N- Ouais, je peux en parler longtemps de ça.

[126]

B- Je vais vous guider.

N- Tu me guideras

B- Êtes-vous né ici, à Pointe-Bleue ?

N- Oui. Mon père par exemple, lui, est né *icitte* à Pointe-Bleue, mais ma famille est d'origine abénakis. De toute façon, m'a te le conter tantôt. C'est d'origine abénakis, ils se sont envenus dans le milieu des années 1800 par *icitte*. Ils font partie de la bande des Montagnais. Ma mère n'est pas une indienne, ma mère est une canadienne-française. Ma femme, est une complètement montagnaise, est née dans une tente le bois. On s'est marié ensemble, *pis* là ça fait ça. Ça fait un drôle d'échantillonnage. J'ai presque toujours resté dans le bois, une partie de ma vie adulte, rarement dans l'enfance.

B- Ça c'est à partir de quel âge ? Cette habitude, à partir de votre mariage ?

N- *Ben*, ma vie adulte, le mot est pas mal grand. J'ai commencé plus à aller vraiment en forêt vers quatorze, quinze ans, à aller dans le bois. Mon père était commerçant. C'était beaucoup plus avec mes amis *pis* leurs pères, descendre des rivières, travailler dans le bois plutôt que mon père.

B- Votre père, c'était quoi son commerce ?

- N- C'était un commerce d'artisanat.
- B- Ah ! oui ! Ici à Pointe-Bleue.
- N- Ouais, ici.
- B- Le nom de votre père, c'était ?
- N- Si tu veux avoir les données tout de suite, je peux te les donner tout de suite.
- B- Je les écrirai pas, ça va être sur bande, le nom de votre père *pis* de votre mère.
- N- Mon père, c'est Thommy Nepton. Ma mère c'est Laurette Gaudreault. Après qu'est-ce que tu veux avoir ? Les parents de ma mère.
- B- Les grands-parents ?
- N- Les grands-parents du côté de mon père, c'est Noé Nepton, *pis* du côté de ma grand-mère, c'est Emma Robertson. Ils étaient tous les deux d'ici. Du côté maternelle, mes grands-parents c'étaient Henri Gaudreault et Audora Bérubé qui venaient du Lac-Bouchette.
- [127]
- B- O.K. vos frères et soeurs.
- N- Frères et soeurs, j'ai un frère seulement, parce que les autres sont décédés en bas âge. Donc, j'ai un frère seulement, Jean-Pierre, que lui, il est né *icitte* à Pointe-Bleue aussi. Il travaille pour la Défense nationale à Nicolet. Il est parti là depuis sa sortie du Cégep, y s'est placé là, ministère de la Défense. Il reste là. Il a toujours vécu par là. Il n'est jamais revenu par *icitte* à part de faire des tours. Il n'est pas revenu par *icitte*.
- B- Il y avait beaucoup de décès à la naissance, mettons au milieu du siècle ?
- N- Dans ce temps-là. Parce que les gens accouchaient aussi à la maison. Les gens allaient rarement, rarement à l'hôpital. Moi, je suis né ici dans la maison familiale, la maison de mon grand-père. *Pis* mes parents s'étaient mariés déjà dans un âge assez avancé. Ils avaient tous les deux 31 ans, c'était déjà assez vieux. Ma mère, pour moi a pas eu de problème, par la suite celui qui m'a suivi, il est décédé à la naissance. J'ai mon autre frère. Par la suite, il y

quatre autres qui sont toutes, soit c'est des fausses couches, soit c'est décédé en très, très bas âge. J'en ai un qui est décédé à sept mois et l'autre c'est quelques semaines. Disons que, c'était l'état de santé de ma mère plutôt que les conditions générales. C'est plus parce qu'elle était plus âgée, c'est à cause de ça. En fin du compte, ma famille, la famille Nepton, c'est originaire des États-Unis, de la Nouvelle-Angleterre. Les Nepton, ça fait partie de la famille Wobanaki et non pas Abénakis. Wobanaki, ça c'est les Penobscot. Penobscot c'est la grande famille Wobanaki qui demeuraient en Nouvelle-Angleterre et c'est suite avec la guerre d'indépendance des États-Unis. C'était dans le coin des Loyalistes et ça brassait beaucoup et à un moment donné ma famille a décidé de se déménager du côté du Québec. Ça brasse moins de ce côté-là. Et les premières fois qui se sont installés, on parle de mon arrière-grand-père, ils se sont installés dans le coin de Bécancour. Ils n'ont pas été longtemps là. Ils se sont plus envenus du côté de Saint-Urbain et ma famille eux autres, les Penoscot, c'étaient soit des agriculteurs ou encore des commerçants et sachant ou ayant su qu'il y avait des terres disponibles au Lac-Saint-Jean. C'était seulement autochtones, parce que le lac Saint-Jean était fermé. C'était pas ouvert à la colonisation. Eux, ils se sont envenus ici, dans ce coin ici pour venir s'installer, venir.

B- Malgré qu'ils étaient agriculteurs ? Ils avaient décidé de venir *pareil*.

N- Oui, ils avaient décidé de venir par ici. D'abord pour faire de la chasse parce que c'était ouvert seulement aux autochtones, seulement les autochtones pouvaient venir. D'abord pour faire de la chasse, ils chassaient dans le parc des Laurentides ou dans ces coins-là du parc des Laurentides. Et c'est par la suite, que mon arrière-grand-père, c'est par la suite qu'il est venu s'installer ici à Mashteuiatsh. Dans ce temps, c'était Pointe-Bleue. Il appelait ça la Réserve de Pointe-Bleue, ça était fait en 1856. Et quand il est venu s'installer par ici, parce qu'il était plus dans le coin de Chicoutimi. Il est venu s'installer autour des années 1880, c'est là qui a eu ses enfants. Il avait déjà des enfants, il a achevé d'élever sa famille ici. Donc, mon grand-père, lui, est né ici, à Mashteuiatsh et là, c'est à [128] partir de ce moment-là que ma famille est installée. Et comme je te le dis tout à l'heure, mon grand-père, lui, s'est marié

avec une Robertson qui était apparentée à la famille Robertson, marchand de fourrures ici. Et donc, c'est ce qui a constitué un peu la souche de notre famille. Il y a d'autres familles Nepton, mais la mienne c'est ça.

B- Vous la connaissez bien ? L'histoire de votre famille, vous la racontez bien.

N- J'essaie de la synthétiser aussi pour pas que ça soit trop, trop long. Il manque du mariage de mon père, « des mon oncles et des ma tantes, » comme on dit dans le coin. La plupart sont installés ici ou encore sont mariés avec des Québécois du coin. Parce que la colonisation était quand même assez avancée dans les années 1900. Mon père a aussi connu ma mère. Mon père avait une vie d'abord, il était élevé sur un terre comme agriculteur mais en même temps durant hiver, l'agriculteur la vie est différente. Ça fait, qu'il a fait deux choses. Il y a des périodes que lui, allait à la chasse dans le bois, trapper *pis* chasser de la fourrure *pis* il y a d'autres périodes de sa vie où il allait dans les chantiers dans les coupes forestières. Comme les coupes forestières n'étaient pas tellement éloignées. C'était beaucoup plus sur le *pourtour* du lac, c'était peut-être une trentaine de milles en arrière de Dolbeau et dans ces coins-là, et il y'en avait aussi, du côté de qu'on appelle La Lièvre familièrement. C'est plus du côté ouest ici, du côté de la Trenche, la Pierriche. Donc il travaillait dans les chantiers forestiers ou encore il faisait de la trappe avec d'autres de ces amis. Ça été de même jusqu'au temps où qu'il se marie et même dans les premières années de son mariage, il l'a fait encore quelquefois. Mais là, il y a une famille qui pousse chez nous. C'est un peu plus difficile et ma mère a trouvé ça un peu plus difficilement supportable d'avoir à abandonner son mari, parce qu'elle était non autochtone pas habituée d'aller en forêt. En plus d'élever des enfants en forêt, c'est une chose mais il n'a pas juste ça. Parce que je suis né en 46 et dans les années 50, 52, *ben* là, tu avais déjà tout le système d'éducation qui s'implantait ici, qui était de plus en plus formalisé et obligatoire c'est dans ces années-là. Donc, c'est pour ça, ma mère a continué à rester ici *pis* mon père a été encore pendant quelques années à aller de la chasse, de la trappe. Mais partir de 55, il avait décidé de se fixer pas mal plus ici et de ne plus retourner. C'est là, qu'il a commencé à ouvrir son magasin d'artisanat. Donc il était mi-

agriculteur parce qu'on avait encore une ferme, mais dans ce temps-là, beaucoup de gens avaient des fermes. On avait une vache, des chevaux en plein milieu de Mashteuiatsh. Parce que Mashteuiatsh s'est formé comme ça. C'est une des rares réserves que le ministère avait ciblé pour en faire des lots d'agriculture parce qu'y'avaient des terres propices à l'agriculture. Propice le mot est grand parce que c'est plus des terres de roches que d'autres choses. Des terres de misère, c'était axé sur le développement de l'agriculture. Donc la réserve avait été tout séparée en lots, un peu comme on trouvait dans tous les villages du coin et chaque lot avait été affecté à un autochtone, à un Montagnais. Et donc ma famille en avait eu un, parce qu'il était installé ici. Il avait eu un lot parce que mon père... On a été élevés sur le lot, le lot de la famille. Mais c'était en plein milieu du village. Mais c'était pas si développé que ça. C'était seulement un genre de chemin principal avec quelques maisons alentour, un petit regroupement de maisons. Et la propriété en avant du [129] magasin Axep ou la caisse populaire maintenant, actuellement, c'était juste une terre. Tu avais la maison et la terre qui était à l'arrière.

B- Y'avait-tu des vieilles maisons, anciennes.

N- Il y a plusieurs vieilles maisons, ça date des années 1900, dans ce bout, là. Il n'y a plus tellement d'anciennes, d'anciennes maisons dans les années 1900. Donc mon père, était quand même mi-agriculteur. Y faisait de l'agriculteur en même temps il faisait le commerce d'artisanat. C'était comme une période de transition. Graduellement, il a diminué les animaux de ferme pour en venir à se concentrer juste sur le commerce d'artisanat.

B- Donc il avait développé une sorte de compétence, c'est quoi l'artisanat qu'il faisait principalement ? C'était quoi ?

N- Lui, ayant été en forêt de toute façon. Il était au courant de qu'est-ce qui se faisait, des raquettes, des mocassins, des choses de même, comme ça. Et il allait guider dans les clubs de pêche ou les clubs de chasse l'automne. Il était au courant aussi, qu'il y avait une demande surtout des Américains. Au début, c'était principalement les Américains. C'était pas du côté canadien. Il y avait une demande là-dedans pour les (INAUDIBLE).

B- Pour les (INAUDIBLE).

- N- Les Américains, ils venaient à la chasse. Ils venaient à la pêche. Ils venaient pêcher durant l'été, mon père des fois en guidait sur le lac même moi, j'en guidais. J'avais dix, douze ans. À partir de douze ans, j'avais mon canot *pis* je guidais des Américains sur le lac. On apprenait ça jeune dans ce temps-là, de notre père. En étant élevé sur le bord du lac, on avait pas de rempart comme actuellement, t'avaient des terres. On passait continuellement nos journées dans l'eau à se baigner. Veux, veux pas, tu apprenais de bonne heure à nager *pis* aussi le canot, à manœuvrer le canot. Parce que notre père, nous entraînait. Mon frère c'était la même chose, comme la plupart des jeunes, des gens de mon âge c'était comme ça. Tout le monde automatiquement apprenait à ramer même très, très jeune huit, neuf ans, commençait à se faire ramer tranquillement. À partir de dix ans, je n'avais pas de problèmes à manœuvrer mon canot tout seul, avec mon père. C'est plus vers l'âge de douze ans, qui me lâchait avec des clients, avec des Américains. Parce que là, je partais le matin de bonne heure. Je me levais de bonne heure, pour aller faire mon guide sur le lac, pour aller ramer *pis* des fois il fait pas beau. Il fallait quand même être assez habitué. À partir de douze, il n'y avait pas de problèmes. Il nous laissait aller seul.
- B- C'est jeune, mais vous aviez déjà l'habitude ?
- N- On était déjà habitué. Ça fait trois, quatre ans qu'on ramait tout le temps. Ça fait donc, que là mon père avait le commerce d'artisanat et quand il avait le temps ou que c'était tranquille, il pouvait se permettre d'embarquer sur le lac avec un client pour les amener pêcher. *Pis* moi, je le faisais aussi de mon bord. Si y'avait trop de monde à une période ou [130] il avait beaucoup de touristes, *ben* là, il n'y allait pas c'est moi qui y'allait. Un peu plus tard, mon frère y'a été aussi.
- B- Les périodes de touristes c'étaient quoi dans l'année ?
- N- Les périodes de touristes ça commençait de bonne heure au mois de juin, au mois de juin. Parce que les Américains venaient ici pour faire la pêche à la ouananiche. C'était assez connu, c'est encore connu. Dans ce temps-là, c'était beaucoup plus connu. Parce que le Lac Saint-Jean était connu depuis les années 1900. Avec Horace Beemer qui avait mis, qui avait institué comme les premières grandes pourvoiries. Qui avait, y'avait tout le lac à lui. Donc, c'était

connu même mondialement. Le lac Saint-Jean, c'était comme le paradis de la pêche à la ouananiche. Ça fait là, il restait quand même des traces. Tu avais des familles d'américains qui venaient ici. Ils venaient pêcher. Le mois de juin, c'est une bonne période de pêche, le mois de juin jusqu'à la mi-juillet. Là, on avait de la clientèle touristique qui venait principalement là. Par la suite, le mois d'août ça tombait tranquille. Il y a beaucoup moins de pêche. Et là, en général presque la moitié de Pointe-Bleue se fermait ou se vidait pour aller ramasser des bleuets. Tout le monde partait pour aller aux bleuets.

B- En famille, là.

N- Oui, en famille. Nous autres, on allait dans la région de la Lièvre. On partait la famille pour à peu près pour un mois et demi. À partir de la fin juillet à aller jusqu'au début des classes. Dans ce temps-là, on commençait dans les premières semaines de septembre ou au 15 septembre. Les gens, *pis* je dirais facilement la moitié du village, partaient. Il y avait plein de maisons de *placardées*, *pis* fermées. Tout le monde partait pour aller cueillir des bleuets et les vendre de façon commerciale. Parce que c'était comme chercher de l'argent. Le système de chômage, je ne sais pas s'il était en vigueur, mais moi je n'ai pas entendu parler encore. À ce moment, tout le monde y'allait. Il n'y avait pas de système de bien-être comme aujourd'hui, fallait que les gens il se trouve de quoi. Ça fait que, c'était une façon d'aller se chercher de l'argent.

B- Ceux qui restaient ici, c'était pourquoi qui restaient ?

N- Ceux-là qui restaient, soit que c'était des personnes très âgées ou encore il y'en avait qui restaient pour garder les animaux. Parce que nous autres, on partait *pis* on avait encore des vaches et des chevaux, c'est mes oncles qui venaient. Noé qui s'occupait ça. Il y'en avait quelques uns qui restaient de même comme ça. Mais la plupart des gens, le plus souvent ça partait à moins qu'il ait un travail quelque part mais c'était pas répandu. Le travail, il n'y en avait pas tellement.

B- Ce départ-là, c'était pas un départ pour l'automne et l'hiver. Un départ pour les bleuets et revenir pour l'école.

[131]

- N- Un départ pour les bleuets. Parce que les gens n'allaient pas aux mêmes places pour les bleuets que pour la chasse. Les bleuets tu trouves ça dans les places que c'est, dans les brûlés. Les gens n'allaient pas tellement loin. D'abord les routes forestières y'en avaient pas beaucoup, beaucoup. La plupart des gens vont parler de la Lièvre, du secteur de la Lièvre.
- B- La rivière La Lièvre.
- N- Le rivière La Lièvre, il appelle ça la rivière Raimbault sur les cartes mais c'est la rivière La Lièvre.
- B- Tu peux me le montrer sur la carte. J'ai toutes les cartes, il manque juste celles du Grand-Nord, les monts Blancs que je n'ai pas encore.
- N- Toutes les familles y allaient en petit groupe. On se retrouvait deux, trois familles, quatre familles au même endroit. Tout dans le même coin.
- B- Famille vous voulez dire père, mère et leurs enfants. Ça ne comprenait pas les oncles ?
- N- Non, des fois tu pouvais avoir des familles élargies mais en général on parle d'une famille. C'est ça, les deux parents plus les enfants. Ça comprenait ça. La rivière Raimbault, c'est ce coin-là, que les gens allaient. Parce qu'il y avait eu des gros feux de forêt. Je parle dans les années 40, début des années 40, quelque part par là. Il y avait tout un coin que c'était, beaucoup de brûlé.
- B- Après le brûlé, le bleuet pousse ?
- N- C'est ça. Il pousse aussi après les coupes forestières mais beaucoup plus quand il y a eu des brûlés. Parce que le brûlé brûle tout et veux, veux pas le feu, il fait sortir les pieds de bleuets. Tu en trouves toujours par après, au bout de six, sept, huit ans. Tu commences en avoir des bleuets. *Pis* les coupes forestières qui avaient dans ce temps-là, c'était des coupes qui se faisaient beaucoup plus l'hiver que d'autres choses. Donc, t'avais l'éclaircissement de la forêt. Y coupaient juste les gros arbres. T'avais pas nécessairement beaucoup de bleuets, c'était beaucoup plus dans les brûlés.

- B- Les brûlés c'étaient pas loin mais les moyens de transport étaient pas aussi facile dans les années 40-50 ?
- N- Mais dans les années 50, t'avais quand même les chemins forestiers. C'est sûr, tu en as un qui est là, le maître chemin que l'on voit dans la ZEC. Il n'était peut-être pas de cette forme là mais tu en avais déjà. Donc par les chemins forestiers, tu pouvais avoir accès à ça, parce qu'il y avaient des coupes forestières qui se faisaient plus loin sur la Pierriche. Fait donc, les gens pouvaient par des bouts. Ils faisaient des petits bouts en canot, des coins en canot, mais généralement dans ce temps-là, tu avais toujours des routes forestières. Ça [1342] moi, je l'ai vu. On a été peut-être jusqu'au temps que j'ai treize, quatorze ans, mais j'ai vu ça, depuis que j'étais tout jeune. À chaque année, à la période des bleuets *pis* aller jusque dans les années 60. Ça se voyait toujours régulièrement, pour partir pour un mois, un mois et demi, après ça diminué graduellement. Là, l'explication de la diminution, je ne le sais pas. C'est-tu le prix des bleuets. C'est-tu le fait qui y'avait de plus en plus de travail ici. Je ne le sais pas au juste, c'est un petit peu difficile de l'expliquer. Je sais qu'il y avait de plus en plus de travail.
- B- Y'en a encore aujourd'hui qui partent aux bleuets ?
- N- Oui, y'en a encore, mais c'est beaucoup moins qu'avant.
- B- Ça fait que là il y avait un retour au mois de septembre, *pis* là.
- N- Là c'était la période de l'école. *Pis* là, la période de l'école. C'est là, qui avait un genre de séparation, ici. T'avais ceux qui avaient des familles, des familles. Eux autres, qui partaient en forêt pour faire la trappe, la chasse, tout l'hiver et redescendre soit à Noël, soit redescendre au printemps suivant. *Pis* y'avaient ceux qui comme *moé*, étaient plus du côté des agriculteurs qui eux autres restaient ici. Les enfants de la famille qui partaient en forêt, *ben* ces enfants-là, étaient envoyés dans les pensionnats. Au début, ils ont été à la rivière à Pierre. Il y avait le pensionnat de rivière à Pierre. Mais par la suite, je pense 55 ou en quelque part par-là, 56. Les gens allaient à Fort Georges dans la Baie d'Hudson. Ce qui s'appelle Chisasibi aujourd'hui, maintenant Chisasibi. Sur une île, tu avais le village de Fort Georges et il y avait un pensionnat, un

pensionnat catholique. Là, les enfants partaient d'ici, ils allaient recevoir un enseignement, ils partaient...

B- Plus loin.

N- Oui, ils montaient en avion. Ils montaient par train du côté de l'Ontario par Moosonee. Eux autres partaient là, ils revenaient seulement à la fin de juin de l'année suivante. Eux autres allaient recevoir l'enseignement en anglais, là-bas. C'était peut-être plus ou moins cohérent, mais c'était catholique mais c'était anglais. C'était les Soeurs grises de Montréal qui tenaient ça, *pis* les pères Oblats qui enseignaient math, anglais. Ça c'a posé passablement de problèmes, cette chose-là. *Ben* c'est sûr, ce que l'on entend parler dans les pensionnats, ça se passait aussi. Mais juste le fait de recevoir ton enseignement en anglais, ça faisait comme un bon changement. Tu partais d'ici, ces jeunes-là parlaient le montagnais et un peu le français. Ils se ramassaient là-bas, ça parlaient le cri. C'était des Cris en général, et le français ne se parlait pas. Et c'était en anglais, ils avaient tous leurs cours en anglais. Ça fait que les jeunes, lorsque tu es jeune tu apprends vite. Durant l'espace des 10 mois qu'ils étaient là, ils s'exprimaient en anglais ou encore cri, et c'est le cri de la Baie d'Hudson. Quand ils revenaient ici, ils avaient de la misère à se comprendre avec leurs parents.

B- Ils passaient plusieurs mois là-bas.

[133]

N- Ils passaient dix mois là-bas. Quand ils revenaient ici, en général les enfants parlaient juste avec leur père. Parce que leur père avait appris l'anglais, soit des personnes anglicanes ou en guidant des Américains. Ils apprenaient à parler anglais. Donc les parents, la mère ne pouvait pas parler avec ses enfants, mais le père leur parlait en anglais. Ça causé pas mal de distorsions et ce qui a causé encore le plus, c'est que ils ont arrêté d'envoyer les enfants à partir des années 60. En 1960, il y a eu un pensionnat qui a été construit ici à Mashteuiatsh, qu'on retrouve sur la côte. Maintenant, un édifice administratif mais c'était une résidence des étudiants. Et là, ces enfants-là qui étaient à Fort Georges, ont été placé pour venir dans une école française. Là, il y a une distorsion. Là, tu es rendu à une troisième ou une quatrième année là-bas et tu arrives pour avoir ton enseignement français et tu ne parles pas français, ça va

ben. Fait que là, tu te ramasses déclassé soit en deuxième ou en troisième. Y'a eu une période, il y a pas une génération mais un groupe de jeunes qui ont eu beaucoup de difficultés à s'acclimater par la suite.

Donc, si on continue dans mon récit de vie pour pas trop se perdre. Pour pas trop se perdre. À partir de treize, quatorze ans. Ça veut dire que mon père avait le commerce d'artisanat. Moi, j'étais habitué à guider avec les Américains et c'est là que j'ai commencé à avoir un genre de passe-temps mais avec mes amis que j'avais. Mes amis d'ici, pour aller faire des tours dans le bois. Notre plaisir c'était, quand il avait des périodes tranquilles, pas rien à faire. C'était de se faire monter avec une automobile, un camion, de se faire monter le long des routes forestières. On prenait une rivière et on s'amusait à la descendre. On pouvait des fois être une semaine, des fois deux semaines, c'était notre plaisir ça. C'était notre *fun*. On essayait des fois, de la remonter mais remonter c'est de l'ouvrage. On aimait mieux la descendre. On *s'amanchait* toujours pour que un de nos parents qui aille nous mener. On était deux ou trois, des fois était quatre à deux canots. On s'amusait à descendre dans la rivière juste pour s'amuser. On trouvait ça *platte* rester *icitte*. Il n'y avait pas de T.V., il y avait pas rien. On trouvait ça *platte*, rester *icitte*.

B- Il appelle ça les loisirs.

N- Les loisirs dans ce temps-là. C'est sûr, qu'il y avait des choses comme la balle-molle ou le baseball. Il y'en a qui en faisait pas *pis* c'était pas répandu. C'était plus se promener en forêt. C'était plus une habitude qu'on avait. On était toujours en canot à se promener d'un bord *pis* de l'autre. C'est comme un amusement.

B- Faire du canot.

N- Faire du canot

B- Ça comprenait-tu poser des pièges ?

N- Ça on faisait ça durant l'été. C'était comme un passe-temps de l'été. Tu fais rien, avant que tu partes les classes à l'automne. Tu t'amusais à te promener. On avait déjà diminué de, des fois, on s'amusait à aller dans les places qui avaient des bleuets. Mais mettons, à [134] treize, quatorze, quinze ans, tu es pas trop *ramas*

s eux de bleuets. La volonté n'est pas là. On en ramassait pour n'en manger mais pas pour n'en vendre. Si on en ramassait pour vendre, c'était pour s'acheter un peu de tabac plus que d'autres choses. On n'était pas, on n'était pas axé sur ça.

- B- Ça prend de la patience.
- N- Ouais de la patience. Une récolte commerciale ce n'était pas tout à fait notre genre. On n'était pas partie là-dessus. J'ai continué un peu ce genre de vie, *moé*, jusqu'au début de ce que j'appelle ma vie adulte. Parce que partir de seize ans à peu près, là, on a commencé à aller travailler dans les clubs de pêche durant l'été. On allait à l'école l'hiver. Moi, je faisais mon cours classique. J'avais commencé mon cours classique à Roberval, tout près. *Pis* durant l'été, on s'organisait pour avoir des petits travaux d'été, du travail d'été. À partir de seize ans, tu pouvais aller guider dans les clubs de pêche. On était habitué de toute façon. Ça fait que là, j'ai commencé à travailler à guider dans les clubs en, du côté de *Kiskissink*, ce qui est dans la réserve faunique des Laurentides. Ils y'avaient des genres de clubs qui appartenaient au gouvernement. Moi, j'ai travaillé pour des clubs privés. J'ai fait ça plusieurs étés de file ou encore on partait, les jeunes de mon âge. Y partaient pour aller travailler avec ce qu'on appelait les ingénieurs. En fait les ingénieurs, c'était soit des arpenteurs géomètres qui avaient des contrats du gouvernement pour refaire des lignes d'arpentage à travers la forêt, des lignes de parallèles. Ou encore, c'était des ingénieurs forestiers qui allaient faire de l'inventaire forestier en vue de la coupe de bois future. Ou encore des compagnies qui s'occupaient de faire des *daims* (*claims*) pour les mines.
- B- Des quoi ?
- N- Des *daims*, en français, qu'est-ce que c'est le nom français. Je ne rappelle plus si c'est des parcelles, en tout cas. C'est pour avoir un droit minier. C'est pour une compagnie, avoir un droit minier, un droit sur les mines. C'est bon pour deux ans. On appelle ça un *daim*, c-1-a-i-m. C'est vraiment pour la mine durant deux ans. La personne qui a fait le *daim* (*claim*) qui a mis sa licence de *daim* (*claim*) dessus, elle détient les droits miniers. Si au bout de deux ans...
- B- Pas une réclamation ?

- N- C'est la prospection minière qui est organisée comme ça. Même actuellement, c'est encore la même chose. C'est toujours bon pour deux ans. Et c'est ces gens-là qui faisaient les *daims*. Y'avaient de besoin de personne de soutien, soit pour les campements, soit pour aller faire de l'exploration, soit pour aller *plaquer*. Ce qui a sur le terrain, tu dois faire des *plaques*. Des carreaux d'un quart de mille de côté et faire des *plaques* à chaque limite, autour de coin, c'est comme un quadrilatère. Dans les poteaux de coin, il y a une licence qu'on doit mettre sur un poteau avec une numéro, pour identifier le *daim* [135] minier, c'est telle licence. Au gouvernement, ils sont bon pour retracer une personne. Il y'en a plusieurs ici qui travaillaient *des jobs* de même, durant l'été.
- B- Même à partir de 16 ans, vous aviez assez de connaissances du territoire ?
- N- Ah ! il n'y avait pas vraiment de problèmes. Du côté du canot, on est habitué. Moi je dis, depuis qu'on est tout jeune, déjà en allant un peu aux bleuets ou encore faire nos excursions. Il y avait toujours quelqu'un qui nous avait montré comme se débrouiller en forêt : tel que faire du feu, mettre des abris, quoi faire si y'a des animaux. On apprenait tout ça déjà. Fait que partir de seize ans, on peut pas dire qu'on était vraiment des experts pour passer un hiver tout seul dans le bois à trapper. Mais tu en savais déjà passablement, assez pour te débrouiller. Tandis que là, la question d'apprendre pour toute la trappe. Là c'est vrai que ça revient plus, par exemple dans les familles qui passaient tous les hivers en forêt. Comme mes amis, je parlais tantôt, seize ans... Moi, je continuais à aller à l'école, à faire mes classes. Mais mes amis, eux autres avaient arrêté d'y aller. Généralement, souvent les familles qui étaient en forêt, rendus quinze, seize ans. Le jeune arrêtait d'aller en classe. Y se ramassait en forêt, donc eux apprenaient beaucoup plus.

Donc mon expérience, la mienne de la vie en forêt. Je l'ai pris plus tard, *moé*, que les autres. J'ai continué. J'ai arrêté j'avais 18 ans, je pense d'aller en classe. Et là, c'est plus avec les autres que je me suis mis à prendre du travail, soit dans les chantiers, soit des voyages de trappe avec des amis ou d'autres groupes. C'est là, que j'ai appris le plus. Je dirais ma débrouillardise en forêt. Parce que avant d'être capable de passer un hiver tout seul, à se débrouiller,

savoir tout ce qu'on a besoin. Mettons que ça en prend plusieurs, des hivers. On prend pas ça tout dans le même bout mais ça vient plus graduellement. Bon, être capable de travailler avec un couteau croche, faire ton manche de hache, être capable de faire des fûts de raquettes, de lacer des raquettes. Tu apprends pas ça d'un coup sec, ça s'apprend aux fils des années. Et à force d'en savoir, de te pratiquer, tu viens que tu en sais de plus en plus. Ce qui a changé moi, ma vie. Parce que j'étais parti avec ce système-là, d'aller travailler dans les chantiers forestiers, c'est mon mariage. Je me suis marié avec une fille d'ici, avec Suzanne Siméon. Elle, sa famille, c'était une famille qui allait continuellement en forêt, tout le temps, tout le temps. Elle, elle avait vécu aussi les périodes d'aller dans les pensionnats. D'être placée dans les pensionnats. Lorsqu'on s'est marié, moi j'étais déjà tourné plus vers la forêt que les études. J'ai abandonné les études en cours de route. Le cours classique, j'ai arrêté après ma Versification. On était en Belles-Lettres. La Belles-Lettres, c'est la cinquième année du cours classique. J'ai arrêté là, pour retourner plus vers la forêt. Et là, j'ai fait ça peut-être deux ans, trois ans après mon mariage. Aller travailler dans les chantiers revenir chez nous. L'été, avoir un travail avec les arpenteurs, les ingénieurs miniers. L'automne, aller faire du travail dans les clubs de pêche, clubs de chasse. J'ai fait ça peut-être deux ans. Après je me suis trouvé un emploi pour l'Alcan, mais situé au lac Manouane. Le Lac Manouane, situé plus dans la partie en haut de Péribonka, ce qu'on appelle Bonnard, le canal Bonnard. Parce qu'eux autres, il avait besoin d'un couple, avant ça y'avait. Le canal Bonnard, en fait c'est un réservoir du lac Manouane. C'est un réservoir qui sert de réservoir pour les centrales [136] hydroélectriques de Chute-des-Passes, Chute Savane, Chute du Diable, toute cette série de centrales-là. Et il y avait des gardiens pour opérer les vannes du réservoir mais aussi pour garder les lieux. Et le fait d'avoir deux gars-là, les gars *toffaient* pas. Ça fait que, l'Alcan avait passé avoir un couple. Mais naturellement pour avoir un couple, ils se sont tournés du côté des Indiens. Il y a juste eux autres, qui étaient habitués à aller dans le bois. C'est pour ça, qu'ils ont contacté le ministère des Affaires indiennes à ce moment-là. Pour savoir s'il n'y avait pas des couples intéressés à aller travailler.

- B- Travailler ou vivre continuellement toute l'année ?
- N- On disait travailler, En fait tu es là, tu restes là. Tu fais juste opérer les pelles. Tu fais les rapports de météo, c'est plutôt du suivi de climat, qu'on faisait. Tu avais beaucoup de temps libre. Tu avais de l'entretien.
- N- Au canal Bonnard, tu avais l'entretien des génératrices diesel qui avaient là. Tu avais l'entretien des bâtisses aussi, il fallait que tu fasses de la peinture, de la plomberie, un peu de menuiserie, donc on avait beaucoup de temps libre, moi, j'ai commencé là, j'avais 22 ans avec ma femme *pis* et mes enfants, j'ai travaillé presque 10 ans là, au canal Bonnard. Les premières années, on était là continuellement à l'année, on descendait trois semaines par année pour prendre nos vacances. Mais au bout de deux ans de ce travail, ils ont changé le système, parce qu'ils ont dit on ajuste cinq couples, si jamais il y a un accident ça prend quelqu'un pour remplacer. Là ils ont mis un autre système, on faisait trois mois en forêt au lac Manouane, l'autre trois mois étaient soit à Chute-des-Passes, soit à Isle Maligne, ou les centrales hydro-électriques. Et là, il y avait un autre couple qui me remplaçait, un autre couple d'ici. Qui est mon beau-frère, en fait, y se sont connus de même comme ça, y'ont sympathisé, (INAUDIBLE) en se mariant on est devenu des beaux-frères, mais on a fait la même *job* durant 10 ans à peu près en alternance. J'ai été là jusqu'en 79, de 69 à 79, j'ai été au lac Manouane. Au lac Manouane, ayant beaucoup de temps libre, c'est là que j'ai continué à approfondir toutes les connaissances du coin, qu'est-ce qui se passait. Parce qu'il y avait des gens qui trappaient là, tu avais des familles qui trappaient là, les familles Dominique qui trappaient là, venaient nous voir l'hiver. Y'avait une famille Boivin aussi qui chassait dans ce coin-là qui venait nous voir l'hiver aussi. Et des fois ils venaient tenter pas loin, et moi, curieux comme je suis j'étais toujours rendu là. Il y avait là-dedans que c'était de la parenté du côté de ma femme, moi, j'allais les vieux, j'allais voir ce qui se passait, je me faisais conter l'histoire du coin, de ce bout-là. lac Manouane, la rivière Savane, la rivière Péribonka, la rivière Manouane. Je me suis fait conter toute l'histoire de ce coin-là. *Pis* les soirs, eux autres, pour les activités de trappe ou encore la chasse à l'original, je les suivais

tout le temps, dans mes dix ans, c'est là que j'ai continué à approfondir mes connaissances du coin et de la vie en forêt.

Comment se débrouiller, et quoi faire, j'ai continué. Je me suis ramassé dépasser 30 ans, 32 ans quand j'ai arrêté de travailler pour Alcan. Et quand j'ai arrêté de travailler pour Alcan, j'ai gardé un peu le même genre de vie que j'avais au début. Je m'organisais pour travailler durant l'été, soit pour le Conseil de bande ici, ou au magasin de mon père, parce [137] qu'il avait son magasin d'artisanat. *Pis* l'hiver, je partais, je m'en allais vraiment en forêt chasser. J'avais été voir le Comité de trappe, parce que ma famille n'avait pas de territoire de trappe, une famille originaire d'ailleurs n'avait pas de territoire de trappe. Y'avait un Comité de trappe *icitte*, qui s'occupait de réaffecter les zones disponibles à d'autres gens, et donc j'avais été les voir pour dire si il y avait pas un coin pour avoir pour aller trapper, j'étais intéressé à y aller et c'est là qu'ils m'ont donné des choix, et dans les choix que j'ai faits, j'ai pris le secteur de la rivière Manouane parce que moi, je connaissais déjà le coin, je me suis tourné sur, c'est le coin que je connais le mieux, j'ai travaillé dix ans pour l'Alcan, je connaissais Chute-des-Passes, le lac Onistagane, le lac Manouane, la rivière Manouane, je connais tout le coin. Donc il y avait ce coin sur la rivière Manouane qui était disponible à partir du lac Duhamel qui arrive presque au lac du Raccourci en haut. Je me suis fait affecter ce territoire-là et je l'ai encore. Ça fait que là, j'ai fait cette vie durant, à partir de l'hiver 79 à aller jusqu'en 85. En 85, je me suis ramassé avec une *job* au Conseil, j'ai été un bout de temps-là, j'étais pas toujours avec ma famille. Ma famille me suivait mais on était pris avec l'instruction, là j'étais toujours déchiré soit que je garde les enfants avec moi *pis* ils manquent l'école, soit que je les laisse en pension ça fait que c'est moi qui est tout seul. Là, comme j'avais cinq enfants, on s'est comme partagé ça. Il y'en a qui, des fois, deux, trois qui venaient avec nous autres, les autres étaient en pension. Il se faisait comme une alternance. D'abord ça pas été un choix heureux pour l'instruction, c'est pas facile, c'est pas facile de faire instruire les enfants là-dedans. Mais je faisais un peu le même genre de vie, je commençais à l'automne, au mois de septembre, la fin de septembre. Je passais tout l'hiver, à aller jusqu'au printemps mais je descendais parce qu'il y avait.

B- Pour Noël.

N- Pour Noël, ou je descendais. Il y avait des périodes où je descendais. Je descendais tout de suite après la première grosse gelée, quand les lacs gelaient. Je descendais pour vendre les fourrures *pis* remonter peut-être de l'essence ou du ravitaillement, des provisions.

B- Pourquoi quand les lacs sont gelées.

N- Parce qu'il y a une période, on fait en fait une partie de trappe, l'automne, du mois d'octobre, tu fais de la chasse à l'orignal, un peu de chasse aux lièvres, de la chasse à la perdrix, tu fais beaucoup d'exploration pour voir où sont tes animaux, tes castors. Parce que tout est basé sur le castor. Tu vas organiser un peu ta chasse, bon cet automne je vais passer l'automne là. Durant l'hiver, je vais passer l'hiver dans ce coin-là. Parce qu'il faut que tu changes, tu peux pas rester au même endroit. Au printemps, je vais déménager. Donc la planification se fait l'automne et tout de suite après avoir fait toute cette exploration, on installait des campements pour la période d'automne. La période d'automne, c'est la chasse avant que les rivières soient gelées. À partir de la troisième semaine d'octobre, tu peux commencer à faire cette chasse-là. C'est une chasse assez intensive, t'en profite durant que les rivières sont pas gelées et que le castor est bon, pour faire cette chasse-là. C'est une chasse qui est principalement sur le castor, peut-être un peu de rat [138] musqué mais c'est beaucoup plus le castor que d'autres choses. Parce que ces animaux-là sont prêts plus de bonne heure. Les animaux à poils longs comme le renard, la martre, c'est plus tard, c'est pas prêt en même temps. C'est beaucoup plus l'automne, t'as de la loutre, du castor, du rat-musqué. Là, tu as une période intensive, aller jusqu'à, je ne sais pas, la fin de la première semaine de novembre, c'est continuellement faire la chasse. On se faisait des petits campements temporaires, c'est des tentes pas de carrés de tentes rien, ces tentes que l'on mettait de façon temporaire pour une couple de semaines, des fois il fallait déménager. C'est toujours le long d'un cours d'eau, dans mon cas, je m'organisais de même, toujours le long d'une rivière pour pouvoir couvrir grand en même temps *pis* une rivière ça gèle plus tard qu'un lac aussi. Tu fais ça aussi encore sur un grand, grand lac, dans mon coin, il n'y en a pas de grands lacs, c'est des rivières.

Ça fait que là, tu fais tout ça et dans ta période intensive, tu peux ramasser peut-être une trentaine de castors. Ces castors-là, *ben*, faut que tu les vende, à un moment donné c'est intéressant d'avoir de l'argent mais il faut que tu déménages de toute façon. T'as arrêté de chasser *ousquI* était la période d'automne, là il faut que tu te déménages à l'endroit où tu vas passer l'hiver, et là c'est un carré de tente. Un carré de tente que tu avais déjà préparé. Un carré de tente, juste pour t'expliquer, un carré de tente, c'est quoi. On chasse avec des tentes de type prospecteur, des tentes blanches carré de fond, de forme carré, de forme rectangulaire et pour faire un ce qu'on appelle un carré de tente pour qu'il soit bon pour l'hiver. On se retrouve un endroit, *ousqiïy'a*. du sable, c'est sablonneux. On creuse un peu, tu peux creuser peut-être un pied, parce que à la hauteur de la rivière Manouane, ou on est là, c'est en haut du 50e et c'est pas chaud, chaud l'hiver et *pis* il y l'altitude, qui fait perdre des degrés. Ça fait donc -40, l'hiver c'est pas rare, tu en as régulièrement, il fait beau et t'es à -40, à -25 c'est des journées chaudes. Fait donc il faut que ton *tentement* soit capable de supporter ça. Fait que le moyen, c'est de creuser dans le sable, dans un endroit un peu à l'abri du vent, tu fais pas ça sur une pointe, tu fais ça à l'abri du vent et de creuser et de commencer un peu comme si tu ferais un camp en bois rond. Tu mets peut-être trois de rangs de billots pour faire ta base, dans les coins t'as des perches intérieures, comme une armature intérieure qu'on fait en bois soit avec des petits bois ronds, des petites épinettes de trois-quatre pouces. Tu te fais toute une armature et tu mets ta tente par-dessus ça. Tes murs de bois ronds sont calfeutrés soit avec de la mousse ou de la laine minérale pour boucher un peu les trous. Le sol, lui, c'est en sable, on met du sapin par-dessus. Et pour essayer de protéger le sapin, *ben* là souvent on met une espèce de tapis ou des bouts de tapis là-dedans, pour essayer de protéger le sapin. Le sapin, ça sèche vite ça, surtout à chauffer avec le poêle, c'est un petit poêle de tôle là-dedans. On fait aussi des petites armoires, une table, tu es installé pour faire un bon bout, tu as suffisant d'espace. En ayant un carré de tente de même, ça te permet d'avoir plus d'espace en dedans, plus de hauteur pour pouvoir accrocher tes fourrures pour les faire sécher.

B- T'as gagné un pied en hauteur.

[139]

N- Ah ! oui ! Facilement un pied, un pied et demi même deux pieds. Tu peux t'en gagner pas mal, ta tente est étirée jusqu'au maximum tu vas tout chercher tout ce que tu as besoin. Le milieu y peut, la pointe en dedans peut facilement être à huit-neuf pieds de pointe, donc ça beaucoup d'espace pour accrocher en haut, faire sécher ton linge, faire sécher tes peaux, donc t'as de la place. La façon dont on procède là-dedans, t'as les lits la femme et les enfants et y'a moi, et moi, je me cache jamais. Je suis jamais abrité, pour pouvoir m'apercevoir que aussitôt que le poêle diminue d'intensité, le bois arrête de pétiller, ça devient comme un automatisme, aussitôt que t'entends plus le bois qui pétille, tu te lèves les yeux à moitié fermés et tu chauffes, tu chauffes le poêle. Par contre, la femme et les enfants eux autres sont abrités, il y des *sleeping bag* et des couvertures par-dessus. Eux autres, ils ne s'aperçoivent pas qu'il a fait froid durant la nuit, ils s'en aperçoivent pas du tout, moi n'étant pas abrité je me réveille tout de suite. Ça vient assez automatique, au bout d'un mois, tu n'as plus connaissance, tu me demanderais as-tu chauffé quatre fois, cinq fois, sept fois, je ne sais pas, je sais que j'ai chauffé, je pense qu'on a les yeux fermés, je ne sais pas j'ai jamais vérifié.

B- Ça ne dérange pas votre nuit comme tel ?

N- Non, c'est sûr, la première semaine, les deux premières semaines, je dirais c'est un petit peu tannant mais de concert, on s'habitue à ça. Quand tu t'es habitué, tu te réveilles peut-être un peu, après on vient qu'on ne s'en aperçoit *pu*. J'ai tu les yeux ouverts, je ne le sais pas, mais j'ai chauffé. Le matin, je me lève à 5 h et demie, je suis reposé. C'est vrai qu'on veille pas tard, tu couches de bonne heure à 8 h le soir t'es couché. Tu te couches de bonne heure de toute façon.

B- On se lève tôt ?

N- C'est ça, ça te permet c'est suffisamment chaud, tu peux passer l'hiver t'as pas de problèmes, même m'as te donner un exemple, je vais mettre une chaudière d'eau avec de l'eau, si je la met par terre, même sans chauffer la nuit, si jamais il va faire 30, 35, 40 sous zéro durant la nuit même au matin ta chaudière ne sera pas gelée. Ton eau sera pas gelée, le sol reste chaud. C'est pour ça qu'on le

creuse. Quand tu creuses, tu te trouves être comme encagé un peu dans le sol, tu chauffes durant la journée, et même on chauffe la nuit, ton sol autour de toi il est tout réchauffé ça aide à garder tempéré. C'est pour ça que tu peux survivre assez facilement, survivre c'est pas le bon mot c'est vivre. Tu peux vivre assez facilement, t'es pas habitué, je vais t'amener là, t'auras même pas connaissance de ta nuit c'est comme si tu avais couché dans un motel. On passait toute l'hiver là-dedans, cette période-là, dans ce *tentement* là, tu passais à partir du mois de novembre à aller jusqu'au mois de mars à peu près. C'est sûr qu'on descend comme je dis, on descend pour aller se ravitailler, tu descends à Noël, pour peut-être aller faire des visites un peu en même temps. Et tu remontes, moi je remontais toujours dans le mois de janvier, y'en a *icitte* qui attende plus le mois de février, parce que le mois de janvier c'est pas une période propice trop, trop pour chasser, c'est froid. Les animaux voyagent pas beaucoup. Mais moi j'aimais mieux remonter *pareil*.

[140]

B- Vous aimiez rester là-bas ?

N- Ouais, J'aimais mieux. C'est le genre de vie que j'aimais le mieux, le genre de vie dans le bois. Me semble que c'est moins compliqué vivre dans le bois que vivre *icitte*. C'est surtout, je pense plus facile de se faire plaisir dans le bois, que de se faire plaisir *icitte*. Je prends souvent cette expression-là, cette histoire-là. Quand je me promène en raquettes, à marcher en raquettes, *pis* il fait froid, juste le fait de trouver un bon vieux chicot pour faire un bon feu, c'est le gros plaisir. Tandis *qu'icitte*, avant de se faire plaisir, je ne sais plus quel canal de T.V. regarder, je ne sais plus quoi manger, quelle pizza je mange à soir, c'est pas facile de se faire plaisir. Là-bas c'est facile, tu profites de qu'est-ce que t'as quand ça arrive. Le genre de vie, j'aime beaucoup mieux le genre de vie là-bas, que le genre de vie ici. Même actuellement, là-bas je me fiche *ben* de savoir que telle nourriture se vend tel prix, ça me dérange pas, y'a beau se passer, je suis comme un peu indépendant. Ça fait que c'est le genre de vie que j'aime. Je retournerais facilement si, avoir le moyen, c'est rendu que ça coûte cher de vivre dans le bois. C'est donc ce genre de vie là que j'ai fait jusqu'en 85. Par la suite, je me suis ramassé dans le bureau, vu que j'avais des facilités pour écrire

à cause de mon cours classique, à cause de mon père, du commerce. J'étais habitué de jouer avec les chiffres, de monter des projets. J'avais pas de misère à monter des projets, j'avais connaissance de la vie du bois, ce qui était rare d'avoir les deux. Être capable d'écrire et connaître la vie du bois, c'était rare. Donc le Conseil m'a mis le grappin dessus, je me suis ramassé pour toutes les projets qui concernaient le territoire, c'était toujours *moé* qui allait voir, c'est ce que je faisais des fois durant l'été. J'ai monté des cours de trappe, j'ai monté, ce qu'on a aujourd'hui, les agents territoriaux du Conseil de bande, j'ai monté tous ces programmes-là, j'ai monté les programmes de soutien pour la trappe, j'ai monté toutes sortes de choses.

- B- Ça c'est comme les transports, maintenant y'a du transport pour ceux qui ont pas de transport pour aller dans le bois.
- N- Ça ça faisait partie du programme de trappe, du premier programme de trappe. C'est ça qu'on a monté, ça devait être, au début on engageait quelqu'un pour monter les familles dans le bois. Ça évolué par la suite, maintenant c'est des montants au kilomètre, plus d'aide qu'on donne à personne, ils s'organisent. On donne pas plein montant, je ne sais pas, si le gars monte, je ne sais pas, à 200 km ça peut peut-être donner 40-50 \$ pour payer son gaz, n'importe quoi, pour se *trimmer*, c'est une aide et il y a aussi les agents territoriaux pour ceux qui ont vraiment pas le moyen, qui sont pas organisés. Les agents territoriaux qu'on a mis en place, eux autres, leurs rôles principaux c'est de voir au bon déroulement des activités traditionnelles mais aussi de voir à la sécurité *pis* faciliter la vie des gens. Donc en faisant des patrouilles, c'est pas plus compliqué pour les agents territoriales, ils ont des camions, d'embarquer du bagage et de monter, de monter les gens en forêt. Ils vont faire des patrouilles *pareil* de toute façon. Ils vont voir les gens en forêt, un peu partout et en même temps ils vont savoir ou que c'est. Ça fait que les gens qui sont complètement démunis, c'est ce service-là qui est offert. Ce type de programme-là, de [141] soutien, que je travaillais au Conseil de bande. Et là je me suis ramassé au Conseil de bande.
- B- En premier en 80.

- N- Ouais, j'ai commencé en 85 là-dedans. Le premier, *ben* y'en a que je faisais durant l'été. Les premiers programmes de trappe, j'ai fait ça durant les étés 81-82, monter le programme, mais l'automne je m'en allais dans le bois. Je partais, je travaillais durant l'été mais l'automne *moé*, je partais dans le bois. En 84, c'est plus un programme de formation pour la trappe que j'ai organisé. C'est à dire que l'on a ramassé des jeunes, pour toutes sortes de raisons soit des décrocheurs d'écoles ou encore ils venaient de familles qui étaient pas fonctionnelles, des gens qui avaient des problèmes, *ben* c'était une façon de leur donner des connaissances de plus *pis* un contact avec la culture. Fait que j'avais monté un programme de trappe de même pour ces jeunes-là. Mais par la suite, j'ai tombé fonctionnaire. J'ai tombé fonctionnaire pour, mais encore tout ce qui concerne le territoire. Après ça, je peux te parler de plein d'affaires du territoire, c'est le plus beau sujet. Ou tu veux que je m'enligne.
- B- Il m'est venu des questions en vous écoutant, que je vais vous poser sur plus le temps de votre enfance, mais votre adolescence et le début de votre âge adulte. Quand vous dites, que vous restiez ici, parce que vous aviez de l'agriculture à faire *pis* le commerce. À ce moment-là, les familles, eux qui partaient à l'automne pour tout l'hiver au territoire, c'était constitué de quoi le groupe de chasse, on partait avec qui, quand on partait. Un groupe de chasse typique.
- N- Un groupe de chasse d'ici. Il n'y avait pas beaucoup de groupes. Des fois, il y a des communautés, tu vas avoir des groupes de plusieurs familles mais ici, c'est plus des groupes, je dirais c'est plus des groupes famille pas individuel. Tu pouvais avoir une famille type, ça peut être le père, la mère, le grand-père, la grand-mère *pis* après ça t'avais les enfants. Ça faisait à peu près le groupe.
- B- Y avait-il beaucoup d'enfants justement ?
- N- Je peux te donner une moyenne de cinq-six enfants à peu près, cinq-six-sept ça se tient là-dedans à peu près. T'avait pas gros des petits jeunes, soit une famille de plus jeune si il y avait entre les deux, dans les pensionnats. Si tu avais des plus vieux, assez grands comme à 66 ans, en quatre-cinq-six enfants c'était assez courant.
- B- Les bébés aussi.

- N- Ah ! oui ! Les bébés y compter. Les bébés, c'est sûr que les naissances en forêt ça fait un bout de temps qu'il n'y en a pas eu. La dernière que je me souviens, *moé*, c'est en 1965, c'est la dernière personne que je me souviens, qui avait un accouchement en forêt, les autres y'avaient toujours des accouchements ici. Mais les bébés montaient. Je [142] t'expliquais le genre de vie qu'on faisait tantôt, de la façon qu'on s'organisait que t'aies des bébés de deux mois, trois mois, c'est pas grave, ça suit. Il était emmaillotté *pis* c'est tout.
- B- Ce n'était pas des petits groupes, s'il y avait deux grands-parents, deux parents *pis* quelques enfants.
- N- Ce qui arrivait ou ce qui pouvait arriver c'est que j'ai un autre exemple en tête. Bon t'avais les grands-parents : la grand-mère et le grand-père y'avaient peut-être des fois deux de leurs garçons avec sa femme et les enfants. Des fois, tu pouvais voir ça assez souvent aussi. Mais donc le bonhomme et la bonne femme restaient au campement tout le temps. Le bonhomme fait, le grand-père fait sa petite chasse pas trop loin mais sert aussi de, si tu veux te renseigner, si tu veux ou je ne sais pas.
- B- Faire le guide un peu.
- N- Faire le guide ou de référence si tu as un questionnement. Il sert de guide et de référence. La grand-mère est là aussi pour s'occuper des petits enfants. Et je vais prendre l'exemple des deux frères, les deux frères vont faire la chasse ensemble. *Pis* les deux femmes vont rester alentour de la maison pour s'occuper des enfants ou faire la petite chasse alentour. Ça c'était assez courant ce genre d'organisation. C'est vraiment familial, ça peut arriver à la rigueur que ce soit deux familles qui n'aient pas de parenté, ça peut arriver. Mais si j'essaie de donner une proportion de tous ceux-là qui y allaient, moi je dirais qu'il y aurait la moitié que c'était des familles, vraiment juste une seule famille, et l'autre moitié, c'est des groupes de deux familles. Mais des trois à quatre familles, je me demandais si y'en avait, c'était extrêmement rare. C'est des pratiques que tu vois beaucoup chez les Cris, chez les Montagnais de la Basse-Côte-Nord, mais ici, rarement. Il y a beaucoup plus de l'individualisme, façon de parler, c'est plus les familles qui s'organisaient comme ça.

- B- O.K.
- N- Tu vas passer au travers de ta cassette, si tu continue à donner tes questions.
- B- Vous m'avez parlé de votre territoire, quand vous êtes allé voir le Comité de trappe. Les lacs j'aimerais ça les voir.
- N- Pour les situer, en fait t'as deux. Il t'en manque un bout, ta carte du lac Péribonka, ça je peux le situer. En fait, juste pour te situer le lac Saint-Jean ici en bas, en bas de ces cartes-là, la carte du réservoir Pipmuacan. Nous on mettait par le chemin de Chute-des-Passes, qui est ici. Le long du lac des Pointes, du lac Alex, le lac Etienniche et maintenant il y a un nouveau chemin c'est organisé. C'est à la centrale de Chute-des-Passes *pis* le lac Péribonka. Est-ce que tu peux voir le lac Péribonka et le lac Manouane, y'est situé en haut. *Moé* dans mon cas, il y a de chemins qui allaient jusqu'au côté de la rivière [143] Manouane. Mais par la suite, soit l'hiver je montais en motoneige, soit qu'on montait en canot.
- B- Par la rivière Manouane ?
- N- Par la rivière Manouane, c'est ça. Parce que mon terrain de trappe où je faisais la trappe y commence ici, en haut du lac, c'est marqué le lac Duhamel. Y commence en haut, il est contenu entre, juste à la tête y'a la petite rivière Manouane qui est *icitte*, au nord du lac Duhamel, *pis* y va à la grosse Manouane, la rivière Manouane a fait un croche comme ça et tu vas la reprendre un peu plus loin. Tu vas la reprendre un peu plus loin ici. Mon terrain pour essayer de le situer, le lac Raccourci est là. Tu pars *icitte*, c'est le 50 degrés 30 à peu près, la limite nord *pis* la limite sud un petit peu en bas du cinquantième. Un petit peu pas beaucoup dans ce coin-là.
- B- La petite rivière Manouane est ici, vous faisiez ça en canot ?
- N- La petite rivière Manouane est ici. Ouais, ça c'est une zone pour l'automne. Y'a juste une couple de rapides en partant. Après ça, c'est de l'eau morte, mais il a plein, plein de croches, ça c'est une partie que je dirais pour un huit milles, peut-être à peu près huit milles que tu peux chasser pour l'automne, tu chassais ça en canot. Ça c'est une zone qu'on chasse en canot. Mais par la suite, après ça il faut que tu te redéménages dans un autre endroit pour l'hiver, l'hiver tu peux te redéménager. Des fois, j'allais sur le terrain du

voisin, je me ramassais au lac du Grand Détour ou encore dans ces montagnes-là entre les deux ou encore là, dans la grosse Manouane ou encore lac Paul. Je me suis promené dans tous ces zones-là, un peu partout. J'ai été jusqu'au lac Radio. Mon terrain allait jusque-là. Et ça, tu faisais ça en motoneige ou en raquettes. C'est pas continuellement en motoneige, parce qu'une motoneige ça demandait plus de la gestion, ça coûte cher ça une motoneige. Ça fait que *moé*, j'avais pris pour habitude de me faire comme une espèce de maître chemin mais en motoneige et par la suite je marchais en raquettes. Fait donc, la motoneige m'amenait si tu veux à pied d'oeuvre, faire une tournée de pièges que je faisais en raquettes pour essayer d'éviter les dépenses, les dépenses d'essence, ça coûte passablement cher. Et ça c'est une difficulté qu'on a, il y a beaucoup de gens qui vont utiliser ça, à tout bout de champ, la motoneige, mais si tu regardes ce que ça donne la fourrure, le prix de la fourrure, y'est pas assez élevé. Tantôt, je dis ça prends maintenant de l'argent pour pouvoir aller vivre en forêt, parce qu'anciennement c'était pas pire, le prix de la fourrure *pis* le coût des aliments.

B- Le coût de la vie.

N- Le coût de la vie en général, c'était pas si mal. Tu pouvais t'équilibrer mais maintenant c'est très difficile. Ça te prend d'autres argent, la fourrure c'est pas assez, ça te prend d'autres choses que ça. On a le système ici, qu'on a implanté justement dans les années 80. Sécurité du revenu ou le Bien-être, je ne sais comment tu peux l'appeler, maintenant ça change continuellement de nom. Nous, on l'a adapté quand même pour les gens qui [144] vont en forêt. Ça veut dire que dans le système de Bien-être, on prend l'expression Bien-être, c'est plus connu. Dans le système de Bien-être, t'as un système de base, tu as un montant de base qui est donné pour un individu ou une famille et que si l'individu est à la recherche d'emploi active, y'a un montant supplémentaire. Et donc nous, qu'est-ce qu'on fait, on considère que si les gens vont en forêt parce que de toute façon, tu n'as pas d'emploi ici. Comment on dirait aux gens : « Cherchez-vous un emploi, cherchez-vous un emploi... » il n'y en a pas. Mais si au moins, il fait l'effort d'aller en forêt *pis* de vivre de trappe, en tout cas il fait des efforts, on le considère comme si il était à la recherche d'emploi et on y donne, on y donne

quand même le supplément *pis* son montant de sécurité du revenu ou de Bien-être. Fait donc ça, ça fait une base et même là, tu réussis à t'organiser avec le prix de la fourrure *pis* le petit montant de Bien-être tu réussis à t'organiser, si tu fais attention à tes dépenses il y a toujours moyen là. C'est sûr, c'est pas gros mais tu réussis à t'organiser, c'est pas épais, épais. Mais en tout cas, ça fait un peu penser, comme dans l'été, les familles qui sont sur le Bien-être et qui vont aux bleuets. Le bien-être va donner un petit montant *pis* ce qu'ils vont chercher dans les bleuets, c'est de l'argent de plus. C'est un peu le même principe.

B- De l'argent supplémentaire.

N- C'est un peu le même principe.

B- Vous dites, vous disiez tantôt quand vous alliez à la pêche ou, à la chasse à l'automne, c'était toujours autour du castor, c'est ça qui était là, c'était planifié.

N- C'est parce que le castor, à la différence des autres animaux, le castor, t'es capable de trouver facilement où il est installé à cause de ses cabanes *pis* c'est facile de voir si y'a un castor. T'es capable d'estimer combien de castors qui y'a là. T'es capable même prévoir l'évolution des familles de castors, s'ils sont là, vers quelles rivières ils vont monter. Parce qu'un castor, ça *mouvait* (INAUDIBLE). Un castor y descend les grandes rivières et quand il va prendre un petit ruisseau, il va toujours monter le petit ruisseau. Fait que, il va toujours monter, il va aller jusqu'au *boute*. Quand il va avoir tout manger qu'est-ce qui a le long, il va faire plusieurs hivers plusieurs années, là. Il va redescendre la rivière, il va aller se trouver une autre place. Fait que tu peux, le castor avec, d'abord t'es capable de voir où ce qu'il est où qui s'installe, t'es capable de l'estimer. C'est un animal que t'es capable de prévoir tes captures assez facilement. Il est dans une cabane, lui. Il est comme un peu prisonnier, c'est pas comme une loutre qui passe son temps à voyager d'une rivière à l'autre *pis* que tu vas voir au bout de deux-trois semaines. T'es capable de savoir à tous les deux jours, exemple, y va trapper des castors, c'est régulier. Fait que c'est pour ça, que le castor est un peu la base de toute ta trappe. T'organises tous tes pièges à castor *pis* en parallèle à ça, tu vas mettre des pièges à martre. Si tu vas

dans un endroit où il passe des loutres, tu vas mettre un piège à loutre. Ça, c'est toujours une chasse parallèle à celle du castor.

[145]

- B- C'est tu le même piège ou un autre. Est-ce que c'est un piège différent ou c'est le même piège qui est placé à un endroit différent pour la martre, pour le castor ?
- N- Pour le castor, c'est un piège qui est à part, t'as les *conibears*, t'as le 330. C'est des pièges assez gros. Anciennement, c'étaient tous des pièges à pattes mais là, on chasse avec des *conibears*. Lui, il est assez gros, tu peux prendre des loutres aussi dedans, malgré qu'il y a des pièges un petit peu plus petit pour prendre de la loutre. Tu peux mettre un piège à castor, tu vas prendre de la loutre quand même. Tu vas le poser différemment, tu vas le mettre où les écluses parce que les loutres c'est plus des endroits de passage. Tandis que pour la martre, c'est des petits pièges tout petits, c'est toujours mis sur la terre ferme, c'est jamais à l'eau. Le castor, est un animal d'eau. La loutre, c'est un animal d'eau qui va suivre les cours d'eau. La martre, c'est au côté. Fait donc, tu vas mettre des pièges à martre, soit proche où tu fais des pièges à castor ou sur le chemin faisant. Ta ligne de trappe ou ton portage pour la trappe, ton chemin de trappe, tu vas t'en aller en mettant, peut-être à tous les quarts de milles peut-être ou, à tous les demi milles, ça dépend si ton terrain est giboyeux. Tu vas mettre des pièges à martre, si tu as vu un renard, tu vas mettre un collet à renard, peut-être dans ta *trail*, un collet à renard.
- B- Comment ça se décide tout ça. Ça à l'air tellement mystérieux pour quelqu'un qui connaît pas ça. Où je vais mettre le piège, on les met n'importe au hasard. Là on sait que du castor ici, il y a des animaux *pis* là on est dans le bois. C'est vraiment mystérieux.
- N- À l'automne, c'est sûr que tu peux pas voir toutes les traces. Quand y'a du sable, tu vas voir les traces d'animaux mais tu vas voir des excréments, des crottes en bon québécois.
- B- Là, on met un piège là ?
- N- *Ben* là, tu penses que, je ne sais pas, il y a des renards dans ce coin-là, de la martre. Tu vas voir des signes, si y'a des signes tu te faire.
- B- C'est des *trails*, mettons le renard y'a-tu des *trails* quand il s'en va ?

- N- Non, le renard y voyage un peu partout. C'est plus des pièges. Tu vas faire une espèce de petite cabane avec un appât pour pouvoir l'attirer là, parce que lui, il va se chercher de la nourriture. Tu vas mettre ton piège là, dans une cabane ou dans, en branchages ou quelques choses de même, comme ça, t'as des méthodes. Ou encore tu vas mettre des collets sur ton chemin à toi, un endroit assez serré. Il a tendance à suivre ton chemin.
- B- Une *trail* d'être humain.
- N- Ouais, Tu sais en général, il est *senteux*. Mais un renard, faut prendre nos précautions. Il a un bon odorat. Il faut prendre nos précautions lorsqu'on met un collet, mais c'est pas un piège, il faut que tu mets un collet. La même chose, le loup-cervier ou le lynx, le lynx du [146] Canada, c'est un peu la même chose aussi. Il va suivre, y va suivre tes traces, fait donc là, tu peux mettre tes collets.
- B- En plein milieu de la *trail* ?
- N- En plein milieu. Nous, on va passer par-dessus mais lui, y vas te suivre et va passer.
- B- Faut pas qu'y'aïlles d'odeur d'humain ?
- N- Pour le renard, pour le loup c'est la même affaire, faut que fasses attention à l'odeur. Pour les martres, d'abord c'est pas des collets. C'est de petits pièges au côté, un peu comme tu peux faire une cabane à renard, tu peux avoir une cabane à martre. Tu peux avoir, y'a même des boîtes. Y'en a beaucoup, qui se font des boîtes avec un petit piège en dedans *pis* t'as un appât dedans. Les martres c'est *senteux* ça, tu vas prendre ça. Nous, on dit souvent que c'est la bête pour les femmes, les femmes chassent, c'est facile, facile. C'est *senteux*, même t'as presque pas d'appât. C'est assez *senteux*, il va voir une construction quelque part, il va aller voir qu'est-ce que c'est. Mets-y n'importe quoi avec un piège en avant, il va *se fourrer* dedans. Fait que, tu l'attrapes facilement parce que c'est *senteux* comme tout, ça pas de bon sens. Mais un renard, un loup c'est une autre paire de manches. Lui, il va être méfiant, méfiant. *Pis* des, là dans mon terrain, j'ai pas d'autres choses que ça, c'est les principaux animaux que je chasse.
- B- Comment on fait pour savoir combien y'a de castors. Tantôt vous avez dit on voit une cabane ? La grosseur.

- N- Par la grosseur de la cabane ou la taille de l'amas. Quand tu es rendu assez tard l'automne, tu vas voir la grosseur de l'amas. Si c'est une petite cabane, il y peut-être deux castors, celui-là y'en quatre, celui-là y'en a six des fois y'en a peut-être huit. Mais juste par la taille de l'amas, ça va prendre plusieurs indicateurs. Parce qu'une cabane des fois, tu en avoir juste un, qui a arrangé une vieille cabane. Mais la taille de l'amas, d'habitude tu ne te trompes pas. Tu peux voir si le castor est tout seul ou si ils sont deux. Tu peux regarder aussi par les *mangeures* qu'il fait. La taille des dents, quand il va couper, tu vois la taille des dents, si c'est des gros, gros, ça fait longtemps qu'ils sont dans ce coin-là, tu peux te donner une idée. Et nous, on *s'amanche* toujours. Je m'*amanche* toujours pour prendre les plus gros castors *pis* laisser les petits. L'automne, tu fais, tu mets tes pièges loin de la cabane, pour pas les mettre proche de la cabane.
- B- Parce que les petits restent proche de la cabane ?
- N- Les petits vont sortir mais restent alentour, tandis que les gros y vont automatiquement, y vont aller faire le tour, aller voir *ousqu'y'est* son barrage, voir si tout est normal. Et donc, tu vas attraper les gros de même ou encore tu vas leur mettre, tu vas leur jouer des tours. Avec en se servant des rognons de castor, les glandes que les castors ont, y'a une des glandes là-dedans que, elle c'est une glande qui donne, un peu comme les chiens, ça [147] donne la senteur de l'animal, quel genre d'animal que c'est, c'est tu, un mâle ou une femelle, *pis* sa famille. Et donc souvent, on les provoque comme ça, on met un piège *pis* on met pas loin un petit bâton qui a été trempé là-dedans, on met un petit coin de cette glande. Et le castor quand il va sortir, il va le sentir et y va imaginer qu'un castor étranger qui est venu dans sa cour et il va venir voir et on l'attrape de même, nous autres. Comme ça, on attrape souvent les deux gros comme ça, ou les quatre gros dépendant de la taille des cabanes. Les petits, ça peut arriver mais c'est pas qu'on vise. Ça peut arriver.
- N- On était rendu pour le castor, durant l'hiver. Ça, on fait ça, l'automne durant qu'on a, qui a de l'eau claire. Quand on est rendu à l'hiver, il faut chasser en dessous de la glace. Là, il fait un peu, on peut *pu*, tu peux *pus* mettre des appâts de ce genre-là. Les pièges que tu vas mettre tout près de là, je dirais du barrage là. Non. Je

vais reprendre mon explication. Le castor durant l'hiver, on chasse où les cabanes. On peut en mettre des pièges proches, disons pas du barrage, en (INAUDIBLE) mais en dessous de la glace. Le castor va venir voir quand même. Si c'est en route, on vient assez souvent. On va les mettre juste là, parce même si on passe six, sept fois c'est sur le chemin faisant, c'est pas *ben, ben* grave. On va finir par les attraper, les gros. Aussitôt que les gros sont attrapés, on enlève nos pièges. Si c'est un endroit qu'on va pas souvent, *ben* là, qu'on veut vider la cabane tout de suite, on veut piéger, là on les met à la sortie des cabanes. À la cabane, il y a toujours une, deux, trois sorties, des fois mêmes quatre sorties. Fait que là, tu mets les pièges à la sortie. Là, ça arrive souvent qu'on prend des petits, malheureusement. Je sais que nous autres, *moé*, j'ai tendance à... le piège *conibear*, c'est un piège carré, ça donne un bout (INAUDIBLE) carré et il y a des broches là-dedans. Le milieu qui sert de déclencheur quand l'animal passe. *Moé*, j'ai tendance à les mettre dans le côté, pour des fois, si un petit passe, peut-être il va se réchapper, il se fera pas prendre. C'est plus les gros que je vise. Aussitôt qu'on a les deux gros, les quatre gros, on enlève tous les pièges. On en laisse des petits pour pousser aussi. Si on laisse *pus* de petits, on va être mal pris. Et la façon, dont mon terrain était organisé, j'avais comme un système de rotation. Ça me permettait, il était assez grand, j'étais capable de faire ça sur quatre ans. Je veux dire dans quatre ans, j'avais fait toute la tournée, de tout, de tout mon terrain de trappe. Parce que, si y'a un endroit où j'ai chassé, si j'ai laissé des petits. Ça repoussé dans quatre ans, il vont avoir le temps de repousser. Je m'étais organisé de même. Comme ça, j'avais une planification, une rotation, à tous les quatre ans, je revenais au même endroit.

B- *Pis* un castor, ça vit combien de temps en général ?

N- Je te le dirai bien exactement je le sais pas.

B- Quatre ans.

N- Dix, douze ans à peu près. Dix ans, je le sais pas. J'ai jamais pensé à ça.

B- Rendu à quatre ans, c'est un gros castor adulte.

[148]

- N- Ouais, à quatre ans, c'est un gros, c'est un gros. Tu peux avoir des extra gros eux autres, ils vont être plus vieux. Mais je n'ai jamais fouillé pour savoir comment ça vit de temps. Peut-être dix ans, douze ans, je le sais pas.
- B- Vous tenez compte de quatre lignes de trappe, un peu, mais une à la fois.
- N- Non, c'est plutôt quatre zones.
- B- Quatre zones.
- N- T'as quatre zones de trappe *pis* chaque zone comprend une période d'automne, une période d'hiver *pis* une période de printemps. Parce qu'on chasse le printemps aussi, le printemps c'est encore le long d'une rivière. Aussitôt que ça commence à déprendre, il y a un bout que la fourrure est encore bonne. La fourrure qui est à l'eau. Le renard et les autres, ceux-là qui sont sur la terre, les animaux sont plus bon. Mais la fourrure de la loutre *pis* le castor.
- B- Parce qu'il est souvent dans l'eau ?
- N- Dans l'eau, la fourrure est encore bonne.
- B- C'est juste l'été qu'est pas bonne.
- N- Ouais, l'été ou la fin du printemps, parce que tu chasses peut-être une semaine après le départ de la glace. Quand la débâcle part, on chasse peut-être une semaine-là. Que je peux prendre encore un peu d'animaux après ça, j'arrête. J'allais pas plus loin que ça, parce que plus ça va, après ça, ça se détériore. La fourrure se détériore. Ce qui est intéressant pour la fourrure du castor, c'est le poil qui est dans le fond. Y'a comme deux genres de fourrures, deux genres de poils. T'as un poil long qu'on voit, qui est roux et une espèce de duvet dans le fond de ça. C'est le duvet qui donne de la valeur à la peau pour la vendre. *Pis* ce duvet-là, il le perd à mesure que tu avances dans le printemps. Il perd son duvet. C'est pour ça que rendu à la mi-mai, le castor y vaut rien *pareil* de toute façon, même si on est assez au nord. Au sud, ça fait un bout de temps, qu'y'est plus bon. Mais nous autres, on pourrait étirer, je sais pas peut-être jusqu'aux deuxième, troisième semaines d'avril, à peu près, à peu près, ça joue là-dedans.

- B- O.K. Quand on pose les... combien de pièges on pose quand on pose les pièges ? Mettons que vous partez le matin ?
- N- Pour les *conibears*, j'en ai à peu près une quinzaine, les *conibears* pour le castor. Ça, j'en ai à peu près une quinzaine. L'automne, tous mes pièges sont tous posés. Parce qu'on chasse sur la rivière *pis* avec une embarcation moteur, tu fais quand même assez long. Je travaillerai pour mettre tous mes quinze pièges, pour l'automne. L'hiver, je mettrai plus six, sept, huit parce que les cabanes, c'est quand même espacées. T'as pas quinze cabanes [149] dans le même coin. C'est assez espacée. Fait donc, l'hiver à peu près sept, huit pièges pour le castor, à peu près. Y'a peut être trois, quatre autres, étendus pour la loutre, pour prendre des loutres sur le bord. Là, c'était beaucoup plus pour la martre que je mettais. La martre, tu peux mettre quarante, cinquante, soixante pièges à martre, dépendant du coin *ousque* t'es.
- B- Faut-il aller voir les, quand est-ce qu'on va revoir les pièges, voir s'il y a quelque chose dedans ?
- N- Les pièges à castor, *moé*, je dirai le maximum à tous les deux jours. Ça, c'est le maximum. Même l'automne, c'est à tous les jours que je passais. L'hiver à tous les deux jours. À tous les deux jours parce que l'animal est en condition parce que, on mangeait le castor aussi, des fois. Faut pas le laisser pourrir trop, trop longtemps là, mais à tous les deux jours, j'y allais. Le castor, y passera pas plus qu'une journée. Il va passer une journée à sa cabane mais il va sortir. Fait que, à tous les deux jours, ça serait le maximum. C'est jamais plus long que ça. Les autres pièges, c'est à peu près la même affaire, à peu près à tous les deux jours, ça adonne pour passer. Y'en a certain que, si y sont sur mon grand chemin ou ma grande route de motoneige, je les vois tout le temps, tous les jours. Mais les autres, c'est à peu près ça tous les deux jours, trois jours ça dépend. Mais ça joue là-dedans, deux jours, trois jours, mais plus que ça. Les pièges à castor, c'est jamais plus que deux jours. Les autres pièges, ça peut arriver que, mettons je vais descendre dans le temps des fêtes, va peut-être *ben* passer une semaine *icitte*, mes pièges à martre y vont rester là. Là, m'as les voir une semaine après, mais c'est pas courant. C'est plus, assez souvent. Mais de toute façon, de la façon dont on est organisé, les pièges. Les animaux meurent *pareil*, c'est beaucoup plus pour éviter qu'ils

soient mangés par d'autres choses. Parce que une martre qui est dans un coin où il y a des souris. Les souris, y vont commencer à la manger, après ça il manque des morceaux de fourrures. C'est plus pour éviter ça. Les pièges *conibears* comme on a là, les animaux ils ne vivent pas longtemps. De toute façon, il n'est pas question de cruauté. Pour le castor, il se *neye*, ça dure pas. Le castor *ben* vois-tu, on le mange. Il est aussi important pour manger que pour chasser. Fait que, c'est pour ça qu'on attend pas trop longtemps. C'est pour ça, l'automne, *moé*, l'automne, tous les jours. Parce que l'automne, c'est pas comme l'hiver, l'hiver l'eau est glacée. Même si j'y vas deux jours après, même si y'avait été deux jours-là. À cause de l'eau froide, il se conserve, il est quand même bon. Il a pas gonflé, il a pas rien. Tu vas le prendre, il est de la même grosseur, il a pas commencé à gonfler. Si j'attends une semaine, il va être *ben* rond, il va commencer à se décomposer mais deux jours ça le dérange pas. Il est même très comestible.

B- Qu'est-ce qu'on fait avec le castor. Quelle partie sert à quoi. La fourrure, systématiquement, c'est vendu dans un des commerces de fourrure de Pointe-Bleue, quoi ?

N- Moi, j'ai toujours vendu ici, chez René Robertson.

B- Comment les gens choisissent où ils vont vendre leurs peaux ?

[150]

N- Ah ! C'est au plus offrant. *Moé*, j'ai toujours vendu chez René. J'étais habitué d'avoir des contacts avec lui. Lui, il nous avançait de l'argent quand c'était le temps de partir. Il nous avance de l'argent, fait que là on peut partir, bien (INAUDIBLE). L'avantage qu'on a, c'est qu'on a notre argent tout de suite. Y'en a qui vont vendre, ils vont envoyer ça, dans des encans. Là, c'est beaucoup plus long, tu envoyés ta fourrure. Là, tu vas attendre peut-être un mois, un mois et demi, deux mois avant d'avoir le chèque. C'est sûr que tu peux avoir un meilleur prix, mais des fois tu as des surprises, un encan c'est un encan. *Moé*, dans mon cas, en vendant à Robertson. Lui, il utilisait pour les manteaux de fourrure qu'il fabriquait. S'il les envoyait à l'encan, c'est lui qui prenait le risque un peu. *Moé*, j'avais peut-être un peu moins d'argent mais je l'avais

tout de suite. Je n'avais pas besoin d'attendre. Et en général quand tu vas en forêt, tu as besoin de ton argent. Tu peux pas attendre deux, trois mois.

Les gens choisissent, comme je te dis pour le prix. Y'a des acheteurs un peu partout, dans la région. Y'en a du coin de l'Ascension, y'en a à Normandin, y'en a à Saint-Félicien. Et les gens, y vont au nez, y'en a, c'est du bouche à oreille. *Ben*, va là, tu as de meilleur prix. *Moé*, des fois quand on avait des fourrures pas belles. Alors, j'allais pas voir chez Robertson, il veut pas de la fourrure pas belles, mon prix ne sera pas diable. Fait que là, j'allais voir plus un acheteur, qui me paraissait moins expérimenté. Je pouvais lui refiler ma fourrure qui est moins belle.

B- Les Robertson y connaît trop ça.

N- *Ben* là, lui, il a été élevé là-dedans. Fait que là, c'est pas rare que si tu arrives avec un castor qui est plus ou moins de saison, il va te le dire tout de suite. Ça marche pas, ça marche pas. Y voit tous les défauts. Tandis que, si tu vas à quelqu'un qui fait ça un peu comme passe-temps, ou qui est moins connaissant. *Ben* j'ai plus de chance d'avoir un bon prix. Il a ça aussi qui joue aussi des fois dans la vente.

B- On a pas encore parlé, je ne sais pas jusqu'à quelle heure vous êtes disponible. On a pas encore parlé de la chasse au gros gibier. L'importance de ça. Quels animaux qui sont les plus prisés par les gens d'ici ?

N- *Ben* là, y'a l'ours qui est intéressant. L'ours arrive, mais y'est pas chassé vraiment pour ça. Mais si l'automne, quand tu t'installes, l'automne, *pis* y'a un ours pas loin. Les gens vont aimer ça, en tuer un ours pour se ramasser de la graisse. T'as la viande qui est bonne. Et c'est surtout se ramasser de la graisse, c'est une graisse qui se conserve bien. Ça donne un bon goût aux aliments, tu fais cuire du steak dedans, c'est bon. Ça se fait un peu moins que ça se faisait, par exemple. *Pis* quand j'étais jeune, j'entendais souvent parler que les gens avaient cette habitude-là. Moi-même, je l'ai jamais pris. Si y passait un ours pas loin, c'est correct, je vais le tuer mais je ne le recherchais pas spécialement. Mais je sais qu'avant ça, les gens y visaient beaucoup avoir un ours au départ. Parce que, ça te permettait d'avoir de la graisse pour faire cuire tes affaires. T'as

moins besoin de monter autres choses. Tu as déjà un stock de graisse là.

[151]

B- O.K.

N- Quand les gens montaient, partaient pour des grandes périodes. *Pis* y montaient soit en canot, ou des longs voyages. Y pouvaient pas descendre souvent pour se ravitailler. *Ben* là, tu te montes une chaudière de graisse. Des chaudières de graisse ou de la farine, tu montais juste le strict nécessaire. Mais là, si tu es capable de te tuer un ours. Tu as moins besoin de graisse, tu l'as, l'ours y fournit ta graisse. C'est une texture (INAUDIBLE) recherchée *pis* ça donne un bon goût à la viande. *Moé*, j'avais un camion, une camionnette, au besoin je peux me dépanner. Je vais chercher mais, je visais pas spécialement.

L'orignal, on cherchait toujours à en tuer l'un, l'automne. Tu tues un orignal l'automne. Pas dans le mois de septembre mais plus dans le mois d'octobre. Quand on, lorsqu'on fait l'exploration pour voir où y sont les castors. C'est ce bout-là, qu'on vise à avoir un orignal. On laisse passer la période de chasse sportive là, parce que là, t'es infesté. La chasse sportive, t'es plein de monde un peu partout *pis* c'est quasiment dangereux de se promener, il faut faire attention. Fait que, je laissais passer la chasse sportive. C'est là, que j'allais à l'orignal, pour prendre un orignal et me ramasser de la viande pour un petit bout de temps. Malgré que tu fais longtemps, longtemps, mais ça donne un bon coup de départ. Ensuite, le gros gibier, ça allait juste dans le mois de février. Parce que l'automne, t'as le castor, t'as le lièvre, t'as plein de choses à manger. C'est plus, vers le mois de février. Le mois de février là, la neige est épaisse. Et là, j'y retournais soit pour l'orignal ou soit pour le caribou. L'automne, on mange pas de caribou, mais l'hiver oui. Dans mon coin, y'en a pas beaucoup, y'en a un peu. Y'en plus où, le lac Manouane, même en haut, ça me fait pas mal loin. En haut, y'en a, y'a de l'ours, y'a des caribous des bois mais c'est pas le caribou du nord. Y'en plus dans ce coin là, parce que c'est plus dénudé, c'est des grandes plans d'eau. Tandis que, quand tu descends vers le sud, tu peux en avoir à Pipmuacan. Mais là, *moé*, je suis un peu trop loin quand même d'y aller. Je chassais le

caribou, un peu dans le coin soit au lac du Grand Détour, mais pas beaucoup.

B- C'est quoi la différence entre le caribou du nord et celui des bois ?

N- Y'a des différences physiques un peu. Les sabots sont pas tout à fait la même chose, c'est peut-être à cause du terrain-là. Les sabots du caribou des bois est plus tranchant, plus coupant. Tandis que celui du nord, c'est comme plus rond. Peut-être, c'est parce que dans le nord, ça use continuellement sur les roches *pis icitte* y'en a moins. Une autre affaire, c'est que les panaches des caribous des bois sont énormément beaucoup, beaucoup plus petits. Dans le nord, tu vas voir des panaches, des grands panaches, des grandes choses, c'est énorme. C'est peut-être, cinq pieds entre les deux bords de panache. Les caribous des bois c'est tout petit. Ça peut avoir, je sais pas deux pieds de haut *pis* un pied et demi de large. Il est continuellement en forêt, y peut pas se permettre d'avoir un gros panache comme ça. *Pis* une autre affaire, c'est que le caribou du nord, il est migrateur. Il va, t'as des mouvances qui vont se faire pour l'été, y va retourner pour l'hiver dans un autre endroit. Y'a des mouvances, de même, comme ça. Tandis que le caribou des bois, y passe son temps à se promener. Mais c'est comme un genre de petit [152] circuit qui fait continuellement. L'été, l'hiver, y fait continuellement un petit circuit, il peut aller virer à une cinquantaine de milles à peu près, *pis* y revient. Il fait ça tout le temps un petit circuit. Il va passer à peu près à toutes les deux, trois semaines. Il n'a pas de migrations comme celui du nord. Fait donc, que quand tu le vois passer quelque part, dans deux, trois semaines, il va repasser dans ce coin. C'est ça la différence, la principale différence. *Pis* la raison pourquoi on le chasse plus l'hiver que l'automne. C'est l'automne, c'est la période de rut. Période *ousqu'on* dit, qu'ils se courent. Surtout le mâle, goûte pas *pareil* la viande. La viande a un drôle de goût. Tu fais cuire dans le poêlon, ça a une drôle de senteur dans le poêlon. Là, c'est l'hiver. Là, c'est beaucoup plus l'hiver qu'on va chasser. *Pis* l'hiver, plus t'avance vers l'hiver, plus c'est facile de démêler le mâle *pis* la femelle. Parce que les deux ont un panache, mais le mâle le perd plus de bonne heure que la femelle. Fait que, quand tu vois un caribou, l'hiver qu'y'a pas de panache, c'est sûr c'est un mâle. Parce que la

femelle garde son panache. *Pis* là, on pense, nous autres, que c'est pour mieux se protéger pour avoir ses petits.

B- Ah ! oui !

N- Parce qu'elle va continuer à avoir son panache même au mois d'avril. Au mois d'avril, elle va se ramasser sur les îles du lac Manouane, ou fin d'avril, pour pouvoir avoir ses petits sur les îles, être à l'abri des loups. On pense que, c'est pour se défendre soit des mâles ou de se défendre. À un moment donné, le panache tombe *pis* il repousse tout de suite. Tandis que le mâle va commencer à le perdre dans le mois de janvier, toujours le même bord (INAUDIBLE), y commence à en perdre. C'est pour ça, qu'on chasse plus l'hiver. Fait que là, ça peut arriver qu'on se prenne une couple de caribou, qu'on se tue une couple de caribou, c'est pas gros. Une couple de caribou, ça se mange vite. Les petites fesses, ça pèse trente-cinq livres, une fesse. Ou encore un orignal.

B- Un orignal, ça on a de la nourriture pour tout un hiver pour une personne ?

N- Pour une personne, je sais pas. Je n'ai jamais passé un hiver avec un orignal, moi-même. Je sais que moi, ma famille, un orignal, tu fais facilement deux mois. Deux mois très facilement. Caribou tu fais trois semaines, trois semaines, un mois. Ça varie là-dedans.

B- Est-ce que l'on fait autant de choses avec toutes les parties des animaux ?

N- Ce bout-là, je l'ai oublié celui-là, quand on a parlé du castor tantôt. C'est sûr que la peau, elle est pour vendre. Elle est principalement pour vendre. Ça peut arriver, qu'on se fasse des paires de mitaines, des chapeaux mais principalement, c'est pour vendre. *Pis* si tu es mal pris, tu peux te servir de la peau aussi pour te faire une paire de mocassin avec le poil. Tu vas la traiter comme une peau d'orignal pour te faire des mocassins. Si tu as pas d'autres choses, c'est pas l'idéal, c'est pas une peau qui est vraiment bonne pour ça. *Pis* les parties là-dedans, *ben* d'abord toute se manger ou presque. Les dents, on sait que, on les ramassait pour se faire une décoration, ça arrivait des décorations.

[153]

B- Des colliers.

N- Des colliers ou de l'artisanat, y'a des colliers des fois que tu vois. Les dents, tu te sers assez souvent de ça. Y'a des jeux, qui se font aussi avec les omoplates de castor, des jeux pour les enfants. Des *bebelles* de ce genre-là, qu'on peut faire. L'utilisation, à part de ça, y'en a pas d'autres vraiment d'utilisation là-dedans. À noter que tout se mange, les pattes avec. Malgré que c'est dur, quelqu'un qui mal au foie, il est mieux de pas manger les pattes, c'est assez gras à manger. *Moé*, je m'en rappelle, je voyais ma femme, qui mangeait les pattes. *Moé*, je m'étais pas habitué à ça, manger les pattes de castor. Elle, elle adorait. Tu voyais les pattes avec les ongles d'orteil là-dedans, c'était drôle de voir virer ça dans la bouillotte là. À la voir manger, apparemment c'était bon. J'y ai goûté et j'ai trouvé ça passablement gras et j'ai jamais été capable de m'habituer trop, trop. Fait que, c'est *ben* gras. Ça prend un bon foie pour ça.

Pour ce qui est de l'original. L'original c'est sûr qu'on fait, c'est pour les mocassins, pour faire les raquettes. Le caribou aussi, les deux servent à ça. La peau est principalement pour ça, elle sert pas à d'autres choses. Elle est strictement pour tes usages, pour faire cette chose-là. La viande, on la mange toute. Les os, les os comme la colonne, c'est sûr peut servir à faire de la soupe, des choses comme ça. Y'a des os, des os dans les pattes, qu'on se sert pour faire des grattoirs. Ça, on s'en sert encore, même actuellement. On fait des grattoirs, soit qui servent à gratter d'autres peaux d'original parce que tu peux gratter ça. Ça sert pour dégraisser les peaux de loutre. Y'a des os, tu peux t'en servir pour gratter une peau de castor aussi, pour *pleumer* ton castor. Tu peux te faire des instruments avec. Ça, on s'en sert encore, c'est à peu près le meilleur qu'on a trouvé pour l'instant. On a pas trouvé meilleur que ça, ça brise pas la peau ça travaille *ben*. Fait qu'y'a des os, comme t'en as au musée, t'en vois, y'a des grattoirs. Ce que tu vois au musée, c'est exactement.

B- C'est la même chose aujourd'hui ?

N- La même affaire qu'on se sert aujourd'hui. Sauf que, je vas peut être *ben* le faire plus vite qu'ils le faisaient, il y a deux ans, deux cent ans là. C'est pas long, que je prends la hache pour dégraisser. J'ai les limes, ça va vite pour faire ça. C'est plus rapide, mais c'est exactement la même, la même affaire. J'en ai pas chez nous, mais

j'en ai dans le bois. Je te les sortirais c'est les mêmes choses que tu as au musée. Parce qu'on s'en fait assez souvent. D'abord des os t'en as assez souvent, c'est pas ça qui manque. Tant que tu en as de besoin, tu le laisse dans le bois. Tu vas le reprendre là si tu repasses une autre année, *pis* tant pis tu peux t'en refaire un autre. Fait que pour l'utilisation de la base, veut dire la peau. C'est principalement pour les mocassins *pis* la raquette.

B- Le castor comme tel un fois qui est pris, qu'est-ce que ? Comment on arrache ça un castor ? On enlève du piège. Quoi à partir du moment ou on l'enlève du piège ?

N- À partir du moment que tu l'enlèves du piège. En sortant du piège, si c'est l'hiver, t'es mieux d'enlever l'eau dedans parce que ça, ça va gelé.

[154]

B- C'est plein d'eau dans...

N- Dans la fourrure, c'est des fois, c'est des choses qu'on pense pas. En hiver, t'arrives *pis* ton castor sort de l'eau, si y fait trente sous zéro. T'es mieux d'enlever tout de suite l'eau, avant que ça gèle.

B- Sur le dessus.

N- Ouais, on enlève ça, on le passe dans la neige, ça enlève tout ça.

B- C'est ça que je voyais dans un film. J'ai vu un film, y prenait le castor par les pattes.

N- Tu le roules dans la neige. C'est pour, c'est pour enlever l'eau. La neige va ramasser l'eau et après ça tu peux secouer la neige. La neige a ramasse l'eau, *pis* en même temps, ça ôte le sable, la terre qui peut avoir là-dedans. Parce que lui, il est en dessous de l'eau dans une cabane, *pis* y'a du sable aussi là-dedans. Ça enlève, ça aussi en même temps. Un coup qu'on l'a amené, la première affaire, c'est de le *pleumer*. Pas l'ouvrir mais le *pleumer*. C'est à dire, d'enlever la peau, c'est la première affaire qu'on fait. D'enlever ça.

B- De le déshabiller ?

N- Le déshabiller, le mettre tout nu. Là, on enlève ça et là on a le choix de le mouler sur, soit sur un cerceau, ça dépend de l'endroit *ousqu'on* est. Lorsqu'on est loin en forêt, on moule ça sur un cerceau. Des fois, tu vas voir ça au Musée, un espèce de cercle ou.

B- Je l'ai vu.

N- Qu'on fait avec des épinettes. Tu fais ça, soit en épinette soit encore en d'autre chose, en bouleau, avec des cordes. Si t'es proche, on a souvent des, maintenant on est rendu moderne, on a des contreplaqués, des feuilles de contreplaqués *pis* avec des clous. Des feuilles de contreplaqué *pis* avec des clous. Tu vas y donner la forme ronde avec des clous tout le tour. Dans les deux cas, il faut que tu travailles de, tu déshabilles ton castor. Il faut que tu enlèves le plus possible de graisse. Parce que plus y'a de la graisse, plus il va être long à sécher. *Pis* le coup d'oeil est pas aussi beau non plus, il faut que tu le dégrasses assez. Quand il est sur le contreplaqué, on le gratte soit avec un os, soit avec un couteau ou quelque chose de même (INAUDIBLE). Y'a des grattoirs, genre de grattoir, pour enlever le plus possible de graisse, pour qui est un bon coup d'oeil quand tu vas le vendre. Quand il va être rendu dans la maison d'encan, si y'est beau, tu vas avoir un meilleur prix. Si y'est mal préparé, ça va être long.

B- On peut-tu briser la peau, si on est pas habitué en grattant ?

N- Oui, oui. Parce que la peau est. D'abord, le *pleumer*, la peau c'est plus dur ça. Faut que tu sois *précautionneux*. Au début, t'as *ben* de la misère et tu en laisses *ben* du gras. Tu [155] essayes de pas trop faire de gaffes. Mais c'est plus dur, ça s'arrange pas comme ça. Un lièvre, une martre, tu peux *pleumer* ça facilement mais ça, c'est plus dur. C'est plus dur, *pis* dans le bas du dos en plus. Dans le bas du dos, c'est comme un gras. C'est toujours là qu'on fait des trous dans le bas du dos, c'est la pire place à en faire. Parce que la zone qui est utilisée pour la fourrure, c'est la zone située entre les quatre trous des pattes. Tu imagines un castor qui est rond, t'as deux trous les petites pattes, t'as deux trous là. Tu fais ce carré-là entre les pattes, c'est la zone plus, qui est plus commerciale. *Pis* la zone en bas, *ousqu'y'a* les deux pattes, c'est le dos ça, c'est là que c'est le plus facile de faire des trous. Mais c'est de l'ouvrage ça, c'est de l'ouvrage. Quelqu'un qui est habitué, un gros castor, ça peut y prendre 50 minutes, 60 minutes, *pleumer* un gros castor. Quand y'est habitué.

B- Enlever la peau.

N- Enlever la peau.

B- Y'a t'y d'autres choses à faire ?

N- *Ben* là, enlever la peau. Il faut que tu la moules aussi. En tout, tu n'as facilement pour une heure et demie, tu sais un castor, un beau là, pas un gros. Fait que là, le *pleumer pis* le mouler dans une heure et demie, c'est fait à peu près. Si y'est petit, ça va aller plus vite. D'autres choses qui nous reste à faire, là c'est plus le dépecer lui-même, l'animal. Enlever les tripes, ramasser le foie, des choses de même comme ça, enlever tes rognons. Tes glandes, on les ramasse parce qu'ils se vendent aussi les glandes. Tu t'en sers comme remèdes, les glandes y peuvent se vendre aussi.

B- À qui on vend ça ?

N- À l'acheteur de fourrures, M. Robertson. *Pis* là, ça se vend au poids. Les glandes, parce t'en as quatre glandes là-dedans. Il en deux.

B- Les grosses glandes.

N- Les tondreux, c'est eux autres qui se vendent. Parce qu'y'en a des petites ça, c'est les huileux. Eux autres, ils se vendent pas. On peut s'en servir pour faire ce qu'on appelle, nos drogues, pour les appâts. On s'en sert pour attirer les autres animaux, chaque trappeur a un peu ses recettes-là, les mélanges de toutes sortes d'affaires. Ils peuvent aussi *ben* mélanger ces glandes-là avec du Painkiller, des remèdes. Tout le monde a toutes ses recettes. Y'en a qui mélangent ça avec des pommes, y'a toutes sortes d'affaires. Chacun a sa petite recette secrète pour attirer les animaux.

B- Pour attirer le castor ?

N- Pour attirer le castor, pour attirer les...

[156]

B- Les autres animaux.

N- Pour attirer le loup-cervier, les lynx ou les renards. Tout chacun a sa petite recette. Fait que ces deux petites glandes-là servent dans c'est... des fois. On s'en sert beaucoup pour le lynx, pour le loup-cervier.

B- Qu'est-ce qu'on mange à part la chair sur le castor, quels organes ?

N- La queue.

- B- La queue.
- N- La queue, le coeur, les poumons, les reins. Les reins se mangent aussi. À part de ça, il ne reste plus grand choix, la cervelle, la cervelle aussi. C'est un peu le mets de choix.
- B- On fait pas des jeux aussi avec le crâne, je ne sais pas trop, les jeux ?
- N- Non, il s'en fait avec l'omoplate, mais pas avec le crâne. Souvent, habituellement, tu vas le voir souvent, il est accroché après les arbres. Tu vas voir dans les campements, tu vas voir les crânes des castors, ils sont mis là. C'est pour être chanceux. Pour être chanceux pour la chasse, donc ils mettent ça là. *Pis* les os, c'est sûr que t'as des jeux que tu vas faire avec les omoplates, mais les autres os sont retournés à l'eau. Ils les jettent, parce qu'ils disent qu'un animal qui vient de l'eau, il faut que les restes retournent à l'eau, c'est retourné à l'eau.
- B- Faites-vous ça les crânes, accrocher les crânes ?
- N- Oui, on a cette habitude, on a pris cette habitude-là. Je ne sais pas, même si j'ai jamais été habitué à être croyant de ce genre-là. Mais remarque, je suis à part des autres. Je suis d'un naturel non croyant, ça fait que *moé* les religions de ce genre-là, mais j'ai pris l'habitude quand même. Je les voyais faire, *pis* là je le faisais. Ça nuira pas *pis* je trouvais que ça faisais beau. Tu arrives à un *tentement pis* tu vois tout un paquet de têtes.
- B- Ça veut dire que si l'on visite nos pièges une journée, *pis* y'a quatre, cinq *pis* six castors, on a pour toute la journée à arranger les castors ?
- N- T'as ton voyage, quand tu reviens le soir, quand tu reviens le soir, ça dépend. L'hiver, on revient au *tentement* à peu près vers trois heures et demi, quatre heures, parce qu'il fait noir de bonne heure. Fait que là, t'as ta soirée pour pouvoir *pleumer* mais souvent l'hiver, on va attendre deux jours. *Pis* là on va commencer à *pleumer*, mais la balance, on va le faire le lendemain. Fait qu'on se prend une autre journée, pour achever de *pleumer pis* mouler nos peaux. *Pis* c'est juste le surlendemain, que tu vas aller faire une autre visite. Dans les périodes intensives, on y va plus, là c'est de

l'ouvrage. Là, c'est ta femme qui *pleume*. *Moé*, je vais visiter, je visite *pis* je donne un coup de main.

[157]

B- Les enfants y'ont tu des...

N- *Ben* là, *moé* je les avais amenés. Là, mes enfants sont rendus grands, le plus vieux a trente-cinq ans. *Pis* le plus jeune a vingt-cinq ans. Fait que, ils sont rendus assez âgés. Mais les enfants, c'est sûr qu'on les habituaient à *pleumer* un peu. Ils commençaient avec des petits castors.

B- Quand ils étaient jeunes ?

N- Quand ils étaient jeunes. Ils commencent quand y sont rendus à treize, quatorze ans, parce que plus jeune que ça c'est un peu trop jeune pour le castor. On commence à les habituer avec des petits, petits castors, des fois ça arrive que tu en *pognes* des petits. On dit : « Accoutumes-toi tranquillement ». Fait qu'y s'accoutumaient avec ça. Ce qu'on faisait, c'est eux autres qui vendait ça. Des fois, il donnait 5 \$ pour la peau du petit castor. Quand on descendait, c'est eux autres, c'était leur argent. Si y'en avaient quatre, cinq, ça donnait 20,00 \$. Ils s'achetaient leurs choses avec ça. On les habituaient des fois avec les écureuils. Ça se vend les écureuils aussi, pas cher. Les écureuils, les belettes, les belettes ça se vend aussi mais c'est pas cher.

B- Qu'est-ce qu'ils font avec ça ?

N- Non, ça se vend pour la fourrure.

B- Qu'est-ce qu'ils font avec la fourrure ?

N- J'en ai aucune idée. Tu demanderas ça à M. Robertson. Les écureuils, je me demande *ben*, qu'est ce qu'ils peuvent *ben* faire des écureuils. Je sais que ça s'achète. Ouais, en plus l'écureuil, il est moulé un peu comme une martre, comme un sac. Il est pas étiré, il est pas ouvert. La belette, je sais qu'on voit ça. Ça doit se vendre dans d'autres pays, des fois, tu vois des petites queues blanches, des queues blanches avec du noir. Ça doit être des décorations, je ne sais pas ce qui font avec ça, mais ça se vend, les rats musqués, aussi. Souvent quand, j'amenais mes plus vieux, je les amenais avec *moé*. Eux autres, je leur faisais mettre des petits pièges à rat-

musqué. Le rat-musqué, c'est pas dur, dur à prendre. Ça se prend assez facilement, c'est pas dur à *pleumer* non plus. On les accoutume de même à *pleumer*. La peau se vend 1,50 \$, 2,00 \$ même 3,00 \$ fait que le jeune fait. *Moé*, c'est pas avec ça que je fais mon argent, mais c'est le jeune qui fait son argent avec ça et ça l'accoutume en même temps. Ça l'accoutume à travailler, y gagne un peu ces affaires. Ça amuse.

B- Aujourd'hui, le monde est-ce qu'il rapporte beaucoup de gibier quand ils vont faire leur voyage ou j'ai de la misère à m'imaginer comment ça peut fonctionner. Est-ce que les gens, ont des congélos plein de gibier qui vient de la forêt ou bien comment ils fonctionnent aujourd'hui ?

[158]

N- Là *ben*, c'est plutôt ceux-là qui vont pas souvent. Ceux-là qui vont pas souvent faire la chasse d'hiver. Eux autres, ils ont le congélateur. L'automne ils y vont, pour s'en ramasser s'en mettre dans le congélateur. Mais l'autre qui passe l'hiver dans le bois, lui, il n'en ramène pas *ben, ben*, il n'en a pas besoin. Lui, il est là-bas, continuellement, il est sur place. En général, les gens en ont toujours un peu à la maison. Y'ont toujours soit un castor ou encore un orignal. Quand tu tues un orignal dans l'automne, t'es descendu. Les gens ont l'habitude d'aller se chercher un orignal, l'automne. Tu vas le séparer avec tes frères, ou quelque chose de même. Ils ont toujours des morceaux d'orignal. *Moé*, dans mon cas, je m'organise pour avoir de l'orignal si ça adonne. Si ça adonne, je m'en tiens dans mon congélateur. Mais, je me tiens toujours du castor, du lièvre *pis* de la perdrix, ça j'en ai toujours pour l'automne. Je m'en ramasse pour l'hiver parce que je travaille dans les bureaux. Fait que là, j'y retourne, je vais faire. *Moé*, je prends toujours mes vacances l'automne. Je prends un mois de vacances l'automne, dans le mois d'octobre ou de la mi-octobre à la mi-novembre. Fait que là, je fais un peu la même vie que je faisais. Dans ce temps-là, je vais juste avec ma femme avec encore un de mes garçons. *Pis* bon, on fait la chasse *pis* de la trappe pendant un mois de temps. J'ai plus de téléphone, j'ai *pus* rien, plus de bureau. Je suis dans le bois, *pis* m'as faire la chasse au castor comme je faisais. Là, ça me permet de ramasser de la viande pour un bout de temps parce qu'après ça je vais retourner juste aux Fêtes.

- B- *Pis* aux Fêtes, vous avez encore un congé pour retourner dans le bois ?
- N- Nous autres, on passe habituellement le Noël ici avec les enfants. *Pis* le lendemain ou deux jours après Noël, là je repars et je m'en vas passer la balance de mon congé dans le bois. Soit avec ma femme soit avec un de mes enfants, ou quelle chose comme ça. Et je redescends à la mi-janvier, je recommence là. Je recommence au bureau à la mi-janvier.
- B- Après ça au printemps, y'a pas de congé pour aller dans le bois.
- N- Au printemps, c'est pas *d'adon*. Y'aurait un peu de congé, c'est pas *d'adon* pour aller en forêt. Donc d'abord, y'a *pus* beaucoup d'animaux qui se chassent. C'est sûr, y'a la chasse du printemps que je pourrais aller faire. Chasser le castor, mais y'a un des mes garçons qui y va de temps en temps. Je lui laisse ça. *Moé*, le printemps, c'est plus faire de la chasse aux oiseaux migrateurs, mais là on va pas si loin. On va, j'ai une de mes filles qui est dans le coin de Saint-Eugène. Eux autres, ils ont une terre agricole, ils élèvent des animaux de boucherie, *ben* maintenant ils sont rendus avec des moutons. Ils élèvent des moutons. Je vas chez eux me chercher ma provision d'oiseaux migrateurs pour l'été. Le printemps, c'est ça ma chasse de printemps que je fais. Je ne vais pas dans le bois. Je vais aller dans le bois juste dans l'été, aller faire des tours, voir mon terrain comment ça va. La coupe de bois comment ça avance. Y a-t-il des nouveaux chalets de bâti ? Je vas faire plus des tours de même, comme ça, durant l'été par petite période-là. Je prends pas de vacances, l'été, des fois, je vais rallonger une fin de semaine mais je prends pas de vacances spéciales, l'été c'est plus tranquille. C'est la période morte, pas pour vous autres.

[159]

- B- Faites-vous la pêche l'été ?
- N- Pas beaucoup, j'y vas mais comme je dis, une fin de semaine. Je vais prendre un vendredi, je vais faire une grande fin de semaine. Je vais monter un bout, mais je vais toujours dans mon coin. Mais, je vais faire la pêche, mais en fait je vais faire un tour dans mon coin, Je vais passer deux, trois jours dans le bois. C'est plus aller

passer un petit bout de temps dans le bois. Voir qu'est qui se passe. *Pis* là, tu vas pêcher. Il faut bien que tu manges, ou tu vas ramasser des framboises. Mais le but, c'est pas d'aller te chercher un tas de poissons *pis* le descendre. Parce que souvent, c'est du poisson pour manger sur place, ou si on en descend, on descend peut-être trois, quatre truites. Ma soeur, ma femme aiment ça, trois, quatre truites. Elle en donne une à chacune de ces soeurs. Mais le but est vraiment pas d'aller, d'aller chercher du poisson, même quand tu montes dans le mois d'août, on va presque *pus* à la pêche. On ramasse des bleuets pour *le fun*, tu manges des bleuets. Si t'es dans le mois de septembre, tu vas aller faire un tour. *Ben* là, tu vas peut-être *ben* te tuer une perdrix, ou *ben* te *pogner* un lièvre, *pis* là tu feras presque *pus* de pêche. Fait que le but premier, c'est de faire un tour en forêt. D'aller passer un bout de temps dans le bois, te reposer. *Pis* dépendant de la saison de l'année, *ben* si c'est de la pêche ou de la chasse à la perdrix, ou *ben* tu ramasses des bleuets. C'est plus un soutien, un soutien à ton activité. Mais on fait pas nous autres de voyage, dire on fait un voyage de pêche ou on va en faire un, c'est *ben* rare.

- B- Les gens ont-ils beaucoup de chalets sur leur territoire de trappe ?
- N- Bon, chalet. Ceux qui ont des territoires de trappe, assez rarement, ils appelleront ça un chalet. Ils vont appeler ça un camp. Un camp qui va servir pour la trappe. Souvent, même *moé*, j'en n'ai *pus* parce que je vais moins souvent. *Moé* j'avais comme un camp, il servait de camp de base. J'avais un camp en bois rond, que lui il me servait quand j'arrivais là. On arrive l'automne, tu t'installes là. *Ousque* tu vas faire, c'est comme un camp de base. Parce que tes autres, c'est des *tentements*. Ceux qui ont des chalets, c'est ceux-là qui ont pas de camp de trappe, qui ont pas de terrain de trappe. Y'a des gens qui ont des chalets ici, ça va arriver. C'est un peu comme monsieur tout le monde, c'est pour aller passer un bout de temps dans le bois. C'est un peu le même principe que *toé*, tu vas avoir un chalet. C'est pour ça, si tu parles à quelqu'un qui va, qui fait de la trappe, qui a un terrain de trappe, il va dire mon camp est là. Si tu parles à quelqu'un d'autres, il va dire c'est mon chalet qui est là. Y'a pas la même fonction tout à fait. Le chalet c'est beaucoup plus pour l'été ou encore y vont s'en servir pour la chasse au gros gibier l'automne.

Ça va servir de base quand il va faire des tours l'été, dans le bois ou pour la chasse à l'orignal.

B- Ceux qui ont des camps de chasse, y'apportent aussi des tentes pour permettre d'aller plus loin ?

N- Oui, comme je te dis tu ne peux jamais toujours chasser au même endroit. Ou à moins que ton terrain soit petit, petit. Là, tu peux toujours revenir à ton camp, le soir. Ou encore, t'as *ben* plein de chemin, y'en a comme ça. Y'a assez de chemins de coupes forestières, [160] que y peux faire sa trappe avec son *pick-up*. Ça fait qu'y peut gagner son camp, son camp de chasse à tous les soirs. Mais généralement non, généralement. Comme *moé*, tantôt j'expliquais, je fais une rotation d'à peu près, sur quatre années. Je change continuellement d'endroit. Dans mon cas, c'est pas possible. Dans beaucoup de cas, c'est pas possible de faire ta chasse d'automne, ta chasse d'hiver, ta chasse de printemps au même endroit, tu vas manquer de gibier. Il faut que tu changes de place, c'est pour ça, qu'on fait toujours ça avec des *tentements*. Ça arrive pas souvent, que tu reviennes dans un camp, le soir. En plus, ça vient *dull* toujours au même endroit. J'aime ça aussi changer de place aussi. On dirait toujours cette démangeaison de voyager, fait que si tu as un camp, toujours voir la même montagne en avant, à l'année longue, ça vient *dull* un peu. Fait que là, on aime mieux changer. Même des fois, ça arrive que je dis à ma femme, on va retourner où on avait fait la chasse d'automne à un endroit, j'ai dit : « Il en restait pas mal, on devrait peut-être retourner ». Elle, elle disait on ne peut pas changer de place, on y'a été l'année passée à cette place-là. On a toujours l'habitude de changer de place, tu viens habituer à ça. C'est tannant, mais revenir au bout de quatre ans, c'est pas pire mais revenir deux années de suite au même endroit, c'est un peu *dull*. Fait que ton camp de chasse, y sert quand tu arrives l'automne. Le temps que les chasseurs sportifs fassent leurs simagrées *pis* ils manquent s'entre-tuer là. On laisse passer cette bourrée-là. Ça m'adonne, je m'installe là, pour organiser mes explorations en camion ou en encore en canot. Faire mes explorations pour préparer ma chasse. Ça me sert aussi pour la période que je vais faire de la chasse à l'orignal pour l'automne. Après ça, il me sert plus. Y va m'a resservir peut-être dans l'hiver, si je remonte dans le période des Fêtes. Il me sert là.

B- O.K.

N- C'est comme un camp de base.

B- *Pis* par rapport à la cohabitation avec les autres, les chasseurs sportifs, les trappeurs sportifs si on peut dire, les pêcheurs, les randonneurs ?

N- Toute la cohabitation est pas toujours facile. Ça demande de la diplomatie des fois. Laisse-moi dire ça, parce que durant l'été, c'est sûr que t'as des pêcheurs sportifs. Eux autres, tu as peut-être moins de problèmes avec les pêcheurs sportifs. Les ramasseurs de bleuets, les cueilleurs de bleuets, là tu as plus de problèmes parce qu'eux autres, ils s'installent des petits campements temporaires. Y'ont la fâcheuse habitude, peut-être pas tout, y'en a qui ont la fâcheuse habitude, de faire le tour des campements. *Pis* tout ramasser, ce qui peut servir à leur propre campement. Si tu as un bout de contreplaqué qui traîne ou des affaires de même, y vont tout ramasser. Ou encore, ils peuvent, après tes campements, ils ramassent tout ce qui peut servir, des tablettes, n'importe quoi. Ça, c'est plus tannant. Même si t'avais des endroits, ou t'avais déjà des carrées de tentes que t'avais utilisés. Même si t'as serré des petites choses (INAUDIBLE), des tablettes, des tables, qui peuvent servir quand tu vas redéménager. *Pis* là, tu arrives l'été *pis* y'a été ramassé. Y'a ce bout-là, qui est tannant un peu avec les ramasseurs de bleuets. Dans l'automne, *ben* là c'est les chasseurs sportifs.

[161]

B- C'est l'enfer.

N- Là, c'est le *free-for-all*. Parce que là, les chasseurs sportifs en général, y'ont leur *spot*, y'ont leur coin. Va pas te promener là, durant qu'ils sont là, tu te fais recevoir, y'en a qui jouent dur là-dedans. Y'ont souvent tendance à bloquer les chemins, mettre des arbres dans les chemins. Les petits chemins secondaires que les compagnies forestières utilisent plus. Mettre dans le chemin, là, ça c'est mon coin, va s'y pas. *Moé*, je vais pas les voir. J'attends, j'attends que la période, la bourrée de folie passe là. Je les laisse parce qu'ils vont là de bonne heure. À la fin d'août, ils sont déjà dans leur *spot* pour *watcher* leur coin. Y'en a toujours un bon nombre.

- B- La chasse est pas ouverte ?
- N- Est pas ouverte. Ils veulent éviter que des chasseurs s'installent là. Même déjà dans les dernières semaines d'août, tu commences à voir des gens qui sont installés pour la chasse à l'original. Même si ça va ouvrir au mois de, fin de septembre ou début d'octobre. Y'a un mon oncle, un grand-père, n'importe, lui est là, pour guetter le *spot*, pour empêcher que d'autres chasseurs s'installent là. Ça c'est la période de folie. *Moé*, j'y vas pas. *Moé*, je reste dans mon petit coin. J'ai mon *tentement* ou je me mets dans un *tentement* que je sais qu'il n'y a pas personne. Je me promène un peu sur la rivière. Je les dérange pas. Des fois, je vas jaser un peu avec, mais pas beaucoup. J'attends qu'ils soient partis.
- B- Une fois qu'y'ont leurs originaux, leur original. Je ne sais pas si y'on droit à un original par deux chasseurs. Y s'en retourne-tu, c'est-tu fini ?
- N- Ouais, y s'en retournent. Y'en a quelques-uns qui restent mais y'en a pas beaucoup. Y'en a ça, c'est les chasseurs de petits gibiers, mais là c'est beaucoup moins. Dans mon bout, c'est beaucoup moins, y'en a quelqu'un. Là y'a une autre cohabitation, qui est un peu plus tannante. Parce que vers la fin d'octobre, je commence à chasser au mois de novembre, je commence à chasser les martres, ces choses-là. Et là, dans ces chasseurs de petits gibiers là, y'en a c'est des amateurs de trappe aussi. Et dans les zones *ousqu'a* va c'est une réserve à castor. En principe, les non-autochtones non pas le droit de trapper. Mais y'en a qui le font. T'as les travailleurs forestiers qui trappent aussi. Eux autres, y'en a qui ont du temps un peu de libre là-dedans. Ils mettent plein de pièges. Si y te vois avec tes pièges, y vont le *junper*, le voler. Ou encore, eux autres, ils vont en mettre. Ils vont mettre des pièges. *Pis* y commencent de bonne heure, ils commencent des fois, je pense au début d'octobre. Tu vois pas beaucoup les traces, encore. Parce que, aussitôt que la neige commence, y'arrêtent. C'est facile de voir qu'y'ont mis des pièges. Ça s'adonne un bon coup. Y'en a dans la cohabitation, y'en a qui chassent le castor l'automne. Tu trouves ça assis sur le bord du chemin, y chassent le castor, y chassent la martre. Fait que là, c'est des peaux que j'ai *pu*, qu'on n'a *pu*, nous autres là. Y'avait une cabane, même j'ai été voir. J'ai vu une cabane de castor, l'amas est *lapis* y'a l'air à avoir du castor. Mais quand j'arrive, je vais mettre

mes pièges à fin d'octobre ou au *ben* au mois de novembre, donc y'a plus de castors. *Moé*, je *pogne* juste un petit, y'a été chassé. Fait que la cohabitation, est [162] un peu plus tannante. L'autre cohabitation, qui est, qu'on peut s'organiser. C'est la cohabitation avec la coupe forestière mais là ça demande des contacts avec les compagnies. *Moé*, c'est pas trop pire. Je suis pas gêné je suis capable de me débrouiller.

J'avais l'habitude d'aller voir dans mon coin, les compagnies forestières pour parler avec les techniciens forestiers, pour voir la planification. Qu'est-ce que c'est la planification des coupes, qui s'en viennent dans mon coin. Fait que, en le sachant d'avance, je m'organisais pour aller trapper là, avant qu'eux autres arrivent. Tranquillement avec les années, du temps qui j'y étais. On s'est développé un genre de complicité. Eux autres, me disaient où ils avaient de la misère des fois avec les castors. Les castors, y'ont la fâcheuse habitude de bloquer les *calvettes*, les ponceaux. Eux autres, ça leur causait des problèmes, eux autres disaient : « On a des troubles avec le castor dans ce coin-là ». Souvent *moé*, j'embarquais avec un des contremaîtres, *pis* y me déposait. Lui, y'allait faire son affaire. *Moé*, je m'occupais à mettre des pièges *pis* y me ramassait. *Pis* y'allait visiter des fois mes pièges. *Pis* y me ramenait les castors. *Pis* là, je donnais un coup de main à la compagnie. On s'entraidait comme ça. On encore, un ou eux autres, me disaient où ils avaient vue des traces, en se promenant ou en explorant. Parce que *moé*, je nouais souvent des contacts. Je parlais avec les techniciens forestiers, eux autres, ils se promènent tout le temps. Y me disait bon, « On a vu un orignal à tel endroit, on a vu des pistes une loup-cervier à tel endroit ». On développait une complicité comme ça. *Pis* eux autres, y venaient me voir pour avoir des idées ou passer leur chemin. Des fois, ils venaient me voir pour dire : « Bon, on veut passer un chemin dans tel coin à ton idée à quelle place y serait mieux de passer ». Ou encore, y vérifie avec *moé* si, quand y'avait fini de faire une coupe, si, si eux autres, ils venaient me voir, si je voulais conserver les ponceaux ou si je préférais les faire enlever. On s'entendait quand même assez. *Moé*, j'ai jamais eu de problèmes avec les compagnies forestières. Mais ça prend cette communication-là, parce que quand t'as pas ça, des fois. Au début, j'avais des moyennes surprises. Avec la

mécanisation ça va vite, ça. Et j'avais pas eu mes contacts encore, au début là. Y'avait des coins ou j'avais mis bon, plusieurs séries de pièges, des collets à lièvre. À un moment donné, quand j'y allais. À un moment donné, j'y retourne le lendemain *pis* durant la nuit avant. Ça coupe jour et nuit les bûcherons mécaniques. Toute une partie, en plein sur le même sens que ma *trail*, ils avaient passé exactement dans ma *trail*. *Ousqu'y* étaient, c'était tout bûché, y'avait plus rien. Y'avait plus un piège, y'avait plus de collets à lièvre, y'a plus rien. T'arrives le matin pour visiter tes collets, y'a plus rien. Et c'est là, j'ai pris l'habitude d'aller voir. D'aller voir leurs planifications. Comment ils s'organisent, où ils passent leurs chemins. (*Jusqu'ils*, prévoient faire des coupes de pénétration, de chemin. Là, on peut s'organiser. Ce moyen-là, on l'a exporté ici, les services territoriaux, les agents territoriaux. Y'a des personnes qui rencontrent les compagnies forestières, les forestières. Les compagnies forestières font pas des plans de coupes annuels, *pis* les agents peuvent informer tous ceux qui font la trappe. Bon, cette année sur ton terrain, y'a tel endroit, tel endroit.

B- Ça se fait systématiquement ?

[163]

N- Ouais, maintenant ça se fait systématiquement. Fait que là, ça aide. En tout cas, un genre de cohabitation. C'est pas pire. *Moé* j'ai moins de misère avec les compagnies forestières qu'avec les gens qui circulent. Les compagnies forestières y vont bûcher. C'est sûr, c'est tannant. Tu perds un bout de bois que tu seras pas capable de chasser mais ça va finir par pousser. Mais le problème qui a, c'est les chemins. C'est l'accès qui reste. Partout où y'ont passé, *ben* là, l'accès c'est les pêcheurs, c'est les *ramasseux* de bleuets, c'est les chasseurs sportifs, les trappeurs de fin de semaine. C'est l'accès *pis* l'envahissement puis les chalets.

B- Tout le territoire est ouvert si on peut dire ?

N- Tout, nous autres ici le territoire est quand même grand. La réserve à castor, c'est grand. Ça 69 000 kilomètres carrés *pis* ça va jusqu'au 52e parallèle, tout près des monts Otish. C'est quand même très grand. Mais y'a à peu près la moitié, peut-être un peu plus que la moitié du territoire qui est bûché. Et dans mon cas à *moé*, y'a à peu près, aussi la moitié du territoire qui est bûché, de mon terrain de

trappe qui est bûché. Ça commencé *moé*, 81-82, 83 à peu près. Là, y'a à peu près la moitié, la moitié qui est bûchée.

B- Qui favorisait aussi la présence des chasseurs ?

N- Ouais, les chasseurs. Ça les chasseurs et les autres genres de braconniers que tu peux avoir pour la trappe. Les trappeurs, soit les travailleurs forestières qui trappent, ou les chasseurs de petits gibiers qui vont trapper. Pour nous autres, c'est plus tannant, ce bout-là. Y'a la période, *ousque* les chasseurs de gros gibiers. T'es plus capable de circuler sur le territoire, ça on trouve ça *dull*. T'es obligé de prendre ton mal en patience et d'attendre qui soit parti. *Pis* même entre eux autres, c'est pas tourné vers les autochtones. Même entre eux autres, ils se chicanent entre eux autres, ça pas de bon sens. Dans l'éloignement comme ça, l'application des lois ne se fait pas comme tu veux. T'as pas de policier au coin. T'as pas le téléphone pour appeler le policier. Fait donc que, même si les agents de conservation montent, ils vont essayer de régler des chicanes. Aussitôt que c'est parti, les chicanes repoignent, les chemins se rebloquent. C'est laissé un peu à la merci de tout le monde.

B- Il va falloir que vous trouviez les solutions pour ça. Parce que ça va s'envenimer dans l'avenir, quoi ?

N- Les solutions, je le sais pas. C'est peut-être par l'éducation, c'est pas facile, c'est pas facile. *Moé*, ça fait pas mal longtemps que je le vois, *pis* c'est pas changé, c'est pas changé. La seule affaire, que j'ai vu chez les jeunes, y'a plus un respect de la forêt, ou un respect de la nature chez les jeunes. *Pis* on s'en aperçoit un peu, dans les pratiques de la pêche. Dans les jeunes, c'est un peu moins arrogants pour la pêche. On dirait qu'il y a plus de respect. Ils vont plus dire, s'amuser, on va faire de la pêche un peu mais c'est plus un peu comme on fait, pour passer un bout de temps dans le bois. Fait que la cohabitation, est peut-être moins pire avec les jeunes. Les plus vieux, c'est plus dur. Les [164] plus vieux, c'est comme, c'est encore valorisé un peu chez les vieux, l'idée du braconnage, du gars qui va dans le bois, les gars de bois. Chez les jeunes, on dirait que ça a changé un peu. Mais je ne sais, si là-dedans, y'a des manières de faire, c'est pas facile. J'ai pas de solutions *pantoute* à proposer.

- B- Parce que moi-même, je vas dans Charlevoix, temps en temps. *Pis moé*, je suis juste, je suis vraiment un, je vas là juste pour marcher, le paysage, prendre des photos. Je ne fais aucune chasse, *pis* à l'automne, j'y vas aussi, j'y vas n'importe quand. *Pis* à l'automne, y'a des pancartes, « attention chasseurs », je suis supposé faire quoi, pour faire attention. Je fais juste marcher, qu'est-ce qu'il faut que je fasse. C'est pas moi, qui a la carabine. J'ai des amis techniciens forestiers qui me disaient, faut pas faire de bruit y pense qu'il y a des animaux *pis* ils peuvent tirer. Mais tu es juste en train de faire un inventaire forestier, *pis* tu sais, il faut que tu te caches.
- N- *Moé*, quand j'y vas l'automne, *pis* j'ai pas cette habitude-là. Mais quand j'y vas l'automne, même si je fais pas de chasse rien, le dossard je le mets *pis* la calotte rouge, je la mets. Je *m'amanche* pour me faire voir, parce qu'il y'en a là-dedans qui sont plus ou moins *précautionneux*. Ils vont voir de quoi, ils vont tirer. Y'a du monde partout dans le bois. Il faut que tu fasses attention en maudit *ousque* tu tires, *pis* c'est épeurant des fois, *Moé*, je prend pas de chances, j'ai peur, je vas attendre. Non, l'automne, c'est vraiment pas une belle période. C'est une belle période dans le bois, c'est beau, des belles couleurs *pis* y'a plus de mouches. Mais je te dis que *l'engeance* (INAUDIBLE) des chasseurs sportifs, c'est pas un cadeau.
- B- À leur appartient pas la forêt ?
- N- Mais y'en a qui se comporte tout comme.
- B- Comme si c'était un terrain privé.
- N- Y vont marquer zone réservée, et des fois c'est plusieurs années à par de ça. Zone réservée, 98-99-2000-2001-2002-2003. Des fois, ils marquent les noms, si tu te présentes là, tu as affaire à décamper. *Pis* y'en a même que, quand ils vont de bonne heure, ils s'amuse à tirer les castors. Parce que le castor y peut faire du bruit, faut pas faire de bruit quand on fait la chasse à l'original. Un castor, ça grouille dans l'eau ou *ben*, ça travaille dans l'eau. *Pis* le soir, tu entends des petits bruits. *Pis* y'en a qui ont cette habitude-là. Ils tirent avec des 22 avec des 410 de bonne heure. Ça dérange pas pour la chasse, *pis* en faisant un tour, début septembre *pis* si ça tente, y tire. Y tire pour s'en débarrasser pour pas qu'il fasse de

bruit. C'est pas très civilisé mais y'en a que ça fonctionne de même. C'est pas là, il faut pas généralisé non plus, mais y'en a qui ont cette habitude-là.

[165]

- B- Juste une dernière question par rapport au développement récréotouristique. Vous dites qu'il y a déjà beaucoup de villégiature au sud, sur le lac Alex, je ne sais pas, les lacs où il y a le plus, où il a le plus de villégiature.
- N- Y'a deux types de villégiature. T'as les types de villégiature regroupées comme le lac Alex, le lac des Pointes. T'as des zones de même, ça c'est de la villégiature, de même y'a quasiment des rues. Au lac des Pointes, tu vas voir des rues, y donnent des noms aux rues. Ça c'est de la villégiature regroupée. *Pis* y'a des villégiatures plus espacées, dans un petit lac, dans un coin, tu as un chalet là. Il y a ces deux types-là. Dans la place où il y a de la villégiature regroupée, *moé* dans mon bout, j'en ai pas, j'en ai pas. C'est juste des chalets, un peu tout seul, des fois, tu as un lac, deux chalets mais tu as pas ce type. Je ne sais pas quel effet ça peut avoir la villégiature regroupée. *Moé* dans mon coin, c'est plus des chalets, plus isolés. L'effet que ça a dans mon bout, c'est qui en a qui on des chalet enregistrés. C'est soit des gens, qui vont faire de la chasse qui est pas d'automne, de la chasse sportive, de la pêche un peu, mais y'a pas beaucoup de pêche dans mon coin, c'est plus de la chasse sportive. Et eux autres, ils ont un chalet qui est enregistré, ils ont souvent trois, quatre petits chalets qui servent pour la chasse, d'autres petits coins. Là, y'ont des *trails* de quatre roues pour aller rejoindre ces chalets-là, parce que l'automne, y'a leurs amis qui viennent. Fait que là dans leur coin, t'as de la misère, y'a plein de monde partout. C'est les moyens aussi de tout couvrir ça, y'a toutes des zones où tu vas avoir quatre, cinq, six, des petits chalets, des camps de chasse, des *shaks* de chasse. C'est tout petit, c'est pas enregistré, c'est pas des grosses affaires. Et le(s) gouvernement(s) peuvent pas en venir à bout de tous les suivre, ces petites choses-là. C'est certain, qu'il y a toutes des zones, parce que t'as... Où y'a des chemins d'accès, c'est déjà bloqué, par des campements de chasseurs. *Pis* où y'a pas de chemins, c'est avec ces gens qui ont été en quatre roues, qui ont été en chaloupe, *pis* qui ont construit tous des petits camps. Fait que, même s'y'a pas de

chemin d'accès, c'est plein de monde *pareil*. *Pis* tu sais pas où te promener, y faut que tu fasses attention. Ça tu t'habitues, je bouge pas l'automne, c'est pour ça. Je me tiens vraiment sur les grands chemins, je ne vas pas dans les petits coins. Où je vais en quelque part, je m'assure qu'il n'y a pas personne dedans. Des fois, je dois avouer que ça m'a servi. Par exemple, le fait qui est de chasseurs sportifs, ça a arrivé à trois, quatre occasions qui avait des chasseurs sportifs. Eux autres, y se mettent de loin à loin, y'ont chacun leur chemin qui bloquent. *Moé*, ce que faisais, j'allais à la chasse à l'original mais entre les deux. Eux autres, y faisaient assez de bruit, que les orignaux ils se sauvaient et se mettaient entre les deux. *Moé*, j'allais tuer mon orignal entre les deux. J'ai fait ça quelque fois, mais je me suis aperçu que les chasseurs sportifs aimaient pas ça. Parce que là, j'allais tuer leurs orignaux, y'a eu des prises de becs des fois, c'était leurs orignaux. Fait que là, j'ai arrêté de le faire. *Moé*, j'étais plus habitué qu'eux autres pour aller dans le bois au lieu de le faire venir sur le *call*, comme eux autres font. *Moé*, j'allais pister dans le bois, j'allais le tuer où il était, tranquillement. *Pis* lui, il avait peur, y'avait des chasseurs sportifs de chaque bord. Il restait sur la montagne entre les deux. *Moé*, j'allais le tuer sur la montagne. Quand ils m'entendaient tirer à un moment donné, ils m'ont coincé. Là y *m'ostine*, ils étaient en maudit après *moé*. J'avais tué leurs orignaux, si leurs orignaux qui [166] essaient de faire venir sur le *call*, je vais le tuer. Je n'ai plus refait ça après ça. J'ai fait ça, deux, trois fois *pis* j'ai arrêté. On n'a plus la civilisation qu'on avait.

- B- Par rapport à... y'a des gens dans la communauté, on en avait déjà parlé à notre première rencontre. Si y'avait des activités récréotouristiques qui étaient organisées par les gens d'ici. Pour faire connaître les traditions, le piégeage du castor *pis* pas juste à des non autochtones mais à des autochtones, que ça soit fait par l'école ou un organisme ou avec de la famille. Quelles sont les idées qui circulent ?
- N- Ouais. Ça cette transmission-là, les écoles en font. Les cours, ils appellent ça les cours, les cours d'activités traditionnelles, ils prennent des gens soit des gens âgés pour faire la transmission de connaissances. Soit c'est faire un article, mettons faire une paire de raquettes, confectionner des mocassins. Ou encore aller vivre une

petite période en forêt pour montrer du piégeage, comment ça se fait. Y'a des parties qui se font de même dans les écoles, ils appellent ça des cours d'activités traditionnelles. Seulement dans les écoles (INAUDIBLE) y'en aurait un peu plus. Y des personnes qui sont engagées juste pour faire ça, des cours. Des fois ça, peut-être un cours d'une heure par semaine ou encore y d'autres fois c'est sur deux jours, sur une période de deux jours. *Pis* c'est une période en forêt. Directement dans le forêt, y'ont déjà essayé d'avoir, d'amener des élèves décrocheurs à suivre ou à passer une période en forêt avec une famille qui chasse. L'expérience est tentée, mais c'est pas toujours concluant, soit le jeune est décrocheur, il est décroché des fois un peu de tout. Ça pas été vraiment concluant. Ça va peut-être se continuer, il ont essayé ça. Y'a aussi une école, parce que *icitte*, il y a deux types d'écoles. Y'a une école aussi qui est plus adaptée pour ceux qui veulent aller en forêt. Y'a l'école des régulières, des cours cinq jours par semaine. *Pis* y'a une autre école qui fonctionne un peu sur le même principe que l'école aux adultes. L'école Kassinu Mamu, c'est une école qui fonctionne avec des cahiers d'apprentissage. Ça permet aux jeunes qui veulent aller avec leurs parents en forêt, d'y aller quitte à s'amener des cahiers, de travailler leurs cahiers en forêt. *Pis* quand ils descendent, de ramener cela à leurs professeurs.

(Un bout qui est manquant - non enregistrée)

Pis l'eau en montant, aller jusqu'au lac Manouane, dépasser le lac Manouane à cause de l'éloignement, il faut que tu rentres là en avion. Y'a pas de famille présentement. On n'a pas de système qui, comme les Cris. Les Cris ont un programme eux autres, pour aider ça. Aider les gens à rentrer, des programmes de soutien, nous on n'a pas ça. On a pas les moyens d'avoir ça, *pis* y'a pas de personnes en haut. Donc les derniers, sont au lac Manouane même. Ça coûte 3000 \$ pour rentrer en avion, là c'est des coûts prohibitifs là. *Pis* plus tu montes vers le nord, moins t'as de chasse, c'est pas facile non plus. Parce que ta forêt change et la productivité change aussi. Et donc, tantôt, je parlais que ma rotation dans mon terrain, à tous les quatre ans, je peux le chasser. Si tu vas en haut du lac Manouane, avant de chasser au même endroit, tu vas attendre dix ou douze ans. La productivité est pas la même.

- B- Y'a moins de forêt *pis* moins d'animaux ?
- N- Y'a moins de forêt, c'est plus du résineux, c'est plus espacé. La densité est pas la même donc les animaux, t'as beaucoup moins de castors. Tu vas peut-être te concentrer sur la loutre et *pis* la martre. Et là, c'est encore très espacé. Les terrains de trappe là-dedans, c'est beaucoup, beaucoup plus grand. Plus tu descends vers le sud, plus les terrains sont petits. Dans le nord, on appelle ça dans le nord pour pas dire le grand nord, mais en haut du lac Manouane ça commence à être assez restreint. Le castor, t'es dans une zone, ou en bas, tu vas retrouver je ne sais pas quarante cabanes de castors dans, mais si tu transposes la même grandeur de zone, en haut tu vas peut-être avoir huit, neuf cabanes de castor. Y'en a beaucoup moins. C'est du castor qui mange du résineux, en plus y goûte pas *pareil*. Y change de goût. Et pour la partie plus touristique, que tu parlais tantôt, à ma connaissance, du côté du Péribonka, y'en a pas. J'en ai pas entendu parler.
- B- J'ai vu une affiche chez les Atikamekw, qui avait une compagnie au réservoir Gouin, je pense. Je ne me souviens plus du nom de la compagnie. Tsiti.
- N- Oui, me semble que j'ai déjà vu ça, Tshikuteu, quelle que chose de même.
- B- Je ne me souviens plus du mot. Des activités touristiques pour des Québécois, des étrangers, pour vivre un séjour en territoire de manière traditionnelle. Ils apprennent beaucoup choses sur la tradition, en même temps en allant en territoire. C'est-tu parce qu'y'aura pas un marché, qui a pas d'entreprise ?
- N- *Ben* le marché, on le voit avec aussi, avec Gordon. Y'a un marché, mais y'a pas beaucoup, beaucoup de monde. Ça doit être travaillé. Gordon nous en parlait, il faut que ça soit plus organisé, plus structuré pour aller chercher de la clientèle. C'est dur à faire vivre aussi. La clientèle est beaucoup plus européenne. La clientèle qui s'intéresse à ça. C'est un marché à développer, y'aurait probablement des possibilités. Mais c'est tout un monde, cette affaire-là, *pis* y'a des. *Pis* en plus, on est pris aussi avec des questions de règlements, aussitôt que c'est un non autochtone. Le non-autochtone peut te regarder faire pour trapper mais lui, ne peut pas participer à rien, il n'a pas le droit. Y peux pas se,

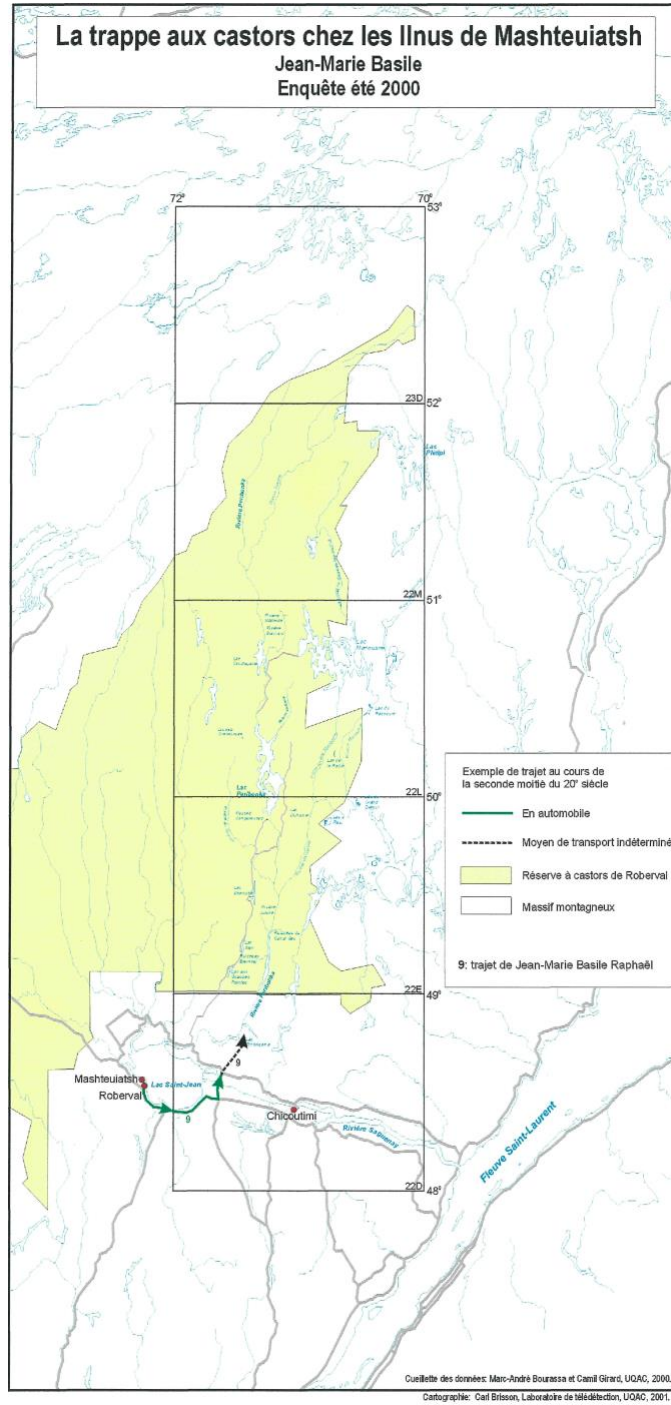
ousqiiy'a. un gros gibier, l'hiver. Y'a des choses de même, comme ça, il faut faire attention. Faut pas le mettre dans le pétrin non plus, y'a pas les mêmes règles qui s'appliquent. Faut faire aussi attention à ça, ces choses-là. Tu peux en faire, même *moé* j'ai déjà pensé à en faire. Là, je travaille dans le bureau. J'ai dit, si jamais j'arrête le bureau, *moé* je vais l'essayer, je vais essayer de développer ça. Mais c'est un marché qui est pas facile, même pour les pourvoiries. Les pourvoiries, ça vit pas gras. Y'a toute une guerre de concurrence là-dedans, ta clientèle. Ta clientèle d'appel, (INAUDIBLE) t'as plein de produits d'appel (?) partout. C'est tout un monde, c'est pas facile d'arriver. Le Conseil, lui, y pense en faire mais plus du côté de la réserve faunique de l'Ashuapmushuan. Quelque chose qui ressemble à ça mais, c'est pas du côté du Péribonka.

[168]

B- J'ai pris beaucoup de votre temps.

N- On a fait un bon bout. Si jamais tu as d'autres idées, il est rendu 5h moins 20.

[169]



[170]

[171]

Entrevue avec Jean-Marie Basile,

été 2000

[Retour à la table des matières](#)

- J- Si tu veux commencer par... je vais t'aider. On va prendre le questionnaire. Fait que, on débutera ça. D'abord là, m'as fermer la porte pour pas entendre le chien japper, rien. Je suis venu faire deux entrevues *icitte*, avec les aînés là, qui avaient 75 *pis* 80 ans. Je les ai emmenés *icitte*, y sont capables de marcher. Y s'assisaient *pis là*, je faisais l'interview. *Pis* je me mets là, j'avais une autre cassette *icitte* en avant. Fait que, c'était des aînés. (INAUDIBLE)
- B- Oui.
- J- *Pis* après l'interview, je demandais à... des fois c'était des madames, des fois c'était des messieurs, y parlaient la langue. *Pis* là, le questionnaire était préparé avant le Conseil de bande ou même le musée. Ça fait comment de temps qu'y'est ouvert, lui.
- B- Ça fait longtemps.
- J- Ça fait à peu près une vingtaine d'années. C'était préparé par eux autres *pis* nous autres même. On était engagé pour aller rechercher d'autres choses.
- B- Ça, c'est sûr, c'est toujours mieux en langue montagnaise. Si j'avais parlé le montagnais, j'aurais aimer mieux ça.
- J- *Moé, icitte* avec les personnes qui parlent anglais, y'en a très peu. Mais si, j'allais, j'aurais affaire à aller comme au lac Mistassini, *ben* c'est rien qu'en cri. Y'ont leur dialecte qui est le cri. *Icitte*, on parle le montagnais. Eux autres, y parlent le cri, qui se ressemble. Tu sais y'a des mots qu'on se comprend même pas. Comme les Atikamekw, y parlent pas le même langage que nous autres, non plus. Les Atikamekw, eux autres y'ont leur langage attikamek.
- B- C'est ça.

- J- Ceux-là qui parlent comme nous autres, ces ceux-là de la Côte-Nord. Du côté de Blanc Sablon aller jusqu'à Schefferville. Eux autres, c'est tous des Montagnais. Eux autres aussi comme nous autres. On se comprend très bien.
- B- Y'a beaucoup de liens entre les gens de la Côte-Nord *pis* les gens du lac Saint-Jean ?
- J- Oui. Oui parce que.
- B- Ils parlent (INAUDIBLE) aussi des mariages.
- [172]
- J- Y'a eu des mariages *icitte*, avec des gens *d'icitte*. Y'en a qui ont été se marier là-bas aussi. Parce qu'ils se voyaient aussi avant. Ils se voyaient, ils se rencontraient. Si ça fait ton affaire, tu la maries. Si ça fait pas, tu la maries pas. C'est ça qui est arrivé.
- B- Vous, avez-vous un nom montagnais, monsieur Basile ?
- J- Non, je n'ai pas de nom montagnais. Disons que mon grand-père en avait un. C'était un prénom, il s'appelait mon grand-père David Malec Basile. C'était un Malec, par la suite, disons. Apparemment, ce serait les missionnaires qui ont changé nos noms. Comme les Raphaël, c'est des indiens purs. Leur nom est... c'est un prénom qui fait qui ont pris pour faire leur nom de famille.
- B- Ouais.
- J- Y'a eu des surnoms aussi qui ont été donné par évidemment les résidents de la place de ce temps-là. Nous autres y disaient, ils les appelaient Ushkuap petikaup (INAUDIBLE). Ushkuap petikuap, ça veut dire, c'est des personnes qui prennent la culbute en virant la tête. C'était pour rire aussi. Y'ont resté avec ce nom-là. D'autres, ils les appelaient Pesteuiautsh, comme nous autres les Basile, ils nous appelait Peteuiaiu (INAUDIBLE). Je recherche encore la signification en français. Je la recherche encore. Évidemment, ce sont les vieux qui vont me la donner. Après ça, nous autres dans les registres *icitte* à Mashteuiatsh, *pis* ceux qui sont venus au monde dans le bois. *Pis* qui ont été baptisés par après, quand ils sont revenus *icitte*. Y'en a qui ont été baptisés assez vieux. Parce que les missionnaires, y montaient pas tout le temps dans le bois. Y'en a eu des pères Oblats qui sont montés. Le père Décarie, *moé*

à ce moment-là, le père Décarie, qui appelait, c'était un père oblat missionnaire. *Pis*, j'avais cinq ans quand je me souviens de lui, cinq à six ans. C'était un curé, en même temps, un missionnaire. Lui, y était assez malin, très malin. Ouais, quand il faisait son sermon du dimanche. La porte, la porte était ouverte, on restait en bas de la côte, tout près du chemin qu'y'a actuellement là. J'avais peur, tellement qu'y parlait fort. Y'avait pas de micro, une chance, j'avais peur. *Pis* disons que, la communauté de Mashteuiatsh *icitte*, elle s'appelait Pointe-Bleue dans ce temps-là. Y se sont fait sermonner assez fort.

B- Il était fâché.

J- Oui. Fâché certainement. *Pis* c'était pas comme de ce temps-citte. Je parle, mets 62 ans ôté, *pis* j'avais cinq ans. Ça fait combien d'années de ça. Tout près de 60 ans, tout près, mets 58 ans, c'est ça. Lorsque j'avais cinq ans, y prêchait là à l'église *icitte*. Mais évidemment, y'en a eu d'autres. Y'a eu le père Renaud aussi, y était Oblat. Lui, y était très doux, (INAUDIBLE). Ses sermons étaient pas aussi violents non plus, y'avait pas de violence là-dedans. Y'en a eu de même, si tu veux. Y'a quand même resté *icitte* assez longtemps, le père Décarie. Lui aussi était missionnaire, lui y montait aussi les voir. Y montait aux Passes Dangereuses pour aller voir les familles qui étaient là. Y étaient loin de la civilisation. *Pis* en même temps, y leur montrait c'était quoi des vrais les catholiques *pis* [173] tout ça, les sacrements aussi. Dans ce temps-là, c'était très mal vu quelqu'un qui sortait avec, mettons, avec une jeune fille. Un jeune homme *pis* une jeune fille *pis* avant le mariage, si y'avaient des enfants. C'était très mal vu aussi par la population. Ça fait pas longtemps qu'y'ont commencé à accepter ces choses-là. Tu peux mettre 25-30 ans. Y'a 30 ans, c'était très mal vu. Parce qu'une demoiselle qui passait sur le chemin qui était enceinte, *pis* était pas mariée, très mal vue de la communauté. Des gens qui avaient *icitte*. Y'avait pas cette mentalité là aussi. *Astheure* ça changé.

B- Ouais.

J- Ça changé beaucoup parce que je vais te dire une chose, y'a coulé de l'eau dans la rivière depuis ce temps-là. Les moeurs ont changé. Tu sais, comme tu prends la génération de nos jours. Tu prends

comme notre fille nous autres. On l'a très bien élevée, on a pas eu de misère. A pas été dans la drogue ni dans la boisson, *pis* a fume pas. Mais y sont tous *pareils*. Y'en a d'autres de son âge, y'ont eu des enfants à 12 ans.

B- À 12 ans.

J- Oui, à 12 *pis* 13 ans. J'ai vu ça, y'a pas longtemps. *Pis astheure*, c'est comme si y'aurait eu rien, rien passé. Même, c'est *pus* comme avant. On sait *ben*, que y'a une chance de plus, tu sais qu'y'ont pas utilisé C'est que les moyens de protection existent *astheure*, *pis* dans notre temps ça existaient pas. Y étaient pas renseignés non plus, les parents ne renseignaient pas le jeune sur les, au point de vue sexuel, c'était péché mortel. C'était péché, c'était très mal vu. C'était mal placé aussi, cette chose-là. Fallait mieux, dans ce temps-là, renseigner les enfants. Mais tu sais, y'avaient pas été inscrits non plus, nos parents. Fait que, y savaient que la chose existait, parce que je serais pas là, *moé* là. Ça existait, la sexualité. Le comportement tout, y'en avait que, on avait des parents qui étaient analphabètes. Y n'avaient pas eu ça, mais y'avaient un grand respect de leurs parents. Il fallait que l'enfant, comme moi-même, j'ai respecté, j'ai toujours respecté mes parents, tout le temps, tout le temps. Parce que la politesse était quelque chose aussi. Parce que moi je disais vous, *pis* vous à mon père. J'ai jamais dit *toé pis* je l'ai jamais appelé par son nom. C'était toujours mon père, c'est mon père, papa ou maman. *Astheure*, y les appellent plus de même, y disent plus maman. Y vont donner le nom de fille à leur mère *pis* à leur père, le nom de garçon. Y vont dire Jean-Marie ou *ben* non, y vont dire Francine. Avant ça, c'était pas de même nous autres. On les appelait papa, maman qui c'était rare. Tout le temps, on avait, malgré qu'y'avaient pas été instruits, tu savais qu'il fallait respecter tes parents. *Pis* ça existait partout.

B- À quelle place vous êtes né monsieur Basile ?

J- *Moé*, je suis né *icitte* à Mashteuiatsh, mais ça passé proche que je sois né dans le bois aussi.

À ce moment-là, je serais venu au monde aux Passes Dangereuses, du côté de, envers la Brodeuse par là. Mais quand je suis venu au monde, évidemment c'est ma grand-mère qui assisté ma mère pour l'accouplement. Elle était sage-femme.

[174]

B- *Pis* à quelle période de l'année que, vous souvenez-vous de l'année ?

J- Je suis venu au monde le 6 juillet 1938. Ça veut dire que dans quelques jours ça va être mon anniversaire.

B- Ah ! oui !

J- C'est aujourd'hui le 29, le 29 juin. *Pis* la vie est encore assez belle, malgré que j'ai passé des, aussi des temps, dans mon jeune temps, j'ai eu des moments durs aussi.

B- Ah ! oui !

J- Ah ! oui ! Dans notre famille. Y'a eu de la mortalité, y'a eu aussi la faim. J'ai connu des périodes ou durant le temps de la guerre aussi. Lorsque qu'il fallait avoir des, y'avait des choses, des timbres de rationnement, comme y'appellent. Le magasin tu ne pouvais pas acheter ce que tu voulais, *pis* en grandes quantités. À ce moment-là, tu te privais aussi, tu ne l'avais pas, autrement dit. C'était réservé pour les combattants, qui allaient à l'extérieur. Les combattants, parce qu'y'en avaient beaucoup, à cause pas mal.

B- Vous avez manqué de nourriture ?

J- Oui, disons les magasins en avaient, mais c'était rationné. Si tu voulais avoir, mettons 50 livres de sucre, t'avais pas ça. Y t'en donnait deux livres, trois livres pour tant de jours. C'était marqué, viens pas durant ce temps-là, tu n'auras pas. C'était d'autres aussi qui en profitaient aussi, qui pouvaient en avoir. Fallait qu'y n'aillent pour tout le monde.

B- Avez-vous une grande la famille, avez-vous une grosse famille ?

J- Disons que la famille, *moé*, je suis l'aîné de la famille. *Pis moé pis* ma soeur, ensuite y'a quelques années se sont passées. On est trois frères, trois soeurs. Mais auparavant, y'en a une qui est décédée presque à la naissance, à l'âge de six mois. Elle aurait été ma grande soeur. Elle est décédée très jeune, presque à la naissance, six mois après la naissance.

B- *Pis* vous avez une soeur, qui est à peu près de votre âge, un peu plus jeune ?

- J- *Moé pis* ma soeur on a un an de différence.
- B- O.K. *Pis* après ça y'a une période.
- J- Y'a une période *pis* ensuite ça tombe à l'autre, *icitte* qui est enseignante, Monique. Ensuite y'a Christiane, y'a mes frères : Michel *pis* Thomas, *pis moé*.
- B- Le nom de votre père *pis* de votre mère. Charles.
- [175]
- J- Mon père c'était Charles Basile.
- B- *Pis* votre mère.
- J- Ma mère c'était Virginie Siméon.
- B- O.K.
- J- Mon grand-père du bord de ma mère, il s'appelait Thomas Siméon.
- B- Votre grand-mère ?
- J- Ma grand-mère s'appelait Amanda Fortier.
- B- Un beau nom, Amanda. Du côté de votre père ?
- J- Ensuite mon grand-père du côté de mon père, il s'appelait David Malec Basile. Et ma grand-mère s'appelait Aima Boivin.
- B- Aima, comme la ville d'Alma.
- J- Oui, Boivin. Aima Boivin.
- B- *Pis* y'avait-tu d'autres personnes qui s'occupaient de vous quand vous étiez jeune ? Des oncles qui étaient proches de la famille ou des tantes ?
- J- Oui, on demeurait ensemble. J'avais toujours des tantes qui étaient là. Des soeurs des deux bords. Des tantes du côté de mon père, des tantes du côté de mon mère, y étaient là.
- B- Dans la même maison ou bien dans y vivaient séparés ?
- J- Dans la même maison. J'avais toujours deux tantes qui étaient avec ma grand-mère *pis* nous autres avec. On était plusieurs, dans la même maison des fois. La maison qui est encore existante aujourd'hui. C'est là.
- B- Celle que vous m'avez parlé, où j'habite.

- J- Oui. Où t'habites. Je suis venu au monde dans ce coin-là.
- B- O.K.
- J- Je suis venu au monde, là.
- [176]
- B- J'en ai parlé à Marie-Thérèse. Monsieur Basile, m'a dit qu'y'avait été élevé dans cette maison-là. A dit : « Ah ! oui ! Ca se peut ».
- J- Après ça, j'aimerais savoir laquelle Marie-Thérèse ? Parce que y'en a deux, trois *icitte*.
- B- J'ai pas pensé à demander son nom de famille, encore.
- J- C'était pas une Raphaël, si c'est une Raphaël. Tu lui demanderas pour commencer si elle a déjà resté à Notre-Dame du Rosaire. Parce que si elle s'est en venue par *icitte*, ça pas longtemps.
- B- O.K.
- J- J'avais des tantes *pis* de oncles qui restaient avec nous autres. J'avais mon oncle Gérard, le mari actuellement de Louise, Louise Biais. C'était le frère de ma mère. C'était le plus jeune de la famille. Y'a eu mon oncle Clément, c'est des oncles. J'ai eu des oncles de mes tantes qui étaient mariées. Y sont mariés avec, y'avait aussi une de mes tantes, y'a deux de mes tantes qui ont marié des non indiens, Guay *pis* Gagnon. Ensuite, j'ai une de mes tantes *pis* de mes oncles qui étaient mariés ensemble. Y venaient d'*icitte* à Mashteuiatsh, des Siméon.
- B- *Pis* vos premiers souvenirs d'enfance, vous m'avez parlé tantôt ça commence à cinq ans ?
- J- À l'âge de cinq ans.
- B- C'est quoi ?
- J- Parce que *moé* à l'âge de cinq ans, je me trouvais bien. Parce que disons qu'on passait une très longue période en forêt. Là, ce moment-là, mon père, y travaillait dans des camps de chantiers, pour faire des chemins. Pour pouvoir sortir le bois avec des voitures, des chevaux. Pour sortir le bois pour l'amener à d'autres chemins que là, qui venaient chercher le bois là, pour amener à des moulins à scie ou à des pulperies. Y'en avaient pas un *char* dans ce temps non plus, y'en avaient quelques-unes. Comme la pulperie

de Saint-Félicien, qui est la Donohue, n'était pas existante dans ce temps-là. Plutôt dans ce temps-là, le bois c'était pas pour le papier, c'était pour la construction plutôt. Y'en faisaient de la planche dans des moulins à scie qui étaient pas aussi mécanisés qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est très, très mécanisé, y'a moins d'hommes aussi qui travaillent là-dedans. C'est le mécanique qui fait le travail. L'informatique aussi qui est rentré là-dedans. Ça fait que, ça ces périodes-là, on était pas riche mais on avait le principal, c'était le manger. Ce qu'on avait, c'était la nourriture, les médicaments. Il fallait rester en forêt.

B- Ça fait à peu près des centaines de cyclistes que je vois passer. Ça passe, ça passe, ça arrête pas.

[177]

J- La piste cyclable passe *icitte* dans le chemin. À un moment donné, elle passe sur la *track* sur le côté (INAUDIBLE). Ah ! oui ! *Pis* je reviens à mon histoire. C'est que à ce moment-là, *moé*, on était en forêt. Ma soeur avait quatre ans à ce moment-là aussi, on a les mêmes différences. Elle s'appelle Catherine. Y'avait mon père, ma mère *pis* y'avait toujours un oncle ou une tante qui étaient avec nous autres aussi. À ce moment-là, mon père et mon oncle travaillaient ensemble, dans ces camps-là, des camps forestiers. C'était existant. À ce moment, les scies mécaniques y'en n'étaient pas question, y'en n'avaient même pas. Ce qui avait, y'avait la hache *pis* le *bow-saw*. Un sciote rond là, c'était des dents ronds en métal, c'était ça ou le godendart. Aussi large avec des dents longues de même, y'avait ça que j'ai pas vu ça. Parce que c'est avant ça, *ben* avant. Mais les premiers colons s'en ont servi de ça des godendarts. Y'en avait pour scier de la glace, y'en avait pour scier aussi du bois. J'ai vu scier de la glace avec ça *moé*. Y sciait pas à deux poignées là avec les mains. Le bout qui était dans l'eau, y'en n'avait pas de poignée par là, y'avait juste une lame, la poignée était à l'autre bout (INAUDIBLE). Y sciait de la glace, parce que à ce moment-là, y'avait pas de frigidaire. Y fallait qui se ramassent de la glace pour tout l'été. Y faisaient des abris, *pis* la glace était isolée avec du brin de scie. *Pis* les carrés de glace, y'avaient deux pieds carrés, c'étaient des blocs qui étaient sciés *icitte* sur le lac. *Icitte* à Mashteuiatsh, c'était seulement les Oblats qui faisaient ça. Eux autres, ils se faisaient des entrepôts à glace, ils appelaient ça

des glacières. *Pis* là, c'est plein de glace *pis ben* du brin de scie. *Pis* là c'est pour conserver la viande, eux autres. Y'ont pas fumé la viande comme nous autres, eux autres les Oblats, y connaissaient pas ça. Nous autres, on faisait pas comme eux autres, le fumage de la viande pour la conserver longtemps.

- B- Pourquoi y'ont pas adopté ça, à la place d'essayer de trouver de la glace, *pis*, c'est plus pratique de la fumée ?
- J- *Ben*, non, c'était heureux. Y s'avaient que ça avait été donné y'a des millénaires, ça a été transmis. Y'a des millénaires, que ça a été transmis à des, à ces personnes-là, les Montagnais *pis* à toutes les autres races aussi, les Cris, les Atikamekw. Y disaient bon, pour conserver la viande, les ancêtres ont dit : « Mais tu l'as pas fumé ta viande, fais-la fumer comme y faut », *pis* est mangeable fumé aussi. *Pis* à va se conserver très longtemps, parce qu'ils n'avaient pas de frigidaire. Ah ! *Ben* non, ils savaient aussi que l'enterrer, en la mettant dans des, en enveloppant dans de l'écorce. Y faisaient des contenants en écorce aussi. Y'en faisaient *icitte* de leurs mains, c'était artisanal. Y *pleumaient* l'écorce *pis* y faisaient des contenants. Y pouvaient les enterrer dans la terre *pis* dans la mousse *ousque* c'était frais. Là, y pouvaient le conserver, des graisses, des viandes, à ce moment-là. Aussi y'en a, dépendamment d'une période de l'année aussi, quand il faisait frais à l'automne, mettons en septembre, octobre. Tu peux accrocher tes choses dehors *pis* y vont se conserver, à cause que les nuits sont assez fraîches. C'est durant l'été qui était très dur à conserver les choses. Parce que le restant du temps, *icitte* dans un endroit *ousque* c'est plutôt, le climat est tempéré. C'est pas le même climat que si on se rapproche des États-Unis, comme la Floride, tout est différent. Les territoires du nord et du nord-ouest, t'as encore *ben* moins de misère à conserver quelque chose. C'était plus frais par là aussi. [178] Malgré qu'y'ont une courte saison d'été aussi, eux autres aussi. Comme nous autres c'est assez court.
- B- Vous, souvenez-vous un peu des jeux quand vous étiez, à quoi on jouait, ou *ben* ?
- J- À ce moment-là, oui. Ça, ça m'a marqué beaucoup. Y'avait un de mes oncles qui avait des talents de sculpteur. Y sculptait très bien. Y se prenait, je me souviens, à l'âge de cinq à six ans, on était en

forêt. *Pis* y fallait passer les Fêtes dans le bois aussi, à ce moment-là. On descendait pas tout le temps. Quand on montait là, une fois l'automne, mon père commençait à travailler. On redescendait rien que des fois, avant que la neige fonde par exemple, au mois de mars là, au début de mars là. On redescendait ici à Mashteuiatsh, on redescendait. *Moé*, je marchais à l'arrière d'un chien qui traînait. Y traînait nos bagages *pis* ma petite soeur qui était sur la traîne. *Pis* nous autres, mon père, ma mère, on marchait, on partait de, assez loin. On marchait une journée en tout cas, pour s'en venir à La Doré. Parce que on allait à ce moment sur des territoires du parc des...

B- Vers le nord-ouest.

J- Ouais, vers le nord-ouest, ouais. Ces territoires-là, comme au lac Touladi *pis* au lac La Lièvre, *pis* la branche ouest, on passait par là. Évidemment, on aurait pu voyager en cheval aussi, parce qu'il y avait des colons par là, en vers La Doré. Mais nous autres, on avait le chien *pis* la traîne *pis* nos raquettes. Y voyageaient avec ça (INAUDIBLE). *Moé*, j'ai marché des journées de temps, derrière la traîne avec, *pis* mon père *pareil*. À l'âge de 5 ans, je marchais déjà en raquettes. J'avais des petites raquettes. Ça pour dire, mon oncle y'avait des talents de sculpteur. Lui c'était un métis. Fait que avant Noël, aux Fêtes, y'avait commencé à *gossier* quelque chose. Évidemment y devait *gossier* ça là, pendant les fins de semaine *pis* les soirs qui travaillait pas. *Pis* à Noël, je me souviens, comme si s'avait été hier, y me l'a donné, c'était un cheval qui avait sculpté. À peu près haut comme ça, un beau petit cheval. Ça, jamais j'oublierai ça. C'était le seul jouet, y'en n'avait pas. On n'était pas riche. *Moé*, je dis ça (INAUDIBLE), c'était un beau cheval, y'avait, y'avait une ressemblance très naturelle. Exactement *pareil* comme un cheval qu'on va *pogner* dans un champ. Y'en n'avait pas de cheval dans le bois, y'a sculpté un cheval. Je l'ai eu, je le sais pas, deux ans peut-être, ce cheval-là. J'ai dû le laisser dans le bois, ou *ben* tu sais que rendu à mon âge, je le retrouverai certainement pas. Ça, ça m'avait marqué. J'étais heureux d'avoir ça comme jouet. Fait qu'y m'avait donné ça entre Noël *pis* le Jour de l'An, y m'avait donné ça. Ensuite à cet âge-là, *moé*, mon plaisir c'était de marcher en raquettes, pas *ben* loin de la tente, mais faire la pêche. Là, mon père, mon oncle, y faisaient un petit trou dans la glace à peu près

ça de gros, pour pas que je tombe dedans non plus. Parce que j'allais à la pêche, tout seul. À ce moment-là, je *pognais* des truites. *Pis* la drave était à peu près à 50 pieds de *y'ousque* je péchais. *Pis je pognais* des truites de quatre à cinq livres. *Pis* on mangeait ça, on amenait ça dans en forêt.

B- Vous aviez du *fun* ?

[179]

J- Oui, ça la pêche, ça m'a resté d'ailleurs. Je suis un bon, je suis pas un professionnel mais un bon amateur de pêche, surtout à la mouche.

B- Ah ! oui !

J- Oui, expert à la mouche. Suis un moucheur. *Pis* pour la truite, *pis* tous les autres poissons qui mordent à la mouche. Ensuite, là quand j'étais dans le bois, évidemment y'avait ma petite soeur qui était un an plus jeune. Elle marchait tout juste. On s'amusait quand même. On allait dehors, on s'amusait, on jouait, on marchait en raquettes, on jouait dans la neige. Quand évidemment qu'y'avait pas de tempête. On demeurait là, tout l'hiver. Mon père travaillait sur la rivière, des camps de chantiers. *Pis* la fin de semaine, y chassait pour votre subsistance aussi. Y tuait de l'original. *Pis* y prenait aussi des bêtes qui pouvait vendre *icitte* à, le printemps quand on redescendait. Ça été ça, allez jusqu'à l'âge de, à l'âge que j'aillie à l'école, on *a. fait* ça. Évidemment l'été, vers le mois de, dans le mois d'août, début d'août, on montait dans le bois ou on remontait. On était pas longtemps *icitte* en bas. On remontait là-bas, pour la cueillette des bleuets. Là les bleuets se vendaient sur le marché à ce moment-là. On vendait des bleuets sur le marché canadien ou américain. Fait que là, qu'on était encore un mois, un mois et demi dans la forêt, pour faire la cueillette des bleuets. Là rendu, évidemment là, on était sous la tente. Là, la famille était un petit peu plus grande, des fois y'en avait un de plus. On était deux, trois dans la famille, plus mon père, ma mère. *Pis* là, on montait avec d'autres, qui était des fois nos grands-mères, nos grands-pères, nos tantes, nos oncles. On montait avec eux autres. On était par groupe tentés dans différents secteurs, soit l'Ashuapmushuan, peut-être plus loin aussi. *Pis* sur les territoires aussi qui sont actuellement

sur les dépendances de La Lièvre, le long de la Maurice, partout par là.

B- Vous avez dit la branche gauche tantôt ?

J- La branche ouest.

B- La branche ouest, de quelle rivière ?

J- Ça c'est la rivière à l'Ours. On montait par la rivière à l'Ours, la rivière du Cran, qui est dans le parc de Chibougamau. Parce que le chemin de la branche ouest, on le prenait à La Doré. On montait côté ouest, c'est ce qui appelle le chemin de la branche ouest. Évidemment les seules voitures qui passaient là, si y'avait des camions dans ce temps-là. Y passaient par là, *pis* c'étaient des chemins de gravelle, secondaires. *Pis* la voiture et le cheval qui passaient par là.

B- On voit-tu sur une carte ?

J- Oui, le chemin de La Doré, oui. Si tu as la carte du, de la province de Québec. On pourrait le voir.

[180]

B- (INAUDIBLE)

J- Le territoire de Chibougamau ?

B- Non.

J- Non, c'est resté au musée.

B- On regardera ça, les lacs que vous avez fréquentés là, le lac (INAUDIBLE) ? que vous m'avez parlé

J- Le lac Touradi, le lac (INAUDIBLE) en passant par La Doré. On montait tout aussi bien, on montait aussi par Sainte-Hedwidge et Roberval aussi, des choses de même C'est on peut voir ça (INAUDIBLE).

B- *Pis* quelle école vous avez fréquentée ?

J- *Ben* les écoles, que j'suis allé *moé*, c'était justement l'école. L'école, je dis que ça commence à la maison (INAUDIBLE) *Pis* après ça, dans mon temps, l'école était montrée par nos parents. Fait que là, y nous montraient les choses qui appartiennent à quelqu'un tu touches pas à ça. Si c'est à un autre, c'est pas à toi. C'est ça qu'on

nous a montré. *Pis* dire, être mauvais avec les autres ou quelque chose de même c'était mal vu aussi. Y disaient si c'est ton ami, tu vas l'aimer *pis* tu vas le respecter *pis* tu vas l'aimer, *pis* tu vas t'arranger pour bien vivre avec, de temps en temps. Essaie de l'aimer *pis* tu vas *ben* voir. Peut-être que les choses vont s'arranger, c'est ça qui nous disait. (INAUDIBLE) L'école ça commence à la maison. Si t'arrives *pis* (INAUDIBLE) si y'a pas de dialogue, ou y'a pas de, évidemment un enfant (INAUDIBLE) parce que les choses qui devaient apprendre, y'ont pas été montré. Y'a commencé à les apprendre trop tard à l'école. Ensuite, après ça *ben* là j'ai commencé à fréquenter dès l'âge de sept ans, à fréquenter les écoles *icitte* à Mashteuiatsh, à Pointe-Bleue. J'étais à ce moment-là. C'était le, l'éducation qui était dispensée par les soeurs du Bon Conseil jusqu'au niveau secondaire. Le niveau secondaire y'en avait pas *icitte*. Y'a fallu que j'aïlle à Roberval. *Pis* à Roberval, j'étais semi pensionnaire. C'est à dire que je restais toute la semaine, là, *pis* je mangeais là aussi. C'était l'école, le collège Notre-Dame à Roberval. Là, c'était les frères du Clerc Saint-Viateur. Là, c'était pas doux ces frères-là. Donc si on le méritait pas, étant donné que *moé* y'avait pas de transport. Mes parents n'avaient pas de machines non plus, y'avaient pas de transport. À ce moment-là, si tu n'étais pas, mal commode mettons, au collège, à l'école, à ce moment-là t'étais privé de sortie pour la fin de semaine. T'avais pas le droit d'aller chez vous. Ça veut dire que tu y retournais rien que quand tu étais fin, peut être *ben* 15 jours après. Parce que y nous ont éduqués assez bien, mais durement. Y étaient dur pour nous. D'ailleurs, j'étais pas tout seul là, y'en avait beaucoup. Y'en avaient de tout le tour du lac Saint-Jean qui étaient pensionnaire, *icitte*. Y pensionnaient avec nous autres. Pour ce qui est de l'éducation, je me suis rendu en huitième année-là. J'ai dû arrêter parce que disons que, c'était, ce qui m'a arrêté le plus, à ce moment-là, mon état de santé. Parce que [181] ce que c'est que eux autres mangeaient là, j'étais pas habitué à ça, comme de la friture *pis* tout ça. *Pis* les viandes n'étaient pas pareilles. Là, à ce moment-là, j'ai venu que j'ai été obligé d'arrêter l'école, à cause de la nourriture. J'étais toujours malade.

B- De votre naissance jusqu'au pensionnat, vous avez mangé plus de viande de bois que d'autres viandes ?

- J- Ouais, c'est ça.
- B- *Pis* après ça. Vous avez, à cause de la nourriture là ?
- J- Ça faisait trop de changements. C'était pas *pareil*, la friture surtout. Y'en avait beaucoup. Fait que là, j'ai arrêté. C'est là que j'ai recommencé à suivre mon père en forêt, c'est pour aller guider.
- B- Vers quel âge ?
- J- Je devais avoir 14 ans peut-être, 13-14 ans. J'ai continué à guider. *J'ai fait* une bonne période de guidage, à aller jusqu'à l'âge de vingt, à oui, vingt ans certain. Évidemment l'hiver, on guidait pas. L'hiver je m'engageais dans des camps de chantiers. Évidemment, j'avais pas, j'avais pas de secondaire V, à ce moment-là. J'avais quoi un secondaire un. Fait que pas assez non plus, pas assez instruit pour travailler dans les, comme aide, un commis. Soit dans les affaires de comptabilité ou tout ça, non. Je savais pas si j'étais à ma place (INAUDIBLE).
- B- Vous faisiez du *bûchage* ?
- J- Je bûchais, pour faire, *y ai fait* à peu près, quasiment le même travail que mon père faisait au début. Parce que là, à ce moment-là, aussi j'ai. L'hiver, on chargeait des voitures de bois de camion. C'était la pulpe, pour en faire de la pâte à papier qui était expédiée à Shawinigan, à ce moment. C'était des moulins de pâte à papier. Y'en avaient aussi à Aima au lac Saint-Jean, parce *qa'icitte* la Donohue, ça fait pas longtemps que c'est ouvert. Fait que, c'est ça *j'ai fait* aussi. Ensuite j'ai *fait ben, ben* de travail, des travaux différents. J'ai travaillé aussi dans l'arpentage, avec un arpenteur géomètre. J'ai travaillé avec lui (INAUDIBLE) un peu partout.
- B- Ça c'est au début de la vingtaine ?
- J- Ouais, parce que *moé*. Je me suis marié j'avais 21 ans, quand je me suis marié. Fait que là, de ce mariage-là, moi, j'ai eu une fille *pis* trois gars. Y sont évidemment, y sont tous assez vieux, *astheure*. Parce que le bébé de mes garçons, y'a 25 ans. Et la plus vieille de mes filles, elle a 40 ans. Ça vaut dire que je n'ai plus 19 ans.
- B- O.K.

- J- *Pis* disons que si on continue, du côté de l'histoire pour l'éducation. Lorsque je me suis marié. Évidemment *moé*, j'ai parti, avant mon mariage j'ai parti j'avais 17 ans, j'avais 17-18 ans. J'ai parti du côté américain. Je travaillais là à l'année, donc pendant cinq ans. Je revenais *icitte* faire un tour, des fois je revenais pas. J'étais, je passais 11-12 mois là-bas du côté américain. Évidemment, c'est là que j'ai appris une autre langue, c'était la langue anglaise. *Pis* quand j'ai arrêté de travailler par là, cinq ans après. J'ai dit : « Si j'enseignais l'anglais ». À ce moment-là, je suis allé refaire mes secondaires à l'école des adultes à Saint-Félicien *pis* à Roberval. J'ai fini mes secondaires et j'ai pas eu à passer par le Cégep. Je suis allé directement à l'Université du Québec qui était à Macaza, l'autre bord de Montréal, dans le comté de Mont-Laurier. Et là, j'suis allé, intuitivement y me manquerait une année à plein temps à l'Université du Québec.
- B- Pour avoir votre diplôme ?
- J- C'est ça, pour être légalement qualifié. Mais ça m'a quand même donner la chance de travailler dans des institutions, même *icitte* sur la Réserve. Travailler dans l'enseignement. J'ai travaillé dans l'enseignement pendant une douzaine d'années, 12-14 ans. J'ai enseigné les langues. Ensuite, étant donné que je connaissais ma culture, l'histoire, ça j'ai tout appris ça, en même temps-là, *pis* mon passé, je veux dire que tout ce que *j'ai fait*, mon vécu tout ça, m'a aidé beaucoup aussi dans l'histoire à transmettre ces choses à des gens aussi. *Pis* à n'importe et qui, qui voulait savoir, évidemment. C'est ça, parce que j'étais marié quand j'ai continué mes études. Mes études en secondaire *pis* universitaire aussi. À l'université, j'ai pris ces cours comme en méthodologie d'enseignement. Ensuite j'ai ça au *School* (INAUDIBLE) était dispensé en anglais. Des études au point de vue social, la société, c'est peut-être aussi en relations humaines. Ensuite déjà là, je parlais les trois langues. Fait que j'ai *fait* deux ans mais pas à plein temps à l'université. J'ai eu des crédits universitaires, de l'Université du Québec à Chicoutimi. Ça, ça m'a permis de cheminer un bon bout.
- B- Vous avez le choix d'aimer ça dans cette partie-là, vous avez aimé ça étudier ?

- J- Ouais, absolument. Évidemment, à venir à aujourd'hui, si on regarde mon C.V. J'ai *fait*, c'était très diversifié les genres de travail que j'ai faits. Que j'ai acquis très vite aussi. Avec l'expérience de travail que j'ai eue là. Disons qu'en plomberie je suis allé chercher les connaissances en plomberie. Je suis pas diplômé en plomberie, mais je suis capable d'installer une chambre de bain au complet *pis* les lignes d'eau, *pis* tout ça, *pis* faire de la soudure. Ça, je l'ai appris en travaillant avec un plombier quand y'ont fait la construction du pensionnat *icitte*, à Mashteuiatsh. Ça, ça date de 25 ans... Ça, c'est passé. J'ai travaillé là-dessus, j'étais aideplombier à ce moment-là. C'est là que j'ai appris le métier. Ce qui m'a très bien servi d'ailleurs, à venir à mes jours, jusqu'à aujourd'hui. Je suis capable d'installer une salle de bain au complet *pis* tout faire les réparations et les installations *icitte*, avec assez peu de matériaux. Juste que ça, m'en prends pas tellement. Évidemment, quand tu veux installer un bain. Il faut que tu l'achètes le bain avec le *fitting* qui va avec. Pour l'installation ça c'est ton imagination, qui va travailler aussi, les mains aussi. Après [183] ça, y'a seulement l'électricité que je touche pas. Parce que je m'suis pas vraiment attardé là-dessus. Changer un globe électrique, c'est ce que je peux faire mais aller jouer dans la boîte de filage, laisse faire, oublie ça. J'ai pas de connaissances là-dedans. Dans les autres choses, par exemple comme en culture *pis* tout ça, en histoire, ça j'ai toujours aimé ça.
- B- *Pis* vos premiers souvenirs de chasse ou de séjour en territoire, vous dites que vous aviez, que vous péchiez sous la glace, quand vous étiez petit. Vous souvenez-vous du premier animal que vous avez chassé, quelque chose comme ça ?
- J- *Ben* j'ai commencé *pareil* comme tous les autres jeunes montagnais, tous les autres jeunes indiens aussi. J'ai commencé par suivre mon père. À ce moment-là, j'avais six ans, quand je le suivais dans le bois. J'ai commencé très jeune à le suivre. Évidemment j'avais pas d'arme, je marchais derrière lui. Quand il voyait un orignal couché sur la neige, y me le montrait : « Regarde là-bas ». Lui était armé, là, y tuait l'orignal. C'est là que ça m'a donné aussi le goût. C'est là, qui m'a montré aussi. C'est lui qui m'a montré à chasser. *Pis* disons pas tellement longtemps, parce que je

l'ai appris aussi avec des, mes oncles. Je l'ai appris avec mes grands-pères, ma mère aussi, même chassait.

B- Ah ! oui !

J- Elle chassait des petites bêtes, comme le vison, la loutre le renard, le lièvre, la perdrix. Ça m'a été tout transmis par mes parents aussi, dès mon très jeune âge. *Pis* qu'est ce qu'on pouvait faire avec l'écorce, qu'est qu'on pouvait faire avec le bouleau.

B- Vous accompagnez votre mère à la chasse aussi ou *ben* juste votre père ?

J- Quand j'étais là avec mon père *pis* ma mère.

B- O.K.

J- Parce qu'on était en forêt, à ce moment-là. C'est dès l'âge de six ans ça.

B- *Pis* sur la rivière Péribonka, êtes-vous allé ou c'était pas vraiment votre territoire ?

J- Ce sont mes oncles *pis* mon grand-père qui allaient par là. Nous autres, on allait à d'autres places. Malgré, quand je suis, quand j'avais 15-16 ans, à ce moment-là, je suis allé avec mon oncle Gérard Siméon, le beau-père de Louise. Je suis allé avec lui, on a pris le canot. Avant y'avait des machines dans ce temps-là, y'avait des voitures.

B- À quelle époque-là ?

J- C'est à peu près, j'avais 15-16 ans à ce moment-là. Là 62 moins 15, ça donne à peu près.

B- Quarante proche.

[184]

J- En 45, non. Ça fait à peu près, quoi.

B- 47 ans.

J- Ouais, à ce moment-là, y'avait des automobiles, y'avait aussi des camions aussi des gros. Y'avait pas beaucoup, beaucoup, mais y'en avaient. On chargeait notre bagage *icitte*, pour aller à Aima. *Pis* là, on passait Aima, *pis* on allait au lac. Y'avait un lac qui était tout près du lac Saint-Jean. C'est là, que commençait aussi le début de

la rivière de la Péribonka. Là, on avait un canot moteur avec mon oncle Gérard Siméon, *pis* son frère Clément. *Pis* là, on faisait 50 milles à moteur sur la rivière Péribonka. *Pis* rendus aux fourches, on montait aussi dans les rapides de la fourche Manouane, *pis* là on continuait encore aussi dans le Péribonka. Là on redescendait, on allait chasser par là. J'allais chasser avec mes oncles là.

B- Ça c'était les territoires de nos oncles.

J- C'était à mes oncles, Gérard *pis* à les Siméon, du côté de ma mère. Évidemment mon grand-père *pis* ma grand-mère Siméon, eux autres y'ont été plus loin que ça. Ils ont été à la tête des fourches encore, envers les Passes Dangereuses, même plus loin là. *Moé*, je n'étais pas là, à ce moment-là.

B- C'est quoi la tête des Fourches.

J- Ça donnerait envers les lacs, les rivières sur les *maps*. Le lac Manouane, *ben* plus haut que ça, pas en vers le lac Plétipi, pas par là, *ben* en bas. Onistagane, *pis* en n'en bas d'Onistagane aussi, le grand lac Manouane. Ça, c'était le territoire des Siméon qui allaient par là, comme mon oncle Antonio aussi, qui est décédé *astheure*. Lui, il a chassé beaucoup par là, au lac Manouane, aux alentours de là.

B- Vous avez eu un deuxième mariage ?

J- Non, disons que depuis tout ça 20 ans, on vit en concubinage. En union direct comme on dit.

B- Vous avez eu des enfants ?

J- Oui, on a eu une fille, avec Francine Paul.

B- C'est elle qui va se marier ?

J- C'est elle qui va se marier très bientôt là. Elle va avoir 20 ans, elle au mois d'août, le 28 août. Elle va avoir 20 ans. Veut dire que ça fait deux ans qu'elle demeure avec son, son nouveau conjoint. Y vont se marier *icitte* le 6 juillet à 7 h du soir. Et mon anniversaire va être en avant, le 6 c'est mon anniversaire de naissance. À ce moment-là, *moé* je vais avoir [185] encore 62 ans, encore pour la première fois. *Pis*, disons que ça fait, nous autres qu'on est établi *icitte*. Mais, ça fait déjà un bon bout de temps, que je demeure *icitte*. Mon jeune âge s'est passé *icitte* à Mashteuiatsh, à Pointe-

Bleue. Dans ce temps, c'était appelé Pointe-Bleue. Maintenant qui est changé pour Mashteuiatsh.

- B- Parce que c'est le vrai nom ilnu Mashteuiatsh.
- J- Oui, c'est ça. Mashteuiatsh c'est la grande pointe.
- B- Bleue, parce qu'il y a beaucoup de bleuets ?
- J- Oui, parce que *moé*, j'ai entendu dire par les ancêtres. Ceux qui sont montés par le fleuve, *pis* le Saguenay qui partaient mettons de Tadoussac par là, Québec, *pis* Sept-Iles par là. Y sont montés par le Saguenay, eux autres. À ce moment-là, y'avait pas de barrage. Y sont arrivés ici, eux autres y'ont dit : « Ce lac-là est très peu profond ». Y l'ont appelé *pekuakami*, qui veut dire un lac peu profond, *pekua*, c'est bas, le niveau d'eau, y'est pas haut. Alors à ce moment-là, les berges tout ça, le lac était plus loin aussi au large, y'avait du bois aussi alentour, des souches, *pis* tout ça. J'ai vu ça, comme un rêve, aussi ça *moé*, mais je me souviens. Je l'ai dans l'idée dans la tête aussi comme si je l'aurais vu hier. Ça m'a resté marqué. Je voyais que c'était un lac qui était peu profond. *Pis* à près ça, y'est arrivé, y'a des années que, je peux pas dire à quelle date au juste à ce moment-là. Mais y'ont *fait* un barrage là-bas, à Isle Maligne, dans le bout d'Alma, y'ont barré. C'est là qui ont commencé à contrôler les eaux. La compagnie des eaux, qui était l'Alcan, à ce moment. Y'ont commencé à contrôler. À venir jusqu'à date, y contrôlent encore les eaux ici du lac Saint-Jean et des réservoirs environnants au nord. À partir de chutes des Passes Dangereuses. Là, y'a aussi un barrage, qui est retenu, y'a un gros bassin là. C'est le lac, le lac des Passes Dangereuses, lac Péribonka, je crois.
- B- Le barrage des Passes Dangereuses, a créé le lac Péribonka ?
- J- Oui, c'est ça. Ça c'est tout le bassin d'eau qui est là. Parce qu'y'en a plusieurs bassins qui nous entourent *icitte* au lac Saint-Jean. Y'a le réservoir Gouin, d'Obedjiwan. Aussi y'en a du côté de la côte nord, à Manicouagan, Manie 1, Manie 2. Mon père a travaillé là aussi, mais avec des arpenteurs géomètres.
- B- Qu'est-ce qui faisait ?
- J- À ce moment-là, c'était pas des arpenteurs c'étaient des archéologues. C'était aussi, comment ils les appellent, c'est des

archéologues, qui font de la recherche en minéral, chercher des mines. Chercher comme de l'or.

B- Des géologues.

[186]

J- Des géologues, c'est ça. Il a travaillé quelques périodes de sa vie, y'a travaillé avec eux autres. Disons, quoi cinq, six ans probablement. J'allais avec eux autres, d'ailleurs mon oncle Gérard Siméon aussi a travaillé avec les géologues aussi, dans le coin de Chibou-gamau.

B- Juste l'été ça ou à l'année ?

J- Ça se faisait l'été *pis* ça se faisait l'hiver. Dans l'hiver y faisaient du *claimage*. *Claimer* des parcelles de terrain qui étaient vendues à ce moment-là, achetées. Probablement que le ministère des Ressources naturelles qui les achetaient ces parcelles-là. Parce qui prévoyaient peut-être, qui allaient trouver du minerai. *Pis* c'est là, qu'à ce moment les géologues, ont *claimé* ça. Y'ont *fait* des parcelles enregistrées ici au ministère. *Pis* c'était même prospère *pis* tout ça, c'était pas touristique. C'était pour la recherche en vue de trouver du minerai qui avait une teneur en or, ou en argent ou en cuivre ou tout ça. Ça y'ont travaillé là-dedans, eux autres, mes parents, mes oncles *pis* mon père.

B- Donc y'avait beaucoup d'emploi salarié ?

J- Oui, c'était des emplois saisonniers dépendamment de la saison.

B- Donc ça leur permettaient aller en territoire.

J- Absolument, c'est pour ça qui prenaient des hommes de bois. C'était des coureurs de bois, parce qu'ils connaissaient la forêt. Y les prenaient et en même temps y servaient de guide, en même temps c'était des bons travailleurs, étant donné qu'ils connaissaient la forêt. Fait que eux autres, les géologues, y se fiaient sur eux autres, c'étaient leurs hommes de confiance et en même temps que c'étaient des bons travailleurs. Y connaissaient, y savaient. Certain les Indiens savaient *ousqu* y'avait du minerai, parce qu'y l'avaient vu, y'avaient passer là avant les géologues. Y disaient : « À une telle place aux Passes Dangereuses, une telle montagne, c'est du minerai qui a là c'est pas de la pierre ». C'est, y'a une teneur en

minerai, y connaissait pas, y pouvaient pas dire si c'était du cuivre ou *ben* de l'argent ou de l'or. Y disent : « C'est pas ordinaire ».

B- C'est pas ordinaire.

J- Ouais, c'est pas naturel non plus. C'était dans la nature mais ça sortait de l'ordinaire par la couleur *pis* la pesanteur de la roche. *Pis* évidemment ces gars là ont été *ben* employés. Comme vous avez eu William Germain aussi, qui a été assez souvent avec des arpenteurs et des géologues. Parce que l'arpentage, à venir jusqu'à date, ça se fait encore l'arpentage forestier. Moi aussi, j'ai travaillé là-dessus, quelques années, pendant cinq ans avec un arpenteur géomètre de Roberval. C'était un nommé Marcel Leblanc, qui est à sa retraite *astheure*. J'ai couru le bout de territoire de Chibougamau. On est allé plus loin jusqu'au 51e parallèle, tout près du lac Plétipi. Aller travailler par là, faire de l'arpentage, du relevé [187] forestier, ensuite du relevé aussi, qu'est-ce qui avait comment sortes d'arbres aussi sur le territoire.

B- Des inventaires

J- Des inventaires forestiers, là c'était pas pour le minerai que j'suis allé. Y'en d'autres qui sont allés *ben* avant ça.

B- Ça c'est près du lac Plétipi.

J- Ouais, tu chevauches le 51e parallèle. Ça veut dire, l'autre bord de Chibougamau, au nord de Chibougamau. Parce que à ce moment-là, on prenait l'avion avec beaucoup de bagages. Parce que l'équipe de travail qu'on avait, on était une quinzaine de personnes plus l'arpenteur géomètre avec son assistant. Tous les autres, on était des (INAUDIBLE), marcheurs en forêt, tout en mesurant aussi les, et en situant aussi les, certains lacs sur la *map*. On avait des *maps*, on faisait ça. C'était comme des contrats donnés par le ministère des Ressources naturelles à ces arpenteurs géomètres là. Il fallait qu'y s'engagent des hommes à ce moment-là, pour aller en forêt. Évidemment, y choisissaient aussi des Indiens encore de préférence parce que l'indien connaissait la forêt. C'était aussi plus sécuritaire d'aller là avec quelqu'un qui connaît la forêt. Qui avait déjà vécu en la forêt, tu sais du côté organisation *pis* se nourrir, *pis* se tenter. Avec ces arpenteurs-là, *moé*, ces arpenteurs géomètres-là, j'ai travaillé aussi dans des villages, pour faire des cadastres de

maisons pour placer une maison sur un territoire donné. Faire des cadastres, j'ai *fait* ça aussi à la ville de Dolbeau, Roberval, Mashteuiatsh. J'ai travaillé avec eux autres, comme assistant. J'aurais pu même avoir l'occasion. Je l'ai eu l'occasion de travailler sur des *maps* pour situer des emplacements des territoires et des distances, des longueurs données aussi. Mais ça m'intéressait plus ou moins en tant donné que mon instruction n'était pas *fait* pour faire ça. Parce que, c'aurait pris beaucoup plus de connaissances en géométrie. C'est ça que j'avais le plus de misère, en mathématiques, en géométrie. Là, à ce moment-là, j'aurais pu être homme d'instrument. Ça veut dire faire les lignes, les lignes de canton en forêt, *pis* tout ça, séparer des territoires. Mais ça, mes ancêtres ont fait ça, avant ça aussi. Faire des lignes de canton, des lignes aussi qui apparaissent sur les *maps* qu'on a aujourd'hui. Les lignes territoriales, les lignes cantonales ensuite les lignes forestières aussi. Y étaient délimitées par des lignes d'arpentage, *pis* ça mes ancêtres ont *fait* ça aussi. Évidemment *moé*, le premier arpenteur géomètre que j'ai connu, lorsque j'étais jeune c'est mon père qui avait été avec. Il s'appelait Robert Griford (INAUDIBLE) de Québec. C'était un arpenteur géomètre, lui y'allait en forêt aussi. Y'allait dans le nord, du côté du nord, du côté de Schefferville, Mingan tout ça par là, la basse Côte-Nord. Ensuite, y'est allé dans les territoires de Chibougamau. *Moé* même, je suis allé jusqu'à au lac Kénogami. Là à ce moment-là, j'avais trouvé un point géodésique aussi. Là mon arpenteur était très, très content. Y dit : « De ce point-là, c'est assuré, une élévation assez haute ». C'était tout en roches, en rocher, une montagne de roches, *pis* en passant là, j'ai trouvé un point. C'était une plaque de métal, qui était grosse, qui avait quoi quatre pouces [188] de circonférence, quatre-cinq pouces de circonférence, qui était marquée par des arpenteurs géomètres. C'était un point géodésique.

- B- C'est un point de repère.
- J- Un point de repère, qui partait, qui était déjà existant plusieurs années avant, là au lac Kénogami. Fait que là (INAUDIBLE) j'suis allé dans le nord, aux monts Blancs, aux monts Otish. J't'allé là, j'ai été deux mois-là, avec un arpenteur, plus des gars de Québec qui étaient travailleurs pour eux autres. Ces travailleurs-là, eux autres, c'étaient des hommes d'instruments, des hommes de

boussole. Tandis que nous autres, les Indiens avec une boussole on se perd. On marche sans boussole, *pis* d'ailleurs dans le nord, une boussole ça ne fonctionne pas. C'est l'attraction magnétique, ça fait tourner une boussole de même.

- B- Il faut connaître le territoire.
- J- Absolument il faut que tu connaisses. Il faut pas que tu marches sur la boussole, sans ça tu arrives jamais à ton lac. Tu arrives toujours à côté, qui est dévié par l'attraction magnétique.
- B- Quel trajet vous suiviez dans, quand vous alliez en territoire, ou si votre père travaillait dans la réserve Chibougamau.
- J- Disons que la réserve de Chibougamau là, ça fait pas très très longtemps là, que nous autres, on a un territoire-là. Mon père, lui, allait plus tôt, mon grand-père allait du côté du parc des Laurentides, qui est là aujourd'hui. Son territoire je l'ai sur des *maps*, mais là je ne pourrai pas le trouver tout de suite. C'est serré dans mes valises. J'ai vu le territoire, approximativement, mon grand-père David Malec Basile, y'allait chassé là avec sa famille, *pis* y trouvait être mon père aussi, y'était né déjà, y'était jeune. Eux autres, y'partaient de, par Hébertville, le vieux chemin du parc. *Pis* là rendu à Belle-Rivière, son territoire qui lui avait été confié par quelqu'un d'autre certainement avant, ça faisait longtemps. Il faut penser aussi que les Indiens ont été chassés un peu partout. Y'avait pas des limites, pas de limitations de territoires strictement pour des familles. Non, ils allaient peu importe l'endroit, dans les parcs ou dans le parc de Chibougamau, au nord partout. *Pis* ils s'entendaient bien ensemble. Ils chassaient avec d'autres, ça peut-être des personnes de Mistassini, grand lac Mistassini, des Cris. Ça pouvait être des Atikamekw, ça pouvait être du monde de la Côte-Nord, de Bersimis ou Schefferville. Partout par là, ils se rencontraient en forêt et chassaient là ensemble. À un moment donné, il est arrivé un, le ministère des Affaires indiennes et ça commencé là à s'occuper des Indiens qui étaient sur les Réserves. *Pis* à ce moment-là, y'ont envoyé les agents pour être ici, pour l'administration des Réserves, qui étaient envoyés par le ministère des Affaires indiennes. C'est là qui ont délimité des endroits précis sur les cartes, pour dire bon cette famille-là, toi tu vas chasser là. Mais auparavant, c'était donné de père en fils, c'était donné de père

en fils, les territoires où ils allaient. Nous autres, le territoire, nous autres, y était plus tôt du côté du [189] parc des Laurentides. À partir de Belle-Rivière, là-bas à Hébertville, à aller jusque à la Seigneurie du Triton. C'était assez loin l'autre bord de Kiskissink, *pis* encore passer le lac Edouard, tout près de La Tuque, de ce côté-là.

B- *Pis* après ça votre père est allé chasser ?

J- *Pis* là après ça mon père, lui, y'allait chasser avec de ses amis, les Nakouti, qui sont décédés. Là, à leur décès, y'ont donné ça à mon père, cette partie du territoire là. À partir de la barrière sud, qui veut dire de ce côté-ci, passé La Doré, au tout début du, à la barrière ça partait de là. Limité du côté nord par la rivière Ashuapmushuam et du côté ouest par la rivière du Cran. Tu montes au lac à l'Ours partout par là, en vers aussi le lac à la Truite, aussi on se rendait là. J'étais assez jeune, quand on montait là encore au lac à la Truite. Mais on montait avec des familles d'ici, de Mashteuiatsh. Qui était des familles, des Verreault, mon père chassait avec eux autres. Là j'étais jeune encore, quand on montait chasser là aussi. Ensuite, en longueur ça partait de la barrière, passé La Doré à aller jusqu'à l'autre côté, ça veut dire 10-11 milles en longueur, O.K. en milles, en kilomètres ça fait plus. Qui allait l'autre bord du lac Saint-Pierre actuellement, encore les mêmes délimitations par du côté nord, et du côté ouest, délimité par les rivières

B- Quel animal vous chassiez le plus sur ce territoire ?

J- Disons on avait au début quand j'étais un petit peu plus jeune. On a chassé le lièvre pour la nourriture, la perdrix. Y'avait évidemment du caribou. Y'en avait pas *moé*, quand je suis monté. Y'en avait *pu*. Y'avait de l'orignal, l'ours. *Pis* les bêtes à fourrure aussi.

B- Est-ce que vous vendiez les peaux, les fourrures ?

J- Oui, parce que là, *moé*, lorsque j'avais, je chassais tout seul, à ce moment-là. Mon père était plus là. Je chassais tout seul. Là, on prenait des loups-cerviers. Y se vendaient très chers à ce moment-là. Y étaient une grande demande, surtout les beaux là. Qui avait ça de haut là, parce que le loup-cervier, c'est à peu près long de

même *pis* c'est un chat, un chat sauvage, un lynx. *Pis* à ce moment, lorsqu'il a été au plus haut, la qualité était encore très belle, la qualité de la fourrure. On vendait ça, 800-900 \$, à 1000 \$, une peau de. Ça, ça c'est pas vendu longtemps comme ça, quelques années. Ensuite là, y'a eu une baisse dans les prix de la fourrure. Ça baissé. Ensuite, y'a eu des baisses, des hauts *pis* des bas dans les marchés des fourrures. *Pis* là, y'a eu le synthétique aussi qui *a fait* baissé. Y'a eu l'élevage aussi, l'élevage. Comme y'en a du côté du Chicoutimi, à Laterrière. Y'avait des élevages de visons qui étaient. C'est des Indiens *d'icitte*, c'est des Boivin qui ont travaillé là aussi, à l'élevage du vison.

B- Ça servait à faire des vêtements ?

J- Ouais.

[190]

B- C'était pas des animaux pour chasser par des...

J- Non, c'était des animaux qui ont été gardés à l'intérieur des cages. Y'en avaient des centaines. Ça, ça été *fait* par des Blancs qui ont *fait* ça. Comme M. Peter Shaw (INAUDIBLE) de Chicoutimi. Lui, y'engageait des Indiens pour travailler pour lui. Là, l'été et même l'hiver, c'était des Indiens qui faisaient le *pleumage* de ces fourrures-là. Parce qu'il savait que les Indiens étaient capables. Parce qu'ils gardaient une meilleure qualité pour la fourrure aussi. Quand c'est bien arrangé, bien *fait*, la qualité était là, là-dedans. Le prix était bien plus cher aussi sur les marchés.

B- Vous vendiez ça à M. Robertson, vos peaux ?

J- Non. Eux autres, le monsieur qui faisait de l'élevage. C'est lui qui vendait ça à Montréal, dans les, à l'encan. Soit comme je te dis tantôt, *astheure*, c'est des. Le marché qui court plus après les fourrures qui sont maintenant naturelle. Ce sont les Chinois. C'est ça, parce que eux autres, les manufacturiers de vêtements là, comme y'a eu ici à Mashteuiatsh. Y'a eu Clément Dufour et Fils qui était de Chicoutimi. Lui, ça s'est installé, avait, dans les années, y'a assez longtemps. Je me souviens de ce monsieur-là. Encore de son visage, sa corpulence *pis* tout ça. C'est un gars, qui à eu à faire traiter, la traite des fourrures avec les Indiens de Mashteuiatsh *pis* de l'extérieur, comme le grand Lac Mistassini, du côté attikamek

aussi. Lui, y'avait un poste de traite *icitte* à Mashteuiatsh. *Pis* dans ce temps-là, j'étais très jeune. Je devais avoir cinq à six ans. Je l'ai juste entrevu le monsieur qui s'appelait Clément Dufour. Y était assez grand et gros, y était déjà assez âgé, le monsieur. Lui, y'avait un poste de traite ici. Avec la *Hudson Bay* aussi, qui était là, avant lui.

B- Ça c'est avant les Robertson ?

J- Oui. Y'a eu, les Robertson sont là depuis de longues années aussi. Parce qu'y'a eu le père de René Robertson qui s'appelait. Même son grand-père, son grand-père, y s'appelait Meredy Robertson. Ensuite, y'a eu son père, qui s'appelait Thommy Robertson. *Pis* ensuite, y'a eu René Robertson Fourrures. Et ensuite là, c'est le garçon de René Robertson qui continue la fabrication avec les peaux, castor, la loutre, du vison tout ça.

B- Quatre générations.

J- Absolument. Mais évidemment *moé*. Meredy Robertson, je l'ai pas connu. J'ai connu le père de René. Y'est décédé, y'a pas très longtemps. Lui, y'a été un des premiers acheteurs aussi. Ça veut dire, le grand-père je l'ai pas connu. Meredy, j'étais trop jeune. *Pis moé*, dans la *Hudson Bay*, la compagnie *Hudson Bay* qui était ici. Lorsque j'avais cinq, six ans, y était déjà là. Mais *moé*, je l'ai connu lorsque c'était M. Dave Cooter, qui venait d'Angleterre qui était gérant là, à la *Hudson Bay*. Mais, y'en a eu d'autres avant. Peut-être cinquante ans, en avant, y'en a eu d'autres. Y'a eu un M. Fooley, qui m'a été dit dans les entrevues. Georges Fooley, ensuite y'a eu un Simpson, qui venait d'Angleterre aussi. *Pis* les commis qui travaillaient à la *Hudson Bay*, c'étaient des commis de langue anglaise [191] aussi. Le seul qui a parlé l'indien *icitte*, y'a travaillé assez longtemps, c'était M. Dave Cooter. Lui, y parlait le montagnais, parce qu'il l'a appris ici. Y parlait les trois langues à ce moment-là.

B- Y résidait à ?

J- Ici à Mashteuiatsh. *Pis* lorsqu'y'a lâché le travail, à sa retraite, y s'est en aller demeurer à Roberval, ici. Y'est mort à Roberval. Dave Cooter, y'a peu près deux ans qui est mort. Y était assez âgé.

B- Y'avait des bons rapports avec les gens de la communauté ?

- J- Très, très bon. Y les connaissait tous, par exemple. C'est lui qui était le gérant de la compagnie de la *Hudson Bay*, à ce moment-là. Y'en a eu d'autres, avant lui.
- B- Quand vous avez commencé à chasser, quand vous étiez petit avec votre père. Quelle peau de castor.
- J- Les peaux étaient meilleures d'aujourd'hui. Meilleures parce que le marché, probablement c'était du marché américain. Peut-être c'était de d'autres pays. Mais *icitte*, au Canada aussi, la demande était grande. À ce moment-là, y payait *ben* plus cher pour une peau de castor. Aujourd'hui, aujourd'hui, une peau de castor que dans le temps tu pouvais avoir 100, 80 à 120 \$ *pis* 125 \$. *Astheure*, aujourd'hui, la même peau va te donner 20 \$, 25 \$, au maximum. Ça a baissé autant que ça.
- B- *Pis* est-ce que c'était une grande part de vos revenus en argent. La vente de ces peaux, des peaux de castor en particulier ?
- J- Absolument. C'était avec ça qu'on vivait.
- B- Avec ça *pis* avec un emploi saisonnier.
- J- *Pis* les emplois saisonniers. Même l'arpentage comme je t'ai dit tantôt, *pis* le guide touristique, le guidage touristique. Parce que le club du Triton, la Seigneurie du Triton, c'est mes grands-pères, qui ont été là. Ça, ça faisait au-dessus de cent ans que c'était ouvert. Ça marché près de cent ans ça. Ça veut dire que j'étais pas là, j'ai rien que soixante ans.
- B- Là, vous guidiez dans quel secteur ?
- J- C'est un secteur là. Dans le secteur du parc des Laurentides, au début. Et même au centre, allez jusqu'aux Portes des Enfers, ce qui veut dire à l'Étape, actuellement. On allait jusque-là. Mon père est allé guidé, plus loin aussi encore, Aux Écorces *pis* les lignes. C'est encore apparaisse, y'a encore des places touristiques qui vont pêcher encore. Ça fonctionne [192] encore mais ça déjà fonctionné plus que ça. Parce que, étant donné que ça fait très longtemps, *pis* la pêche ça c'est *fait* aussi. *Pis*, ça pas toujours été très bien contrôlé. Fait que, y'ont pas toujours respecté les limites de quota de prises de poissons. Fait que à ce moment-là, c'est plus difficile. Tu peux assécher un lac aussi. Tu peux le vider le lac à force de pêcher sans contrôle. Ça c'est très bon, qui aille des contrôles aussi.

Dire, t'as le droit à trois poissons, pour, en apporter chez vous. Pas à cinquante, soixante, *pis* cent. Là, à ce moment-là, si y'a cent cinquante, deux cents pêcheurs qui passent là, le lac tu peux le vider. Y'a pas le temps de se refaire actuellement. À ce moment-là, y sont obligés de le stocker encore. Le fermer, le stocker à chaque année. Stocker les lacs, en, avec des géniteurs aussi et des petits. *Pis* fermer le lac, une secousse pour pas, pour laisser le temps que ça se refasse, pour améliorer la population en poissons.

- B- *Pis* avez-vous eu connaissance qui est eu des transplantations aussi d'animaux, parce qu'y'a (INAUDIBLE) desensemencements pour le poisson ? Pour les animaux à fourrure.
- J- Oui. Les animaux nuisibles comme le castor. Eux autres, y sont nuisibles le castor.
- B- Pour les routes, à cause des routes.
- J- Pour les routes *pis* l'érosion. Ensuite eux autres, y sont des barrages. Quand y barrent dans une place, *ben* évidemment ça fait des, des bassins d'eau. Ça inondent les berges, ça inondent n'importe où. Ça va inonder *pis* si à un moment donné, quelqu'un brise ce barrage-là. C'est sûr que le castor, lui dans une nuit peut le réparer. Parce qu'y'est pas tout seul. Ils sont, c'est des travailleurs. Des travailleurs comme un castor y travaillent. Eux autres, y travaillent jour et nuit. Y se remplacent tout le temps, par corps de travail. C'est des maudit bons travailleurs, c'est des, y sont meilleurs, c'est des architectes autrement dit. Parce que pour faire une écluse de castors, *pis* faire une cabane de castors, un humain fera pas ça. Non, c'est trop *ben faite*. C'est leur maison *pis* c'est leur habitat. Aussi le barrage, c'est pour se garder de l'eau, pour pouvoir rester. Eux autres, y restent sous la terre aussi, mais dans l'eau. Eux autres, y vont se creuser des trous qui va sur les bords de l'eau mais qui sont sur les bords. Y se creusent des trous *pis* y peuvent rester là, des périodes aussi. Y vont hiverner là-dedans, plutôt que d'hiverner dans des cabanes, les familles de castors. Y'a le mâle, y'a les... (piaues! INAUDIBLE), eux autres, y sont de grosseur moyenne. *Pis* après ça, y'a les tshishemishk c'est les grands castors, qu'on appelle en montagnais tshishemishk, c'est le gros des castors aussi, auetissats, ça c'est les petits. Auetissats ça, c'est les castors qui viennent au monde. Eux autres, y sont longs de même. Eux

autres, y restent petits pendant deux ans. Après ça là, y sont très bons à la consommation par exemple. *Pis* le peau est pas grande, est grande de même la peau de castor. Mais le gros lui, *tsishemishk*, gros de même, une peau de castor. Ça soixante et douze pouces par un soixante pouces de large. Ça fait une grande peau. C'est ça qui valait dans les 100, 125 \$ la peau à ce moment-là.

[193]

B- *Pis* qu'est-ce qu'on faisait avec la peau, quand on les vendait pas pour la traite, pour le commerce des fourrures.

J- Y vendait tout, y vendait tout. Y s'en gardait pas. Qu'est-ce qu'y'aurait fait avec une peau de castor.

B- Y mangeait la chair ?

J- Y mangeait la chair. (INAUDIBLE) Tout se mangeait dans le castor évidemment pas l'intérieur. L'intérieur, y'a le foie qui se mange. Les rognons qui se mangeaient. *Pis* après ça le reste du corps se mangeait tout. La queue à aller jusqu'aux dents d'en avant, même la tête. Évidemment bouillie ou *ben* rôti dans un fourneau ou à la broche dehors comme les Indiens l'on *fait* au début.

B- Braisé.

J- Ou braisé. Évidemment la peau, elle allait sur le marché. Eux autres, y savaient comment bien l'entretenir, la préparer. *Pis* eux autres, qui avaient la meilleure qualité en préparation *pis* en qualité de peau de fourrures, les Indiens. Évidemment ça a été transmis à des Canadiens aussi ça. Les Indiens ont dit aux Canadiens, leur *chum*. Y'ont été *chum* aussi avec des Canadiens. *Pis* avec des Anglais, des Français, y leur ont transmis ces connaissances-là aussi, en forêt. *Pis* une peau de castor, on savait que. Mon père m'a montré aussi *moé*, comment les arranger pour la vente. Même aussi, les peaux de rat-musqué, de vison, les loutres. Ensuite y'a eu les renards, les renards rouges, les renards croisés qui étaient de couleur foncée, brune *pis* noire, les renards argentés aussi qui avaient un poil, qui étaient, le bout était de couleur gris. Y'en avait en masse, des renards argentés, des renards croisés, des renards rouges. Y'a trois, quatre sortes de renards *icitte*. Évidemment, y'a le renard blanc d'Alaska mais y'en a pas ici. Eux autres, y sont

blancs. Y sont de la même grosseur, un petit peu plus gros que les renards qu'on a *icitte*. Y'avait le lynx aussi, qui appelait, nous autres on les appelait en montagnais, on les appelait pishu. Pishu, c'est la même chose qu'un loup-cervier, un lynx.

B- À tous les ans, vous en attrapiez des... ou c'était très exceptionnel.

J- Évidemment, eux autres les animaux à fourrure. Le printemps quand le soleil apparaît *pis* disons, au mois de, à la fin de mai, y'est plus ou moins de qualité. Là, son poil change, à cause du soleil *pis* de la chaleur. Là, y commence à être... Là, y passe tout l'été *pis* y'a le moment des naissances aussi là. Que pour la reproduction, que tu les chasses pas. Tu laisses, pour pouvoir qui croissent en nombre, là tu touches pas à ça à ce moment-là. Y'a la période aussi, ça se fait seulement l'automne *pis* l'hiver *pis* une partie du printemps. Qui était bon, que la fourrure était de bonne qualité, la meilleure aussi. Parce qu'en l'été, y'en a pas de fourrure sur le marché. La fourrure (INAUDIBLE) est pas de saison, y perd son poil. *Pis* ça paraît sur sa peau aussi. Tu prends comme un peau d'ours, l'été y va être beau, y va avoir un poil noir aussi. Dans l'hiver (INAUDIBLE), y'en aura pas de poil, tu [194] vas voir la peau au travers. *Pis* le loup-cervier, c'est la même chose. Rendu au mois de mai, y se frotte après les arbres. Son poil, *ben* y tombe. Y va avoir, y va muer naturellement. *Pis* là après ça, *pis* là *icitte* dans les flancs y n'aura pas de poil, *icitte* dans le côté, *icitte* sur le côté. Parce qu'y se frotte après les arbres. Là à ce moment-là.

B- Y'a moins de valeur ?

J- Non, y'en a pas. Là, tu le chasses pas non plus à ce moment-là. Parce qu'y'a plus de valeur. Là, y commence à être bon en automne. Dans l'automne, son poil est très beau. *Pis* si tu tires dessus, le poil y arrachera pas. Quand y'est pas de saison, tu vas tirer sur le poil d'un renard, d'un loup-cervier, *pis* tout ça, *pis* tous les animaux à fourrure, en tirant dessus y va arracher le poil. *Pis* tu vois, y'est pas de saison.

B- Au niveau du castor quand vous trouvez une cabane, est-ce que on attrape tous les castors, toute la famille ou comment ça fonctionne ?

J- Non, tu vas prendre les gros. Tu laisses toujours un ou deux couples de castors dans la cabane. Tu vides jamais une cabane de castors. Il faut que tu laisses un couple, au moins un couple par cabane. Parce que dans une cabane, y peuvent être plusieurs. Y peuvent être six à huit. Parce que y'a le père *pis* la mère qui sont très gros. Ensuite y'a les petits de deux ans, qui sont là. *Pis* les petits de l'année, du printemps. Ça fait que, ça fait plusieurs castors. Mais si tu les prends, il faut pas que tu les prennes tout. Il faut toujours que tu laisses un couple ou deux, un mâle *pis* une femelle dans cette cabane-là. Parce que les castors ça voyagent aussi durant l'été *pis* le printemps aussi y voyagent. Y vont prendre les rivières, eux autres *pis* y s'en vont se déplacer pour aller chercher ailleurs *ousqu'y* peut avoir de la nourriture. Y s'en vont pas *ousqui* à pas de nourriture. Y s'en vont dans un beau coin d'eau aussi. C'est là qui se bâtissent des barrages, « Ils disent là, *icitte*, on peut s'accumuler de l'eau, *pis* se faire une cabane ».

B- Quelle ?

I- Eux autres, c'est des voyageurs qui appellent. Des castors qui voyagent. À par ça, y peut toujours retourner à la cabane *ousqu'y* étaient, mais y'a des petits qui sont là déjà. Y peut pas.

B- Y voyage-tu sur des longues distances ? Loin de la cabane

J- Oui. Dans des rivières *pis* des lacs. *Pis* eux autres, y marchent tout le temps aussi (INAUDIBLE). Le castor ça travaille, un castor.

B- Aujourd'hui, est-ce que vous allez encore à la chasse aux castors sur le territoire ?

J- Oui. C'est sûr que depuis qu'on est sédentaire. La chasse on la fait par période de, lorsqu'elle est bonne.

[195]

B- Vous y allez moins longtemps aussi ?

J- Moins longtemps. On gagne plus votre vie avec ça. Parce que, étant donné que la fourrure y *n'a. pu*, les valeurs, qu'elles avaient autrefois. *Pis*, elle a encore les mêmes qualités quand même. La qualité de la fourrure, ça pas changée. On sait toujours d'après nos ancêtres, comment la préparer pour la mettre en vente. On sait aussi la préparer pour la nourriture. C'est pour ça, que, *astheure*

déjà, que depuis 25-30 ans, on est devenu sédentaire. On reste plus *icitte* à avoir du travail, occupé à d'autres affectations. Mais disons que, y'en a encore ici sur la Réserve, des Montagnais, des Cris ou aussi des Atikamekw qui le font encore, la chasse durant, à partir du printemps à aller jusqu'à, à partir de l'automne à aller jusqu'au printemps d'ensuite, y font la chasse. Y'en vivent de ça encore, mais très peu, très peu. Parce que ça vaut *pus* la peine, parce que en tant donné, c'est le prix, y'est plus là. Les marchés, y'en donnent *ben* moins. *Pis* après ça, les manteaux de fourrure, c'est pas tout le monde qui peuvent se payer ça. Ça coûte un bras, ça. Les manteaux de fourrure de 6000 \$ à aller à 10 000 \$, c'est pas cher. Mais y'en a des *ben* plus chers que ça.

B- C'est chaud par exemple.

J- *Pis* c'est beau. Ceux-là, qui en font la confection, *icitte* tu prends Robertson Fourrures. Moi-même, j'en ai transporté de leurs manteaux, quand je travaillais en culture et en tourisme et en culture. Je travaillais pour eux autres. Y'avait un de ces messieurs-là, qui était le garçon de René Robertson. Il s'appelle Edouard Robertson qui possède actuellement la boutique de son père. *Moé*, j'ai travaillé pour lui. J'ai transporté des manteaux de Mashteuiatsh à aller jusqu'à Chicoutimi pour faire de la promotion. J'ai fait aussi des expositions et même des (INAUDIBLE). J'ai *fait* ça pour eux autres aussi, je les connais très bien. Son père était mon acheteur de fourrures quand j'étais jeune. Lui, aussi en a acheté *pis* j'ai travaillé pour lui avec ses manteaux. Y teignent tout ça, (INAUDIBLE) *pis* ses pantoufles faites en loup-marin *pis* en peaux toutes sortes de choses.

B- Vos gars est-ce qu'ils vous accompagnent ?

J- Oui. Y m'ont accompagné quand ils étaient jeunes, mes garçons. Y sont venus des bouts. Je leur ai montré ce que je savais aussi. *Pis astheure*, ils me dépassent. Parce que...

B- Y sont intéressés à ça.

J- Oui, oui. Y'aiment ça. C'est des bons chasseurs. Y'a des chasseurs qui sont mal chanceux *pis* d'autres qui sont très chanceux. Eux autres, y sont. Y s'agit aussi de quand tu chasses là, de bien faire qu'est que c'est qui t'as été montré. Parce que évidemment, un

vison, un renard *pis* un loup mais la belette et l'écureuil. Eux autres, y vont détecter le métal. Eux autres dans, à terre et dans la neige aussi, y vont détecter de loin. Y vont dire, y'a quelque chose dans la neige là *pis* y vont en avoir peur. Là, c'est sûr, dépendamment de quel animal que tu chasses. Il faut que tu fasses attention pour pas laisser le moins de traces possibles et de senteur aussi. Parce que ça, ça va l'effaroucher, il y aura pas tout de suite.

[196]

Malgré que, dans la cabane que tu vas faire. Si c'est une cabane à renard. Quand on dit fin comme un renard, y doit être fin. Avant qu'y'aille dans la cabane, y va falloir qu'y'ait faim, beaucoup. Qui s'aille pas capable de se *pogner* de lièvres *pis* de perdrix. *Pis* si y'en a pas dans les territoires, *ousqu* y l'est le renard. Là, y va rentrer dans ta cabane. C'est là, qui va se prendre, parce que ton appât tu la mets au fond de ta cabane. Tu la mets pas au bord, au bord, y va *pogner* ça sans prendre la tête (INAUDIBLE). Y'a des manières aussi de tendre. Tu peux le prendre au collet aussi, le renard. Comme tu prends un collet aux lièvres.

B- Ça ressemble à quoi, un collet de renard ?

J- Un collet de renard, c'est encore aussi rond mais c'est grand de même. Ça peut avoir de huit pouces de circonférence. Un affaire de cinq pouces de diamètre, d'un côté à l'autre mais en rond. Mais ton collet, y doit être plus gros un peu. Parce que lui, y'est plus fort qu'un lièvre. Un collet à lièvre *pis* un collet à renard, y'a une différence de puissance, de force. Parce que tu vas, l'animal est pas du même calibre non plus. Y'est plus gros, plus fort, plus rusé aussi. *Pis* y'a les pièges aussi qui sont de différentes grosseurs. *Moé*, depuis quelques années, j'ai suivi des cours ici, à Mashteuiatsh en piégeage humanitaire. Les pièges qu'on avait, les pièges, les anciens pièges à ours qu'on avait dans la passé avec nos ancêtres. Y sont défendus *astheure*. C'est défendu d'utiliser ça. Le piège humanitaire, lui, c'est un piège qui va avoir à peu près la même forme mais il est en rond. Mais il va propulser en l'air, lorsque l'ours va arriver pour mettre le pied dedans. C'est pas le piège qui va le prendre, c'est un *wire* qui va faire le lien à l'entour de sa patte, par-dessus l'épaule (INAUDIBLE). Plus y va tirer, plus ça va serrer *pis* ça desserre *pus*. Fait que quand y va voir qu'y'avait

de la *lousse*, que tu y'as donné à manger *pis* tout ça, pour l'attirer là. Tu y vas pas avec un bois pour le tuer mais il faut que tu y'alles avec une carabine, *ben* armée. Y'est encore vivant, même si y'est pris par la patte. *Pis* encore, y'est assez fort, pour traîner le morceau de bois. Y peut le monter même dans l'arbre. C'est très fort, un ours dépendamment de la grosseur. T'as des ours de deux ans, y sont hauts comme ça. Ceux-là, qui ont dix ans, y sont hauts de même, *pis* y pèsent cinq, six cents, huit cents livres. C'est pas des oursons qu'on voit dans les magasins.

B- C'est un animal très recherché par les Innus ?

J- Recherché, *astheure* pour le peau. Pour la consommation, plus, il faut pas trop insister là-dessus. Parce qu'étant donné la pollution qui a eu, depuis quelques années. Y faut que tu te guettes, pour que, quand tu vas arranger tes. Y faut qu'elle soit très bien cuite *pis* même fumée à l'avance aussi, pour la consommation.

B- À cause de la pollution de la végétation ?

J- Y'ont mangé *ousqu'y'a* eu des pesticides, des insecticides. Y'ont mangé là. *Pis* à un moment donné y'a eu des vers dans leur viande. C'est pas à conseiller. Des petits vers blancs comme ça, des petits filets blancs.

[197]

B- Les autres animaux, est-ce qu'y'a eu des problèmes aussi.

J- Il semblerait qu'y sont tous attaqués. Le castor, le lièvre et y'a aussi de la rage sur les renards *pis* les loups.

B- De la rage ?

J- Oui, c'est ça. Même chez les perdrix, ce que j'ai vu personnellement. Les perdrix, que j'ai *pleumées*. Tu sais, une perdrix, tu fais cuire ça, tu fais bouillir ça. En les *pleumant*, je me suis aperçu qu'entre la chair et la peau, y'avait des vers. Parce qu'y mangent à terre, eux autres et dans les arbres, les perdrix. Y vont manger du sable à terre, des petites roches, du sable. *Pis* dans les arbres, y vont manger du bouleau *pis* de l'épinette, du sapin, *pis* du feuillage. *Pis* c'est là-dedans, qui ont pris ces maladies-là. C'est des maladies qui sont porteurs de... *Astheure*, les animaux à fourrure *pis* les animaux à, pour la consommation, c'est aussi pire que le

steak haché actuel. Absolument, y faut que tu te guettes beaucoup. Le mode de préparation ou de cuisson est plus longue. Y faut que ça soit bien cuite. À la préparation, y faut que tu regardes bien comme il faut. La chair de consommation et sa peau, y faut que tu regardes ça. C'est pour ça, qu'on n'en consomme pas trop, *astheure*. Parce que c'est la pollution qui existe actuellement dans les lacs, et dans l'air et sur la terre. Qui a rendu les animaux, comme ça. Évidemment, y'a eu le déboisement aussi, qui a beaucoup *fait* encore vis-à-vis des chasseurs aussi. Quand tu déboises, l'animal reste pas là, y s'en va ailleurs, *ousqu* y'a du bois. *Icitte*, dans le parc Chibougamau *pis* partout à l'entour, *icitte* dans le Québec. C'est déboisé assez, pas mal trop. Le restant des arbres qui reste, c'est des arbres qui ne sont pas vraiment utilisables. *Astheure*, y coupent tout. Parce qu'ils peuvent transformer toutes les sortes de bois *astheure*. Le cyprès, l'épinette, toutes les bois que, debout là, y peuvent tous les transformer. Y'en font des pâtes à papier. Y'en font du contreplaqué. Y'en font toutes sortes de choses. *Pis* y'en font encore du matériel de construction. Fait que là, y prennent tout.

B- Là, où c'est bon. Peut-être les chasseurs qui sont chanceux, c'est où que ça fait longtemps que ça a été coupé. Peut-être que les animaux reviennent après 15 ans, je sais pas.

J- Ouais, y'a eu de la repousse. Ouais. Ah ! tu peux aller jusqu'à une cinquantaine d'années. Parce que pour un arbre qu'y sera utilisable pour eux autres. Y faut qu'y'est au moins cinquante à soixante ans, d'existence d'arbre (INAUDIBLE). Pour avoir une bonne grosseur.

B- Mais pour la nourriture, pour les orignaux *pis*.

J- Disons que les orignaux y'aiment bien la repousse. Y'aiment ça, la repousse. Les castors aussi. Aussitôt que c'est repoussé, y s'en vont dedans. C'est du bois qui est bon pour eux autres.

B- Savez-vous autour de la Péribonka, c'est quoi les places qui ont été... ?

[198]

J- Qui ont été déboisées ? C'est déboisé jusqu'à assez loin au nord. Jusqu'au temps que ça vaille la peine. Parce que un moment donné, rendu, passé Labrador City, le bois y'est assez clair. C'est plutôt

des montagnes de bois (INAUDIBLE). Le bois y'en a presque *pu*. Tu prends comme Chibougamau, y commence pas à tirer sur la fin, à déboiser par là. Parce que à un moment donné, y'arrive, ça vaut plus la peine, le bois est *pus* assez gros. Le bois est plus petit *pis* moins haut. En allant vers, justement au Pipmuacan, *pis* par là. En allant vers le nord. Plus tu montes au nord, moins t'as de bois. Là à ce moment-là, ça tires sur la fin, *icitte*, le déboisement. Malgré qu'y'en a encore puisque les compagnies forestières, y sont encore, y fournissent en masse. Ça déboise encore. Mais *astheure*, y'a toutes sortes de coupes, maintenant. Y'a des coupes sélectives, *pis*, y'ont mis des règlements *astheure* depuis quelques années. C'est que autour d'un lac, tu as *pus* le droit de déboiser. Y faut que tu gardes au moins cent pieds pour l'érosion. Moi, j'ai étudié aussi en, biologie. J'ai *fait* des études là-dedans. *Pis* je sais, l'analyse pour les fourrures, pour les animaux aquatiques aussi, fait que, l'environnement. C'est que si t'enlèves les arbres jusqu'au bord, au bord du lac, à ce moment-là. Y'a l'eutrophisation des lacs qui se produit. C'est que, *ousque*, quand y'a des pluies ou *ben* de l'eau. L'eau s'en va toujours vers le lac ou la rivière ou le ruisseau. Fait que là, si y'a rien pour les arrêter, si y'a pas de barrières naturelles comme des arbres, des arbustes aussi. Si c'est pas là, *ben* tout va s'en aller dans le lac. À ce moment-là, avec les centaines d'années. Le lac va disparaître à un moment donné. Y va s'avoir rempli naturellement de résidus de la terre.

- J- J'ai une de mes sœurs qui est enseignante, c'est sa dernière année, je pense. Ou même, ça fait trente ans qu'elle est dans l'enseignement. Elle s'appelle Monique Basile. J'ai une de mes sœurs, est dans, styliste dans les cheveux.
- B- Coiffeuse.
- J- J'ai un de mes frères, dans la trentaine. Y'a sa carte de compétence. Y travaille aussi sur des barrages, des barrages, des construction de barrages. Y va s'en aller bientôt *icitte*, à Aima, *ousqu'y* bâtitse-là.
- B- L'aluminerie là.
- J- L'aluminerie, y'est là. Y'est là pour une couple d'années certain.
- B- Tant mieux.

J- Après ça, j'ai une des sœurs, la plus vieille, Catherine. Elle, son mari a un site touristique culturel dans le parc de Chibougamau. Y (INAUDIBLE). Ça c'est à voir, j'aimerais *ben* ça, que tu ailles vois ça.

B- C'est quoi le nom de l'entreprise ?

[199]

J- C'est Aventure Mikan II. Aventure Mikan IL Au kilomètre 73, c'est juste de l'autre bord de la rivière Vermillon. En kilométrage, tu vas aller là, c'est à partir de Saint-Méthode. Tu vas le kilométrage, y commence peut-être à Saint-Félicien. Rendu à la barrière, tu vas être au kilomètre 24, 30. Là, tu te rends jusqu'au 73 kilomètre. *Pis* là, y'a un entrée de ce bord, en montant vers Chibougamau. Tu vas entrer de ce bord-là, tu vas entrer dans un chemin de *gravelle*. Tu suis le chemin, tu arrives *icitte*. Ah ! Ça prend quoi, cinq à sept minutes, même pas en forêt, en bois. C'est en cyprès par là. Ça, c'est Aventure Mikan IL Ça c'est un site touristique (INAUDIBLE).

B- J'ai identifié les points qu'on avait pas abordés suffisamment la première fois. De toute manière, c'est à vous aussi, ce qui vous apparaît important dans votre cheminement dans parler là. Pas obligé de suivre à la lettre le schéma. De votre premier mariage, on n'en a pas beaucoup parler. J'ai tu le nom de votre conjointe, de votre premier mariage ? De votre mariage, vous en avez eu juste un ?

B- Oui. Elle s'appelait Francine, eh ! Pierrette Launière. De ce mariage-là, *moé*, j'ai eu une fille et trois garçons. Y sont déjà, *astheure*, le vieux doit avoir à peu près 25 ans. C'est le plus jeune de mes garçons ça. *Pis* le plus vieux, le plus vieux doit avoir 40 ans actuellement.

B- Ça c'est vers quelle année qui vous vous êtes marié ? Vous aviez quel âge ?

J- À ce moment j'avais 21 ans.

B- Ah ! Vous me l'aviez dit, je m'en souviens. Avez-vous fait le tour la dernière fois de tous les emplois salariés que vous avez eu, les contrats, tous les types d'emploi.

J- Non, je n'ai pas eu de ça. À ce moment-là, y faudrait que je te sortirais mon C.V. pour différents emplois que *j'ai faits*. *Pis* tu pourrais peut-être prendre (INAUDIBLE). Parce que disons, j'ai commencé à travailler très jeune. À ce moment-là, c'était pas des emplois. C'était des emplois salariés, quand j'ai commencé à travailler, je gagnais 2 \$ par jour, c'était pas fameux (INAUDIBLE) j'étais jeune. C'était dans les fins de semaine ça. J'allais travailler chez des cultivateurs. Je travaillais là, je faisais du foin *pis* j'entretenais les animaux *pis* d'autres *jobs*. Mon premier emploi, si je me souviens bien. C'est pour des arpenteurs géomètres de Québec, c'était Robert Gifford (INAUDIBLE). Des arpenteurs, on était à ce moment-là. Y'a pris l'avion à Chibougamau pour aller du côté nord-ouest, vers l'Abitibi. Faire l'arpentage par là, à ce moment-là, je devais avoir, j'avais pas l'âge pour travailler même réglementairement, avec des employeurs comme ça. Parce que je devais avoir seize ans, seize, dix-sept, j'avais pas dix-sept ans encore. Ça, ça été mes premiers emplois ça. C'était en forêt pour faire de l'inventaire forestier, du relevé, faire aussi de la cartographie. À ce moment-là, c'était l'arpenteur qui faisait ça lui-même, la cartographie. Mais les relevés, c'étaient nous autres qui faisaient ça. On était par équipe de deux. Y'avait du, des jeunes apprentis aussi (INAUDIBLE) y étaient avec notre groupe. Ensuite.

B- Ça c'était en forêt dans quel secteur ?

[200]

J- Dans le secteur de Chibougamau soit dans ces environs-là pour aller dans le secteur de l'Abitibi. C'était toujours en pleine forêt. À ce moment-là, pour se transporter d'un endroit à un autre, il faisait utiliser le canot moteur, par exemple, les rivières qui étaient là et les lacs aussi. Notre travail était de, c'était dix milles à la ronde. On travaillait dans un espace de dix milles carrés, en forêt pour voir la toponymie (INAUDIBLE). C'est pas mal. (INAUDIBLE) le premier travail, les travaux à faire avec les, c'était pas avec une compagnie. Nous autres, c'était des contrats donnés par le ministère pas de l'environnement, de Terres et Forêt, à ce moment-là. Parce que l'environnement c'était pas existant, encore.

- B- C'était plus Terres et Forêt. Avez-vous eu d'autres emplois en forêt ?
- J- Oui beaucoup, beaucoup. Quand j'avais mes 17 ans, j'ai parti d'ici. J'avais parti pour aller aux États-Unis. Là, j'ai *fait* plusieurs choses aussi, comme travail. J'ai été guide touristique aussi pour le touriste américain et le touriste canadien aussi, de Montréal, Québec et les alentours par là. *Pis* les Américains qui venaient des États-Unis, de New York, tout ça. Y'en avaient aussi qui venaient à la pêche *pis* à la chasse *icitte* aussi. Ça j'ai *fait* ça aussi. J'ai commencé avec mon père, à ce moment-là. J'ai commencé jeune aussi, dans ce temps-là, c'était des courts voyages, par exemple. On allait dans le parc des Laurentides, à Québec. J'ai commencé là. Par la suite, je suis allé jusque, pas seul par exemple, mais avec d'autres compagnons d'*icitte* de Pointe-Bleue. Là on faisait du guidage aussi, c'était dans le nord. Dans le bout de Fermont, Labrador City, c'était dans ce coin-là.
- B- Au caribou, ou pour chasser ?
- J- On faisait seulement la pêche, à ce moment-là. C'est là, après ça vers 17 ans, j'ai parti d'ici, pour descendre aux États-Unis. J'ai travaillé pendant cinq ans là, cinq années de file. J'ai travaillé là, j'étais ici une fois par, une fois par année. Ça devait être plutôt durant l'été que je venais, en juillet, août. Je ne venais pas longtemps, deux semaines *pis* je repartais. Pour aller aux États-Unis, justement le travail était là. C'était mon père qui avait guidé ce monsieur-là. Je pense qu'il l'a guidé pendant seize ans. Parce que *moé*, j'étais jeune quand j'ai commencé à guider. Mon père avait quinze ans, aussi. Là, dans le parc des Laurentides. Ce monsieur- là, était propriétaire d'une grosse usine. Une usine de machinerie à Thompson (INAUDIBLE), dans New York State. *Pis* j'ai travaillé pour lui pendant deux ans de temps. Ensuite là, j'ai changé d'emploi. Je suis allé travailler aussi sur des terrains de golf professionnel dans la (INAUDIBLE) Town, pas tellement loin, de l'autre place où j'étais avant. Là, j'ai travaillé pendant trois ans, encore. Le temps est venu, de m'en revenir ici. Là, à ce moment-là, j'étais marié aussi. J'étais passé 21 ans. Parce que j'ai été une année, que je suis retourné là, j'étais marié. Je suis allé avec ma femme, on avait pas d'enfants. Fait que là, J'ai un an encore là, cette fois-là. La première été, ma fille est venue au monde *icitte*, au

Canada, née au Québec. Encore quelques jours de plus, *pis* elle aurait été citoyenne américaine, y'aurait fallu la faire nationaliser québécoise avec son numéro de bande *pis* indienne. Ça aurait été, un petit peu de [201] complications, mais ça se fait. Ensuite, lorsque je suis revenu de là, évidemment j'étais bilingue. J'ai dit, pourquoi pas m'en servir, pour travailler. À ce moment-là, je suis retourné aux études. Je devais avoir tout près de 25 ans, à peu près. Je suis retourné sur le village. Je suis allé faire mes secondaires à Saint-Félicien, à l'éducation professionnelle pour adultes, en vue d'enseignement, pour l'enseignement. Ensuite, quand j'ai eu fini mes secondaires, j'ai allé directement à l'Université à Québec à Macaza. Dans le bout de Mont-Laurier, à Montréal, l'autre bord de Montréal. J'ai été deux ans là. Ça m'a permis aussi d'enseigner après ça, par après. J'ai travaillé à peu près douze, treize ans dans l'éducation, comme enseignant. J'ai enseigné à la Polyvalente de Roberval, au secondaire. J'ai travaillé, *pis* le restant d'une autre année, j'ai travaillé ici à Mashteuiatsh, dans l'enseignement en milieu scolaire. J'ai enseigné aussi deux années en forêt. Pour les jeunes qui étaient sur les territoires de chasse. J'allais les voir là, *pis* je leur ai distribué l'enseignement.

- B- À quelle place, que vous alliez avec les jeunes ?
- J- J'allais à Chibougamau, en territoire de Chibougamau. J'étais dans le territoire du lac à Jim, *pis* à Normandin, Saint-Thomas-Didyme. La plupart, le plus gros de mes élèves, étaient en, sur le territoire de Chibougamau, pendant deux ans.
- B- Pouvez-vous me le montrer sur la carte, où vous alliez ? Je vais étendre la carte. J'ai pas les bonnes cartes hein ! C'est la Péribonka, c'est trop à l'est. Ça aurait pris les très grandes, grandes cartes mais j'osais pas les sortir du Musée. Les grandes cartes.
- J- Je vais pouvoir le situer quand même, mettons plus tard quand tu vas avoir ta carte là. C'est entre, c'est l'autre bord de La Doré, le chemin continue. *Pis* c'est au kilomètre, on parlait de, c'est quoi déjà. Situé ça, le territoire où j'allais avec des arpenteurs géomètres, c'était ce territoire-là. À ce moment-là, j'allais. Y'appelait ça, la base du Gravillon, y était à Waconichi Lake (INAUDIBLE), à Chibougamau, tout près de la ville de Chibougamau mais en en bas. Tu devrais le voir sur la *map*.

- B- On aurait été quasiment mieux avec une carte routière. J'ai une carte routière du Saguenay. Vis à vis de cette carte, la rivière, je ne sais pas c'est quelle rivière qui va à Chibougamau.
- J- Moi, c'était la rivière Obatogamau. Je ne sais pas, y'a pas de nom là-dessus. Je vais te la situer, j'en ai des cartes *icitte*. Ce qui a, tu pourras pas l'avoir pour toi.
- B- Je m'en souvenir. Ça doit être cette grosse rivière là, qui monte. Ça c'est la Péribonka, ça c'est l'Ashuapmushuan.
- J- L'Ashuapmushuan. Ça veut dire qu'on allait plus haut que l'Ashuapmushuan. Waconichi Lake (INAUDIBLE), c'était dans le bout de la ville de Chibougamau. La ville de Chibougamau sera située où, quelle place là-dessus.

[202]

- B- Je ne sais pas. Y'a pas les routes là-dessus. Y'a pas de nom.
- J- Le nom là.
- B- Ça c'est l'Ashuapmushuan.
- J- O.K. On était plus par *icitte*. Parce que Chibougamau est plus haut que ça. L'Ashuapmushuan se perd *icitte*. Parce que la bassin de l'Ashuapmushuan, ça serait le lac Ashuapmushuan qui serait peut-être *icitte*.
- B- Bon, c'est pas grave. Avec les noms que vous m'avez donnés, je vais le repérer sur la carte.
- J- On prenait l'avion là. À Waconichi Lake (INAUDIBLE) pour aller du côté nord-ouest de Chibougamau. En tout cas, Chibougamau et l'Abitibi. Et la rivière, la grande rivière où on voyageait, c'était la rivière Obatogamau. À ce moment, c'est là que j'avais rencontré un indien qui était tout seul dans le bois. Une personne assez âgé *pis* qui parlait aucune langue, aucune de même langue. C'était un Cri, fort probable.
- B- De Waswanipi peut-être.
- J- Waswanipi, absolument. Parce que *moé*, je parlais pas le cri. Je parlais le montagnais mais on se comprenait pas. En anglais non plus, y comprend pas. Lui, y vivait là, sur ces territoires-là. Probablement qu'y se déplaçait lui, en canot. C'était le seul moyen

pour se déplacer par là. Y'avait pas de chemins par là. C'est l'avion et le canot, qu'on avait. Disons que ça va être assez facile de situer, par le nom de la rivière tu vas voir. La rivière Obatogamau sur la carte, tu vas la situer. C'est du côté nord-ouest de Chibougamau, Chibougamau. Lorsque j'ai commencé à faire la boutique (INAUDIBLE). En 96-98, J'ai été coordonnateur *icitte* à Mashteuiatsh, sur un site culturel touristique, ici à Ilnu Tepiskau, à Mashteuiatsh. À ce moment-là, mon directeur c'était Pierre Gill. C'était avec les formations que j'ai eues au collège Manitou, en 74, 73-74, évidemment ce qui s'est passé avant, je ne peux, on l'a pas là-dessus Aux écoles *pis* tout ça. C'est en 98, on l'a mentionné tantôt, mon expérience de travail. Coordonnateur à Ilnu Tepiskau, jusqu'en 96, animateur Aventure Mikan, au 73 kilomètre à Chibougamau, c'était mon beau-frère. Aventure Mikan, c'est un autre site culturel touristique. En 95, j'ai été personne ressource en culture amérindienne au Conseil des Montagnais. En 92-93, c'était aide visite au Conseil de bande En 92, j'étais manoeuvre en construction de bâtiment. 90-91, j'étais surveillant de groupe en reboisement au secteur, secteur de Chibougamau, côté de la branche ouest, ou agroforestière. 88-89, j'étais traducteur au Musée amérindien. 85-87, enseignant en milieu forestier. 79-84, éducateur de groupe, Conseil des Montagnais, *icitte* à la Résidence des étudiants. J'ai été cinq ans là. Ensuite, en 77-78, enseignant au niveau professionnel à la Commission scolaire régionale de Saint-Prime, là j'enseignais l'anglais. En 76, enseignant en anglais à la Commission scolaire de Roberval. *Pis* en 66-68, c'est là que j'étais, disons qui sont pas vraiment dans les dossiers non plus. Parce que là, à ce [203] moment-là, j'avais 17 ans *icitte*, chez (INAUDIBLE), Machine Company, j'étais aux États-Unis. En 68-65, j'étais chef d'équipe, pour les arpenteurs. 57 à 60, j'étais guide professionnel pour un *fishing* club de la Côte-Nord. (INAUDIBLE) Ça, je parle trois langues, montagnais, français et anglais.

- B- Vous avez parcouru beaucoup de coins de la province. Vous êtes allé vers Schefferville, vers Chibougamau, la Côte-Nord, dans le parc des Laurentides. Vous êtes allé un peu partout. Même aux États-Unis.

- J- À cause de même, c'est sûr qu'à mon âge. Si ce serait une jeune personne mettons, 25-30 ans. Y'aurait pas la moitié de ce que j'ai parcouru encore. C'est ça, c'est une partie de mon vécu là.
- B- Au niveau de l'éducation en milieu forestier que vous faites pour les jeunes. C'est quoi que vous leur enseignez ?
- J- Disons que, dépendamment de ces jeunes-là. Lorsque c'était en montagnais, je me trouvais aussi à l'enseigner en montagnais ou lorsque c'était pour parfaire la langue montagnaise avec eux autres, on le faisait. *Pis* y'avait de l'anglais. Y'avait aussi de la biologie, ensuite survivre en forêt aussi. Ensuite, y'a eu aussi des mathématiques, le français et les connaissances en hygiène *pis* tout ça *pis* le milieu naturel. C'était ça, qu'on enseignait à ces jeunes-là. Évidemment, j'étais sous le, la supervision aussi des écoles de Mashteuiatsh, *icitte*, les écoles Amishk et Kassinu Mamu. C'était, disons que mes supérieurs immédiats, étaient la direction des écoles ici. Moi, j'avais à revenir aussi. À chaque fin de semaine, je revenais ici à Mashteuiatsh. Et le lundi matin, je repartais encore pour aller rejoindre les jeunes encore, en territoire.
- B- Vous m'avez parlé que vous avez fait un voyage à la Basilique en fin de semaine. Est-ce que chaque été, vous allez à Sainte-Anne de Beaupré.
- J- Absolument, oui. Disons que nous autres. Y disent ça aussi là-bas. Les pères d'ailleurs, y sont au courant aussi à la Basilique. Y savent que les Indiens ont une très grande dévotion à Sainte-Anne. Disons que, autant que, d'ailleurs on rencontre beaucoup, beaucoup de, d'autres races de personnes qui viennent de tous les coins. On en rencontre beaucoup des États-Unis, beaucoup d'ici de Montréal, aux alentours aussi. Et sur la Côte-Nord, les Indiens de la Côte-Nord, y'a même aussi des personnes, certainement qui doivent être de là, des États-Unis mais y sont de descendance africaine *pis* tout ça. Y'en a de toutes les races, on rencontre même des Italiens, beaucoup d'Italiens. De toutes les races, on les rencontre là. Disons que, le 26 juillet, c'est la fête des Amérindiens en même temps qui s'en vont se rassembler là à Sainte-Anne de Beaupré. Pour des pèlerinages qui durent une semaine probablement. Ça y font ça à chaque année, depuis des années. D'ailleurs y'ont eu une place de réserver pour eux autres. Y'a des *tentements*, à ce moment-là, des

campings *pis* tout ça. *Pis* y sont tenté là, y vont rester là une semaine de temps, pour aller prier Sainte-Anne à Sainte-Anne, à la basilique.

[204]

B- Vous allez aussi à l'église, *icitte* à Mashteuiatsh.

J- Oui, certainement. Disons que *moé*, je ne suis pas. Mais j'ai une très bonne spiritualité. Disons depuis mon enfance, j'ai commencé à servir les messes ici à Mashteuiatsh, j'avais quatre et demi, cinq ans. Lorsque j'étais disponible. Mettons que quand on était en territoire dans le bois, pour un an. J'étais pas *icitte* à ce moment-là. Parce que ma vie en territoire, je ne suis pas venu au monde, directement en territoire, mais ça passé *ben* proche. Je suis au monde, j'ai eu la chance d'être venu au monde, d'être né ici à Mashteuiatsh. À ce moment-là, y'avait un docteur qui montait pour accoucher les madames qui avaient des enfants. Mais ma grand-mère était une sage-femme. Elle en a mis au monde plusieurs ici à Mashteuiatsh. Des jeunes entre 40, 45. Des jeunes qu'elle a délivrés ici. *Pis* à partir de l'âge de quatre ans, cinq ans, c'est là qu'on a été en forêt à ce moment-là. On passait une année en forêt. Parce que j'ai commencé l'école, *moé*, j'avais sept ans. Y les prenait pas jeune à ce moment-là, ici dans les écoles. Évidemment c'était l'école primaire, y'existait pas de pré-maternelle ni de maternelle non plus. Ça existait pas dans le temps. On commençait à la première année. *Pis* t'avais sept ans à ce moment-là, lorsqu'il te prenait. Là, on s'est tenu pas mal plus ici.

B- Votre père, lui. Y partait ?

J- Oui. Sept ans, huit ans, on s'est tenu *icitte*, pour ne pas manquer de l'école. Mes parents tenaient beaucoup à ce que j'aille à l'école, mes frères, mes soeurs aussi. Évidemment y'ont pas tous continué. *Moé*, non plus d'ailleurs, parce qu'en secondaire j'ai été obligé d'arrêter à propos de santé. C'est là que j'ai dû refaire par après.

B- Mais l'école c'est à partir du mois d'août jusqu'au mois de mai ou juin. C'est la période de l'année ou y'a les voyages en territoire.

J- Oui. Mais disons que *moé* dans mon temps. On avait pas ça, la semaine de relâche *pis* la semaine pour la chasse, on l'avait pas. Ça existait pas. Maintenant y'a une semaine de relâche, qui en

profitent, les jeunes en profitent. Les parents en profitent pour aller en territoire soit pour la chasse à l'orignal ou bien pour la chasse aux outardes. Qui se fait le printemps aussi. Y'ont une semaine pour passer le temps-là, avec les études *pis* tout ça. L'école est fermée d'ailleurs. Y'en profitent pour aller en territoire.

B- Quelle semaine, savez-vous c'est quel mois ?

J- C'est dans la fin d'avril, début mai. Lorsque les outardes sont ici *Pis* pour la chasse à l'orignal, ça peut être en septembre. Soit, c'est que, ça pouvait être à mi-septembre ou à la fin de septembre. Pour la chasse à l'orignal, y'ont une semaine. Y peuvent monter en territoire avec leurs parents. Maintenant c'est là qu'ils leur transmettent aussi les connaissances, de la chasse à l'orignal. Parce qu'y'a pas rien que la chasse, y'a aussi quoi faire avec les viandes *pis* tout ça. C'est important pour eux autres de le savoir, ça aussi.

[205]

B- Comment préparer ?

J- Absolument, préparer pour les repas, pour la viande la cuisson. *Pis* quoi faire avec les peaux aussi. Les peaux d'ours, les peaux d'orignal. Quoi n'en faire, pour en arriver à n'en faire soit un vêtement ou n'en faire des lanières de *babiche* pour tresser les raquettes. Ça, c'est montré aussi en territoire par les parents.

B- Vous m'avez parlé de la première fois du territoire de votre père qui était vers Chibougamau.

J- Ça c'était ce territoire-là. Évidemment mon grand-père, le père de mon père lui, y'avait un territoire lorsqu'il a commencé à chasser. Disons que lui, mon grand-père, d'où il venait. Y venait de Weymontachie, qui est du côté aussi de, d'ailleurs il était avec les Atikamekw à ce moment-là. C'est pour ça que mon père parlait deux dialectes. Y parlait l'attikamek et le montagnais, lorsqu'y s'est en venu par ici à Mashteuiatsh. Y'avait dix-sept ans. Mais mon grand-père venait de là aussi. *Pis* évidemment quand y c'est en venu par *icitte*, y'avait un territoire dans le parc des Laurentides. Les limites étaient à partir de, ici pas loin à Hébertville, tout de suite en prenant les limites du parc des Laurentides. Que ça partait de Belle-Rivière à aller jusque de l'autre bord de la Seigneurie du Triton. C'était beaucoup plus haut que La Tuque, mais du côté est.

Parce que c'étaient ces territoires-là. C'est là qui chassait mon grand-père avec mes oncles, mes tantes. D'ailleurs une partie de leur famille est venue aussi. Sont venus au monde en territoire. C'étaient mes oncles, mes tantes. Ensuite lui, mon père, lui y'avait, y'a eu de ces amis indiens, *icitte* les Nacouti. Qui leur ont donné une partie de territoire qu'on a actuellement. Qui était de l'autre bord de La Doré. Qui est actuellement encore, maintenant, mon père est décédé. C'est moi, qui est l'aîné de la famille qui est toujours à avoir la gestion des terrains. Mais je dois quand même séparer certaines parties de mon territoire avec mes frères et mes soeurs, justement pour chasser, *pis* mes garçons, mes enfants.

B- Fait que là, vous partez. À l'automne, vous faites encore la chasse dans ce territoire dans ces années-ci ?

J- Absolument, oui. Parce que votre territoire, disons si on le délimite là. C'est borné par la rivière Ashuapmushuan d'un bord, du côté, nord-est. Et du côté nord-ouest, par la lac à truite et la rivière du Cran. Et la place exactement où sont nos campements actuellement. Avant c'était des *tentements* qu'on avait là. *Ben* avant qu'on commence à construire nous autres même. On a vécu sous la tente nous aussi, dans ce territoire-là. Et le lac, où il y a le plus de camps. Actuellement nos camps principales c'est au lac de la Truite grise, au kilomètre 44,5 sur le chemin de Chibougamau. Là, on a huit camps là. Évidemment c'est pas à moi, tous. Moi, j'en ai rien qu'un. Mes garçons en ont. Ensuite, y'a mes frères, mes soeurs, ma mère qui était celui de mon père. On en a huit des camps là, sur ce lac-là. *Pis* ça l'air que c'est là qu'on chassait, les camps principales sont là. *Pis* nous autres, on n'a pas à aller très loin, non plus. Disons *qu'astheure*, c'est motorisé pas mal. Fait que quelqu'un qui a des, un *ski-doo* y peut aller voir pas mal sur tout le territoire, dans une [206] journée. Tandis qu'avant, lorsqu'on faisait ça en raquettes *pis*. Même l'hiver-là, ça prenait plus qu'une journée. Ça nous prenait la semaine, à faire, à aller voir les choses, les lignes de trappe, *pis* tout ça. Parce que *y aï fait* de la trappe *pis* je la fais encore. Disons que moins, que au début lorsque j'étais plus jeune. *Pis* avec ça aussi, c'est ce qui a, ce qui a *slaqué* un peu là, y'a eu un peu de ralentissement, c'est dû à la, aux prix des fourrures. La fourrure était très basse. Fait que disons qu'un castor n'a plus les mêmes valeurs qui avaient autrefois. Disons, y'a une

trentaine d'années. La fourrure est *ben* basse. Disons, parce que à un moment donné, y'a à peu près, y'a douze ans de ça. Un loup-cervier, on vendait ça de 900 \$ à aller à 1000 \$ pour une peau de loup-cervier. Y était en très grande demande. C'était la fourrure qui était la plus chère aussi à ce moment-là. Elle était très demandée, une peau de loup-cervier. Les peaux de castor ont été en grande demande aussi. Y'ont été jusqu'à 125 \$, la peau.

- B- Entre les voyages de chasse quand vous faisiez des *tentements*. Quand vous étiez jeune, vous dites que c'était des *tentements*, sur le même territoire. *Pis* les voyages d'aujourd'hui, motorisé ou c'est une expédition d'une journée ?
- J- Tu me dis de faire une distinction entre les voyages d'aujourd'hui et ceux d'autrefois.
- B- Ceux quand vous étiez jeune *pis* là c'était des tentes ? Que vous partiez une semaine ? Comment ça se déroulait à partir de Pointe-Bleue jusqu' à votre territoire ?
- J- Donc à ce moment-là, si je commence dans mon très jeune âge. Ce qu'on avait comme moyen de transport c'était, évidemment déjà *moé*, y'avait le camion.
- B- Déjà à partir de...
- J- Y'avait du motorisé. Disons que nous autres, c'était pas toujours. Nous autres, on avait pas toujours les argents pour se permettre de se payer un voyage pour monter en camion. À ce moment-là, nous autres, on montait d'abord c'était l'hiver. On montait au début de l'hiver, on avait toujours un chien de traîne. À ce moment-là, on était pas beaucoup, y'avait moi, mon père *pis* ma soeur, qui avait un an plus jeune que moi. À ce moment-là, moi j'avais cinq ans, lorsqu'on montait en territoire. À ce moment-là, mon père, les fins de semaine y chassait pour notre subsistance. On avait de la viande d'original, on avait le poisson. *Pis* évidemment, on se montait des provisions que l'on prenait. Qu'on pouvait prendre aussi, à ce moment-là c'était la *Hudson Bay Company*. C'était M. Dave Cooter, qui était gérant à la *Hudson Bay*. C'était un anglais. *Pis* lorsqu'on était en territoire, *ben* la semaine, mon père travaillait à faire des chemins pour sortir du bois, des camps forestiers. *Pis* les fins de semaine, y chassait pour notre subsistance aussi.

Maintenant, on avait toujours un peu de provisions qu'on montait d'ici. Lorsqu'on en manquait, lui, y descendait avec un chien, une traîne *pis* ses raquettes. Y partait de sur La Lièvre, qui est un bon bout, je veux dire une journée de marche, pour descendre jusqu'au village de La Doré. Pour se réapprovisionner pour remonter encore en forêt, revenir nous rejoindre là. C'était ça son voyage.

[207]

- B- Vous ne partiez pas à l'automne, vous partiez un peu plus tard que...
- J- Oui, quand y'avait de la neige. Ça nous prenait de la neige pour monter, oui. Parce qu'on avait un chien avec une traîne *pis* nos raquettes. À ce moment-là, c'était à pied. On partait à pied, en montant par la branche ouest, au village de La Doré. On montait jusque, tout près de la tête de La Lièvre, qui se situe à peu près. Disons que les distances beaucoup plus courtes, étant donné qu'on peut utiliser des voitures. À ce moment-là, pour descendre, ça nous prenait une bonne journée, à aller seulement à La Doré. Là, à La Doré, on pouvait prendre soit un petit camion ou une machine pour se rendre ici à Mashteuiatsh. Parce que moi, de mon temps, c'était déjà motorisé. Ceux-là que j'ai vu, j'ai vu, moi, ici, les enregistrements ont été faits il y a vingt ans. Eux autres, y'avait pas de machine dans le temps. Moi, c'était déjà là. Évidemment on avait pas d'électricité non plus, à ce temps-là, quand j'avais cinq, six ans. C'est arrivé dernièrement l'électricité, l'eau courante *pis* tout ça. Y'a eu beaucoup de changements dans vingt ans ici sur la Réserve. Mettons, vingt à vingt ans, y'a beaucoup de choses qui sont arrivées. Y'a eu la construction qui s'est pas mal généralisée ici à Mashteuiatsh.
- B- Les animaux qui étaient chassés dans ces voyages, c'était quoi ?
- J- Surtout l'orignal. L'orignal pour pouvoir subvenir à...
- B- Pour manger sur place.
- J- Pour manger sur place. *Pis* on avait pas de misère à garder non plus. On n'avait pas de frigidaire en haut. Évidemment c'était à l'extérieur. On mettait ça à l'extérieur. On gardait ça, un orignal au complet, ensuite on avait de gros, la perdrix, le lièvre, tous les animaux qui se mangent. La fourrure, on la descendait. Mon père

la descendait pour la vendre. Vendre les fourrures. En même temps, qu'y travaillait la semaine dans des camps, comme manoeuvre. Y faisait des chemins pour sortir le bois qui était coupé par les bûcheurs, les bûcherons. Y'en avait à ce moment-là, y'avait pas de scie mécanique à ce moment-là. Y coupait ça au sciote *pis* à la hache. C'était.

- B- *Pis* les pièges, quoi à castor. Est-ce que votre père en posait ? Y'avait-tu des lignes de trappe ?
- J- Oui, y'en avait déjà, oui. Y'avait des pièges, le métal était sorti depuis plusieurs années. Ah ! oui ! Y'avait des pièges : des pièges à castor, des pièges à vison, des pièges à loutre, de différentes grosseur, de différents calibres. Y'avait des fusils, à ce moment-là, c'était des 30-30 des carabines 30-30 pour la chasse à l'original *pis* à l'ours. Y'avait aussi des calibres 12 ou des 410, des plus petits calibres à plomb, pour la perdrix et le lièvre. Parce que les animaux pour vendre, pour la fourrure, on les tirait pas eux autres. Parce que ça brisait la peau *pis* y'avait *pus* de valeur. On perdait beaucoup de valeur dessus. Fait que y étaient piégés eux autres. Ceux-là, comme l'original, *ben* lui, c'était au fusil.

[208]

- B- *Pis* là, votre père chassait jusqu'au printemps sur ce territoire-là. *Pis* l'été, y revenait à Mashteuiatsh.
- J- Ouais.
- B- *Pis* aujourd'hui, les voyages ça se déroulent comment ? Vous partez en...
- J- C'est motorisé *astheure*, oui. On a, tout le monde ou presque ici, à Mashteuiatsh, mettons comme il faut. Depuis une vingtaine d'années certainement, à peu près, tout le monde qui a ici à Mashteuiatsh, ont un moyen de transport. Y'en a même qui sont fourni pas le Conseil de bande, actuellement. *Pis* disons, depuis une dizaine d'années que c'est fourni par la Conseil de bande. L'organisation de Kakouckak, sont des personnes qui travaillent pour le, la protection de la faune, ici à Mashteuiatsh. Eux autres, peuvent aussi, quand des gens veulent monter en territoire, *pis* y sont pas motorisés, rien pour le transport. Y les transportent en territoire. Gratuitement, c'est par la Conseil de bande. Y'a des

budgets aussi, qui donné par le ministère des Affaires indiennes qui sont mis la dessus.

- B- Ça vous permet-tu de partir une fin de semaine pour aller poser des pièges en octobre *pis* de revenir plus tard.
- J- L'hiver, oui. En saison. Lorsque les fourrures sont en saison. Disons que durant l'été, y'en a pas qui sont en saison. Là, ça commence vers la chasse à l'orignal en septembre. En septembre, nous autres, on a le droit d'aller à la chasse à l'orignal. Pour nous autres, mais jamais pour commercer. Évidemment, y faut aussi respecter des lois qui sont provinciales et fédérales du côté de la chasse là.
- B- Vous êtes soumis aux mêmes lois ?
- J- Absolument oui. Disons que nous autres, on a des privilèges par exemple. Comme la chasse à l'orignal, l'automne c'est à la fin de septembre. Les Canadiens, les Québécois, *pis* tout ça, qui veulent aller à la chasse sur les territoires et même jusqu'au nord. *Pis* y'a des périodes de chasse pour les caribous. C'est souvent la même chose. Mais du caribou ici, y'en a *pu*, y'en a déjà eu, ça fait longtemps. *Moé*, de ce que je me souviens pas d'en avoir vu ici. Évidemment, y commençait à y avoir, un peu de, comment on appelle ça, *deer* en anglais.
- B- Chevreuil.
- J- C'est ça. Y commence en y'en avoir très peu. Y'en a déjà eu *pis* y'ont reparti. Probablement dû à des, une certaine période, y'a très longtemps. Une certaine période où y'a eu des montées d'eau. De l'eau, beaucoup d'eau, y sont repartis pour aller ailleurs plus au nord. Parce que, pour la mousse aussi. Parce que c'est le chevreuil *pis* le caribou, eux autres, mangent beaucoup de mousse blanche. Qu'on retrouve plus du côté, aussi au nord de Chibougamau, dans ce (INAUDIBLE) pour le chevreuil *pis* le caribou. *Pis*, donc de [209] nos jours, étant donné qu'y'a beaucoup de personnes qui sont motorisés, il serait très facile pour nous d'avoir accès en territoire. On prend soit un camion, des machines, *ben* t'embarques moins de bagages là-dedans. Parce que nous autres, quand on part. On a toujours un canot, soit l'hiver, un *ski-doo*, un quatre roues aussi, pour aller en territoire. Mais y faut être motorisé quand même,

astheure qui a des routes très accessibles partout. *Pis* disons, qui ont déboisé pas mal, le côté ici au lac Saint-Jean. C'est déboisé par les compagnies forestières, qui ont, évidemment la juridiction est tout de suite, au commencement par le ministère de l'Environnement et Terres et Forêts aussi qui étaient là. Disons que, nous autres, nous les Indiens, on a pas vraiment de juridiction avec eux autres. On a pas les mêmes pouvoirs non plus. C'est eux autres qui décident. Les capitaux sont là aussi pour ça. Le ministère, les gouvernements *pis* tout ça, ça relève d'eux autres mêmes. Mais disons qu'on a certaines, certains privilèges par exemple, étant donné que depuis quelques années sur nos territoires, on peut maintenant empêcher une coupe de bois, une coupe forestière qui se fait tout près de nos camps ou sur nos territoires de chasse. Là, à ce moment-là, y faut en avertir les supérieurs, disons *icitte* au Conseil de bande. Eux autres, qui font les démarches, y vont rencontrer ces compagnies forestières afin d'éviter de couper à blanc, des coupes à blanc, de faire ça sur nos territoires de chasse. Mais avant, c'est sûr qu'il y a pas tellement longtemps qui sont ça. Y'en ont disons, saccagé pas mal, des territoires qui appartenaient aux ancêtres. Même des portages qui ont *été faits* par nos ancêtres, ça, ça a été débâti. Ça a été brisé par la machinerie ou des coupes à blanc.

- B- À présent, vous pouvez faire appel au Conseil de bande pour vous soutenir dans une demande, que un secteur soit pas coupé ?
- J- Oui. Ça pas longtemps par exemple, mais ça fait.
- B- C'est efficace ?
- J- Oui. Disons que, plus facilement depuis ces années-là. Le Conseil de bande vont s'asseoir avec les dirigeants des entrepreneurs de coupes forestières. Y s'assoient avec eux autres, pour pouvoir négocier cette chose-là et dialoguer avec eux autres. S'assirent à la même table pour se comprendre et leur expliquer aussi sur des *maps* territoriales que certains territoires devraient pas être coupé, rasé à blanc comme y'ont *fait* dans le passé. Pour protéger, disons le chasseur et aussi l'indien sur son territoire. Pour qui est aussi du bois, pour chauffer son poêle à lui. Ensuite, pour pouvoir subvenir à ses besoins aussi. Et *pis* aussi, en même temps, lorsque la fourrure est bonne, de bonne qualité et *pis* après ça que le prix sur

le marché est assez élevé là. Le chasseur en profite pour se faire un peu d'argent, pour sa subsistance.

- B- Est-ce que le piégeage du castor se fait sur le même territoire que quand vous étiez jeune ? C'est à dire, vous n'avez dit au nord de La Doré.

[210]

- J- Oui, ça se fait encore. Évidemment dans ces territoires-là, y'ont été déboisé eux autres aussi. Lorsqu'y'ont fait du déboisement, les coupes forestières c'est le castor y'a changé de place. Le castor y s'est en allé ailleurs, *ousqu* y'avait à manger, première des choses. Ousqu'y'avait pas à manger, il s'en allait de là. Disons que c'est recommencé avec la repousse. Parce que là, tout de suite le castor ça voyage dans la repousse. Y voyage par les cours d'eau *pis* par terre. Eux autres, y se déplacent. Fait que là, disons que ça se refait aussi la nouvelle génération de castors. La nouvelle génération se refait à certains endroits. Ou y'a de la repousse. Parce que ça fait pas tellement longtemps, quand y'ont commencé à faire de la plantation. Les plantations existent depuis huit ou dix ans *pis* pour avoir un arbre qui peut être utile pour la fabrication, mettons du papier ou de la pâte à papier ça prend cinquante, soixante ans. Mais avant d'avoir un arbre de cette grosseur-là, une grosseur normale, c'est pas tellement gros soixante et dix ans c'est des années qui prennent pour la repousse. Avant ça, y'a la repousse de d'autres produits de la forêt, des sortes d'arbres. Y'a des sortes d'arbres qui vont pousser plus vite que d'autres. Prenez comme la jeune repousse de trois, quatre ans déjà, disons comme le merisier, le cerisier *pis* les aulnes, *pis* le tremble. Ça pousse assez vite, ça encore. *Pis* les castors, c'est ça qui mangent le plus. C'est des arbres d'abord verts, eux autres y mangent pas de bois sec jamais. Un arbre qui est sec, il y touche pas eux autres. Y touche pas à ça. Ce qui mange c'est de l'aulne, du bouleau, y va manger aussi beaucoup de tremble. L'écorce des arbres, y mangent ça. Y vont aussi en abattre des gros arbres, aussi pour faire des barrages. Pour se faire des réservoirs, c'est là qui vont faire des cabanes, les castors aussi, des... C'est là qui vont, la progéniture va être là.
- B- Est-ce que votre territoire de chasse est assez grand pour pas qu'y soit coupé à blanc tout d'un coup ?

J- Disons qu'y'ont *déjà faite*... Y'ont déjà commencé à faire des coupes mais sélective à certains endroits. Tout en protégeant nos camps qui sont là existant et tout en essayant de protéger le plus possible. Y'a aussi, c'est lorsqu'y font la construction de routes aussi, ou la réparation de routes. C'est là qui vont briser le plus nos territoires aussi. Les réparations de routes et aussi les accès au... comme la compagnie de l'Hydro-Québec aussi brise assez nos territoires aussi. Parce que y faut qu'y fassent des embranchements, des entrées ailleurs sur nos territoires. Pour faire la surveillance de la ligne électrique. Même, en même temps, y vont aller changer des vieux poteaux qui sont là. Refaire une ligne avec des pylônes pour le transport de l'électricité. Ça veut dire de les territoires du nord, de la Baie James à aller jusqu'à New York. C'est transporté par une grande ligne là, qui sont débarrassés. *Pis* qui passent aussi sur notre territoire. Des fois, y'est tout près ou en plein centre de notre territoire. C'est que y vont dégager une ligne de 600 pieds de large, 600 pieds c'est assez large pour un territoire qui peut être petit aussi. À ce moment-là, c'est sûr que là-dedans, y'envoient des pesticides, des insecticides pour, à ce moment ça affecte beaucoup la faune, surtout le castor. Parce que le castor passe là-dedans aussi. Parce que y'a des cours là-dedans au travers de ces lignes-là qui sont très longues et assez larges. C'est à voir. Parce que là, ces lignes-là, c'est coupé à blanc. Entretenu, évidemment à chaque deux ou trois ans, elle est entretenu pour la repousse.

[211]

B- Donc le castor ?

J- Le castor y peut *pus* manger là-dedans. Y va passer là et va s'en aller dans un territoire environnant *ousqu'y* va avoir à manger. Pour pouvoir faire sa cabane et avoir des petits... pour la progéniture.

B- Quand la coupe à blanc est faite, ce qui repousse c'est de l'aulne habituellement ?

J- De l'aulne, du tremble, c'est du feuillu. Ensuite y'a la plantation qui ont *fait* depuis dix ans. Eux autres, y'ont planté de l'épinette noire, y'ont planté aussi du cyprès. Fait que c'est des arbres qui prennent assez de temps pour avoir, pour être prêt à être utilisé, y faut que

ça prenne au moins 50-60 ans. Y peuvent pas être utiliser avant ce temps-là. *Moé*, je leur ai dit, *pis* les vieux le savent aussi. Y'aurait dû commencer, lorsqu'y'ont commencé à faire des coupes à blanc, au début. Y'a 30-40 ans, y'aurait du commencer à faire de la plantation. Le *bûchage* ça existe, moi j'avais 16 ans. Évidemment y sortait le bois avec le cheval, y'avait pas de motorisé dans ce temps-là, dans ce temps-là. *Astheure* y'a de la *machine* strictement faite pour faire des coupes à blanc. Disons qu'une montagne ça peut prendre une nuit... une demi-heure... Lorsque... Je passais là le matin, y'avait des *machines* qui étaient là. Quand je suis revenu tout était coupé (INAUDIBLE). Une *machine* de même, y'a seulement une personne qui peuvent travailler dessus. Ces *machines*-là peuvent détruire une montagne complètement dans une soirée. Y'a *pus* rien d'autres. Ça c'est fatale pour (INAUDIBLE), l'environnement aussi. *Pis* fatale aussi pour les animaux qui sont là.

- B- Est-ce qu'y'a des animaux qui sont moins affecté par les coupes que d'autres, ou ça dépend des espèces
- J- Pas mal toutes les espèces d'animal.
- B- C'est leur habitat
- J- C'est leur habitat naturel. Là, à ce moment-là, c'est comme si on te jetait dehors d'une maison.
- B- C'est ça.
- J- Naturellement c'est là qu'ils vivaient. (INAUDIBLE) y faut qu'ils s'en aillent ailleurs. L'original, si... c'est complètement dénudé.
- B- Y'en laisse pas, y'est pas question de coupes.
- J- Maintenant oui, depuis quelques années, y sont obligés par les lois du fédéral et provincial, de laisser au moins 100 pieds. Mais ils ne respectent pas toujours ces lois-là. Seulement le long des cours d'eau.

[212]

- B- *Pis* des habitations
- J- Absolument. Parce qu'avant si l'on les avait laisser faire de couper, y'en aurait du tremble. Le monde qui voit ça, (INAUDIBLE) c'est une terre amérindienne y travaillent pour nous autres, les lois de

chasse et pêche. (INAUDIBLE) Le ministère aussi y commence (INAUDIBLE) le gouvernement provincial (INAUDIBLE). Nous autres aussi (INAUDIBLE) on veut respecter

- B- *Pis* comment vous voyez l'avenir des activités traditionnelles.
- J- Disons que, les suivre, les suivre simplement (INAUDIBLE) par rapport au passé. Beaucoup plus (INAUDIBLE) parce que tu peux pas t'en aller dans un milieu naturel, *ousqu* y'a rien, *ousqu* y'a pas d'arbres. Y'a rien à faire dans ce temps-là. Y'a peut-être des plantations à faire pour la prolifération (INAUDIBLE) des essences de bois qui avaient là avant. Ça prend *ben* trop de temps. Là, actuellement c'est partie là, y'a rien à faire, y'a *pus* de chasse à faire là-dedans.
- B- Ça va décliner, décliner tout le temps, y'a t'y...
- J- Disons que, avec la repousse dans quelques années, tu peux toujours retourner dans ce territoire-là, mais y'aura pas autant d'animaux. Ça dépend des sortes d'arbres qui vont pousser là. Ça peut prendre *ben* du temps. Parce qu'avant ça, c'était seulement de l'épinette et des résineux. Depuis qui a eu des pâtes à papier, qui transportent directement ici aux alentours. Le contreplaqué, y vont faire ça avec plusieurs sortes d'essences de bois. Y coupent le bouleau, y coupent aussi de toutes les essences. Disons que, y'a beaucoup de bois qui est aussi transformé pour la construction.
- B- Fait que la commerce des fourrures, sera pas *ben*, *ben* non plus. Dans l'avenir comment vous voyez ça le commerce des fourrures ?
- J- Toujours à la baisse. Parce que ce nous autres, ce qui a affecté beaucoup les fourrures, c'est au début l'élevage. Certaines places *icitte* aux alentours du lac Saint-Jean, y'a eu beaucoup d'élevage de renards et de visons *pis* de loutres. *Ça fait* baisser beaucoup le marché de la fourrure. Ensuite, aussi y'a eu le braconnage qui fait baisser aussi. Le braconnage, ça se fait beaucoup *icitte* aux alentours du lac Saint-Jean *pis* sur nos territoires aussi. Disons que, ceux qui respectent pas les lois *pis* les saisons de chasse *pis* tout ça, c'est du braconnage. C'est tuer sans compter. Si y tuent dans une année, dix, quinze orignals, hors saison, parce qu'eux autres, y'ont font le commerce *pis* tout ça. La plupart du temps, ce sont

des Québécois qui font ça. Le Conseil (INAUDIBLE) jamais le contrôle là-dessus.

B- Y'aurait pas assez d'agent ?

[213]

J- C'est ça, ça en prendrait beaucoup, *pis* qui aurait beaucoup de surveillance aussi pour protéger la faune. Les lacs c'est *pareil*, sur la pêche, y n'a qui respecte pas les quotas. Qui s'en vont pêcher en hydravion, y peuvent aller *ousqu'y* veulent. Y chargent les avions si y veulent. Y peuvent vider les lacs à ce moment-là. Ça y sont pas suivi *ben, ben*. Y s'en vont plutôt pêcher au nord, dans des prises de poissons assez, des prises disons considérées commerciales. Y'en font le commerce considérant que c'est illégal. Y'en a qui se font prendre, y perd tout à ce moment-là. Mais les lois sont assez sévères pour la chasse et la pêche. Nous autres, on a moins de difficultés avec ça. Parce que c'est pour notre subsistance en premier. Parce que nous autres le commerce, on commerce les fourrures mais nous autres comme l'original ou autres choses, on le commerce pas. On tue pas trop, simplement pour la nourriture. Jamais au point de vue commercial.

B- Spécifiquement sur le territoire de la rivière Péribonka, est-ce qui a des, est-ce que c'est un contexte particulier où y'a plus de coupes forestières ou je sais pas quoi ?

J- Y'en a eu, y'en a eu beaucoup. Actuellement à partir du lac Tchitogama, tout près d'Alma à aller. Partir de là à aller jusqu'aux fourches des Passes Dangereuses et même plus loin encore, je devrais dire même aux Passes Dangereuses, ce secteur-là, ça tout été bûché y'a assez longtemps déjà. À ce moment-là, c'était des coupes où c'était accessible. Y coupait tout le bois par là aussi. On peut revoir ça encore aujourd'hui, la repousse est pas *faite* étant donné que le nord ça prend plus de temps pour les sortes d'arbres aussi à repousser. À ce moment-là, y'avait pas de replantation non plus. Fait que là, ça a été replanté, y'a quelques années.

B- Grandeur nature.

J- Absolument pas, non. Ce sont des territoires aussi où les Indiens allaient chasser là. Du côté de la Brodeuse, tout ça, des Passes Dangereuses à aller jusqu'en haut du, jusqu'au nord. Ça, ça été

bûché, y'a longtemps. Parce que *moé*, dans mon jeune âge j'ai été faire la flottaison des billes. Aussi sur ces rivières-là, le rivière Brodeuse, la rivière au Sable, tout ça, la rivière Péribonka. À ce moment *ben*, de nos jours, actuellement à partir de là, pour 50-60 ou cent milles, ça toujours été la rivière Péribonka, c'est déboisé, c'est déboisé. Ainsi que la fourrure, le castor *pis* tout ça qui allaient là, c'est *pus* là, c'est ailleurs. Y s'en vont ailleurs *ousque* du, *ousque* c'est, *ousqu'y'a*. du bois naturel, naturellement. *Ousque* ça pas été coupé.

B- Alors une plantation, le castor y revient pas là-dedans.

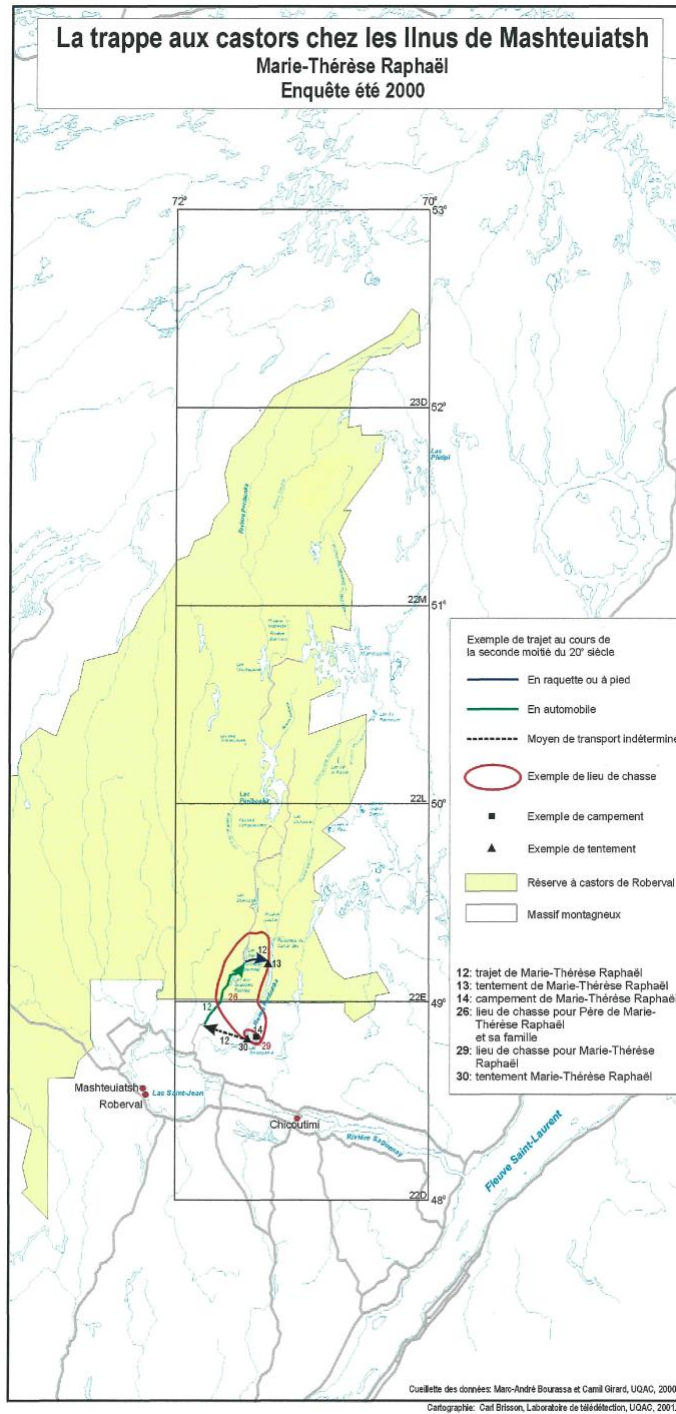
J- Non, y pas assez de bois. C'est pas du beau manger non plus. Y replante pas le bouleau, *pis* y replante pas le tremble. Y faut que ça repousse naturellement, fait que ça prend du temps. Y'est parti pour un bon bout de temps quand y part le castor. Les autres bêtes aussi, les autres y survivent de ça aussi. Les loups (INAUDIBLE), eux autres, y peuvent rester en attendant la repousse, la repousse de la forêt. Ça peut prendre cinq à six ans [214] pour avoir une bonne repousse pour qu'un orignal puise vivre dans les alentours. Sans ça, lui, y s'en va ailleurs. Y trouve (INAUDIBLE) en premier lieu.

B- Les ours ?

J- Les ours c'est *pareil*. Y vont courir d'autres secteurs où y'a à manger. Après les ours, c'est des pêcheurs. Dans les rivières, y peuvent toujours s'en tirer, se trouver aussi de poisson ou de la viande aussi. Quand y peuvent en trouver. Parce que les ours, y mangent pas mal, à peu près de tout. *Pis* lorsque c'est vrai, y'a des années que les fruits sauvages comme les bleuets *pis* tout ça, les cerises à grappe, *pis* tout ça, quand y'en a pas. C'est rare qui a des années de sécheresse ou bien... détruit par les gelées... active le printemps (? ? ?). À ce moment-là, les fruits sauvages y n'a *ben* moins par *icitte*. C'est là, qu'à ce moment-là, les ours sortent de la forêt, s'en viennent tout près des domiciles. Pour pouvoir subvenir, survivre à ça. Lorsqu'ils ont moins faim *pis* qu'y'a plus de fruits sauvages, qui ont en quantité là. En territoire, y restent là. Mais y'avait cette raison-là pourquoi qui peut, qui sortent de la forêt. Y s'en vont envahir tout près des domiciles, essayer de trouver à manger.

- B- Avez-vous déjà eu des ours qui viennent proches de vos camps, de votre chalet ?
- J- Oui. Parce que un ours, eux autres, y vont pas tuer le monde-là. D'ailleurs, j'en ai rencontré tout près, tout près de *moé*. Les Indiens y'avaient un don, y leur parlaient en montagnais. *Pis* ça l'air qu'ils les écoutaient. Ça, ça m'a été conté par les ancêtres, les aînés aussi, qui leur parlaient en montagnais *pis* qu'y comprenaient. Ça c'est à refaire encore, refaire le même événement qu'est-ce qui s'est passé. Mais disons que l'ours c'est un animal qui est destructeur. Lui, dans les camps, y va voler ce qui a là, y va briser. Y brise, des dommages matériels, *pis* lorsqu'y'a des provisions sur place, *ben* y va tout charrié ça. Y va se faire une cache en forêt.

[215]



[216]

[217]

Entrevue avec Marie-Thérèse Raphaël,

été 2000

[Retour à la table des matières](#)

B- O.K. on peut commencer, vous m'avez dit que vous êtes née ici à Notre-Dame du Rosaire.

R- Au lac Tchitogama.

B- Au lac Tchitogama, vous êtes née en territoire ?

R- Oui.

B- *Pis* vous avez vécu en territoire avant de venir à Pointe-Bleue, ç'a été long ou... La première fois que vous êtes venue à Pointe-Bleue ?

R- La première fois que je suis venue à Pointe-Bleue, j'étais en quatrième année (INAUDIBLE). Parce que *moé*, les années, je les remarque pas.

B- Vous aviez quel âge environ ?

R- À peu près 11 ans. Je suis restée à Pointe-Bleue, en tout une dizaine années Je suis revenue, *pis* je suis repartie. J'ai resté *icitte*, chez mon (INAUDIBLE) je me rappelle pas. Je suis restée seulement deux ans à Pointe-Bleue *pis* en (INAUDIBLE) je suis revenue *icitte*.

B- Fait que dans votre enfance, vous passiez plus de temps en territoire que ici ?

R- Oui, nous autres, on partait quand les bleuets, tu sais dans le mois d'août. On montait dans le bois, on ramassait des bleuets. *Pis* après ça, on s'en va, tu sais... sur notre territoire mais on montait par le lac Alex, le long de la Péribonka. Là, on passait tout l'hiver *pis* jusqu'au mois de mai, mai on descendait.

B- Vous reveniez ici, au mois de mai. *Pis* ça avec qui vous partiez, votre famille c'était votre père, votre mère ?

R- Oui, *pis* mes frères, mes sœurs, mes grands-parents. Depuis que mes grands-parents sont trop vieux, on y va plus. On reste *icitte*, tout le temps avec eux autres.

B- Dans votre enfance, vous aviez combien de frères et soeurs qui partaient avec vous autres au mois d'août ?

R- C'était toute la famille.

[218]

B- Toute la famille au complet. Des oncles, des tantes aussi.

R- Oui, y'avait. Oui, y'avait un ami de mon père (INAUDIBLE) y'avait le bonhomme Gédéon qu'on appelle, mon oncle Gédéon, Gédéon (INAUDIBLE). Y'avait Thommy, son fils... Mon père y montait plusieurs fois, aussi des fois, comme au mois de septembre... Ils se sont rencontrés dans le bois, ...ma mère... ça y prenait une fille *pis* mon père... *pis* y sont montés. Y se sont fréquentés quand ils sont descendus, ils se sont mariés.

B- Comment ils se sont rencontrés.

R- C'est dans le bois. Ils se sont rencontrés. Ils restaient à Pointe-Bleue, mais je veux dire se rapprocher dans notre famille.

B- Vos souvenirs d'enfance, qu'est-ce que vous retenez le plus de votre enfance ? Qu'est-ce qu'y vous a marqué en territoire, par exemple quand vous avez commencé à... la première fois que vous avez chassé, que vous avez posé des pièges, est-ce que vous vous en souvenez ?

R- Ce que j'ai remarqué. C'est que, comment ils nous montrent à se débrouiller. Tu sais, tu fais rien, tu fais rien. Je veux dire, c'est pas comme dans la maison, *icitte* t'as tout. C'est juste te montrer ce que, (INAUDIBLE) pour faire le thé, la marmite plus gros un peu, les chaudrons. Tu fais... mon père y ramassait des affaires d'original. Il faisait des matelas avec ça.

B- Avec la peau ?

R- Pas avec la peau, avec le poil de l'original. Y'arrachait son poil d'original, avec le poil y faisait des matelas.

B- Il arrachait le poil.

R- Oui, avec un couteau-là, le poil. Je m'en rappelle quand j'étais jeune. Tu sais là, mon père est monté avec mes grands-parents là, dans le bois. Y demandait tout le temps, l'hiver pour se coucher tout seul. Y'avait pas d'autres choses pour se mettre en dessous... Ils faisaient les *slips* en dessous. Y remplissaient ça, c'était des canards.

B- C'était plus chaud.

R- Parce qu'on ramassait ça, nous autres, l'été. On ramassait ça l'été, pour passer l'hiver... il n'en avait pas. On *s'amançait* toujours pour avoir ce qu'on avait besoin. Des remèdes, t'en voyais pas non plus.

B- Des remèdes.

[219]

R- Des remèdes qu'on prend à la pharmacie. Y'en avait pas de ça. Ils les fabriquaient eux autres même. Ce qui avait besoin, y'allait le chercher.

B- Est-ce que vous en faites encore aujourd'hui ?

R- J'en fait encore, mais ma grand-mère...

B- Des tisanes, des choses de même, des infusions.

R- Oui.

B- C'était quoi les bagages principalement, avec quoi vous partiez

R- De la farine, du sucre.

B- De la farine, du sucre.

R- De la graisse...

B- Tout l'hiver.

R- Oui.

B- De la graisse.

R- Le thé, des affaires en poudre. *Moé*, je me rappelle y'avait des *cannes*, des affaires, des *cannes*, du lait en poudre.

B- Pour les enfants. À ce moment-là, la route se faisait en camion ou en...

- R- En camion, aller jusque, prend le raccourci... parce qu'on est proche, on *resous* au lac Alex. On fait un grand bout en, à pied, on avait pas de *ski-doo*, *pis* de la traîne.
- B- Faisait un grand bout à pied.
- R- Aller jusqu'à la Péribonka. Nous autres, on se tentait pas loin de la rivière, tu sais. Mon père y se tentait... l'autre bord du Péribonka, dans le...
- B- À quelle hauteur, sur la Péribonka, à peu près.
- R- C'est à l'Éternité.
- B- Rivière Éternité.
- [220]
- R- Pas rivière Éternité, Éternité, la montagne sur la rivière Péribonka.
- B- O.K. Là, vous étiez là longtemps, ou vous partiez encore plus loin ?
- R- Non, c'est, on reste pas toujours à la même place. On déménage souvent.
- B- Dans un hiver, vous vous tentiez combien de fois à différentes places.
- R- Ça dépend, quand y'a... fourrure. Quand ça commence à diminuer, on change de place. ...malgré parce que tout le monde faisait ça.
- B- Comment ça fonctionnait exactement. Une fois que vous étiez installés les premiers *tentements*... est-ce que votre ligne de trappe était là ?
- R- Oui.
- B- Juste à côté.
- R- Dans notre territoire de trappe.
- B- Pouviez-vous délimiter plus précisément votre terrain de chasse ou de trappe. Allez jusqu'à où... De où à où...
- R- Avant quand j'étais jeune, on avait un camp sur le lac Tchitogama. *Pis* y'a un monsieur qui est venu nous voir, du gouvernement. Je me rappelle pas de son nom, si je pouvais me rappeler du nom, je m'en rappelle pas. Pour voir que, pour limiter les terrains de

chasse. Y dit : « Ça partait de là, tu l'as... » Y dit : « Y'a le village, vous pouvez pas le considérer comme un territoire de chasse. Parce qu'il y a du monde d'installé, déjà *icitte*. » Y dit : « Ça part de... lac Tchitogama, là, en montant, aller jusque *iou* les Siméon, le Crique à l'ours. »

B- Le Crique à l'ours.

R- Ça, c'est ce qu'il nous a dit. Fait que de manière que... je vais dire que ça partait du pied du rapide à aller en haut. Ça veut dire que ça fait presque la moitié. Ça rapetisse toujours.

B- Ça veut dire que votre territoire a rapetissé à partir de quelle année ? Vous aviez quel âge à peu près quand l'agent du gouvernement est venu vous dire ça ?

R- Je me suis aperçu de ça, depuis que. *Moé*, j'ai toujours pensé que notre territoire partait du lac Tchitogama. Tout le monde nous disait ça, les vieux. Tout, avant qu'on arrivent *icitte* là (INAUDIBLE). Parce que le lac Tchitogama. Y'avait... le lac Tchitogama est là, la rivière Péribonka passe comme ça. Le lac Tchitogama est là, *pis* le coin de terre qu'on [221] appelle, de l'autre bord. Y'avait rien, une petite église, une petite chapelle ? Le monde, tout le monde *pis* du bord à Jean-Marie aussi, sa parenté. Ils s'en venaient tous *icitte* (INAUDIBLE). Tout le monde tentait là, le printemps, là. Avant d'aller vers, d'aller vers le village. C'était comme un lieu de rencontre.

B- De rassemblement. Au printemps avant de retourner à Pointe-Bleue ?

R- Oui, *ben* tout le monde prenait le même chemin, la rivière Péribonka. C'était le chemin de, quand ils venaient des Passes, y passaient par là. Là, ils descendaient tranquillement jusqu'à Pointe-Bleue. C'est long quand tu pars des Passes en canot, à ramer là, jusque la Pointe-Bleue.

B- Plusieurs kilomètres certain.

R- Oui.

B- Mais en canot ça prend combien de temps faire ça ?

R- Mon Dieu, je ne sais pas. J'ai jamais été.

B- Un mois peut-être.

- R- Je sais que le père à Jean-Marie faisait ça souvent. Avec sa grand-mère, grand-mère Manda. Eux autres, y étaient capable de monter en canot. Y montaient pas avec une voiture *pis* tout ça. Passez tout le monde du lac Saint-Jean, y'embarquaient (INAUDIBLE) sur la rivière Péribonka. Tout le temps... Le père de ma mère aussi (INAUDIBLE).
- B- Y partait-tu plutôt au mois d'août à ce moment-là.
- R- Oui, y partaient pas plus tôt. *Ben* y'avait des choses à faire, pour, avant la fin de l'été. *Pis* l'automne le monde commence à ramasser. Au dernier *tentement*, ramasse leur viande, sèche leur viande pour quand les froids arrivent là. Nous autres, on faisait encore ça, quand on peut peu monter (INAUDIBLE). On arrive pour tenter pour l'hiver. On faisait comme un genre de carré de tente, pour se tenter là. Je sais... tenter, tu mets la tente dessus. Ça donne de la chaleur (INAUDIBLE). Eux autres, y faisaient... les femmes travaillaient, *pleumer* le castor, hacher la viande, *pleumer* la viande. L'original, c'est pour l'hiver.
- B- Jusqu'à quel âge vous êtes allée là ? est-ce que vous allez encore sur votre territoire ?
- R- Oui, de temps en temps oui.
- B- Vous avez un camp maintenant.
- [222]
- R- Un bout de temps y'a eu un camp. Moi j'ai toujours tenté, j'aime pas les camps.
- B- Vous aimez mieux dans une tente.
- R- J'aime mieux dans une tente. Quand même, j'irai pas dans mon territoire. Avant que mon père... vieux, on y'allait souvent. On va tenter sur le bord de la rivière Péribonka, aller chasser. Depuis que mon père est parti. Au mois de septembre, on va pas loin, au lac Tchitogama, je suis allée. Là j'y *vas* pas souvent, J'y *vas* des fois, ...des souvenirs...
- B- Avez-vous des frères et soeurs qui fréquentent encore le territoire familial.
- R- Oui, mon frère Jacques. Y part tard dans l'automne, aller trapper avec mon garçon, Gilbert. *Pis* son garçon (INAUDIBLE)... Mais

je sais pas si y va y'aller si y travaille pas. Dans le fond y'a du monde.

- B- On pourrait aller là. Vous avez même le téléphone, c'est pratique.
- R- Ça prend ça des fois, parce que j'ai plus des coups de fils dans la nuit. Je travaille de nuit.
- B- De nuit, ouais. Tard dans la nuit. *Ousque* j'étais rendu dans mes affaires, je ne veux pas rien oublier. Après votre enfance, quand vous avez été plus vieille, est-ce que les voyages, ça changeait ? est-ce qu'il y avait beaucoup de différence dans les séjours en territoire ? est-ce qu'il restait le même groupe, avec le même groupe que vous partiez ou, une fois que vous avez eu 20-30 ou 40 ans.
- R- Mon monde est diminué parce que ma soeur est partie. Elle est avec un gars de Pointe-Bleue, là. Mon frère, *ben* y travaille comme agent « territoriaux ». En fin de compte, y restait rien que ma dernière, ma soeur, la plus jeune, mais là, est décédée. Mais j'va dans le bois *pareil*, avec des *ski-doo* c'est pas long.
- B- Avec votre soeur, vous avez ?
- R- C'est plus moderne, c'est pas *pareil*. On sent pas le même.
- B- Ça a pas la même signification ?
- R- Non, on sent ça. On se sent pas, comme on se sent d'habitude dans le bois. On n'avait pas le *ski-doo* pour aller chercher quelque chose. Avant ça, on allait avec, on allait à pied.
- B- C'était plus dur par contre, avant. C'était plus dur physiquement, peut-être.
- R- Ça, on sentait pas ça. Mais avec le *ski-doo*, on dirait qu'on sent plus la fatigue.
- B- Ah ! oui !

[223]

R- C'est parce qu'on n'est pas entraîné, *pis* lui, l'automne hé ! *ben* l'hiver, on n'est pas entraîné, tout le temps en *ski-doo*.

B- On est moins en forme.

R- Oui, ah ! oui. On est moins en forme.

B- Fait que là, vous dites que ces temps-ci, vous continuez à. est-ce que vous faites encore du piégeage du castor ou bien... ?

R- Non, moi j'en fais pas. Ce que je fais, c'est plus pour le lièvre, la perdrix. Tu sais, pour passer le temps là.

B- La petite chasse ou les collets, ou les deux.

R- Oui, mais ça, c'est plus les gars qui vont à la trappe là. Ils arrondissent pour l'argent c'est quasiment juste pour. Quand on devient du bois.

B- Parce qu'avant, les gens avaient un bon revenu. Les peaux étaient...

R- Un très bon prix, on vivait avec ça. Parce que je me rappelle, moi, on restait encore à Notre-Dame du Rosaire, J'avais à peu près, avant onze ans, on n'a jamais eu de Bien-être, on vivait sur ce...

B- Avec les produits de la forêt, avec les ressources de la forêt ?

R- *Pis* l'été, mon père travaillait pour le feu, responsable de la forêt.

B- Éteindre les feux.

R- Non, c'était un garde

B- Un garde-feu ?

R- Garde-feu qu'on appelait. Y chauffait la chaloupe. *Pis* y nous faisait vivre l'hiver ou *ben* non. Le chômage non plus, existait pas. Il me semble dans ce temps.

B- Fait que c'est un emploi qui, votre père avait cet emploi-là ?

R- Pour l'été.

B- Tout l'été. Après ça au mois de... à l'automne, y partait en territoire.

R- Oui.

[224]

- B- Fait que, vous faisiez tous les types de chasse quand vous étiez plus jeune : la chasse au gros, à l'orignal, trappe du castor ? Quels animaux à fourrure vous preniez sur votre territoire ? Qu'est-ce qu'y'avait ?
- R- Du castor, du lynx, de la loutre, de la martre, le pékan, le rat-musqué. *Pis* les jeunes chassaient les petites bêtes, soit le rat-musqué, de la belette *pis* l'écureuil.
- B- Ah ! ouais ! Ça c'était les jeunes ?
- R- Pour se faire de l'argent de poche. *Pis* on mangeait pas mal de tout, ce qu'on prenait. Comme le lynx, ça se mange, le castor ça se mange, l'autre, la martre ça se mange aussi. Toutes les bêtes à cause, c'était pas gros.
- B- C'était quoi votre animal préféré, que vous aimiez le mieux ?
- R- Le manger ou l'admirer ?
- B- Un peu de tout, là ?
- R- Dans le bois, je dirais que c'est, je m'en rappelle plus, on restait nous autres. Quand on va dans le bois, l'hiver des fois, on est, on manque de manger, on manque de graisse. On manque de tout. C'est tout l'ours qui vient nous l'apporter. Parce que, on trouve tout le temps quelque chose, où on peut trouver de l'ours, soit une *wash* d'ours. Je me rappelle, mon père faisait souvent ça. C'est quand la graisse diminue. On n'a pas de graisse, tout ça. On peut aller chercher, se promener, chercher une *wash* d'ours. On avait de la graisse.
- B- Ça serait là que vous preniez principalement la graisse, parce que l'ours c'est gras pendant l'hiver. Fait que pour cette raison-là, c'est un animal important.
- R- Les loups aussi. Les loups, ça se mangent pas. C'est pour, c'est comme de l'aide. Parce que mon père disait souvent : « Nous autres, on est pas pour aller voir nos pièges *pis* tout ça. » *Pis* t'entend des loups, cette nuit. On a entendu des loups, hurler, *pis* tout ça. C'est parce qu'il y a quelque chose dans la montagne. Si y sont là. C'est pour quelque chose, parce qu'y'a un orignal. Y'allait chercher l'orignal pour qu'on mange. C'était notre manger.

- B- Vous aviez entendu des loups dans la nuit. Le lendemain, vous allez voir, voir si y'avait des orignaux ?
- R- Ouais.
- B- J'ai pas trop compris quand tout à l'heure que vous m'avez expliqué à quel endroit vous étiez née. *Pis* le territoire où vous aviez vos lignes de trappe exactement, parce que là, j'ai [225] oublié mes cartes. J'aurais dû apporter des cartes pour qu'on puisse le situer, mais rendu au musée, je vais regarder la carte *pis* essayer de voir un peu plus précisément.
- R- Peut-être que moi aussi, je suis un peu perdue dans cette affaire-là. (INAUDIBLE) Quand le monsieur est venu nous voir, on avait un petit camp *ousque* Jean-Marie est allé dîner en bas, on avait un camp en bois rond. Quand le monsieur est venu, y parlait du territoire de chasse, y disait que le lac Tchitogama, ça partait de là, tu sais. Moi, j'écoutais pas gros, les personnes, ce que les vieux disaient. Mais on a toujours honoré (INAUDIBLE) c'est curieux. Y disait que le territoire partait de là. Y'avait mon grand-père Xavier, le père de mon père, qui était âgé. Il était aussi capable, ça parlait de territoire. Ça partait de là, mais en vieillissant, à peu près à l'âge quand je suis arrivé *icitte* là (INAUDIBLE). Moi je demandais à mon père, c'était le territoire *à'icitte*, « Ça part-y du lac Tchitogama ». Lui, y m'a dit oui. Et on a été s'informer. Ça part du pied du rapide, un petit peu plus en haut.
- B- Plus haut, *pis* la limite nord, c'est quoi à peu près. Chutes des rapides, vous me dites ?
- R- Pied du rapide.
- B- Pied du rapide. Jusqu'à où ?
- R- Jusqu'au Crique à l'ours.
- B- Donc votre territoire ancestral, c'était du lac Tchitogama jusqu'à la Crique à l'ours.
- R- *Pis* lui, y me disait mon grand-père, tout ça. Y parlait ensemble, y disait à sa retraite (INAUDIBLE). C'était une autre personne qui avait pris ça. Mais y'avait pas de Blancs dans ce temps-là. Y s'appelait Thomas, Thomas. Il s'appelait toujours Thomas, me semble que c'est Basile. C'était plus bas.

B- O.K. *Pis* à un moment donné, y'a dû avoir un, avec les coupes forestières ça dû changer beaucoup de choses aussi sur votre territoire.

R- Oui, parce qu'on a jamais assez d'arbres. C'est tout *pleumé*.

B- Ça vous a causé beaucoup de tort ça ? Y'avait-tu moins d'animaux ?

R- Ah ! oui ! Y'a moins d'animaux qu'y'avait avant, parce que avant c'était un territoire que même le monde, les sportifs y'allaient chercher de l'original là. Y'en avait. Aujourd'hui, tu montes là, tu en vois pas. Fait que, y'ont couper le bois là. La drave aussi ça fait de... là y'on arrêté là... parce que l'on peut pas monter en canot, en chaloupe *pis* tout ça. Y'avait trop de bois sur la rivière.

B- Plein de billots ?

[226]

R- Même on le voyait dans le castor aussi, la fourrure. La fourrure du castor, le poil était pas *pareil* comme il était avant.

B- Ah ! oui !

R- Ça pollue, ça pollue.

B- Le bois qui pourrit dans l'eau ?

R- Même le poisson, c'est pas aussi bon qu'avant. *Ben* quant à moi, je sais pas si les autres, disent encore ça.

B- Ouais, y'a des gens qui m'ont dit ça aussi à Pointe-Bleue. Fait que ça a affecté.

R- Même la ouananiche, comment on en prenait avant. Je me rappelle quand j'étais jeune, on avait un camp au lac Tchitogama. L'hiver y tendait des lignes là. Y'avait toujours de la ouananiche, de belles grosses ouananiches. Aujourd'hui, on en voit plus de ça. *Ousqu'elle* est allée. Avec la drave qui a eu, le bois, en plus les barrages qu'y'ont fait. Ça tout, avant ça la rivière était pas comme ça, était plus basse. Y'ont fait un barrage *pis* l'eau a remonté, *pis* ça tout changé.

B- Ça a inondé les berges ?

R- Oui.

- B- Ça a dû affecter le castor.
- R- Oui, ça affecté le castor, même les poissons aussi.
- B- Aussi, y'avait-tu, est-ce que ça vous a causé du tort la rentrée des sportifs *pis* des touristes qui se sont construit des chalets ou je sais pas quoi ?
- R- Oui, y'en a beaucoup de chalets. On ne peut plus chasser. Des fois, on avait été dans le bois pour la chasse à l'orignal, y'a du monde qui voulait nous tirer dessus. Y disait que ça leur appartenait, le terrain. Ça, c'est notre territoire de chasse.
- B- Y sont agressifs des fois ?
- R- Oui, y sont agressifs. Y ôtent nos pièges.
- B- Y'a du vandalisme aussi sur vos camps ?
- R- Oui, un camp, on peut pas en avoir de camp, nous autres. Recevoir les *ski-doo*, faire du *ski-doo*. Pour se faire voler, un canot, un moteur.
- [227]
- B- Vous ne pouvez pas rien laisser ?
- R- Rien, même des plats, des fois à ma tente là-bas. Des fois, je descends juste aller-retour. Je remonte, y'a un poêlon qui est disparu, ou un poêle ou *ben* quelque chose. Faut pas que tu laisses.
- B- Avez-vous l'impression que c'est une forme de dépossession, d'une certaine manière de votre territoire ?
- R- Oui, d'après le monde ce qui disent. Nous autres, on nuit à leurs affaires. On dirait qu'on est pas supposé d'être là, d'après eux autres. C'est pour ça, qu'ils nous font des tours.
- B- Les pourvoiries aussi, est ce qu'ils vous causent du tort ou est-ce qu'on collabore ?
- R- Pourvoirie, *ben* là y'en a pas encore *icitte*. Mais y'en a qui se construit en haut, qui, ça c'est une affaire encore que ça doit du terrain. Ça coûte pas mal de terrain, parce que c'est d'un bord qui vont l'ouvrir.
- B- Ils vont faire des chemins, quoi ?

R- Non, c'est la rivière. C'est pour les *ski-doo* aussi. Ça l'air que le monsieur, y va faire une pourvoirie. Le sens des Indiens, tu le sais, rien qu'à la dernière minute, quand ça s'est fait. T'es pas consulté rien. C'est partout de même, regarde dans Chibougamau, personne n'a été consulté d'avoir ces affaires-là.

B- Une pourvoirie s'est installée ?

R- Non, c'est des camps de, y'a pas de pourvoiries là. C'est des camps comme le parc, c'est parti de même.

B- Sans avoir consulter les...

R- Les personnes qui sont là avant. Au moins, peut-être que lui, y dirait oui si on le consultait. Moi je trouve, si tu respectes pas le...

B- La présence.

R- Oui, y font comme si ils existaient pas.

B- Est-ce que ça se ressent dans les prises ? Comment la chasse a changé ? est-ce que vous y'allez des années, vous n'avez dit que vous y'allez encore ?

R- Oui.

[228]

B- Est-ce qu'il y a encore du castor sur votre territoire ?

R- Oui, y'a encore beaucoup de castors sur le territoire mais y'a des Blancs qui chassent. Quand même on essaye d'y'aller, eux autres, y nous tassent. Si on trappe dans notre terrain, *ben* eux autres, on ne sait pas qui, mais y'a toujours quelqu'un qui part avec nos pièges.

B- Ah ! oui ! Y va avoir de l'aide (INAUDIBLE).

R- Parce que par *icitte*, nous autres, on a pas d'agents territoriaux. Y'en viennent mais pas *pantoute*, c'est pas surveillé rien.

B- Les agents territoriaux du Conseil de bande ?

R- De Pointe-Bleue, y n'ont pas. *Pis* y'a de l'abus en masse par *icitte*. Moi j'en vois, j'en entends parler du monde, du braconnage, toutes sortes de choses qui se passent. Tu sais, tu oses pas trop y'aller sur ton terrain, dans ce temps-là. Y te mettent ça sur le dos, là.

B- Parce que c'est rendu dangereux ?

- R- Oui.
- B- Depuis combien d'années environ ?
- R- Et mon Dieu. Mon père vivait dans ce temps aussi. Ça fait 25 certain, 25 ans. Y'en a de plus en plus qui y vont, là.
- B- Ça diminue pas le nombre de touristes sportifs ?
- R- Non, c'est pas seulement les sportifs. Les sportifs ça, c'est quelqu'un qui respecte la nature *pis* tout ça. Mais c'est plus le monde qui vont là, juste plus, pour montrer qui ont la prise en avant (INAUDIBLE).
- B- Parce qu'y'aura deux types de villégiateurs. Ceux qui font des randonnées *pis* qui aiment la nature, *pis* y'a les chasseurs qui vont juste pour la prise, pour le trophée.
- R- Oui.
- B- C'est eux autres qui vous causent le plus de tort ?
- R- Parce qu'eux autres, y vont dans le bois. Mettons le monsieur *icitte*, y va partir. Y va aller se tenter quelque part. Là, y va mettre des pancartes, c'est réservé pour lui. Là, y'a personne d'autre qui peut aller là, on dirait qu'il l'a acheté. Mais chez un indien, t'as pas [229] de, mettons que n'importe et qui va arriver sur un terrain de chasse. Y va chasser, ça sera pas une chicane. Y'a du monde qui parle pas, y se laisse faire, y'ose pas.
- B- Qui y vont plus ?
- R- Non, je veux dire, qui vont dans le bois mais y se passe des affaires *pis* y'osent pas parler. *Icitte* y'a du braconnage parce *qu'icitte*, y'a beaucoup de braconnage.
- B- Au lac Tchitogama.
- R- Au lac Tchitogama, sur la rivière Péribonka. Les gars tendent des filets, tout ça. Les gardes-chasses laissent passer, on dirait. Sais pas trop, si c'est un indien qui tend un filet, tout le monde va le savoir.
- B- C'est pas équitable. Comme ça dans l'avenir comment vous voyez ça la chasse, *pis* le piégeage du castor ? est-ce que ça va pouvoir continuer dans l'avenir, les prochaines générations ?

- R- Oui, moi je dit que oui.
- B- Quand même ?
- R- Parce que ça se perd pas ça, en *toé*. Ce que t'as, ça se perd pas, ce que tu as en *toé*. Tu peux pas le, c'est plus fort. Des fois, quand je veux aller dans le bois, c'est plus fort que n'importe quoi. Regarde, même à Pointe-Bleue, y'a des gens qui ont une bonne *job*, mais des fois, aller dans le bois, c'est plus fort qu'eux autres, c'est un appel du bois. *Ben* moi, je sens ça des fois. Quand je veux y'aller.
- B- Même si y'a des emplois salariés ?
- R- Mais, c'est un besoin.
- B- Ça reste important.
- R- Regardez des jeunes. Y'a toutes sortes de choses qui se passent de la boisson, de la drogue, y vont aux études. Mais ils se forcent à aller aux études mais y toujours quelque chose qui les embarquent pour. Y sont découragés, y voudraient aller dans le bois mais ils peuvent pas à cause des études. Comme la boisson, *pis* la drogue.
- B- Parce qu'ils fréquentent moins le territoire ?
- R- Oui, mais dans le fond c'est parce que un indien ça parle pas. T'as personne pour se confier dans. C'est ça, dans le fond qui voudrait aller dans, faire un tour dans le bois, retourner au territoire mais y sont pris dans la vie. Quand tu es pris dans la vie, tu te sens [230] pas *ben*, tu te décourages autrement dit. Mais *moé*, c'est ça que ça me fait. Quand je reste trop longtemps à travers, en ville. La ville ou le village *icitte*, je me sens trop poignée, tu te sens pas bien. Ce que tu voudrais, c'est de retourner au moins quelques semaines. Imagine un jeune qui va aux études à l'année, y'est tout le temps en ville. Y doit pas se sentir *ben*, certain.
- B- Y'a pas l'occasion d'y'aller suffisamment ?
- R- C'est pour ça que les jeunes lâchent les études. C'est leur vie, le bois.
- B- Y sont accompagnés par les parents, les oncles ou leurs grands-parents même pour apprendre les
- R- Ça recommence là. Avant c'était pas de même.
- B- Ça revient l'enseignement.

R- Oui.

B- Vous l'avez fait avec nos enfants ?

R- *Ben* moi, l'automne, ...je prends des vacances, un congé de 15 jours. Je le monte dans le bois. Je vais pas loin, en tout cas on est dans le bois. J'y apprend à faire le bois. J'y apprend tout ce je sais faire, tranquillement pas trop vite. Y'aime *ben* ça.

B- Ça, vous parlez de Gilbert.

R- Non, Jean-Pierre le petit.

B- Ah ! oui ! Je voudrais vous demander votre avis sur le développement récréotouristique. Vous m'avez dit qu'il y avait de plus en plus de chasseurs non autochtones, sportifs aussi. Si avait des activités de renseignements, des activités traditionnelles pour les jeunes, d'organiser avec l'école, pensez-vous que cela serait une bonne idée ?

R- Oui.

B- Comment vous verriez ça ?

R- Ça prendrait quasiment une école, quasiment dans le bois. Tu sais, comment je dirais ça. Y'aurais comme un groupe qui montrait faire des études même dans le bois *pis* en même temps, fréquenter le territoire *pis* tout ça.

[231]

B- Est-ce qui connaissent un peu le territoire, les jeunes, se reconnaître sur la rivière Péribonka. est qu'ils le fréquentent suffisamment pour le connaître. Apprendre à le connaître ?

R- Oui, mais moi, je vais arriver dans n'importe quel temps dans le bois. Je ne me perdrai pas. Parce qu'on l'a dans...

B- Comment vous faites ?

R- Non, je ne le sais pas. Comment on fait ça. On dirait qu'on l'a toujours. C'est *pareil* quand tu arrives dans une grande ville. Tu vas savoir comment t'y prendre, nous autres c'est *pareil*, dans le bois. Nous autres, on se sent perdus en ville. Comme toi, ça serait la même chose, si tu arrivais dans le bois, qu'on te lâcherait un bout de temps, dans le bois quelque part, tu serais mal pris.

B- Oui, sûrement.

R- *Pis* nous autres, on est, on se déprend tout le temps. On sais pas comment. C'est rare qu'indien se perd dans le bois.

B- Ça a arrivé à des gens de votre famille quand même ?

R- Non, se perdre non. On se perd pas. *Ben* nous autres, se perdre, nous autres. Mettons si un de nos jeunes qui part dans le bois, *pis* il arrive pas de la nuit. Ça on s'inquiétera pas. On sait qui, peut-être à cause qui a été empêché de revenir tout de suite. Il va coucher dans le bois *pis* revenir le lendemain.

B- Y'a les tous petits, peut être qui faut plus faire attention ?

R- Oui.

B- J'ai pas mal fini tout ce que j'avais à parler. J'ai oublié de vous demander le nom de nos enfants.

R- Mon garçon, c'est Gilbert Raphaël.

B- Vous avez trois filles.

R- Non, j'en n'ai pas.

B- O.K. vous avez juste un gars.

R- Y'en a qu'une. Le père est mêlé, Anne-Marie, c'est une fille à mon garçon, c'est une fille à mon frère, Anne-Marie.

[232]

B- Vous l'avez adoptée ?

R- Oui, *pis* l'autre grande fille, lui est gardée chez une madame, une métisse. Passe la journée *icitte*.

B- Vous, vous en occupez un peu ?

R- Oui, *pis* lui chez eux, c'est...(INAUDIBLE)

B- *Pis* vos deux parents sont décédés, votre mère, *pis* votre père ?

R- Oui.

B- Vous avec encore vos grands-parents ?

R- Oui.

B- Vous allez peut-être vivre très longtemps.

- R- Ma grand-mère m'a dit beaucoup de choses, parce que eux autres les grands morts y prennent ça, y se découragent pas. Quand j'ai perdu ma mère, ma grand-mère m'a dit, ma mère souffrait beaucoup du cancer du poumon. Elle m'a dit tout : « Toi t'es chanceux dans le fond, tu as eu ta mère assez longtemps. Imagine les autres qui l'ont perdue jeune comme parent, tu sais. » Elle m'a toujours dit ça. Pour sa fille, c'était sa fille, elle, elle était contente que le bon Dieu y'aille donné assez longtemps, y'a prêtée. Pour eux autres c'est prêtée, c'est pas. T'as un enfant, mettons j'ai mon garçon. Ça ne m'appartient pas, c'est emprunté par Dieu.
- B- Je comprends la différence.
- R- Si le Bon Dieu venait le chercher, c'est son droit. On ne peut pas pleurer ni.
- B- C'est le côté positif qu'a voyait, que vous avez eu votre mère longtemps. Il vous l'a prêtée longtemps ?
- R- Oui, même les enfants si on fait un enfant, disons (INAUDIBLE) parce qu'il avait affaire ailleurs. Pour elle, c'est comme ça. Quand j'ai perdu ma soeur, elle avait 30 ans. Ma grand-mère a dit que elle, c'est son temps de partir là.
- B- On l'accepte comme ça.
- R- Oui, parce que ça l'air que toute notre route (INAUDIBLE) est faite quand on est né. À la naissance on sait, *ben* on sait pas, mais Dieu sait jusqu'à temps tu vas être là. Mais, c'est quand on arrive, moi si je meurs, disons ça ne me dérange pas. Si j'ai à mourir, je [233] vais mourir là. C'est pas nous autres, qui va changer, la manière de mourir. Comme toi, tu peux sortir *d'icitte*, *pis* tomber.
- B- Je peux me faire frapper par une auto.
- R- Personne qui va pouvoir l'empêcher, mais des fois, on passe dans des affaires *pis* c'est *ben* dangereux. On aurait pu mourir là, c'est pas notre temps.
- B- Avez-vous eu beaucoup de grands dangers en territoire quand vous étiez à la chasse, des choses qui est arrivé ?
- R- Ça nous arrive assez souvent.
- B- Avez-vous des anecdotes là-dessus, des tempêtes, je ne sais pas quoi ?

R- *Ben* là, nous autres on considérait pas. Peut-être pour d'autres personnes, ça serait un grand danger mais on s'habitue. C'est notre vie *pis* c'est pas.

B- Dans votre famille, on est très... on va à l'église... très religieux.

R- Oui, je suis religieux. Mes grands-parents aussi, parce que y'ont tous hâtes que le curé vient pour les confessions, la communion. Moi, j'y *vas* pas, mais je prie à ma manière. *Ben* des fois, je prie dans ma langue quand j'ai rien à faire. Je prie et je m'endors avec la prière.

B- Vous dites que vous êtes capable d'aider les autres. De quelle manière ?

R- *Ben*, je le sais pas.

B- C'est mystérieux. Quelqu'un qui a une maladie, qui pense à vous, ça peut l'aider ?

R- Peut-être, je ne sais pas. Mettons n'importe et qui. Ça peut arriver à n'importe qui ?

B- Oui.

R- Même des fois, si quelqu'un des fois, va te voir. Y va te conter quelque chose. Si tu y parles vraiment dans ta tête, des fois on voit quelqu'un. C'est difficile pauvre lui, c'est après, on y pense pas. Si y pense, t'aimerais ça, qui... mettons qu'il est malade, à force d'y penser. C'est la pensée qui fait.

B- Ça peut aider ?

R- Oui, ça dépend ce que la personne crée aussi. L'autre personne qui demande, d'après moi, c'est ça.

[234]

B- Ça dépend de quoi, si l'autre personne croit ?

R- Crois en ça.

B- À ça.

R- Mais des fois, c'est rien qu'une petite affaire simple, d'après moi. Il faut pas que les affaires soient faites, rien que la confiance. Quand y'aura quelque chose si t'as pas. Quelqu'un va te dire, tu sais, tu fais de quoi là, tu le trouves pas beau. *Ben*, on est de même,

on le trouve pas beau quand on fait de quoi. Une personne va te dire c'est beau. Quand c'est fini, c'est beau, ça encourage. Il faut que tu fasses la même chose.

B- Quand on pense que c'est pas vraiment bon ce qu'on a fait. Les autres nous disent que c'est très bien. Ça nous donne confiance.

R- Oui. Pour la maladie aussi. Y n'a qui font une dépression à cause que y se regarde trop. Si tu dis à quelqu'un, la personne va te dire fait ça, ça va te revenir. Si la personne, te le dit, si t'as confiance en toi tu vas t'en sortir. Moi, j'aime ça de la boisson j'en prend pas, moi j'aime ça dire non, *pis* gagner. Je suis maître de moi. Parce qu'y'a trop de monde qui veulent m'entraîner. Viens avec nous autres. Aujourd'hui c'est de même, il faut vivre comme ça. Moi, j'aime ça faire à ma, à ma vie.

B- Pour vivre mieux, il faut en prendre soin.

R- Moi, j'aime ça dire non, gagner.

B- Quand vous voulez aller dans le bois, vous y'allez ?

R- Oui, de n'importe quelle manière, je *vas* y'aller. Quand je dis j'y *vas*, j'y *vas*. Tenez (INAUDIBLE) elle va s'en venir comme ça, la fille, est comme ça. Elle ne sort pas, elle ne fait pas comme les jeunes, elle a jamais sorti, elle a 17 ans. Elle a jamais sorti soit dans un bar ou dans une discothèque, elle est tout le temps à la maison. C'est pour ça que je dis, tu prends ce que tu as besoin, si tu as pas besoin, tu trouves pas. Prends pas de boisson, rien, elle fume rien que de la cigarette. J'ai dit continue à aider les personnes âgées, ton chemin est va être beau (INAUDIBLE).

B- Elle s'occupe des personnes âgées.

R- Elle s'occupe. C'est elle qui a gardé pendant le temps que j'étais parti. Elle 17 ans, la grande, grande, elle a juste 17 ans. *Pis* elle pense à tout. Elle est débrouillarde.

B- Ça, c'est Anne-Marie, vous parlez ?

[235]

R- Oui, est très fin pour son âge. Elle aime la musique... La musique là. Elle, c'est n'importe quelle musique soit ancien, western, du nouveau. Y'a mon garçon qui chante, y'a une batterie, une basse, deux amplificateurs, y'a tout pour. Y chante et compose, y chante

en montagnais. C'est rare, quelqu'un qui est née hors Réserve qui, tu sais qui continue encore à. Son grand-père Saint-Onge là, la chanson de (INAUDIBLE) qu'on entend, tu connais-tu... Y'a une chanson qui est dans ça. C'est lui qui l'avait faite, y'a longtemps. Ça doit faire une quarantaine d'années. Y chantait au tambour, lui. L'enregistrement de ça, y'est à Tommy Nepton, ça vous dit quelque chose.

B- Tommy ?

R- Tommy Nepton. Le père à Jean-Pierre *pis* à...

B- Alain.

R- Oui, y'a déjà enregistré *pis* filmé, *pis* la chanson, tout. Je ne sais pas à quelle place on pourrait le retrouver. J'aimerais la ravoir, l'écouter.

B- Sur cassette vidéo.

R- Y'a fait un film dans ce temps-là. C'est comme un film.

B- Des diapositives ?

R- Non, c'est un film, c'est comme un vidéo, mais c'est sorti sur un plus gros rouleau comme dans les cinémas.

B- Les grosses bobines ?

R- J'aimerais ça le retrouver, c'est. Encore une fois, je lui demanderai d'essayer de s'informer. Où y sont les affaires de M. Nepton, y doit les avoir gardées, lui.

B- Je l'ai vu monsieur, Alain, hier. Je pourrais peut-être lui demander, si il a la bobine ?

R- Rien que pour le Musée, ça. Parce que lui, M. Nepton, des fois y s'en venait avec sa caméra. *Pis* à des rassemblements de personnes âgées, *pis* là, ça fait beau de voir les vieux danser.

B- Y vient à Notre-Dame du Rosaire.

R- Non, à Pointe-Bleue. Dans le temps qu'on restait à Pointe-Bleue.

B- Vous n'avez pas été longtemps à Pointe-Bleue.

[236]

- R- Non, moi, j'ai pas aimé ça.
- B- Vous étiez attachée à ici ?
- R- Parce que notre territoire est proche. Si on veut aller dans le bois, on peut y'aller, mettons. Si je veux partir demain, je vais partir, si c'est proche. C'est pas, *d'icitte* à Pointe-Bleue, c'est loin.
- B- C'est sûr ! Là, vous allez au lac Tchitogama, ça prend combien de temps ?
- R- Même pas une demi-heure là. Une dizaine de minutes là. Avant y'avait, tu sais le ministère qui s'occupait du feu, de la conservation, de la forêt pour le feu. Les garde-feu, y'ont posé une Sainte Vierge, au lac Tchitogama, dans la pointe qu'on appelle. Il se l'ont fait voler. Y paraît que c'est des gens de Sainte-Monique qui l'ont volée. Y chassaient là-bas.
- B- C'est choquant.
- R- Tu sais quand on arrivait du Péribonka, *icitte* en arrivant dans le détour, on voyait la Sainte Vierge, tu sais. C'était plaisant, aujourd'hui là, y'a plus rien.
- B- Oh ! un chien tout noir. C'est un chien-loup.
- R- Non, les loups, un chien-loup s'est pas permis (INAUDIBLE). Des fois tu perds à tes affaires, dans le garages, lui y jappe, quelqu'un arrive là.
- B- Un chien de garde.
- R- Oui, y'a toujours des jeunes alentour de *moé*.
- B- Vous aimez ça ?
- R- Tu vas à Pointe-Bleue, j'en ai plein tout à l'alentour.
- B- Les jeunes, y vous aiment.
- R- Je vais à Chicoutimi c'est *pareil* aussi. Y viennent tous jaser.
- B- Comment vous l'appellez ?
- R- Chicoutimi.
- B- Vous n'avez parler de quelqu'un.
- R- À Chicoutimi.

[237]

- B- À Chicoutimi
- R- C'est à Chicoutimi, qui achète mes provisions là.
- B- Vous faites un petit revenu avec ça, l'artisanat.
- R- Mes vacances. L'artisanat, je vend pas cher, vous savez les bracelets que je fais à trois rangées là. Eux autres, la boutique Mash y vendent ça 35, 25-35, c'est alentour de ça. *Moé* je les fais rien qu'à dix, dix c'est pas gros. Quand y'a quatre rangées, je les vend 15, c'est quasiment le quart de ce qu'ils vendent. Tu sais, ça donne la chance d'un peu en avoir aussi, des fois, quelqu'un y'a pas gros d'argent pour s'acheter quelque chose un petit souvenir. C'est pas tout le monde qui est riche, je sais pas.
- B- *Pis* l'alcool. Qu'est que ça vous fait de voir un étudiant, plusieurs étudiants prennent beaucoup d'alcool comme ça ? Ça vous dérange-tu ?
- R- Ça c'est pas correct (INAUDIBLE) C'est pas bon, c'est dur sortir de l'alcool. Ma grand-mère, elle prenait de l'alcool, c'est de... c'est le travail du diable ça, c'est pas...
- B- C'est ça qu'a dit.
- R- J'essaie de remporter le monde. De la drogue aussi, la drogue, c'est pire là. Parce qu'il y a plusieurs suicides là.
- B- Ouais. C'est vraiment spécial l'impression (INAUDIBLE), en est bien.
- R- On est relaxe.
- B- Je vais vous observer pas mal, pour être capable de m'en faire une.
- R- J'ai fait ça, comme un genre de carré. J'étais, je pouvais mettre mes piquets, pour attacher, mettons, c'était trop petit, pas assez large. Tu viendras me voir quand je me tente dans le bois.
- B- Ouais, c'est pas tout à fait *pareil*.
- R- Quand tu arrives dans le bois, t'es pas plus haut qu'un autre personne. T'es, on est tous du même niveau. Quelqu'un, mettons commence à manger, t'es toujours à *watcher* l'autre ou *ben...*
- B- Tout le monde participe ?

[238]

- R- Oui, on a tout le temps fait ça. Avant on a tout le temps fait ça. Tu sais, ma grand-mère là. Tous ceux qui sont là, c'est toute leur mémoire (INAUDIBLE), tout le monde aide. Les journées passent vite dans le bois.
- B- Y'a toujours quelque chose à faire.
- R- Mettons le bois, j'en ferai pas une quantité, pour pas avoir du gaspillage à faire. On s'organise, on procède pour deux jours d'avance, ça fait juste (INAUDIBLE) un peu.
- B- Y'a-tu des activités, qui sont plus réservées aux hommes qu'aux femmes. Les femmes font-tu un peu de tout. Les hommes aussi, font-tu à manger ?
- R- Oui, tu travailles tout. T'as beau d'aller dans le bois, montrer à travailler, je sais pas faire des raquettes, faire des mocassins, faire des affaires comme ça. Tu fais tout ça pour te dépendre tu sais là (INAUDIBLE) des fois tu fais des choses là. Tu fais le bois, chercher du bois, le traîner sur un traîneau, le scier, le rentrer, le fendre. Des fois, les hommes, y'ont pas le temps, t'as d'autres choses à faire, y'a les bêtes dans le bois, aller ramasser tout ça. Les femmes vont se mettre dans le bois, faire le.
- B- Poser les pièges pour le castor, ça tout le monde fait ça.
- R- Oui.
- B- De tous les âges aussi.
- R- Oui, mais *pleumer* le castor c'est les femmes, mais mon père en faisait aussi. Mais c'est plus pour les femmes.
- B- Arranger le castor.
- R- Le *pleumer*, ramasser la viande, le nettoyer.
- B- C'est quoi, comment on arrange ça un castor, en gros ?
- R- Tu le *pleumes* pour commencer, tu fais un fût pour la peau, pour le faire sécher. La viande, tu le coupes, soit tu peux, la manger de même frais, soit la faire *boucaner*.
- B- Dans une petite cabane.
- R- Oui, pour faire *boucaner* le castor, il faut que tu lui enlèves tout. Qu'il soit ouvert, là tu enlèves les plus gros os qui sont *icitte*.

(INAUDIBLE) Ça y faut que tu enlèves ça, c'est gras en crime. Tu fais une cabane avec des branches sur le dessus *pis* des bouts de bois. *Pis* là, tu peux l'accrocher. Le poisson, c'est *pareil*, tu mets des bouts de bois ou de l'écorce, comme tu peux, tu le fais.

[239]

B- L'avez-vous vu faire ou vous l'avez fait ?

R- Oui, je l'ai fait.

B- Maintenant vos enfants savent-tu le faire ?

R- Oui.

B- J'ai fait de la pêche seulement, j'ai jamais été chasser. Je sais comment arranger le poisson.

R- Comment le manger.

B- Ouais.

R- *Pis* de la *banique*, tu en as-tu déjà mangé. Qu'on cuit sur le poêle là.

B- Jamais.

R- Quand tu vas prendre les vacances, l'automne, tu vas travailler l'automne.

B- Je travaille un peu tout le temps.

R- Tu as jamais fait l'expérience de monter avec un Indien pour faire un petit tour.

B- Non.

R- Pour voir comment ça se passe. Faire l'expérience comment ça se passe (INAUDIBLE).

B- Ça se peut que j'aille à Chute-des-Passes, par la route avec Louise Siméon *pis* son mari. Son beau père, je pense qu'y'est, parce que sa femme est malade.

R- C'est Gérard.

B- La mère du mari à Louise. J'ai pas encore rencontré son mari. Je pense qu'y fait de la sculpture sur pierre de savon.

R- Ah ! C'est Thomas, Thomas Siméon.

B- Je pense que sa mère est très malade.

R- Oui, *pis* son père y vit encore, comme un ancien quand qui va dans le bois. Y fait beaucoup de travaux d'écorce.

[240]

B- Ça se peut que j'aille là, la semaine prochaine pour voir un peu la rivière. Jusqu'à la Chute-des-Passes.

R- Je vais faire chanter Gilbert, y'a une belle guitare, y s'est acheté une guitare. Ça fait longtemps qu'y'en voulait une, une guitare neuve. Je vais lui crier pour qu'y vienne porter *icitte*. Gilbert, viens donc avec ta guitare *icitte*. Y veux te voir. *Pis* Jean-Pierre amène donc mon petit sac noir, que j'ai amené à Pointe-Bleue. T'as tu compris. Jean-Pierre, le petit, le noir. *Pis* Gilbert qu'y s'en vient ici avec sa guitare. Fait de la guitare (INAUDIBLE), un peu de la musique, comment y (INAUDIBLE).

[241]

Entrevue avec René Robertson,

été 2000

[Retour à la table des matières](#)

B- Je vais noter, *pis* je vais perdre des choses.

R- Parce que moi, j'avais déjà connu mon grand-père *pis* mon père. Naturellement mon grand-père *ben* quand je suis sorti de l'école, il était décédé déjà. *Pis* je l'ai quand même connu, quand il faisait des bonnes affaires là, à aller disons jusqu'en 39, parce qu'en 39, en 48, il est mort. En 1939, il a paralysé là *pis* il a été trois ans, *pis* c'est mon père qui avait continué son affaire. Ensuite, moi, j'ai resté en société avec papa, jusqu'en 77. En 77, papa a pris sa retraite. Moi, j'ai commencé, j'ai bâti mon atelier ici, *pis* là, j'ai fini mon produit. Parce que j'ai réalisé que juste la fourrure brute, les transactions, acheter de la fourrure brute *pis* la vendre à l'état brute, ça valait pas grand chose. Alors, j'ai décidé...

B- Vous avez transformé ?

R- J'ai décidé de finir mon produit. On a commencé à fabriquer des chapeaux, des mitaines *pis* des mocassins. *Pis* aujourd'hui, c'est déjà une bonne entreprise, parce que c'est mon fils qui a ça en main, là. On fabrique du manteau à Montréal, parce qu'on a une manufacture qui nous appartient à Montréal, *pis* c'est devenu une bonne affaire.

B- C'est avec vous que ça a commencé, la transformation en produit artisanal ?

R- *Ben*, il fallait faire tanner nos peaux naturellement. Après ça, on s'était ouvert une petite atelier en bas, dans mon sous-sol. *Pis* on a commencé comme ça. *Pis* en 77, on a bâti l'atelier, *pis* là, ça grossit notre affaire. - Vient nous déranger encore une fois. On va recommencer à zéro- *Pis* là, mon père avait gardé des peaux, *pis* il a commencé à initier un peu dans le commerce. Bien que tu sais, on a été élevé dans ça. On savait qu'est-ce que valait un castor. On savait qu'est-ce qu'un castor qui avait de la qualité *pis* d'autres qui

avait pas de qualité. Ça fait qu'à l'automne, j'ai commencé à voyager dans la même automne, parce que mon père pouvait faire la *run*, qui faisait autrefois. Fait que j'ai commencé à faire. Je l'ai remplacé, *pis* naturellement comme je vous dit, étant donné que j'avais pas beaucoup d'expérience, *ben* quand je revenais avec ma fourrure, je mettais tout ça. J'achetais trois lots, quatre lots de fourrure différents *pis* je mettais ça par terre *pis* mon père classait ça. *Pis* il disait ça « Ça là, t'as payé trop cher. Ça tu aurais pu payer ça un peu plus cher ». Fait que c'est comme ça que j'ai commencé, parce que j'ai eu la chance d'avoir quelqu'un qui connaissait ça avant moi. Tu sais le gars qui commence un commerce *pis* y'a pas personne pour lui enseigner, *ben* des fois ça va pas trop bien hein.

B- Donc, c'est comme ça que vous avez appris, avec l'aide de votre père ? Qui lui, l'avait appris de son père ?

R- C'est ça, de son grand-père peut-être. De mon grand-père, c'est à dire.

[242]

B- Ouais. Si on commençait avant même que vous aviez pris le commerce, est-ce que vous êtes né sur la Pointe-Bleue ?

R- Ouais, je suis né à Pointe-Bleue, ouais.

B- Vous avez vécu votre enfance ici, jusqu'à temps d'aller aux études à l'extérieur ?

R- Disons que j'ai fait... J'ai commencé à ici à l'école, disons j'ai été deux ans à l'école ici. Ensuite, ça allait pas tellement bien, parce qu'on était une grosse famille *pis* mon père, il a décidé de nous envoyer au pensionnat. Fait que, quand on est parti, on est parti trois pour commencer. Mon frère, qui était après moi, Laurent, y'avait un an de plus jeune que moi *pis* ma sœur Marcelle qui était de deux ans plus vieille. Ça fait que l'on est allés au couvent à Rivière à Pierre, on est allés deux ans là. Ensuite, j'ai fini mes études au collège Saint-Raymond, chez les Ecoles chrétiennes, mon cours commercial. J'ai fini ça en '44.

B- Étiez-vous juste trois enfants ?

R- Non, on était 10 enfants.

B- Toutes de choses ? [...] Peut-être.

- R- Nos parents. Mon père était pas mal équipé, *pis* en plus, il avait une pourvoirie. Il recevait des touristes l'été *pis* l'automne. Le printemps, l'automne, l'été pour la pêche à la ouananiche *pis* la chasse à l'original. Fait que...
- B- Une pourvoirie autour du lac Saint-Jean ?
- R- Y'avait une pourvoirie ici, à Pointe-Bleue *pis* on avait un club de chasse et pêche. Ça commencé au lac Alex *pis* après ça, on a eu le lac Serpent. C'était sous bail ça, avec le gouvernement *pis* on recevait les touristes. On avait des camps ici justement, des camps en bois rond ici pour la pêche à la ouananiche. Moi, quand mon père a pris sa retraite, ça ne m'intéressait plus cette *business* là. Fait que j'ai acheté le terrain *icitte* et j'ai débâti les camps *pis* j'ai bâti ma maison il y a cinq ans.
- B- Avez vous fait vous même le trappage ?
- R- Le trappage ? J'ai fait un printemps, parce que quand la technique de trappe a changé. Parce qu'autrefois, on chassait avec des pièges à pattes. Aujourd'hui naturellement, avec les écologistes, on est obligé d'avoir une trappe qui tue l'animal instantanément. Alors, ce printemps-là, je suis allé avec un amérindien pour savoir, voir l'efficacité de ces pièges. C'est la seule fois que j'ai été trapper. Dans le bois, je ne suis pas amateur *ben, ben* de bois. J'aime bien aller pêcher une journée ou deux, pas plus.
- B- Vous vous intéressez vraiment au commerce des fourrures ?
- [243]
- R- Oui.
- B- O.K.
- R- Parce qu'il faut mentionner dans le commerce des fourrures, ça prend beaucoup d'expérience. Parce que même dans le castor, vous avez certainement au moins 25 classements différents. D'abord, vous avez la question de grandeur de peaux. Ensuite, vous avez toujours la question de qualité. *Pis* aujourd'hui, il faut faire attention, parce que le castor à l'état naturel, c'est pas un bon marché. Parce que c'est trop pesant et puis c'est pas tellement beau. Tandis qu'aujourd'hui, c'est du castor épilé *pis* rasé. Alors pour épiler *pis* raser un castor, il faut que ce soit un castor d'hiver. Un

castor qui est en pleine possession de ses moyens, si vous voulez, un duvet fort *pis* de bonne qualité.

B- C'est de même qu'on reconnaît la qualité ?

R- C'est très important d'être capable de faire la différence entre les deux.

B- Ceux d'aujourd'hui sont rasés poils courts ?

R- Ça m'a vous montrer ça au magasin. Je vais faire la tournée avec vous. M'a tout vous expliquer ça. Vous allez voir, je pense que vous allez avoir un bon bagage.

B- Si on continue à partir du moment où vous êtes revenu à 18 ans. Vous avez commencé, vous avez pris la relève de votre père. Ça, c'est fait naturellement ?

R- Ouais, ça c'est fait disons, comme je vous dis un petit peu péniblement, parce que j'aurais pu continuer mes études. Après ça, ici, vous savez au début, il n'y avait rien. Y'avait pas...Moi, j'étais un grand sportif, joueur de hockey *pis* de baseball *pis* là-bas, au collège, on avait de amusements, parce qu'en suis arrivé ici, y'avait rien. Fait que j'aurais *ben* aimé continuer mes études. Y'a fallu... je ne peux pas dire que ça a pas été un sacrifice pour moi, ça l'a été, mais quand même aujourd'hui, j'en tire profit sur mes vieux jours. Je vais peut-être avoir une retraite plus belle que si j'avais eu... que si j'avais continué mes études, tu sais.

B- À quel moment vous vous êtes marié ?

R- Je me suis marié en '56. J'ai marié une Amérindienne, une fille d'ici. C'est là qu'on est partis à Détroit pendant trois ans, parce qu'on voulait vraiment. Moi je voulais apprendre l'anglais, *pis* j'étais déjà allé un six mois avant *pis* je trouvais cela tellement ennuyant. J'ai dit là, j'avais ma femme au moins. C'était moins pire.

B- Vous êtes retourné à Détroit. Vous êtes allé à Détroit pour apprendre l'anglais.

[244]

R- Principalement pour apprendre l'anglais en même temps, disons connaître un peu ce qui se passe ailleurs aussi. Vous savez, quand on est élevé dans des petits patelins comme *icitte*, même si on va

au pensionnat, c'est pas là qu'on prend vraiment l'expérience de la vie. Quand tu t'en vas en dehors, tu sais ce qui se passe.

B- Qui s'occupait du commerce pendant... ?

R- C'est mon père qui continuait quand même son commerce. Ça avait ralenti passablement aussi. D'abord, vous savez qu'après la guerre, le marché, ça pris plusieurs années avant que le marché commence à reprendre un peu de poil de la bête. Les pays d'Europe étaient tous ruinés et *pis* ces pays-là, avant de penser à la fourrure, ils pensaient *ben* à acheter du matériel pour se bâtir *pis* de la nourriture et le reste et le reste...

B- Le gros marché ça été l'Europe pour les fourrures ?

R- Autrefois, c'était l'Europe. Aujourd'hui, l'Europe c'est presque un zéro.

B- À cause des écologistes ?

R- C'est ça, parce que moi, j'avais des clients en Allemagne. J'avais un nommé *Querlac*. Lui, il voulait avoir tous mes castors et *pis* aujourd'hui l'Allemagne, même si eux autres ont vraiment détruit les Juifs, si tu veux, *pis* la Gestapo hein, les animaux, eux autres c'est presque sacré pour eux autres, tu sais.

B- Ça été quoi d'abord les cycles du marché où les prix étaient haut *pis* eh !

R- *Ben* les sommets ont été atteint, je pense c'est en '84, dans les années 80, là.

B- Si on remonte encore plus loin, avant la guerre, avant la dernière guerre

R- *Ben* moi, quand j'ai commencé à acheter de la fourrure, c'était cher. On payait les castors jusqu'à 100 \$ la peau, puis on payait les visons pas loin de 100 \$ non plus, parce que dans ce temps, y'avait pas d'élevage. Vous savez l'élevage, il ne faut pas oublier que l'élevage des fourrures, c'était. Aujourd'hui, ça prend beaucoup de place dans le marché de la fourrure. C'est presque 80 % du marché, parce qu'ils s'élèvent à peu près 35 millions de visons par année dans le monde, avec les pays Scandinaves. *Pis* les renards, c'est la même chose, peut-être 25, 30 millions de renards.

B- C'est-tu d'aussi bonnes peaux ?

R- *Ben* moi, je peux vous dire que c'est meilleur, parce qu'on fait de la couleur avec les mélanges. C'est rendu qu'il y a 32 couleurs de visons, vous savez.

B- Ça a pris de l'expansion à quelle époque, l'élevage ?

[245]

R- On a déjà fait l'élevage du vison, nous autres, au début. Mon père envoyait des indiens prendre du vison l'été dans la rivière Péribonka, *pis* c'était des petits visons sauvages. *Pis* on les revendait en trio. On vendait deux femelles *pis* un mâle, *pis* ça a été à peine le début ? de l'élevage du vison, ça, tu sais. *Pis* là, ça a commencé comme ça. *Pis* ça s'est répandu un peu partout. *Pis* nous autres, on a abandonné quand, d'abord ça demandait trop d'investissement pour continuer, alors on a abandonné dans le temps que les gens en achetaient plus vivants, tu sais. On faisait l'élevage des renards aussi. Pas sur une grosse quantité, il y avait plusieurs éleveurs ici, dans la région, vous savez. Des renards, des visons.

B- Ça fait descendre le prix des peaux ?

R- *Ben* écoutez, le vison sauvage, comme je dis, quand j'ai commencé à acheter de la fourrure, moi, on payait le vison sauvage jusqu'à 100 \$. Aujourd'hui on paye le vison sauvage 20-25 \$, *pis* encore. Même si on se fit sur la dernière encan, le vison a *averagé* 10 \$ la peau. Fait que c'est pas, ça c'est dû à la grosse production de visons d'élevage. *Pis* vous avez des visons d'élevage c'est toute la même couleur et *pis* c'est toute la même épaisseur, c'est facile à *matcher*. Tandis que les visons sauvages, c'est très difficile à *matcher*. Vous avez différentes couleurs, vous avez différentes qualités, tu sais.

B- C'est quoi tous les animaux à fourrure que vous traitez ou que vous connaissez ?

R- *Ben* ici, le principal commerce des fourrures, c'est le castor. Ensuite, il y a la loutre, les renards, le renard roux, le rat musqué. Ensuite, le vison sauvage, y'a un peu de pékan, la martre, c'est encore, la martre c'est pas mal aussi, y'a pas mal de martre, c'est presque. On pourrait la mettre après le castor. Ensuite, vous avez la belette, l'écureuil et *pis* du raton laveur, ici y'en a très peu. C'est

un animal qui se tient plutôt vers Montréal, Québec, dans les endroits où c'est un peu moins froid, là.

B- Vous souvenez-vous de la première peau que vous avez achetée, que vous dites ? C'est vous autres, c'est vous qui étiez responsable du commerce

R- Je me souviens, j'étais allé à Saint-Léon et les deux premières peaux que j'avais achetées -j'avais acheté deux castors à 95 \$ chaque, deux à 95 \$ chaque - j'étais vraiment nerveux quand je suis arrivé chez nous. J'avais hâte de savoir si j'avais *fait* une bonne affaire.

B- Là, vous avez montré les peaux à votre père ?

R- Oui, dans ce temps-là, y'avait pas beaucoup d'animaux quand même. Tu sais, y'avait des trappeurs, *pis* des gars. Du castor y'en avait pratiquement *pu*, vous savez que le castor y'a été un temps où y'en avait *pu*. *Pis* ça, c'est pas parce qu'il a été trop trappe, c'est parce qu'il n'a pas été assez trappe.

B- Ah ! oui !

[246]

R- Ouais, parce qu'aujourd'hui monsieur, vous avez des quatre roues, vous avez des avions, vous avez des 4X4, vous avez des pièges carrés qu'on appelle le *conibear*. N'importe quel innocent qui n'a jamais trappe peut prendre des castors avec ça. Tandis qu'autrefois, ça prenait un gars d'expérience pour être capable de mettre son piège pour que le castor mette la patte dedans. *Pis* fallait que tu mettes le piège pour qu'il se noie parce que la patte d'un castor d'en avant ça se casse facilement ça. Ça prend à peu près cinq minutes *pis* le castor, y s'était coupé la patte et y était parti. Fait que ça prenait des castors, des gens d'expérience, voyez-vous. Aujourd'hui, il se prend des castors, je ne sais pas comment de 100 000 par année. *Pis* y'a toujours du castor en quantité.

B- Y doit y avoir une manière de trapper aussi, de ne pas tout prendre la famille ?

R- *Ben* généralement vous savez, pour les amérindiens, ça y'a pas de problèmes. Eux autres, y sont très conservateurs. Même je pense qu'ils conservent un petit peu trop, mais pour certains Blancs, *ben*

quand ils arrivent dans un territoire, eux autres ils le vident. Mais là aujourd'hui, le gouvernement a changé ses tactiques. Le but du gouvernement c'est que chaque trappeur va avoir son terrain, fait que là, ça sera plus la guerre au début. À l'ouverture du trappage, par exemple là, d'abord premièrement, le trappage c'est beaucoup trop de bonne heure. Moi, j'ai rencontré les gens du ministère. Autrefois, on commençait à trapper le premier novembre *pis* la forêt était proche. Aujourd'hui, la forêt a reculé. C'est coupé partout et *pis* on commence à faire trapper le 16 octobre. Ça c'est, moi je trouve que c'est ridicule, mais on me dit que c'est l'Association des trappeurs qui a demandé ça. Parce quand il tombe de la neige *pis* de la glace, le trappage est difficile. *Pis* le gouvernement, eux autres, ça fait leur affaire parce qu'il y a de la redevance à payer sur la fourrure. Ça fait que c'est malheureux, mais ça devrait être au moins le premier novembre.

B- Ça fait quoi ça affecte la qualité ?

R- *Ben* écoutez monsieur là, je pense que pour un castor, pour être à sa maturité, c'est pas avant le 15 de novembre. Alors si le y'a 70% du trappage qui se fait en dehors de la saison. Je veux dire, la saison, la saison que le castor est à sa maturité, au moins 70%. Ça fait que, là le marché est bondé de castors de deuxième qualité. Ça fait que les prix naturellement, sont en conséquence aussi, parce qu'un castor de qualité, on le rase, on l'épile *pis* on fait des beaux manteaux avec ça. Le castor à long poil, personne en veut.

B- Parce que c'est trop lourd ?

R- C'est lourd, en plus c'est pas plus chaud, parce qu'y'a pas de duvet. Vous avez seulement du grand poil.

B- Tantôt, vous m'avez parlé des produits. On parlait de ça, tantôt quand on va aller visiter. Qu'est-ce qui ça fait, quand vous avez pris le commerce au début ? Qu'est qu'on faisait avec les produits, les premiers articles ?

[247]

R- Nous autres, on a commencé à faire d'abord des chapeaux. Ensuite, des mitaines et *pis* on en vendait pas mal. Après ça, on a commencé à faire des mocassins aussi, des espèces de pantoufles en castor là *pis* en différentes fourrures. Ensuite, on faisait de la poupée,

beaucoup, beaucoup de poupées. On en vendait beaucoup aussi, parce qu'autrefois, y'en avait presque pas. Aujourd'hui, tout le monde fait de la poupée. (INAUDIBLE) y'a du lapin *pis* ils imitent ce qu'on faisait autrefois, et *pis* après ça, y'a pas seulement. Les amérindiens y font de l'artisanat aujourd'hui. Je pense qu'ils en font plus que les indiens. C'est devenu un commerce, un petit peu, tu sais, genre chinois, genre made in Japan, tu sais.

- B- J'ai de la misère aussi à saisir comment les prix sont fixés. L'évolution du prix.
- R- Les prix sont fixés selon la demande si vous avez un surplus. C'est pourquoi que c'est que le castor à long poil ne se vend pas. Les castors à long poil peuvent se vendre à peu près 27-28\$ pour les grosses peaux. Tandis que le castor rasé peut se vendre 75-80-90\$. Fait que ça veut dire que le castor qui se rase pas, y'a pas beaucoup de demande. C'est pour ça que les prix sont bas. *Pis* le castor qui se rase, la demande est meilleure c'est pour ça que les prix sont plus élevés.
- B- Celui qui se rase pas, c'est celui qui a pas de duvet ?
- R- C'est ça, celui qui est pris de bonne heure.
- B- Trop tôt dans la saison ?
- R- Moi, j'en envoie un petit peu de fourrure sur le marché international, parce qu'il faut connaître le marché aussi. C'est pas moi qui fait le marché. Alors le marché est *fait* à Toronto ou à New York, c'est le marché international. Alors moi, j'en envoie toujours un petit peu de fourrure différentes sortes pour savoir, comment le marché va se comporter, tu sais. *Pis* je vais vous donner à titre d'exemple, ici. Ici vous avez d'abord premièrement, dans le castor, vous avez sept grandeurs différentes. Vous avez les XX large, vous avez les X large, vous avez les larges, vous avez les larges médium, vous avez les médium, les *small pis* les cubs. Fait que là, tout de suite ça marche par la grandeur, ça marche par pouces. XX large c'est 65 pouces en montant, ça c'est mesuré en croix, de la tête à la queue *pis* dans le large du côté. Ça, tu additionnes ça *pis* là ça te donne un *blanket*. S'il fait 65 et plus, *pis* ça marche par cinq pouces en descendant, voyez-vous. Ça c'est le classement. Maintenant, vous avez différentes qualités, ici vous avez du *sélect*,

pis ça c'est la couleur. *Dark* ? C'est un castor assez foncé, voyez-vous. Vous avez une peau qui a fait 103,81\$. Moi, je n'en envoie pas beaucoup, je n'en avais pas beaucoup de ces peaux-là. Mais c'est juste pour le marché, j'envoie juste quelques peaux, la balance on les garde pour nous autres, parce qu'on produit nous autres aussi, tu sais. Ici vous avez la qualité numéro 1, 86, 86 ensuite ça tombe à 80. Fort probablement que dans les premiers lots, la qualité était peut-être un petit peu meilleure. Ensuite là, vous tombez dans une autre qualité là, qui est encore passable. Ici à 58 *pis* à 56. *Pis* là *icitte*, vous tombez là, ça c'est du castor qui se [248] rase pas. Ça c'est du *slight damage*, des castors qui ont des petits dommages, voyez-vous comment ça tombe, 29, 20 *pis* 20 \$, 32\$ *pis* là dans les castors à côté ? Un et deux qui se rasent, ça même pas été vendu, ils n'en veulent pas. Là, vous avez l'extra large, qui est le deuxième classement, voyez-vous, 62,29\$, *pis* aussitôt que la qualité baisse, regardez comment ça, voyez comment ça baisse, *icitte* vous avez 29,19\$. Même vous avez des peaux qui n'ont même pas été vendues. Regardez dans le large ici, dans les bonnes peaux, c'est 31\$, voyez-vous 29\$, *pis* quand ça se rase pas ça tombe à 16\$, la moitié, pratiquement la moitié du prix, tu sais. C'est la même chose pour le large médium, dans les belles qualités, 20\$ à près ça vous tombez dans la qualité ordinaire 11\$, voyez-vous. Ensuite, dans les petits castors, c'est la même chose, ça c'est dans le médium, vous avez 15,57\$ *pis* quand ça tombe dans la deuxième qualité 9,64\$, voyez-vous. C'est comme ça que ça marche. Ça marche selon la qualité. Ça c'est vendu à l'encan.

B- À Montréal ?

R- C'est classé par lots, c'est pas Montréal, c'est à Toronto. C'était à Montréal autrefois, *pis* quand le gouvernement, les Péquistes sont arrivés, *ben* là, eux autres les compagnies anglaises, y'en voulaient pas. Fait que les encans, ça se faisait toujours en anglais, ça se faisait à Pointe-Claire. C'était la compagnie de la Baie d'Hudson, qui était pas une compagnie canadienne-française. Fait que, ils ont *levé le fly*. Ils sont en allés à Toronto. Moi, je suis allé voir Landry avec le président de l'Association avec trois-quatre employés de la compagnie de la Baie d'Hudson qui voulaient rester à Montréal, des bons petits canadiens-français, pour essayer de ravoir une maison d'encan à Montréal. « Allez-vous s'en les Anglais, *icitte* »

c'est qu'on a eu de réponse avec Landry. Tu sais, pour eux autres le commerce des fourrures, c'était psff !, c'était presque rien. Aujourd'hui, le commerce des fourrures à Montréal, c'est à peu près 10% de ce que c'était il y a 25-30 ans, tu sais.

B- C'était-tu vous qui faisiez les voyages à Montréal lors des encans ?

R- Moi, j'allais à Montréal pratiquement à tous les encans. Là, à Toronto, ça ne m'intéresse pas d'aller. *Pis* non plus, dans ce temps, j'avais pas de commerce non plus, on ne fabriquait pas. Alors, toute la marchandise que j'achetais c'était, j'achetais pour revendre. Aujourd'hui, j'achète parce qu'on a besoin des peaux pour la confection, tu sais.

B- Avant, vous achetiez pour vendre à des artisans ?

R- Surtout au marché, au marché international. *Pis* quand même on avait des clients aussi. On avait un nommé Querlac, qui était allemand *pis* y'achetait des castors, *pis* j'avais un italien aussi, y'achetait des visons, ça marchait comme ça, *pis* la balance on mettait ça sur le marché international.

B- Fait que juste selon la grandeur de la peau, y'a des choses que l'on peut faire ou qu'on peut pas faire ?

[249]

R- *Ben*, vous savez, y'a toutes sortes de qualités, y'a toutes sortes de prix, comme vous voyez aussi. Il faut quand même connaître son métier, tu sais. Mais moi, j'ai besoin quand même de mettre quelques peaux sur le marché international pour savoir comment les payer d'abord premièrement, *pis* après ça comment on va vendre notre marchandise *icitte*, nous autres. C'est important de savoir le prix du marché alors, c'est pour ça qu'on met toujours un petit peu de fourrures sur le marché. Parce que moi, j'ai quand même de la compétition, si je paye trop cher, je vais perdre de l'argent, si je ne paye pas assez cher c'est mes compétiteurs qui vont acheter. Alors, il faut se mettre au courant du marché, tu sais.

B- C'est qui les compétiteurs au début, quand vous avez commencé ?

R- Y'en avait beaucoup de compétiteurs ici, même ici.

B- À Pointe-Bleue ?

- R- À Pointe-Bleue même, vous aviez la Hudson Bay d'abord, premièrement, qui avait un poste ici. Vous aviez Révillon et Frères qui avait un poste ici. Ensuite, vous aviez Clément Dufour qui avait un poste ici. Y'avait quatre-cinq acheteurs ici, au début de la colonie, tu sais dans les années 1900. Et *pis*, y'ont tous partis, même la compagnie de la Baie d'Hudson. Y'ont *levé le fly*, y'a à peu près 25 ans, parce qu'ils en faisaient plus d'affaires dans le bois, eux autres. On a toujours été le gros compétiteur.
- B- Parce qu'il y a un déclin. Y'a pas une reprise du commerce ces années ?
- R- On peut pas dire que c'est vraiment une reprise, tu sais. C'est peut-être un petit mieux parce que. Il y a deux ans, les asiatiques y étaient en pleine crise économique, là la situation c'est un petit peu améliorée cette année. On ne peut pas calculer que c'est une vraie reprise.
- B- Les acheteurs, les asiatiques ?
- R- *Ben* oui, la Corée achète pas mal. Le Japon, la Chine et *pis* on avait la Russie aussi y'a deux ans, qui étaient bons. Là, on a plus la Russie, y'a plus rien c'est mort, mort, mort. Ensuite les pays d'Europe, y reste les Italiens *pis* les Grecs. Les Grecs naturellement eux autres, ils vont acheter de la deuxième qualité et *pis* c'est pour vendre un petit peu dans tous les pays d'Europe hein. Les Italiens, *ben* Milan, c'est pas mal la capitale de la fourrure en Europe. Autrefois, c'était Frankfort, *pis* là aujourd'hui, c'est Milan, parce que l'Allemagne c'est presque zéro maintenant.
- B- Ça s'est fait quand ?
- [250]
- R- Ça s'est fait y'a une dizaine d'années, 10-15 ans. *Pis* y'a Londres aussi, écoutez à Londres, la compagnie de la Baie d'Hudson avait des marchés à Londres. Y'avait des grosses maisons d'encan à Londres. Finit plus rien.
- B- L'histoire de Brigitte Bardot, ça a-tu rapport, vous pensez ?
- R- Ça eu un rapport, oui. Les écologistes, ça commencé avec les bébés phoques, là. *Pis* aujourd'hui, qu'est-ce qui arrive aussi, la morue y'en a plus. C'est les phoques qui sont après tous les manger

pis en plus, de les manger, ils sont après polluer les océans avec les excréments, là. Tu sais l'écologie, faut pas la débalancer.

B- Récolter les animaux, ça peut garder un certain équilibre si c'est fait de manière.

R- Moi, je trouve ça niaiseux, parce que les gens vous arrivent *icitte* avec des souliers de cuir *pis* des bourses de cuir. *Pis* après ça, ils viennent chialer qu'on détruit les animaux hein !

B- Ça vient de là, le cuir ?

R- Moi je sais *ben*, une madame qui est arrivée une fois au magasin *pis* j'étais là. *Pis* la madame, elle avait des beaux souliers de cuir. C'était pas du soulier de plastique *pis* elle avait une belle bourse de cuir, *pis* mon Dieu !! les petits animaux, *pis* c'est ça, *pis* c'est ça. *Pis* en n'en finissait pas. J'ai dit « Madame, qu'est que vous avez là. C'est du cuir, c'est des animaux. » Fait que là, le ton y'a baissé pas mal, tu sais.

B- S'en est pas rendue compte ?

R- C'est comme l'allemand qui arrive *pis* y était tout découragé. Je ne savais pas que c'était un allemand d'abord, premièrement il parlait *ben* mal anglais. J'ai dit : « Tu viens de quel pays toi ? » Y dit : « Je suis allemand. » J'ai dit : « Tes SS qu'est-ce qu'ils ont fait aux Juifs. » Le gars, il est reviré de bord *pis* il a sacré son camp. Faut pas se laisser manger la laine sur le dos, mais tout ensemble, les Brigitte Bardot *pis* les écologistes, *pis* ils ont de l'argent. Vous savez ça, des vieilles bonnes femmes qui meurent et qui leur lèguent des millions. *Pis* des cent mille piastres *pis* nous autres dans le domaine de la fourrure, on met un petit peu d'argent pour essayer de combattre ces gens-là. Mais écoute, on n'a pas le capital voulu nous autres, tu sais.

B- Aujourd'hui, ça fait, c'est votre fils qui... ?

R- C'est Edouard qui a pris mon affaire en main *pis* je pense qu'y va bien *pis* même y'essaye de faire mieux que son père a fait. Fait que moi, j'ai fait mieux que mon père *pis* mon père a fait mieux que mon grand-père.

B- Ça s'améliore tout le temps.

[251]

- R- C'est ça, il faut que ça se fasse comme ça aussi.
- B- Ça fait-tu plusieurs années, que c'est Edouard ?
- R- Edouard, il était au Conseil de bande, d'abord il était directeur général ici et *pis* il a laissé il y a cinq ans. Il a travaillé deux ans avec moi pour l'initier *pis* là, je pense que c'est sa troisième année qui est tout seul. Moi, j'ai vendu le commerce. Là, il est associé avec un monsieur Dion à Montréal, parce qu'on a une manufacture à Montréal. Parce que les manteaux, on peut pas faire ça ici. On n'a pas la main d'œuvre qualifiée pour le faire. On a déjà fait du manteau ici. Le manteau faisait trois voyages à Montréal, fait qu'on le mangeait par les transports parce qu'il y avait le rasage, ensuite y'avait le nettoyage, on avait pas les instruments pour ça ici, fait qu'on était obligés d'envoyer le manteau à Montréal. *Pis* après qu'un manteau de castor rasé, qu'y'est fini, il faut que tu le renvoies parce que c'est pas toujours rasé égal. Il faut qu'ils le rasent à nouveau. Ensuite, il faut que ça soit nettoyé avec des produits spéciales et désodorisé ? Autrement dit, c'est pour ça qu'aujourd'hui on est associé avec une compagnie *pis* la fabrication des manteaux se fait à Montréal.
- B- La vente, il se faisait un peu de vente ?
- R- La vente ici, c'est très bon. Oui, très bon.
- B- Oui, à cause de l'achalandage touristique l'été ?
- R- Pas seulement le touriste, on a été chercher pas mal de marché de Chicoutimi. *Pis* les magasins de fourrures, vous savez, il en pleut *pus* beaucoup dans la région. Je pense qu'il y'en a trois, quatre qui ont fermé, l'hiver passé. *Pis* Edouard a fait beaucoup de publicité à Chicoutimi. Il est allé dans des galas *pis* le Salon de la mariée *pis* de ces choses-là. *Pis* ça nous emmène *ben* de la clientèle du Saguenay—Lac-Saint-Jean, du Saguenay, ici, tu sais.
- B- C'est reconnu ?
- R- *Ben* écoutez, notre maison commence à être pas mal populaire aussi. Ensuite, tu as la publicité à la radio. *Pis* ensuite, l'expérience qu'on a *pis* vous savez nous autres, ce qu'on vend c'est l'bonne qualité, c'est pas du *chnoque*. La plupart des magasins, tu vas dans les magasins de fourrures, y vendent du vison européen. Que le

vison, le duvet est de même *pis* le poil est. Tandis que nous autres, c'est du *short naps*. C'est de la belle qualité qu'on a, tu sais.

B- C'est quoi du *short naps*.

R- C'est un vison qui a le poil *ben court pis* qui est *ben* fourni. C'est léger *pis* c'est beau. Je vais vous montrer la différence.

[252]

B- J'ai hâte de voir. J'ai pas mal fini. On pourrait peut-être aller voir ?

R- Là, on peut aller au centre d'interprétation et *pis* ensuite, on pourra aller au magasin.

B- Ouais, la boutique que j'aimerais voir aussi, si vous avez le temps.

R- Oui, on va tous faire ça. Je vais aller avec vous, on va faire le tour.

[253]

Identité et territoire.

*Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe aux castors
sur la rivière Péribonka.*

GLOSSAIRE

[Retour à la table des matières](#)

<i>A iou :</i>	Où.
<i>amanché :</i>	Faire, réparer, mettre en place.
<i>à ras :</i>	Tout près, proche.
<i>astheure :</i>	Maintenant.
<i>averagé :</i>	Établir une moyenne.
<i>Babiche :</i>	Lanière de cuir.
<i>banique :</i>	Pâte à pain cuite dans une poêle
<i>bebelles :</i>	Jouets.
<i>ben :</i>	Bien.
<i>boss :</i>	Patron.
<i>boucanner :</i>	Faire fumer.
<i>boute :</i>	Bout.
<i>brosse :</i>	Cuite.
<i>bow-saw :</i>	Sciote rond.
<i>bûchage :</i>	Action d'abattre des arbres.
<i>Call :</i>	Appel.
<i>calvettes :</i>	Tranchées.
<i>cannes :</i>	Boîte de conserve.
<i>char :</i>	Automobile.
<i>chnoque :</i>	Toc.
<i>chum :</i>	Ami.
<i>daims, claimage :</i>	Concession minière.
<i>conibear(s) :</i>	Piège(s) à ours.
<i>D'adon :</i>	Convenir.

<i>dark</i> :	Foncé.
<i>dret</i> :	Droit.
<i>dull</i> :	Ennuyant.
<i>Engance</i> :	Personne peu débrouillarde.
<i>escousse</i> :	Espace de temps, période.
<i>Fishing</i> :	Action de pêcher.
<i>foreman</i> :	Contremaître.
<i>fourrer</i> :	Mettre.
<i>frappe-à-bord</i> :	Sorte de taon.
<i>free-for-all</i> :	Mêlée générale.
<i>fun</i> :	Plaisir.
[254]	
<i>Gosser</i> :	Travailler un morceau de bois avec un canif.
<i>gravelle</i> :	Gravier.
<i>Icitte</i> :	Ici.
<i>Jobs</i> :	Emploi, travail, tâche.
<i>jumper</i> :	Voler.
<i>Kataway</i> :	Genre de barrage (traduction de l'interviewée).
<i>Levé lefly</i> :	S'en aller.
<i>lousse</i> :	Lâche.
<i>Machine</i> :	Machinerie.
<i>mangeures</i> :	Traces de dents.
<i>maps</i> :	Cartes.
<i>matcher</i> :	Apparier.
<i>moé</i> :	Moi.
<i>mouvait</i> :	Se déplaçait.
<i>Neyé</i> :	Noyé.
<i>Ostine</i> :	Obstine.
<i>ousque</i> :	Où est-ce que.
<i>Pantoute</i> :	Pas du tout.
<i>pareil</i> :	La même chose. Quand même.
<i>pick-up</i> :	Camionnette.
<i>pis</i> :	Puis.
<i>placardées</i> :	Masquer par un placard.
<i>plaquer</i> :	Marquer au moyen d'une hache
<i>platte</i> :	Ennuyant.
<i>plemer, pleumage</i> :	Arracher, enlever la peau.
<i>pogner</i> :	Poigner, attraper.
<i>pourtour</i> :	La mesure tout autour.

<i>précautionneux</i> :	Prendre des précautions.
<i>pus</i> :	Plus.
<i>Ramasseux</i> :	Ramasseur.
<i>résoudre</i> :	Survenir.
<i>resous</i> :	Arrive.
<i>run</i> :	Trajet.
[255]	
<i>School</i> :	Ecole.
<i>senteux</i> :	Indiscret.
<i>shaks</i> :	Abri de fortune.
<i>siaux</i> :	Seaux.
<i>skidoo</i> :	Marque de commerce
<i>slight damage</i> :	Petit dommage.
<i>slaque</i> :	Qui a du jeu, du mou.
<i>sleeping bag, slips</i> :	Sac de couchage.
<i>small</i> :	Petit.
<i>spot</i> :	Endroit.
<i>Tentements</i> :	Campement.
<i>îoé</i> :	Toi.
<i>toffé</i> :	Endurer, persister.
<i>track</i> :	Voie
<i>trails</i> :	Sentiers.
<i>trimer</i> :	Arranger.
<i>Voyageages</i> :	Allées et venues.
<i>Wash</i> :	Cache.
<i>watcher</i> :	Surveiller.
<i>wire</i> :	Câble.

Fin du texte